This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Taylor Institu

# OEUVRES

## POSTHUMES

DE

# FRÉDERIC II,

## ROI DE PRUSSE.

TOME V.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS,

ET CHEZ TREUTTEL.

1788.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME V.


CHAP. I.

*De la Politique depuis* 1763 *jusqu'à* 1775. Page 13.

CHAP. II.

*Des Finances.* 129.

CHAP. III.

*Du Militaire.* 161.

CHAP. IV.

*De ce qui s'est passé de plus important depuis* 1774 *jusqu'à* 1778. 185.

# MÉMOIRES

## DEPUIS LA PAIX DE HUBERTSBOURG 1763 JUSQU'A LA FIN DU PARTAGE DE LA POLOGNE 1775.

# AVANT-PROPOS.

J'avois eu lieu de croire que les derniers ouvrages politiques et militaires que je donnerois à la postérité seroient ceux qui contiennent ce qui s'est passé en Europe depuis l'année 1756 jusqu'à l'année 1763, où la paix de Hubertsbourg fut conclue. Après tant de campagnes laborieuses qui avoient usé mon tempérament, mon âge avancé commençoit à me faire ressentir les infirmités qui en étoient les suites nécessaires, me laissoit entrevoir comme prochaine la fin de ma carrière, et me faisoit augurer que les seuls services que je pourrois encore ren-

ter, après les violentes
que l'Europe avoit éprouvé
la dernière guerre, qu'à t
ges succéderoit un temps
serein. Les puissances prép
tes étoient fatiguées des ef
digieux qu'elles avoient été
de faire. L'épuisement de le
ces leur inspira des sentimen
dération qui bannirent ceu
nimosité auxquels elles ne
que trop abandonnées. La
de tant de travaux inutiles
désirèrent que l'affermissen
tranquillité publique. Cette

parce qu'elle avoit porté presque seule tout le fardeau de la guerre. On ne peut se représenter cet Etat que sous l'image d'un homme criblé de blessures, affoibli par la perte de son sang, et près de succomber sous le poids de ses souffrances ; il lui falloit du régime pour se remettre, des toniques pour lui rendre sa vigueur, et des baumes pour consolider ses plaies. Dans ces conjonctures le gouvernement n'avoit d'autre exemple à suivre que celui d'un sage médecin, qui à l'aide du temps et par des remèdes doux rétablit les forces d'un corps exténué. Ces considérations étoient si puissantes, que le gouvernement intérieur de l'état absorba toute mon attention. La noblesse étoit dans un état d'épuisement, le petit peuple ruiné, nombre de villages avoient été brûlés, beaucoup de vil-

étoient dans la plus grai
en un mot la désolati
rale. Ajoutez à tant d'
les vieux conseillers e
finances étoient morts c
de cette guerre, et qu'is
dire, et manquant d'aide
de choisir de nouveaux
les former en même-te
plois auxquels je les d
mée ne se trouvoit p
meilleure situation que
pays ; dix-sept batailles
périr la fleur des offici
dats ; les régimens étoi

avoit presque disparu, et la discipline étoit relâchée au point, que nos vieux corps d'infanterie ne valoient pas mieux qu'une nouvelle milice. Il fallut donc penser à recruter les régimens, à y rétablir l'ordre et la discipline, surtout à ranimer les jeunes officiers par l'aiguillon de la gloire, pour rendre à cette masse dégradée son ancienne énergie. Le tableau que présentoit la politique n'étoit pas plus flatteur que ceux que nous venons d'exposer. La conduite de l'Angleterre sur la fin de la dernière guerre avoit rompu notre alliance avec elle; la paix séparée qu'elle fit avec la France, les négociations qu'elle entama en Russie pour me brouiller avec l'empereur Pierre III, les avances qu'elle avoit faites à la cour de Vienne pour lui sacrifier mes intérêts, toutes ces infidélités ayant dis-

fin de l'année 1763 les affaires
une face plus favorable. La c
Russie avoit été comme étour
la révolution subite qui s'y éto
il lui falloit du temps pour rep
ses esprits. A peine la nouvelle
ratrice eut-elle assuré l'intéri
son gouvernement, qu'elle pc
vues plus loin; elle se rappro
la Prusse : d'abord ce ne fure
des explications; bientôt le
mutuel de s'unir ne parut plus p
matique. Dans le temps que cc
gociation commençoit à s'éch
mourut Auguste III, roi de Po

d'une alliance défensive entre la Russie et la Prusse. L'Impératrice voulut disposer à son choix de ce trône vacant ; la Prusse étoit l'alliée qui pour cette fin lui convenoit le mieux ; aussi bientôt après Stanislas Poniatowsky fut-il élu roi de Pologne. Cette élection n'auroit point eu de suites fâcheuses, si l'Impératrice s'en étoit tenue là ; mais elle exigea de plus que la république accordât des privilèges considérables aux dissidens. Ces prétentions nouvelles soulevèrent toute la Pologne ; les grands du royaume implorèrent le secours des Turcs ; bientôt la guerre s'alluma, et les armées Russes n'eurent qu'à se montrer pour vaincre les musulmans dans toutes les rencontres. Cette guerre changea tout le système politique de l'Europe ; une nouvelle carrière venant à s'ouvrir, il falloit être sans

qui se presentoit, et à
négocier, je parvins à indemi
tre monarchie de ses pertes
en incorporant la Prusse p
dans mes anciennes provinc
acquisition étoit une des plus
tantes que nous pussions faire
qu'elle joignoit la Pomérani
Prusse orientale, et qu'en no
dant maîtres de la Vistule, n
gnions le double avantage d
voir défendre ce royaume, e
rer des péages considérables
Vistule, tout le commerce de
logne se faisant par cette rivièr

m'a paru assez remarquable pour qu'on dût en transmettre les détails à la postérité, d'autant plus que j'ai été témoin et acteur dans cet événement. Les négociations dont je fais l'exposé dans cet ouvrage, se trouvent toutes en original dans le dépôt des archives des affaires étrangères. J'ai divisé ces mémoires en trois chapitres; le premier traite des négociations et des affaires de la politique depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à la pacification de la Pologne; le second embrasse les affaires de finances, les nouvelles branches de commerce qui ont été établies, les défrichemens faits dans différentes provinces, les produits de la Prusse occidentale, et les améliorations dont elle est susceptible; le troisième contient tous les objets qui ont rapport à l'armée, son rétablissement, son augmentation, le

voir cette masse. Je do
temps avertir le lecteu
senti quelque répugnanc
jours de moi-même dur
gue narration, j'ai préfér
ïsme révoltant le parti de
faits en tierce personne. J
donc simplement à l'office
rien qui veut décrire ave
avec clarté les choses qui s
sées de son temps, sans e
falsifier les moindres circ
Je n'ai jamais trompé per
rant ma vie, encore moi
rai-je la postérité.

# CHAPITRE I.

## *De la Politique depuis 1763 jusqu'à 1775.*

POUR nous faire une juste idée de la situation politique de l'Europe après la paix de Hubertsbourg, il faut se rappeler que toutes les puissances étoient presque également épuisées. La France avoit fait la paix avec l'Angleterre, faute de fonds suffisans pour la campagne de l'année 1763. L'Impératrice-reine n'auroit pas fait non plus la paix de Hubertsbourg, si les ressources pécuniaires ne lui eussent totalement manqué. Le roi de Prusse étoit le seul qui eût encore de l'argent comptant, parce qu'il avoit eu la prudence d'avoir toujours une année d'avance dans ses coffres. Cependant ce manque de numéraire influoit

... versailles ; la maison d'Autric
sans doute le plus grand avantag
tant assurée de la France, elle n
craindre ni pour la Flandre ni po
qu'ainsi elle étoit maîtresse d'emp
ses forces contre la Prusse, si le bes
roit. D'autre part la France n'aya
douter de la maison d'Autriche,
frontières à l'abri de toute insulte; e
n'entrevoyoit point la possibilité d'
de terre ferme, elle pouvoit donne
attention à rendre formidable sa
jointe un jour à celle de l'Espagne
imposer à la marine angloise. Ces v
voyance étoient fondées sur de bon
on avoit précipité la conclusion
d'Aix-la-Chapelle ; bien ...

François sur les bancs de Terre neuve, la rançon de la Manille que l'Angleterre demandoit à l'Espagne, et autres choses, à la vérité de peu d'importance, mais qui suffisent et fournissent des prétextes à des têtes inquiètes qui veulent embrouiller les affaires. Ces raisons de convenance réciproque n'étoient pas les seules qui unissoient les deux maisons de Bourbon à la maison de Habspourg renouvelée, le caractère et la façon de penser des ministres qui gouvernoient à Vienne et à Versailles n'y contribuoit pas moins : le prince Kaunitz, d'un caractère haut et impérieux, envisageoit le traité de Versailles comme le chef-d'oeuvre de sa politique; il s'applaudissoit d'avoir désarmé les anciens ennemis de la maison d'Autriche, et de les avoir engagés assez avant pour servir l'Empereur contre le roi de Prusse : le duc de Choiseul étoit né lorrain; son père, le comte de Stainville, avoit été ambassadeur de la cour de Vienne à Paris, de sorte que Mr de Choiseul se croyant encore vassal de l'Empereur, étoit intérieurement plus attaché à l'Autriche qu'à la France. Il n'est donc pas étonnant que la prévention de ces deux premiers ministres pour

que le Sr Pitt quitta le ministère, sa
donnée à l'Ecossois Bute; ce ministr
rompit toutes les liaisons qui subsistoi
nos deux cours; l'Angleterre, comi
l'avons rapporté, ayant fait sa paix
France, lui avoit sacrifié les intérêts de l
et avoit offert la conquête de la Sil
maison d'Autriche, pour renouveler à
de ce service les anciennes liaisons de
impériale avec celle d'Angleterre; et c
ce n'en étoit pas assez de tous ces pr
le Sr Bute avoit mis tout en oeuvre à
bourg pour brouiller le Roi avec l'en
Pierre III; en quoi cependant il ne put
Tant de mauvaise foi avoit rompu tous
formés entre la Prusse et l'Angleterre;
alliance que l'intérêt réciproque

sur le champ de bataille, sans à la vérité que personne l'attaquât, mais aussi sans que personne se présentât pour le défendre. Cette situation, soutenable tant qu'elle étoit passagère, ne devoit pas durer; aussi changea-t-elle bientôt. Vers la fin de 1763 l'on commença de négocier en Russie, pour conclure avec cette puissance une alliance défensive; il n'y avoit alors à Péterbourg que le comte Panin qui fût favorable à la Prusse; l'ancien ennemi du Roi, le chancelier Bestuchew, ce promoteur de toutes les brouilleries qu'il y eut entre les deux cours, s'opposoit sourdement à la négociation, et il étoit soutenu auprès de l'Impératrice par le comte Orlow. Les cours de Vienne et de Dresde intriguèrent sous main autant qu'elles purent pour traverser le comte de Solms. Les Autrichiens représentoient à l'impératrice de Russie que leur puissance étoit la seule dont l'alliance pût être avantageuse aux Russes, parce que la cour de Vienne étoit l'unique qui pût les assister contre les Turcs, leur commun ennemi. Les Saxons avoient d'autres raisons pour faire manquer les négociations du comte Solms; ils sollicitoient l'appui

et la protection de l'Impératrice, afin de se frayer le chemin à la succession du trône de Pologne, au cas qu'Auguste III vînt à décéder. Les Saxons, gouvernés par le comte de Bruhl, de tout temps ennemi des Prussiens, étoient d'ailleurs disposés à joindre leurs intrigues à celles de toute autre puissance, pour contrecarrer ou diminuer toutes les choses qui pouvoient donner au Roi de l'influence dans les affaires de l'Europe. Il falloit un événement inattendu pour terminer cette crise: il arriva à point nommé; Auguste III, roi de Pologne, mourut à Dresde le 4 Octobre de la même année. Son fils l'électeur de Saxe, suivit de près son père au tombeau; le petit-fils d'Auguste, qui devint alors électeur, n'avoit pas encore atteint l'âge de majorité. Ces deux morts si promptes, et ce jeune prince en tutelle, changèrent subitement la face des affaires; depuis, les intrigues et les cabales des François, des Saxons et des Autrichiens ne purent rien effectuer à Péterbourg. Le comte Panin gagna le dessus et devint premier ministre; et par une suite de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de l'Impératrice, il lui per-

suada de placer un Piaste sur le trône de Pologne; pour aller au plus sûr, Catherine communiqua ses projets au roi de Prusse. Ce prince promit de les appuyer, et sans attendre la signature du traité qu'il négocioit à Péterbourg, son ministre à Varsovie fut chargé d'assister celui de la Russie qui se trouvoit dans cette capitale, et de faire au sujet de l'élection future les insinuations les plus fortes et les plus nerveuses tant au primat qu'aux plus grands seigneurs de la Pologne. Cette démarche bien calculée décida enfin l'irrésolution de la cour de Péterbourg; les ministres de Russie marquèrent à leur souveraine combien l'assistance du roi de Prusse avoit facilité leurs négociations; ce qui acheva de déterminer cette princesse à conclure l'alliance que le roi lui avoit proposé. Au mois de Janvier 1764 le contreprojet fut envoyé de Berlin au comte de Solms, et après que quelques difficultés eurent été levées touchant le concours et l'assistance que l'Impératrice exigoit du Roi, ce traité important fut signé dans le courant du mois de Mars.

Pour ne pas être trop long, je me contenterai d'en rapporter en peu de mots la sub-

corps de 10,000 hommes d'infanter
2000 chevaux : par un article secret
stipulé qu'on évalueroit ce secours, a
le Roi fût attaqué vers le Rhin, ou l'I
ce vers la Crimée, à une somme ann
400,000 roubles ou 480,000 écus de n
noie. Quant à la Pologne, on s'en
s'opposer à ce que ce royaume devin
taire, et à ne pas souffrir les entreprise
qui tenteroient, en changeant la forme
vernement, d'y introduire le pouvoi
chique. On promettoit de plus de
les dissidens contre l'oppression de l'é
minante. Enfin, par une convention
signée le même jour, on s'engagea de
sorte que l'élection tombât sur un pia
piaste fut Stanislas Poniatowsky. stoln

agréable. Bientôt dix mille russes s'approchèrent de Varsovie, tandis que sur les frontières de la Pologne les troupes prussiennes faisoient des démonstrations qui pouvoient convaincre ces republicains, ainsi que les puissances étrangères; que ceux qui voudroient s'ingérer dans cette élection contre la volonté de la Russie et de la Prusse, trouveroient à qui parler, et feroient bien d'y penser plus d'une fois. Le temps approchoit où devoit s'assembler la diète d'élection; il étoit de la dignité des deux cours d'y envoyer un ministre titré et du premier ordre; le Roi destina cette ambassade au prince de Carolath Schoenaich, qui se rendit aussitôt à Varsovie. L'on changea la forme de la diète; elle fut assemblée sous le nom de Mai. Confédération, afin d'annuller le *Liberum veto* ou le *Nie Pos vallum* du parti contraire, et afin que la pluralité des voix fût suffisante pour donner la sanction aux résolutions qu'on feroit prendre aux députés des palatinats. A cette diète en succéda une autre au mois d'Août, qui prit également la forme d'une confédération; ce fut celle qui par les fortes recommandations et l'appui des ambassadeurs

couronnement. Les Czartorinsky, oncles nouveau roi, se prévalurent de la confé ration qui subsistoit encore, pour abolir en rement le *Liberum veto*; ce qui les auroit dus les maîtres absolus des délibérations cette république. Le roi de Prusse craignit ces mouvemens ne tirassent à conséquence introduisant un changement considér dans le gouvernement d'une république a voisine de ses états que la Pologne; il en a tit la cour de Péterbourg, qui entra dans vues, toutefois on laissa subsister la form la confédération jusquà la prochaine diè

Ce ne furent ensuite que négociations in ctueuses pour l'abolition d'une douane g rale que la diète de convocation avoit sul tué à la douane de la noblesse: ce nouvel

fut envoyé à Varsovie, pour concilier ce différent; on s'en remit à l'arbitrage de l'impératrice de Russie, et les nouvelles douanes furent abolies de part et d'autres.

La cour de Péterbourg, mécontente de la conduite du roi de Pologne, et encore plus de la conduite des Czartorinsky ses oncles, qui le gouvernoient, envoya à Varsovie le Sr de Saldern pour les observer, et pour leur faire les remontrances convenables, afin qu'ils missent plus de modération et de sagesse dans leurs procédés. De Varsovie ce négociateur passa par Berlin, chargé de vastes projets; le comte Panin les avoit formés, et son goût le portoit à l'ostentation et à l'éclat. Le Sr. de Saldern, qui n'avoit ni manières, ni souplesse dans l'esprit, prit le ton d'un dictateur romain, pour obliger le Roi à consentir à l'accession de l'Angleterre, de la Suède, du Danemarck et de la Saxe au traité de Péterbourg. Ce projet étant entièrement contraire aux intérêts de la Prusse, le Roi n'y pouvoit donner les mains. Comment en effet prétendre que le Roi prît des arrangemens avec l'Angleterre, après tout ce qu'il avoit éprouvé de sa part? L'assi-

stance de la Suède, du Danemarck et de la Saxe étoit nulle, parce qu'on ne pouvoit les faire agir qu'en leur payant de gros subsides ; et de plus, étant unies avec la Russie, elles pouvoient trop partager l'influence que le Roi espéroit de gagner dans ce pays-là. Il valoit donc mieux les en éloigner à temps, d'autant plus qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Toutes ces raisons portèrent le Roi à décliner les propositions du Sr de Saldern. Ce Ministre prit feu, se croyant le préteur Popilius, et prenant S. M. pour Antiochus, roi de Syrie, il voulut prescrire des lois à un souverain; le Roi, qui ne se croyoit pas du tout Antiochus, congédia le ministre avec tout le sang froid possible, en l'assurant qu'il seroit toujours l'ami des Russes, mais qu'il ne seroit jamais leur esclave. Mr de Saldern, mécontent d'avoir trouvé un prince si peu soumis à ses commandemens, se rendit de Berlin à Coppenhague, où étalant tout à son aise son despotisme et ses prétentions illimités, il subjugua tellement l'esprit du roi de Danemarck, qu'il chassa les ministres et les généraux qui lui déplaisoient, et les remplaça par ses créa-

tures ; après quoi il conclut un traité éventuel d'échange du duché de Holstein Gottorp, qui revenoit au Danemarck pour les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, que les princes de Holstein recevoient à la place de ce qu'ils perdoient.

Sur la fin de cette année on assembla encore une diète en Pologne. L'impératrice de Russie s'étoit déclarée la protectrice des dissidens, dont un certain nombre étoit grec; elle demanda qu'on leur accordât le libre exercice de leur religion, et qu'ils pussent posséder des charges tout comme leurs compatriotes. Cette proposition fut la semence de tous les troubles et des guerres qui s'ensuivirent. L'envoyé de Prusse présenta un mémoire à la diète, pour lui insinuer que son maître ne pouvoit voir d'un oeil indifférent l'abolition du *Liberum veto*, l'établissement des nouveaux impôts, et l'augmentation des troupes de la couronne; et la république eut égard à cette représentation. Elle n'eut pas la même complaisance pour les privilèges qu'on avoit demandés en faveur des dissidens; bien loin d'y déférer, la diète confirma par une espèce d'enthousias-

les Polonois usoient envers elle,
lution de soutenir la cause des
force ouverte; tout de suite elle i
à coopérer pour sa part aux mes
vouloit prendre; à quoi ce princ
engagé en vertu de son traité d'al

Pendant toutes ces agitations de
se conclut le mariage du prince de
la princesse Elisabeth, quatrième f
de Bronswic. La succession ne roul
quatre têtes, le prince de Prusse,
Henri, qui fut enlevé par la pet
peu de temps après le prince Henri
Roi, et le prince Ferdinand, qui n'
aucun successeur mâle.

1767. Mais revenons à la Pologne dont
sommes écartés. Le d...

partie de l'Europe contre la Russie. La cour de Vienne avoit peine à cacher sa jalousie et son mécontentement. La France, qui conservoit encore des restes de cet esprit de grandeur qui s'étoit tant manifesté du temps de Louis XIV, ne pouvoit digérer qu'il arrivât un grand événement en Europe sans qu'elle y eut aucune part. Le duc de Choiseul, qui jouissoit de la puissance royale sans en avoir *le titre*; étoit l'homme le plus inquiet et le moins endurant qui fût jamais né en France; il envisageoit l'élection d'un roi de Pologne sans le concours de son maître comme une avanie faite au royaume; pour venger cet affront idéal, il auroit incessamment engagé la France dans une nouvelle guerre, s'il n'avoit été retenu par l'épuisement des finances et par l'éloignement de Louis XV pour de pareilles entreprises. Il se dédommageoit de l'impuissance d'agir dans laquelle il étoit, en chicanant les Russes dans toutes les occasions; ainsi pour refuser à l'Impératrice le titre de Majesté impériale, il eut recours à l'académie françoise, qui fut obligée de décider que cette expression n'étoit pas françoise; ce sont-là de

sans obstacle. Ce jeune prince fit u
en Bohème et en Saxe, pour ex
terrains qui avoient servi de théâti
nière guerre. Comme il devoit pass
gau, le Roi lui fit proposer une
à laquelle l'Impératrice sa mère et
Kaunitz s'opposèrent. L'Empereu
quelque chagrin de ce refus, et fit in
roi de Prusse qu'il trouveroit bien
réparer la grossièreté que ses pédag
faisoient commettre.

Cependant le mécontentement
nois devenoit presque général; tou
tion jetoit les hauts cris; à les en croi
la religion catholique que les Russes
détruire, et tout prince né dans l

sion sur la cour de Vienne. L'humeur qu'avoit prise l'Impératrice occasionna quelque mouvement des troupes dans les provinces autrichiennes; on commençoit à travailler à des arrangemens militaires, non pas tels qu'ils sont nécessaires pour entrer incessamment en campagne, mais de la nature de ceux qui servent a l'acheminement d'un grand dessein qu'on médite; le bruit de cet armement qui se répandit promptement partout, causa quelques alarmes à la cour de Péterbourg; et les inquiétudes où se trouvoit l'impératrice de Russie, donnèrent lieu à une convention secrète entre cette puissance et la Prusse, qui fut promptement conclue. Elle portoit en substance, que l'Impératrice feroit entrer un corps de troupes en Pologne, pour soutenir le parti des dissidens, et que pour éviter de donner de nouveaux ombrages à la cour de Vienne, le Roi se borneroit à appuyer les entreprises des Russes par des déclarations vigoureuses et capables d'intimider les mécontens; on stipula toutefois que si la cour de Vienne faisoit entrer des troupes en Pologne pour agir hostilement contre les Russes, en ce cas S. M. se déclare- 23 avril.

corps de ses troupes, et lui procur
dommagement convenable après la
de la paix. Les liaisons qui de jour
venoient plus intimes entre le Roi
en imposèrent à la cour de Vienn
que les hasards auxquels elle s'e
étoient plus considérables que le
qu'elle pouvoit se procurer, elle pri
demeurer tranquille spectatrice
mens.

Cette même année le mariage d
cesse Wilhelmine, nièce du Roi,
avec le prince d'Orange; cela ne p
fluer en rien dans la politique, et
se bornoit à procurer un établisse
nête à une princesse de la maison.

Mais retournons aux affaires de l
En suivant les instigations de la Rus

par les troupes russes qui venoient d'entrer dans ce royaume. En même-temps le ministre prussien, résidant à Varsovie, y déclara que le Roi regardoit le rétablissement des dissidens comme une clause du traité d'Oliva et de son alliance avec l'impératrice de Russie, et qu'il prioit la république d'avoir égard à leurs griefs. Le roi de Pologne donna audience aux députés de ces dissidens; ce qui produisit un *senatus-consilium*, lequel convoqua une diète ex- 5 oct.
traordinaire. Cette diète s'assembla sous les auspices des troupes russes qui entouroient Varsovie. Le prince Repnin, ambassadeur de Catherine, n'employa que des moyens violens pour subjuguer la diète; il fit enlever l'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, et le petit général de la couronne Rezewusky, tous ennemis déclarés des dissidens, lesquels furent envoyés en exil au-delà de Moscau vers la Sibérie; les autres nonces furent obligés de limiter la durée de la diète au 1 de Février 1767, et l'on nomma des commissaires de pouvoirs pour conclure les affaires définitivement au nom de la république. Le ministre de Russie, celui 1768.
de Prusse et ceux des cours protestantes,

voir des premières charges de la
fut limité, nommément de celle d
néral ; la diète fut obligée de co
lois nouvelles, après quoi elle se

Tant d'actes de souveraineté q
sance étrangère exerçoit dans cette r
soulevèrent à la fin tous les esprits ;
prince Répnin ne les radoucissoit
qui occupoient les premières charg
ulcéré de la diminution de leur p
pouvoient digérer des changemens a
diciables à leur autorité qu'avilissan
ques, dont la moitié du diocèse étoit
de dissidens, et qui se flattoient d'
leurs dixmes par leur conversion, vo
ces nouvelles lois leurs espérances
ils se lièrent d'intérêt, et prévu-

d'employer le fanatisme pour exciter ces ames stupides à la défense de leurs pontifes. Les évêques et les magnats, qu'un mécontentement égal réunissoit, répandirent dans le public que la Russie d'accord avec le roi de Pologne vouloit abolir la religion catholique, apostolique et romaine; que tout étoit perdu si l'on ne prenoit les armes, et que s'il se trouvoit encore des catholiques zélés et fervens, ils devoient tous accourir pour défendre et pour sauver leurs autels. Le peuple, vexé dans différentes contrées où les troupes russes étoient distribuées, avoit déjà commencé à s'impatienter, et à diverses reprises il avoit manifesté son mécontentement. Cette masse imbécille, et faite pour être menée par ceux qui se donnent la peine de la tromper, se laissa facilement séduire par les prêtres; la cause de la religion fut le signal, et le mot de ralliement; le fanatisme s'empara de tous les esprits, et les grands profitèrent de l'enthousiasme de leurs serfs, pour secouer un joug qui commençoit à leur devenir insupportable. Déjà s'échappoient des étincelles de ce feu qui couvoit encore sous la cendre; peut-être que la prépondérance des

disant testament du cardinal de Richelie
avoit toujours présente à l'esprit la proi
du cardinal à Louis XIII, qu'il feroit resp
sa monarchie à l'Europe entière; et lui se
posoit de faire respecter Louis XV. Ma
temps et la situation des affaires étoient en
dissemblables. Premièrement la France n
point du temps du cardinal accablée de d
en second lieu, depuis le 17me siècle, l'E
avoit tout-à-fait changé; la Russie, à lac
nous voyons jouer un si grand rôle ma
nant, étoit inconnue; la Prusse et le Br
bourg étoient sans énergie; la Suède bri
et à présent elle est éclipsée: et d'ailleurs
projets peut former un ministre, quai
moyens de les exécuter lui manquent,

pouvoit lever, sans calmer l'inquiétude de Mr de Choiseul resserroient son génie ; et ne pouvant mettre en action les grands ressorts de la politique, il se contentoit de tracasser. Outre la jalousie que donnoit à la France l'élection d'un roi de Pologne à laquelle elle n'avoit aucune part ; à Versailles on ne pouvoit pardonner à l'impératrice de Russie d'avoir abandonné la grande alliance, et d'avoir fait une paix séparée avec le roi de Prusse. Mr de Choiseul, pour s'en venger, excita contre Catherine les Polonois et les Turcs ; il vouloit qu'en même-temps les Suédois fissent une diversion en Finlande et dans l'Estonie, et il espéroit par ces différens moyens d'allumer une guerre contre la Russie, dont il lui seroit difficile de sortir avec avantage. Dès-lors les émissaires françois se répandirent partout ; les uns encourageoient les Polonois à défendre leur liberté ; les autres couroient à Constantinople exciter la Porte à ne pas voir avec des yeux indifférens le despotisme qu'une puissance voisine exerçoit en Pologne ; d'autres se rendoient à Stockholm, pour cabaler à la diète, pour changer la forme du gouverne-

mais il n'y réussit pas; et il éch
en Suède, où à la diète le parti
sur celui de la France. Mais il en
en Pologne; ainsi qu'en Turqu
de Mars il se forma dans la v
Pologne une confédération co
le comte Kraszinsky en fut élu n
confédération en produisit plu
les confédérés signalèrent le pr
leur soulevement, en annullant
velles lois; mais loin de se borne
essai de leur force, enivrés d'espé
le délire des passions, ils n'asp
moins qu'à détrôner le Roi, et
que l'occasion pour exécuter le
roi de Pologne en fut instruit; al

le signal des hostilités; les Russes, qui n'avoient pas 10 mille hommes dans ce royaume, battirent cependant tous les confédérés qui leur résistoient; mais comme ils n'étoient pas assez nombreux pour les détruire, cet essaim de guêpes dispersé d'un côté reparoissoit aussitôt d'un autre. Dans une de ces rencontres qu'il y eut en Podolie, les Russes, sans le savoir, poursuivirent les confédérés jusque sur le territoire des Turcs; la petite ville de Balta, où les Polonois s'étoient sauvés, fut brûlée. Cette violation de territoire fut le prétexte dont les Turcs se servirent pour déclarer la guerre à la Russie. Octob.

Aussitôt les Turcs firent prendre et transporter aux Sept-tours le Sr Obreskow, ministre de l'impératrice de Russie à Constantinople. Ces gens ne savoient faire ni la paix ni la guerre; ils précipitèrent mal-adroitement cette déclaration; c'étoit plutôt un avertissement qu'ils donnoient aux Russes de se préparer pendant l'hiver à résister aux forces ottomanes qui les attaqueroient le printemps d'après. Si cette déclaration avoit été remise à l'année suivante, 1769.
la foudre seroit tombée au même instant où

...cessaire pour s'opposer
entreprises des ennemis.

Les troubles qui se manife
sèrent de grands embarras à
Le Roi étoit à peine sorti
longue que ruineuse : ses pr
se rétablir à l'ombre d'une p
il falloit du temps pour cons
nes plaies ; l'armée étoit re
mençoit à la discipliner ; ma
encore parvenue à un état de
inspirer une entière confianc
tions. D'autre part la guerre
Porte et la Russie mettoit le
tion de remplir ses engageme
ratrice : il falloit payer les
par l'alliance, qui montoier
l'avons dit, annuellement à

prince Gallizin, avoient battu les Ottomans auprès de Choczim, et la prise de cette ville fut suivie de la conquête de la Moldavie. Les généraux de Catherine ignoroient la castramétrie et la tactique, ceux du Sultan avoient encore moins de connoissances; de sorte que pour se faire une juste idée de cette guerre, il faut se représenter des borgnes, qui après avoir bien battu des aveugles, gagnent sur eux un ascendant complet. Des progrès aussi rapides alarmoient également les alliés des Russes, et les autres puissances de l'Eúrope. La Prusse avoit à craindre que son alliée, devenue trop puissante, ne voulût avec le temps lui imposer des lois comme à la Pologne. Cette perspective étoit aussi dangereuse qu'effrayante. La cour de Vienne étoit trop éclairée sur ses intérêts pour ne pas avoir des appréhensions à-peu-près semblables. Ce danger commun fit oublier pour un temps les animosités passées. Quoique les succès étonnans des Russes donnassent de l'ombrage à toute l'Europe, les impressions en étoient bien plus fortes sur les puissances qui se trouvoient dans le voisinage. Le péril rapprocha donc la cour de Vienne et celle de

également; cette affaire fut mise tout de
en négociation, et il fut convenu que l'e
vue seroit à Neisse.

L'Empereur voulut garder un inco
parfait; il prit le nom de comte de Fa
stein, et l'on crut ne pouvoir lui rendre
d'honneur qu'en déférant en tout à ses v
tés. Ce jeune prince affectoit une franchis
lui sembloit naturelle; son caractère ain
marquoit de la gaieté jointe à beaucou
vivacité; mais avec le désir d'apprendr
n'avoit pas la patience de s'instruire; ce
n'empêcha pas que des liaisons d'amitié et
time ne se formassent entre les deux m
ques. Le Roi dit à l'Empereur qu'il regard
jour comme le plus beau de sa vie, parce

de se détruire; l'Empereur répondit qu'il n'y avoit plus de Silésie pour l'Autriche; après quoi il laissa entrevoir assez adroitement, que tant que sa mère vivroit, il n'osoit se flatter d'avoir assez d'ascendant sur son esprit pour pouvoir exécuter ce qu'il désiroit; toutefois il ne dissimula point que vu la situation actuelle des choses en Europe, ni lui ni sa mère ne souffriroient jamais que les Russes demeurassent en possession de la Moldavie et de la Valachie. Il proposa ensuite qu'on prît des mesures pour maintenir une exacte neutralité en Allemagne, au cas qu'il s'allumât une guerre entre l'Angleterre et la France. Ce cas paroissoit alors vraisemblable et possible, parce qu'un vaisseau françois, enlevé par les Anglois auprès de Terre-neuve, avoit donné lieu à d'assez vives altercations entre ces deux cours. Le Roi, pour marquer le désir qu'il avoit d'entretenir la bonne intelligence entre la Prusse et l'Autriche, accepta les offres de l'Empereur, et ces deux princes s'engagèrent réciproquement par écrit de maintenir cette neutralité; ce qui devenoit un acte aussi inviolable qu'un traité dressé dans les formes et paraphé de la signature

rétablie entre la Prusse et l'Autriche,
s'il survenoit d'autres troubles, dont
impossible de prévoir les causes, ils o
roient la plus exacte neutralité de
d'autre à l'égard de leurs possessions r
ves : cet engagement, dont le secret f
10 ût. puleusement observé, fut signé à Ne
commune satisfaction des deux souve

Il faut convenir qu'en politique ç'au
une faute impardonnable que de se fi
glément à la bonne foi des Autrichien
dans les conjonctures alors présentes, o
pondérance de la Russie devenoit tro
dérable, et lorsqu'il étoit impossible de
quelles bornes elle mettroit à ses conq
étoit très-convenable de se rapproch
cour de Vienne. La Prusse se ressentoi

d'une puissance aussi redoutable que dangereuse. Il y avoit deux partis à prendre, ou celui de l'arrêter dans le cours de ses immenses conquêtes, ou, ce qui étoit le plus sage, d'essayer par adresse d'en tirer parti. Le Roi n'avoit rien négligé à cet égard; il avoit envoyé à Péterbourg un projet politique, qu'il attribuoit à un comte de Lynar, connu dans la dernière guerre pour avoir négocié la convention de Closter-Seven entre les Hanovriens commandés par le duc de Cumberland et campés à Stade, et les François sous les ordres du duc de Richelieu. Mais les grands succès des Russes tant dans la Moldavie qu'en Valachie, et les victoires que leurs flottes remportèrent dans l'Archipel, avoient tellement enivré la cour de ses prospérités, qu'elle ne fit aucune attention au soi-disant mémoire du comte de Lynar. On crut donc, après ces essais manqués, devoir recourir à d'autres mesures. Il n'étoit pas de l'intérêt de la Prusse de voir la puissance ottomane entièrement écrasée, parce qu'en cas de besoin elle pourroit être utilement employée à faire des diversions, soit dans la Hongrie, soit en Russie, selon les puissances avec lesquelles

commença par faire des ouvertures [illegible]
de Péterbourg de même qu'à Constantin
en représentant que les deux partis dev
désirer également la fin de la guerre, et
tant plus qu'il étoit à craindre qu'av
temps cet embrasement ne devînt génér
souhaitoit de pouvoir leur proposer qu
tempérament qui leur convînt à tous les
pour terminer leurs différens à l'amiab
comte Panin, après avoir fait l'éloge de l
dération et du désintéressement de l'In
trice, répondit que cette princesse étoit
disposée à écouter les propositions qu'
feroit. Cette réserve cachoit sous les deh
la douceur des prétentions très-fortes.
d'entendre les demandes des Turcs, il v
préalablement que le Sr Obreskow fi

inspirer des sentimens pacifiques, et que lorsque les choses en seroient là, cette princesse ne demanderoit pas mieux que de parvenir par la médiation de sa Majesté prussienne au rétablissement de la tranquillité publique: d'autre part les Turcs commençoient à désirer la fin d'une guerre dont les succès n'avoient pas répondu à leur attente; le Roi, qui leur avoit fortement déconseillé cette levée de bouclier, avoit par cela même acquis leur confiance. Les Turcs acceptèrent donc la médiation prussienne; mais ils avoient quelque répugnance pour celle de la cour de Vienne; on trouva pourtant moyen de la vaincre, à force de réitérer les mêmes représentations fondées sur le poids décisif qu'une aussi grande puissance que celle de la maison d'Autriche pouvoit donner à la négociation, pour la faire réussir. Les Russes, sur l'esprit desquels les insinuations pacifiques n'avoient guère fait d'impression, continuoient en attendant de remporter les plus grands avantages sur les armées ottomanes; leur flotte, après avoir battu celle des Turcs, la détruisit presque totalement, si bien que la plupart des vaisseaux 10 Juil.

mêlée de terreur favorisa les opé
maréchal Romanzow, et contribu
ment à lui faire remporter la victc
sur l'armée du grand Visir. Il ajouta
une campagne la conquête de la
celle de la Moldavie. En ce mêm
comte Panin ( frère du ministre ) q
siége de Bender, emporta cette p
une vigoureuse défense de la part d
Des succès aussi rapides et souvent
éblouissoient la cour de Péterbour
doient très-entière; mais si l'on pe
terbourg à écraser la puissance ot
Vienne les ombrages et les jalousie
toient à proportion des avantages
les Autrichiens, comparant la dern
malheureuse qu'ils avoient faite
Turcs aux succès brillans des Russe

propre en étoit humilié; outre cela ils craignoient qu'une aussi grande puissance ne devînt leur voisine, si elle conservoit la conquête de la Moldavie et de la Valachie. Pour obvier à ces appréhensions, ou plutôt pour s'opposer ouvertement à la Russie, les Autrichiens venoient de renforcer les troupes qu'ils avoient en Hongrie; ils y formèrent des magasins, et préparèrent tout pour se mettre en état d'agir, *si les circonstances l'exigeoient*. Ils ne s'*en cachoient* point et disoient à qui vouloit l'entendre, que si la guerre ne finissoit pas promptement, l'Impératrice-reine seroit obligée d'y prendre part.

La seconde entrevue du Roi et de l'Empereur fut au camp de Neustadt en Moravie. On ne rencontroit aucun Autrichien qui ne laissât échapper quelque trait d'animosité contre la nation russe. L'Empereur parut au Roi tel qu'il l'avoit jugé la première fois qu'il le vit à Neisse. Le prince Kaunitz, qui se trouvoit aussi à Neustadt, eut de longues conférences avec sa Majesté prussienne, dans lesquelles étalant avec emphase le système de sa cour, il le présenta comme un chef-d'oeuvre de politique dont il 3 Sept.

acquisitions qui la rendissent voisine de
grie. Il ajouta que l'union de la Prus
l'Autriche étoit l'unique barrière que l
opposer à ce torrent débordé qui mena
nonder toute l'Europe. Quand il eut ac
parler, le Roi répondit qu'il tâcheroit t
de cultiver l'amitié de leurs Majestés i
les, dont il faisoit un cas infini, m
d'autre part il prioit le prince Kaunitz c
dérer les devoirs qu'imposoit au Roi l'
qu'il avoit contractée avec la Russie, à
il ne pouvoit en aucune façon déroger
ces engagemens étoient comme autant
ves qui l'empêchoient d'entrer dans les
que le prince Kaunitz venoit de lui pr
le Roi ajouta que son unique désir éto
pêcher que la guerre entre les Russ

penser, pour empêcher que des mécontentemens réciproques ne dégénérassent enfin en brouilleries ouvertes. Cependant, pour maintenir la cour de Vienne dans ses dispositions favorables, le Roi jugea à propos de réitérer les mêmes assurances qu'il avoit données à l'Empereur, lorsque ce prince vint à Neisse; de plus on promit de terminer à l'amiable les petites chicanes qui ont souvent lieu entre les employés des finances le long des frontières; de même le Roi voulut bien consentir à ce que l'Empereur lui demandoit, savoir, de communiquer avec franchise à la cour de Vienne toutes les ouvertures que la France pourroit faire à celle de Berlin. Comme cependant tout ceci s'étoit passé entre le Roi et le prince Kaunitz seul, le Roi trouva qu'il étoit décent de mettre l'Empereur au fait de ce qui s'étoit dit et fait, et il sembla que ce monarque, peu accoutumé à de tels égards, tînt compte au Roi de l'attention qu'il avoit eue pour lui.

Le lendemain de cette conférence arriva à Néustadt un courrier de Constantinople avec des lettres du Caïmacan datées du 12 Août, par lesquelles le grand Seigneur invitoit les

deux cours.

L'Empereur convint qu'il étoit uni
redevable de cette médiation aux soi
roi de Prusse s'étoit donnés à Consta
et il lui en témoigna sa reconnois
même jour le Roi eut un entretie
prince Kaunitz ; il ne manqua pas d
citer de cet heureux événement, qu
le tranquilliser en quelque sorte, et
minuer la jalousie que les succès d
avoient fait naître dans son esprit ; il
que cette démarche de la Porte rend
de Vienne l'arbitre des conditions
qu'elle voudroit stipuler entre ces d
sances. Le ministre reçut ce complir
une indifférence affectée, disant qu'
voit la démarche que les Turcs ve
faire : mais dans le fond jamais méd

Pendant qu'on s'occupoit à pacifier le nord, d'autres querelles et de nouveaux différens présageoient de prochaines ruptures vers le sud de l'Europe; Mr de Choiseul, dont l'esprit inquiet se plaisoit à répandre le trouble dans toutes les cours, étoit l'unique auteur de ces dissentions; il vouloit à toute force humilier les Anglois, et n'osant agir ouvertement, de crainte de choquer Louis XV, il mit les Espagnols en avant, qui s'emparèrent de l'île de *Falkland*, où les Anglois avoient commencé à former quelques établissemens; des vaisseaux de la flotte marchande des Anglois furent pris par ceux des Espagnols, en même-temps que le chantier que les Anglois ont à Portsmouth fut consumé par un incendie. Tant d'événemens fâcheux arrivés coup sur coup firent une impression d'autant plus vive sur la cour de Londres, que le ministre préposé à la flotte avoit eu si peu de soin de son administration, qu'alors à peine l'Angleterre pouvoit-elle mettre 20 vaisseaux de guerre en mer. Cependant les Anglois prirent feu, et la guerre s'en seroit ensuivie, si le duc de Choiseul fût resté à la tête des affaires; mais ses ennemis le cul-

actuellement, il seroit ... ministre, ainsi qu'autrefois l'avoient chelieu et Mazarin; pour former un s'associa les ducs d'Aiguillon et de Ri Ceux-ci captivèrent leur maître en lu rant la connoissance d'une demoisel la réputation étoit plus qu'équivoq réussit par ses charmes à devenir bient puissante: le vieux Louis XV l'idolât de Choiseul, trop fier pour s'abaisser d'une personne pour laquelle il avoit verain mépris, lui refusa les distincti les hommes en place accordent ordina aux favorites de leurs maîtres; le méc ment qu'en ressentit la nouvelle maî communiqua promptement à son an cabaleurs en profitèrent sur le champ:

mal à propos et en folles dépenses les revenus du royaume, et qui pour se rendre nécessaire avoit si bien embrouillé les affaires de la France et de l'Angleterre, que les querelles qui en naîtroient ne pouvoient qu'entraîner la France dans une guerre pour le moins aussi ruineuse que la précédente. Ce dernier argument fut celui qui fit la plus forte impression. Louis XV disgrâcia tout de suite son ministre, et avec *lui* tombèrent tous les vastes projets qu'*il* avoit fermés. Le roi de France négocia lui-même avec l'Angleterre et l'Espagne, pour pacifier leurs différens. L'île de Falkland fut restituée aux Anglois; mais le roi d'Espagne ayant le coeur ulcéré de ce que la France n'avoit pas dans cette occasion soutenu ses intérêts, en conserva un ressentiment secret. Aucune cour ne regretta plus la perte de Mr 1771.
de Choiseul que celle de Vienne: elle avoit placé toute sa confiance dans ce ministre, dont le dévouement lui étoit connu, pendant que Mr d'Aiguillon, auquel le Roi avoit donné le département des affaires étrangères, passoit pour n'être point aussi attaché à la maison impériale. Le chancelier fut également trompé

Mais tout ce qui se passoit alors dans
partie de l'Europe nous intéresse moins
qui se traitoit en orient et vers le s
trion. Les propositions que la Porte
faites aux cours de Berlin et de Vienne
communiquées à celle de Péterbou
Majesté fit en même-temps insinuer en
que si l'Impératrice refusoit la médiati
l'Autriche et des Prussiens, il seroit à cr
que le grand Seigneur ne s'adressât à la F
pour implorer son secours. Cette réf
pouvoit seule déterminer la cour de
bourg à ne pas refuser la médiation autri
ne, parce que l'éloignement qu'elle avoi
la cour de Vienne n'approchoit pas de
sion qu'elle avoit pour celle de Ver

avoient refusé celle des Anglois. Cependant par politesse, et par les bons offices des deux cours, ce qui au nom près revenoit à la même chose, les Russes, qui craignoient d'être gênés par l'intervention d'autres puissances dans les projets qu'ils avoient arrangés pour la paix, tâchèrent d'entamer avec les Turcs une négociation directe par le canal du maréchal Romanzow, qui pouvoit traiter immédiatement avec le grand Vizir. Cette tentative ne leur ayant pas réussi, ils consentirent aux propositions que leur avoient faites précédemment les cours de Berlin et de Vienne.

Le hasard fit que dans ce temps-là le prince Henri, frère du Roi, rendit visite à Stockholm à la reine de Suède sa soeur; l'impératrice de Russie, qui dans sa jeunesse avoit connu ce prince à Berlin, demanda qu'il eût la permission de se rendre à Péterbourg; c'étoit une chose qu'on ne pouvoit refuser honnêtement. Le prince passa donc en Russie, et avec l'esprit qu'il a, il gagna bientôt de l'ascendant sur celui de l'Impératrice, et lui persuada de s'ouvrir au Roi son frère. La lettre de l'Impératrice étoit accompagnée d'un long 9 Déc. 1770.

...ore, l'indépendance du Cha
le séquestre pour 25 années d
de la Moldavie, pour l'indem
la guerre, la libre navigation s
une île dans l'Archipel, pour s
au commerce des deux nation
générale pour les Grecs qui av
le parti des Russes, et avant tou
gissement du Sr Obreskow, qui
tours. Des conditions aussi én
achevé de cabrer la cour de
être même l'auroient-elles por
tions les plus violentes, si o
communiquées. Cette raison e
de lui en donner la moindre
Ce prince préféra les voies de
plus sûres pour ne choquer per

elle-même la difficulté qu'il y auroit à faire consentir le grand Seigneur à l'indépendance des Tartares, il lui représenta les obstacles presque invincibles que la cour de Vienne mettroit à ce que la Russie, en possédant la Valachie et la Moldavie, devînt sa voisine, et que l'île dans l'Archipel donneroit de la jalousie et de l'envie à toutes les puissances maritimes; et il conseilla à l'Impératrice de limiter ses prétentions aux deux Cabardies, à la ville d'*Asof* avec son territoire, et à la libre navigation dans la mer Noire; il ajouta que ce n'étoit pas aucun sentiment de jalousie de l'agrandissement de l'Impératrice qu'il s'expliquoit ainsi, mais dans l'unique vue qu'au moyen de ces adoucissemens l'on pût parvenir à éviter que d'autres puissances en prenant part à cette guerre ne la rendissent générale; que d'ailleurs les Turcs étoient déjà convenus de deux points, celui d'accorder l'amnistie aux *Grecs et celui* de relâcher le Sr Obreskow. Ces représentations, quoique fort modérées, parurent faire quelque peine à l'Impératrice; elle donna à connoître qu'elle ne s'étoit pas attendue à rencontrer des oppositions de la part

...pour ne point effaroucher l
il lui fit insinuer que ce n'ét
mot de la cour de Russie, qui
1771. disposée à se relâcher sur les
contreroient le plus de diffi

Les précautions que le Roi
d'autant plus nécessaires, qu
riale ne cachoit plus ses proj
les mouvemens qu'on voyoit
nonçoient une prochaine rup
sie. La cour de Vienne étoit
souffrir que le théâtre de la g
delà du Danube; elle espéroi
faveur d'une médiation armé
forcer les Russes à restituer au
davie et la Valachie, et de pl
sister de l'indépendance des

marché en Hongrie; l'envoyé de l'Empereur s'étoit même expliqué sur ce chapitre assez positivement avec le Roi; il étoit allé jusqu'à demander qu'au cas que les Russes fussent attaqués toute autre part qu'en Pologne, la Prusse demeurât neutre, ce qui lui fut nettement refusé. Le prince Kaunitz se flattoit, à la faveur de ce plan, d'agrandir la maison d'Autriche, sans qu'elle eût la peine de faire des conquêtes; il comptoit bien que la Porte payeroit cette assistance, en cédant à l'Impératrice-reine les provinces qu'elle avoit perdues par la paix de Belgrad. En même-temps que Vienne étoit remplie de projets et la Hongrie de troupes, un corps autrichien entra en Pologne et s'empara de la seigneurie de Zips, sur laquelle la cour avoit des prétentions. Une démarche aussi hardie étonna la cour de Péterbourg, et ce fut ce qui achemina le plus le traité de partage qui se fit dans la suite entre les trois puissances. La principale raison étoit celle d'éviter une guerre générale qui étoit près d'éclore; il falloit outre cela entretenir la balance des pouvoirs entre de si proches voisins; et comme la cour de Vienne

donnoit suffisamment à connoître qu'elle vouloit profiter des troubles présens pour s'agrandir, le Roi ne pouvoit se dispenser de suivre son exemple. L'impératrice de Russie, irritée de ce que d'autres troupes que les siennes osoient faire la loi en Pologne, dit au prince Henri, que si la cour de Vienne vouloit démembrer la Pologne, les autres voisins de ce royaume étoient en droit d'en faire autant. Cette ouverture se fit à propos; car après avoir tout examiné, c'étoit l'unique voie qui restât d'éviter de nouveaux troubles et de contenter tout le monde. La Russie pouvoit s'indemniser de ce que lui avoit coûté la guerre avec les Turcs, et au lieu de la Valachie et de la Moldavie qu'elle ne pouvoit posséder qu'après avoir remporté autant de victoires sur les Autrichiens que sur les Musulmans, elle n'avoit qu'à choisir une province de la Pologne à sa bienséance, sans avoir de nouveaux risques à courir; on pouvoit assigner à l'Impératrice-reine une province limitrophe de la Hongrie, et au Roi ce morceau de la Prusse polonoise qui sépare les états de la Prusse royale; et par ce nivellement politique la ba-

lance des pouvoirs entre ces trois puissances demeuroit à peu près la même. Néanmoins, pour s'assurer davantage de l'intention de la Russie, le comte de Solms fut chargé d'examiner si ces paroles échappées à l'Impératrice avoient quelque solidité, ou si elles avoient été proférées dans un moment d'humeur, et d'emportement passager. Le comte de Solms trouva les sentimens partagés sur ce sujet. Le comte *Panin*, qui avoit fait déclarer au commencement des troubles de la Pologne que la Russie maintiendroit l'indivisibilité de ce royaume, sentoit de la répugnance pour ce démembrement; il promit néanmoins de ne s'y point opposer, si l'affaire passoit au conseil; mais l'Impératrice étoit flattée de l'idée qu'elle pourroit sans danger étendre les limites de son empire; ses favoris et quelques ministres qui s'en apperçurent, se rangèrent de son sentiment, de sorte que le projet de partage passa à la pluralité des voix. On annonça au roi de Prusse la résolution qui venoit d'être prise, comme un expédient qu'on avoit imaginé pour le dédommager des subsides qu'il avoit payés à la Russie.

Henri, que si la cour de Vien
membrer la Pologne, les autr
royaume étoient en droit d'e
Cette ouverture se fit à pro
avoir tout examiné, c'étoit l'u
restât d'éviter de nouveaux
contenter tout le monde. La
s'indemniser de ce que lui avoit
avec les Turcs, et au lieu de
de la Moldavie qu'elle ne po
qu'après avoir remporté auta
sur les Autrichiens que sur les M
n'avoit qu'à choisir une provinc
à sa bienséance, sans avoir de
ques à courir; on pouvoit assi
ratrice-reine une province li
Hongrie, et au Roi ce morce
polonoise qui sépare les état

les confins de la Hongrie, ce n'étoit pas à dessein de les garder, mais uniquement pour obtenir justice sur quelques sommes que la maison d'Autriche réclamoit de la république, et qu'il n'avoit pas imaginé qu'un objet d'aussi peu de valeur pût faire naître l'idée d'un plan de partage dont l'exécution seroit hérissée de difficultés insurmontables, à cause qu'il étoit autant qu'impossible d'établir une égalité parfaite entre les différentes portions des trois puissances; qu'enfin un tel projet ne pouvant servir qu'à rendre la situation de l'Europe plus critique encore qu'elle ne l'étoit, il déconseilloit à S. M. prussienne d'entrer dans de telles mesures; il ajouta d'un air d'indifférence que sa cour étoit prête à évacuer les districts que ses troupes avoient occupés, si les autres puissances en vouloient faire autant. Ces dernières paroles étoient comme un reproche tacite aux Russes qui avoient des armées en Pologne; elles regardoient également le Roi, qui avoit tiré un cordon de troupes depuis le pays de Crossen jusqu'au delà de la Vistule, pour garantir ses états de la peste qui faisoit alors en Pologne de grands ravages.

tage à tenter les hasards de
aussi forte partie. Ajoutez à c
ratrice-reine n'ayant d'allié
ne pouvoit nullement alors
secours. Pour profiter de cor
favorables, le Roi résolut de
du partage; il observa le silenc
de Vienne, pour lui laisser le
chir. En même-temps le com
chargé d'avertir la cour de R
vertures du traité de partage a
à Vienne, et que quoique le pr
évité jusqu'alors de s'explique
pouvoit néanmoins prévoir q
volontiers les mains, aussitôt
tres puissances seroient conven
rêts réciproques; il se servit d
accélérer la conclusion de cet

être que la lenteur et la paresse habituelle des Russes auroit encore traîné la chose en longueur, si la cour de Vienne n'eût servi le Roi sans le vouloir; tous les jours elle faisoit naître par sa médiation de nouvelles difficultés pour la paix; souvent elle chicanoit avec aigreur les Russes sur leurs énormes prétentions, et s'expliquoit d'un ton despotique sur les articles de la paix qu'elle rejetoit, favorisant les Turcs en tout ce qui dépendoit d'elle. Mais les mouvemens qui se faisoient dans l'armée de Hongrie achevèrent de rendre les Autrichiens suspects à la cour de Péterbourg. Dans ce même temps le bruit courut que les Impériaux négocioient un traité de subsides à Constantinople; cette dernière nouvelle donna l'alarme au conseil de Péterbourg, et le Roi, qui communiquoit aux Russes tous les avis propres à découvrir les intrigues des Autrichiens, parvint enfin à tirer la cour de Péterbourg de la léthargie dans laquelle elle étoit plongée. L'impératrice de Russie sentit le besoin qu'elle avoit d'être assistée par sa Majesté; elle jugea que pour s'assurer de ce prince, il falloit lui procurer des avantages, de sorte que le comte

telle province dont elle jugeroit à ]
prendre possession. Le Roi demand
part la Pomerellie, le district de la g
logne en deçà de la Netze, l'évêché d
les palatinats de Marienbourg et
laissant les Autrichiens maîtres d'ac
traité s'ils le jugeoient à propos.
arrangemens qui se prenoient à Berli
à Péterbourg n'empêchoient point
Kaunitz d'aller son train; il accroc
mille difficultés que sa médiation lu
soit, la négociation de la paix avec
il rejetoit surtout l'article des cessi
Valachie et de la Moldavie, que l
exigeoient de la Porte; fier des offr
faisoit le Sultan, et croyant que le no
troupes assemblées en Hongrie pouv
poser autant aux Prussiens qu'aux ]

proposées par la Russie étoient diamétralement opposées aux intérêts de la monarchie autrichienne, qu'elles tendoient à renverser l'équilibre de l'orient, et que si la cour de Péterbourg ne vouloit pas les modérer, leurs majestés impériales seroient forcées de prendre part à cette guerre; qu'elles se flattoient que dans ce cas le Roi observeroit une parfaite neutralité, d'autant plus que ses engagemens avec la Russie se bornoient à la Pologne, dont les Autrichiens respecteroient le territoire.

On voyoit bien que la cour de Vienne ne vouloit absolument pas que les Russes devinssent ses voisins; d'une part elle craignoit que nombre de grecs répandus en Hongrie ne s'attachassent à cette puissance par motif de religion; d'autre part elle aimoit mieux être voisine de l'empire affoibli des Turcs que de l'empire formidable de la Russie. La situation où le Roi se trouvoit entre ces deux cours impériales étoit embarrassante; s'il consultoit ses intérêts, il ne devoit ni souhaiter d'accroître la puissance des Russes, qui n'étoit que trop formidable, ni employer à cela ses forces. Ces raisons étoient contrebalancées par des en-

neutralité étoit plus dangereux
que celui de soutenir son alliée; l
et les Russes se seroient battus;
commodant ils auroient pu fai
dépens du Roi; ce prince auroi
considération; personne ne se
bonne foi, èt après la paix il se
isolé; ce qui seroit indubitablem
le Roi avoit suivi un plan auss

Sa Majesté ne balança point
termina à remplir fidèlement se
avec la Russie, et pour adoucir en
la cour de Vienne, elle la flatta
qu'il ne seroit pas impossible de
ratrice de Russie, et de faire ch
qu'elle avoit sur la Valachie et su
mais en ajoutant que si l'on en
rupture entre les deux Impérat

Russie, avec laquelle elle étoit en alliance. Pour donner plus de poids à cette déclaration, l'on augmenta et remonta toute la cavalerie; les ordres donnés pour cet effet s'ébruitèrent promptement et partout. Ces mesures vigoureuses, prises si à propos, firent impression sur la cour de Péterbourg; on profita de son contentement, pour l'engager à sacrifier une partie de ses prétentions sur la Valachie au bien commun de la paix.

*Il* étoit difficile de traiter avec les Russes. Le contreprojet du traité de partage de la cour de Péterbourg arriva alors à Berlin: il étoit *singulièrement* conçu; tout l'avantage en étoit pour la Russie, tous les risques pour la Prusse: on accordoit à la vérité la plus grande partie du terrain de la Pologne que le Roi avoit demandé; mais l'acquisition des Russes étoit au moins du double plus étendue: on avoit inséré surtout dans ce traité un article très-onéreux pour sa Majesté; on demandoit que la Prusse assistât de toutes ses forces la Russie au cas qu'elle fût attaquée par les Autrichiens; mais supposé que l'Impératrice-reine déclarât la guerre au roi de Prusse, ce prince n'avoit

...sultat de cet examen que t
veur de l'Impératrice, et qu'il n
faveur du Roi; toutefois on ajou
sa Majesté avoit résolu de satisf
qu'on pouvoit prétendre d'elle
ment, elle se reposoit aussi sur l'
sur la modération de l'impératr
qui voudroit bien sacrifier qu
de ses conquêtes, pour préven
qui menaçoit dans peu de deve
d'autant plus que la Moldavie
servoient de prétexte aux Autr
embrouiller de plus en plus le
que dans des circonstances aussi
les présentes, il étoit de la digni
vaste monarchie que celle de la R
moins d'égard à ses intérêts qu'a

pouvoit s'attirer par une nouvelle guerre, dont on ne pouvoit prévoir quelles seroient les suites, la Russie voulût bien ajouter la ville de Danzic, située au milieu de la Pomerellie, au partage de la Pologne dont le Roi devoit se mettre en possession.

Ces représentations, comme il arrive d'ordinaire, ne firent pas tout l'effet qu'on en devoit attendre: cependant à force de réfléchir sur *les raisons* qu'on lui avoit exposées si clairement, l'impératrice de Russie voulut bien restreindre les propositions de paix qui ne pouvoient compatir avec les intérêts d'autres puissances: elle s'engagea donc en conséquence à restituer aux Turcs, après la paix, les conquêtes qu'elle venoit de faire entre le Dniester et le Danube. La cour de Berlin communiqua promptement cette heureuse nouvelle à celle de Vienne; on vit pour la première fois paroître le prince Kaunitz avec un visage serein; les esprits se calmèrent, et l'inquiétude et la jalousie que les grands succès des Russes avoient données à la cour impériale, disparurent du moment qu'elle n'eut plus à craindre d'avoir cette puissance pour voisine de ses états.

conquis la Crimée, et une l
qu'avoit gagnée le maréchal
sur la fin de l'année, avoit m
la prospérité de leurs armes.
constances aussi désespérées la
à Constantinople que les plu
cles à la paix étoient levés; le
rent alors de leur côté, pour f
fication générale, de rendre l
Obreskow, détenu jusqu'alors
c'étoit un préalable que l'Imp
exigé, sans lequel elle ne voul
aucune négociation.

1772. Quoique toutes les cours fus
la lenteur et l'irrésolution des Ru
en longueur la conclusion du tra

de cette petite république; mais ce n'étoient proprement que les Anglois, jaloux des Prussiens, qui protégeoient la liberté de cette ville maritime, et qui encourageoient l'impératrice de Russie à ne pas consentir aux demandes de sa Majesté prussienne. Il falloit néanmoins que le Roi se déterminât, et comme il étoit évident que le possesseur de la Vistule et du port de Danzic assujettiroit cette ville avec le temps, on jugea qu'il ne falloit pas arrêter une négociation aussi importante pour un avantage qui proprement n'étoit que différé; ce qui fit que sa Majesté se relâcha de cette prétention. L'on reçut après bien des longueurs l'*ultimatum* de 12 Jan.
la cour de Péterbourg. Les Russes insistoient toujours sur les secours considérables qu'ils demandoient aux Prussiens, en cas que les Autrichiens leur déclarassent la guerre; quelques choquantes que fussent ces inégalités, quelques disproportionnés que fussent des secours que deux alliés se doivent au fond réciproquement, comme on savoit que l'Impératrice-reine se trouvoit dans des dispositions plus favorables et plus pacifiques que par le passé, on négligea des considérations qui cessoient

terbourg: les acquisitions ı
telles que nous les avons rapı
tion des villes de Danzic,
leur territoire: par ce partag
terbourg acquit en Pologne
dérable le long de ses ancien
puis la Dwina jusqu'au Dni
temps de la prise de posses
Juin: on convint d'inviter l'I
à se joindre aux deux puissa
tes, afin de participer à ce pai
la Prusse se garantirent leurs
promirent d'agir de concert à
sovie, pour obtenir pour tai
consentement de la républiq
encore par un article secret c

déclarer ouvertement contre la maison d'Autriche, supposé que ce secours ne fût pas suffisant: on convint aussi que les subsides prussiens cesseroient d'être payés aussitôt que leur corps auxiliaire auroit joint l'armée russe: on ajoutoit par un autre article, que sa Majesté seroit autorisée à retirer ses troupes auxiliaires, si au sujet de ces secours elle étoit attaquée par les Autrichiens dans ses propres états; et dans ce cas la Russie promettoit de lui envoyer 6000 hommes d'infanterie et 4000 cosaques, et même de doubler ce nombre aussitôt que les circonstances le permettroient; aussi bien que d'entretenir une armée de 50,000 hommes en Pologne, afin de pouvoir assister le Roi de toutes ses forces, après que la guerre avec les Turcs seroit terminée; et enfin de continuer cette assistance jusqu'au moment où elle pourroit par une pacification générale procurer aux Prussiens un dédommagement convenable: on joignit à tous ces articles une convention séparée, pour régler l'entretien réciproque des corps auxiliaires. Cet ouvrage, qui servoit de base aux projets qui devoient s'ensuivre, étant terminé, il restoit à persuader

sa mère, qui n'avoit plus cett
fermeté dont elle avoit tant
ques dans sa jeunesse, et qu
s'adonner à une dévotion my
choit le sang que ses guerres
fait répandre; elle détestoit l
loit conserver la paix à quel
fût: le prince Kaunitz, dou
droit, qui vouloit accorder l
monarchie avec les penchans d
se trouvoit par conséquent
d'opter entre la guerre, ou
Pologne, et craignoit de plus
ce dernier parti, l'union d
Bourbon avec celle d'Autrich
comme son chef-d'oeuvre, n'
d'un côté la cavalerie prussie
promptement lui donnoit à c

voyoit que ce prince désiroit une pacification générale, et qu'il y travailloit avec ardeur. Enfin le Roi dit à l'envoyé d'Autriche dans une conférence qu'il eut avec lui : que sa Majesté félicitoit l'Impératrice-reine d'avoir en ce moment le sort de l'Europe en ses mains, parce que réellement la paix ou la guerre dépendoit dans ces circonstances du parti qu'elle alloit prendre. Le Roi ajouta qu'il avoit une si grande confiance dans la sagesse reconnue de cette grande princesse, qu'il ne doutoit point qu'elle ne préférât la tranquillité générale de l'Europe aux troubles qui pouvoient survenir, et dont il étoit impossible de prévoir les suites. Cet entretien, dont van Swieten rendit compte à sa cour, produisit tout l'effet qu'on en pouvoit espérer; le prince Kaunitz fut convaincu qu'il falloit renoncer à l'alliance des Turcs, comme à tous les projets qui étoient fondés sur ce préalable: il comprit également qu'il ne pouvoit plus empêcher le partage de la Pologne, à moins d'attaquer sans l'assistance d'aucun allié la Prusse et la Russie en même-temps. Cette chance étoit trop désavantageuse pour qu'un homme, pour peu qu'il fût prudent, voulût en courir les risques: il ne lui

poser au nom de sa cour la si
par lequel les trois cours pron
ver une égalité parfaite dans
feroit de la Pologne. Cette
étoit juste, fut reçue sans em
ce qu'elle devoit aplanir tou
qui avoient jusqu'alors causé
et que c'étoit l'unique moyen
générale, qu'on avoit eu de
4 Mars. d'appréhender. Cet acte fut
et l'échange s'en fit tout de

Ce traité entre les cours
Vienne fut incessamment con
de Péterbourg; l'Impératrice
sir cette nouvelle importante
par cette accession de l'Autri

nemis: aussi, peu après, la même convention fut signée à Péterbourg par les deux cours impériales. On se pressa ensuite d'égaliser le partage des trois cours; ce qui avoit été réglé entre la Prusse et la Russie fut aussitôt communiqué à l'Impératrice-reine; la cour de Vienne ne s'oublia pas dans son contreprojet: son avidité étendit ses vues sur quantité de palatinats qui remplissoient l'espace depuis la principauté de Teschen jusqu'aux confins de la Valachie, et qui poussoient une pointe par Belcz à une petite distance de Varsovie. Les pays enclavés dans cette démarcation, et qui faisoient à peu près le tiers de la Pologne, étoient évidemment opposés à la convention que cette cour venoit à peine de signer avec les autres puissances. On trouva cette portion que les Autrichiens vouloient s'approprier aussi énorme à Péterbourg qu'on l'avoit trouvée exorbitante à Berlin. Choqué de procédés aussi indécens le comte Panin remit un mémoire raisonné au prince Lobkowitz, qui résidoit à Péterbourg en qualité de ministre d'Autriche, dans lequel il évaluoit avec précision les partages des trois cours, et concluoit que pour éta-

la ville de Léopol et sur les
ka, qu'elle vouloit posséder
même-temps que pour facil
tion elle se désista des pala
de Chelm, et de Belcz. Les
ces termes, il falloit se hâte
l'on ne vouloit pas renonc
dans cette occasion trop d'
luer les différentes portions
des disputes interminables:
ces auroient immanquable
cette mésintelligence, et tout
s'étoit données jusqu'alors
dues. Dans cette persuasion
à l'impératrice de Russie d'a
tions que la cour de Vienne a

contractantes fut signée par leurs ministres à Péterbourg. Les acquisitions prussiennes et celles des Russes furent articulées dans ce traité telles que nous les avons annoncées; ce qui devoit tomber en partage aux Autrichiens fut marqué depuis la principauté de Teschen jusqu'au delà de Sendomir et du confluent du San, en tirant une ligne droite au Bug et de cette rivière à celle du Dniester aux frontières de la Podolie et de la Moldavie. Les trois cours se garantirent leurs possessions respectives: elles promirent d'agir de concert pour engager la république de Pologne à donner son consentement aux cessions qu'on lui demandoit. La cour de Vienne, radoucie par tant d'acquisitions, promit d'employer ses bons offices conjointement avec le roi de Prusse, afin de disposer la Porte à recevoir les conditions de paix que la Russie lui avoit proposées. Les trois cours fixèrent la prise de possession au premier jour du mois de Septembre. On convint de remettre vers ce temps au roi de Pologne une déclaration concertée entre les trois cours, pour instruire la république des arrangemens qu'on venoit de prendre, et pour l'exhorter à la convocation

5 août.

croyoient avoir sur ce dont elle
possession.

Le Roi fondoit ses prétentions
rellie, et sur une partie de la gr
située en deçà de la Netze, s
provinces, autrefois annexées à
et au Brandebourg, en avoient
brées par les Polonois: il revend
d'Elbing en vertu d'une prétenti
de l'argent que ses ancêtres avoi
cette ville à la république; on
chés de Varmie et des palatina
bourg et de Culm un équivalen
Danzic capitale de la Pomerelli
meuroit libre. Nous ne voulon
ici les droits de ces trois puissa
des conjonctures singulières po
esprits à ce point et les réunir p

Telle fut la fin de tant de négociations qui demandoient de la patience, de la fermeté et de l'adresse. L'on parvint cette fois à préserver l'Europe d'une guerre générale qui étoit près d'éclater. Des intérêts aussi contraires que ceux des Russes et des Autrichiens étoient difficiles à concilier. Pour dédommager les Russes des conquêtes que les Autrichiens vouloient qu'ils restituassent à la Porte, il n'y avoit d'autre moyen que de leur assigner des possessions en Pologne. L'Impératrice-reine en avoit donné l'exemple, en faisant occuper par ses troupes la seigneurie de Zips; et pour que la balance se soutînt en quelque manière entre les puissances du nord, il falloit de nécessité que le Roi eût part à ce partage. C'est là le premier exemple que l'histoire fournisse d'un partage réglé et terminé paisiblement entre trois puissances; sans les conjonctures où l'Europe se trouvoit alors, les plus habiles politiques y auroient échoué; tout dépend des occasions et du moment où les choses se font.

Le soin d'accorder ces divers intérêts n'absorboit pas toute l'attention des trois puissances; on n'en pressoit pas moins les Turcs de

il s'étoit joint au ministre pruss
gager le divan à choisir ceux
Seigneur enverroit au congrès
tion. Les plénipotentiaires furei
la part des deux puissances bell

Pre-
miers
jours
d'août.

ministres prussien et autrichien
à Foxsiani, lieu où se tinrent le
Le comte Orlow, favori de l'I
présidoit de la part de la Russ
Effendi de la part des Turcs. Ce
tres paroissoient d'accord sur les
tiels du traité, et même sur l'
des Tartares; mais lorsqu'on en
article par article, Osman Effen
un autre, par lequel le droit d
chan des Tartares élu, et le droit
la justice en Crimée, étoit rése
Seigneur. Cette proposition fut r

déclara qu'après avoir épuisé tous les moyens qui lui étoient permis par ses instructions, qu'après avoir modifié par des adoucissemens les articles qui faisoient le plus de peine aux Russes, voyant néanmoins que, sans égard pour la modération du grand Seigneur, on rejetoit toutes ses propositions, il ne lui restoit qu'à demander des chevaux pour s'en retourner à Constantinople. Mr Orlow le prit au mot; ses intérêts personnels le rappeloient à Péterbourg, où ses ennemis profitant de son absence, étoient parvenus à le supplanter; ainsi ce congrès, qu'on avoit eu tant de peine à faire assembler, n'atteignit pas la fin du même mois.

Plus les affaires prenoient vers le nord et l'orient une tournure avantageuse à la Russie, plus la France, mécontente du peu de considération dont elle jouissoit, essayoit de se dédommager par ses intrigues de l'ascendant qu'elle avoit perdu; elle se flattoit de pouvoir le regagner en mettant la Suède en jeu. Le prince royal de Suède, qui voyageoit alors en France, se trouva précisément à Paris lorsqu'il apprit la mort du Roi son père. Les ministres

1,300,000 ecus; une partie lui en fut
Paris, et on lui fit espérer le reste au
voulût l'employer à changer la forme
vernement en Suède, en s'y rendant sc
Dès-lors ce jeune prince vif, ambitieu
léger, se livra sans réserve à l'exécuti
projet, à laquelle la diète qui alloit s'a
pour son couronnement, lui fourni
occasion favorable. De retour à Stock
envoya des émissaires, munis d'arg
toutes les provinces du royaume, pour
pre les députés, et une partie des tro
frère, le prince Charles, se mit à la
de ces corps, pour le conduire à la
au secours du Roi. Mais le jeune n
n'attendit pas son arrivée ; il avoit
régiment des gardes et celui de l'art

lui étoit si nouveau, et se fit déclarer souverain, 18 août.
par ce corps, qui représentoit toute la nation.

Cet événement inattendu causa quelques inquiétudes à la cour de Berlin; le Roi s'étoit engagé par son traité avec la Russie à soutenir la forme de gouvernement établie en Suède l'année 1720. Ce prince n'ignoroit pas la vive impression qu'une révolution aussi subite feroit sur l'impératrice de Russie. Le congrès de Foxsiani venoit à la vérité d'être rompu; mais les Russes et les Turcs étoient de nouveau en pourparlers pour en assembler un autre à Bucharest: si la paix venoit à se conclure entre ces deux puissances, il falloit s'attendre qu'incessamment la Russie travailleroit à remettre le gouvernement suédois sur l'ancien pied; le jeune roi de Suède, qui comptoit sur l'appui de la France, ne se seroit jamais désisté de bon gré de la souveraineté à laquelle il venoit de parvenir; c'étoient là des matériaux pour une nouvelle guerre, dans laquelle le Roi auroit été obligé de combattre contre son propre neveu; et la nature, qui parle aux coeurs des rois tout comme à ceux des particuliers, se révoltoit contre ce parti. D'autre part la politique et la

emporté dans l'esprit de l'impératrice
sie, si les Turcs n'avoient pas résis
beaucoup de fermeté aux conditions
fâcheuses qu'on vouloit leur faire acce
même-temps que du côté de la Suède
concevant le danger dont il étoit me
la part de la Russie, se proposoit de
d'avance le Danemarck hors de jeu
n'avoir qu'un ennemi à combattre à l

Ceci nous engage à reprendre le
de plus haut, pour exposer avec préc
raisons qu'avoit le roi de Suède d'a
Le roi de Danemarck étoit monté tr
sur le trône pour que son expérience
formée : il étoit entouré d'anciens
rompus dans les intrigues de cour,

cela donnoit lieu à de fréquentes disgrâces; chaque jour produisoit de nouveaux ministres et de nouveaux projets de gouvernement. Le Sr de Saldern, qui se trouvoit alors à cette cour en qualité de ministre de Russie, avoit, comme nous l'avons dit, moyenné l'échange du duché de Gottorp contre ceux d'Oldenbourg et de Delmenhorst; ce ministre d'une cour étrangère, mais trop puissant à Coppenhague persuada au Roi de faire un tour dans les pays étrangers, voulant le détourner de visiter, comme il en avoit l'intention, le royaume de Norwège, où l'on craignoit qu'il n'introduisît des nouveautés préjudiciables à ses intérêts. Peu après son mariage avec la princesse Mathilde, soeur du roi d'Angleterre, il partit de Coppenhague, se rendit à Londres, et de là à Paris : ses courtisans et ceux qui l'environnoient, fortifioient son penchant à la volupté et à la débauche; de retour de ses voyages, il en rapporta une maladie dont il n'avoit pris aucun soin; la Reine son épouse, sous prétexte du rétablissement de sa santé, s'empara de son esprit, et lui proposa un médecin nommé Struensée, comme l'homme le plus

les plus grandes précautions
ne pût pas s'appercevoir de
on prétendoit que pour en êtı
le médecin avoient imaginé,
donner des remèdes au Roi,
dre de l'opium. L'usage trop
soporifiques altéra considéra
de ce jeune prince: il eut d
fortes et si longues, que la R
cin s'emparèrent des rênes du
Struensée fut créé premier
réellement roi de Danemarck
mois. La nation danoise fu
découvrit enfin que le projet c
de faire déclarer le Roi incap
et sous ce prétexte apparent

sous une semblable domination. Des gardes de la marine qu'on avoit voulu casser parce que la cabale se défioit de leur fidélité, donnèrent le premier branle à la révolution. Les deux généraux d'Eickstaedt et de Coeller, tous deux poméraniens de naissance, et le ministre d'état d'Osten se rendirent en secret chez la reine Julie, belle-mère du Roi; ils lui peignirent, de couleurs les plus vives, les périls auxquels sa personne, celle de son beau-fils, et tout le royaume étoient exposés, et la conjurèrent de prendre dans un moment aussi critique un parti décisif; ils la déterminèrent à se rendre, après un bal qui devoit durer avant dans la nuit, par un escalier dérobé dans la chambre du Roi, pour l'avertir du péril imminent qui le menaçoit, et l'obliger à signer incessamment un ordre par lequel les généraux étoient autorisés, l'un à arrêter la reine Mathilde, et l'autre à s'assurer du médecin premier ministre. Ce projet s'exécuta comme il avoit été médité : on enferma la Reine dans une forteresse, et le médecin ainsi que ses adhérens furent traduits devant les juges : la crainte des supplices leur fit avouer tous les

tion. Le médecin, et le baro
qu'on leur eut fait le procès,
la reine Julie, belle-mère
maniement des affaires. Tou
les commencemens d'une t
tion, qui en effet n'étoit
L'aliénation d'esprit du Roi
minorité. Les Norwégiens, q
blés d'impôts pour soutenir
étoit sur le point de faire fail
giens, dis-je, commencèrent
prises à manifester leur méco
révolutions que subit presque
le gouvernement suédois, dor
alarmes à la cour de Coppenl
gnoit les entreprises d'un jeun

Ce mécontentement des Norwégiens, leurs dispositions peu favorables à la cour, voilà sur quoi le roi de Suède fondoit ses espérances. Quelques députés des paysans de ce royaume, qui se rendirent auprès de lui dans le bourg d'Eckholmsund, l'assurèrent qu'il n'avoit qu'à se montrer avec quelques troupes sur leurs frontières, pour animer les paysans norwégiens, et pour leur faire à tous embrasser son parti. Sans examiner si c'étoit la nation qui s'expliquoit par la bouche de ces députés, ou s'ils n'étoient que les organes de quelques mécontens obscurs, le Roi partit brusquement, sous prétexte de faire ce qu'on appelle en Suède l'Eric Gatta: il fit la tournée de ses provinces méridionales en Scanie et vers les frontières de la Norwège; de là il envoya un mémoire à la cour de Danemarck, conçu en 9 Nov. termes menaçans, par lequel il demandoit raison des armemens extraordinaires que cette cour faisoit en Norwège; en même-temps il préparoit tout de son côté pour entreprendre la guerre; des troupes suédoises, munies d'artillerie, s'approchoient de la Norwège: ses émissaires en foule rôdoient dans ce royaume,

n'avoit engagé ces deux puiss
cir mutuellement sur leurs sc
réconcilier ; sur ces représent
Suède s'en retourna dans sa
Danois se rassurèrent.

Si le changement du gou
Suède avoit déplu à l'impéra
ces mouvemens du Roi sur le
là Norwège la choquèrent enc
elle craignoit qu'un jeune p
muant, aussi inquiet que le
n'entreprît avec la même lég
quer sur les frontières de l'E
Finlande. Ces deux province
dégarnies de troupes ; les armée
dans la Bessarabie, dans la Crir
50 000 hommes inondaient

subjuguant les Sarmates, elle ne devoit pas négliger d'assurer ses anciennes possessions. Elle rappela dans cette intention 20,000 hommes des troupes qui étoient en Pologne, pour les employer à garnir et à défendre la Livonie et les provinces qu'elle croyoit exposées aux insultes des Suédois; d'autre part elle se montra plus disposée à un nouveau congrès pour la paix avec les Turcs.

Ce congrès s'ouvrit à Bucharest; le reis Effendi étoit le plénipotentiaire de la Porte et le Sr Obreskow celui des Russes : les deux ministres plénipotentiaires de la Prusse et de l'Autriche ne s'y trouvèrent point, parce que les Russes avoient été mécontens du Sr Thugut, qui avoit assisté au premier congrès comme ministre de l'Impératrice-reine. Les Russes commencèrent par renouveler leurs prétentions exorbitantes; ensuite ils se relâchèrent sur plusieurs articles; mais la cession des places de la Crimée Kersch et Jenikala, dont la possession ouvroit aux Russes le passage de la mer Noire, fut un obstacle invincible à la conclusion de la paix; 26 Oct.

que la possession de ces deu
condition dont elle ne se d
Sur cela chacune des deux
*ultimatum* à ses plénipotent
offrirent de se relâcher sur
demandé en argent, à condit
consentissent au reste, et l
21 millions de roubles aux
loient remettre les choses su
étoient avant le commenc
guerre. Après que les condi
refusées de part et d'autre ve
1773. Mars. de Mars, ce second congrès fu
le premier.

Deux raisons contribuèrent
grès infructueux : la premièr

tente d'employer les corruptions pour gagner les principaux visirs et seigneurs de la Porte, relevoit leur courage par l'espérance que le roi de Suède porteroit la guerre en Finlande, pour faire une diversion en leur faveur, et ils ajoutoient que la France armoit actuellement à Toulon une nombreuse escadre, qu'on enverroit aux échelles du Levant, pour s'établir en croisière dans l'Archipel. La cour de Versailles ne se borna point à ces petites intrigues: elle désapprouvoit la conduite de l'Impératrice reine, qui étant son alliée s'étoit unie avec la Russie et la Prusse, et avoit pris le parti des puissances que la France regardoit comme ses ennemies. Pour se venger des Autrichiens, on projeta à Versailles une quadruple alliance entre les cours de Versailles, de Madrid, de Turin et de Londres. On commença par mettre en jeu toutes sortes d'intrigues, afin d'indisposer l'Angleterre contre la Prusse et contre la Russie. Les émissaires françois répandoient nombre de pamflets; dans les uns ils démontroient aux Anglois le tort considérable que souffroit leur commerce, depuis que le roi de Prusse étoit en possession du port de Danzic; dans

disant que le port de Danz
commerce de la Grande Bre
nécessaire de rapporter ici to
auxquels ces clameurs donn
est indispensable de rapport
s'adressèrent aux Russes, et
l'Impératrice que son minist
avec celui d'Angleterre donn
de Prusse dans ses propres
partenoient à aussi bon droit
que les deux autres puissan
vahir, pour qu'il sacrifiât son
prices. Les Russes n'entrèren
dans ces idées extravagante
guerre avec les Turcs duro
payoit des subsides; ils devo

ort de Danzic; après quelques explications le part et d'autre, après qu'on eut remontré cette cour que chacun étant maître chez soi, n ne devoit point être inquiété dans l'administration de ses finances, les Russes trouvèent ces raisons valables, et les choses restèrent ur le pied où elles étoient.

Le projet des François et des Anglois étoit lus artificieux que nous ne l'avons représenté; eur vue étoit de brouiller la Prusse et la Russie u sujet du port de Danzic; et quoique l'événement n'eût pas répondu à leur attente, les Anglois ne laissèrent pas de témoigner à la cour de Péterbourg à quel point ils étoient jaloux et envieux du commerce de la mer Noire que les Russes avoient intention d'exercer; mais la rupture du congrès de Bucharest les délivra pour lors de leurs appréhensions.

Les troubles intestins de la cour de Péterbourg, et les différens partis qui travailloient à perdre leurs antagonistes, influoient dans les affaires, et occasionnoient de nouvelles contestations, tantôt pour le port de Danzic, tantôt sur les péages, enfin sur les limites des nouvelles acquisitions: on poussa la mauvaise hu-

règle sur les cartes g[illegible]
ctes qu'on avoit pu se procurer.
firent des querelles semblables aux
sur un terrain qu'ils s'étoient appro
là du San, et qui étoit assez consi
Roi promit d'avoir la complaisance
pératrice de Russie de s'accommo
ques égards à ses désirs, à conditi
que les Autrichiens fissent de mê
cour de Vienne affichant la hauteur
toute sa dignité, déclara qu'elle ne
un pouce de ses possessions; cette
fière et déterminée des Autrichien
Russes gardèrent le silence; et qu'a
ses restèrent sur le pied où elles é
tes ces petites tracasseries tiroient
de la haine que le comte Orlow, de

son crédit chanceler, n'avoit pas le courage de soutenir avec fermeté les points dont on étoit tombé d'accord dans la convention signée par l'impératrice de Russie et le roi de Prusse. Dans ces temps-là les noces du grand Duc se célébrèrent à Péterbourg; le comte Panin, qui avoit été son gouverneur, le quitta alors; et non seulement l'Impératrice le récompensa généreusement, mais détrompée des calomnies par lesquelles on avoit voulu le noircir dans son esprit, elle lui rendit sa confiance. Juillet.

Ce fut le Roi qui parvint à fixer sur la princesse de Darmstadt, propre soeur de la princesse de Prusse, le choix que l'Impératrice fit d'une belle-fille; pour avoir du crédit en Russie, il falloit y placer des personnes qui tinssent à la Prusse. On devoit espérer que le Prince de Prusse, lorsqu'il parviendroit au trône, en pourroit tirer de grands avantages. Mr d'Assebourg, sujet du Roi et qui avoit passé au service de l'Impératrice, fut chargé de parcourir toutes les cours d'Allemagne où il y avoit des princesses nubiles, et d'en faire son rapport. Il choisit la princesse de Darmstadt, qui fut désignée pour épouser le grand Duc.

blique de signer 1) le ...
les trois cours, 2) la pacification d
3) une somme fixe pour l'entretie
4) l'établissement du conseil perm
un fonds assuré pour que la républi
tretenir 30,000 hommes. En même-
que puissance fit entrer en Pologn
de 10,000 hommes. Toutes envoy
ment un général à Varsovie; les A
Richecourt; les Russes, Bibikow; le
Lentulus. Ils avoient ordre d'agir
et de sévir contre les seigneurs qui
cabaler, ou mettre des obstacles a
tés qu'on vouloit introduire dans

Au commencement les Polonois
vêches; ils répugnoient à tout ce
proposoit; les nonces des palatinat

diète, avec menace que si les nonces manquoient de s'y trouver, les trois cours sans différer partageroient entr'elles tout le royaume; mais on ajoutoit aussi, que par égard pour eux, et s'ils donnoient des marques de leur docilité, aussitôt après que l'acte de cession auroit été signé, les trois puissances retireroient leurs troupes du territoire de la république. A peine cette déclaration fut-elle publiée que tout s'arrangea comme de soi-même. La diète s'assembla le 19 Avril: le traité de cession fut approuvé et signé premièrement avec les Autrichiens, ensuite avec les Russes, et celui des Prussiens le 18 Septembre. On convint que des commissaires seroient envoyés pour régler les frontières. La république renonça en faveur de sa Majesté à la réversibilité du royaume de Prusse et des fiefs de Lauenbourg, de Butow et de Draheim: on abolit plusieurs articles du traité de Wélau: on garantit à la Pologne toutes les provinces qui lui restoient. Le Roi promit de plus de conserver dans sa portion la religion catholique sur le pied où il l'avoit trouvée, et l'on renvoya à des actes séparés les articles dont on conviendroit pour le com-

délégation. On convint de la créati
conseil permanent, et l'on en renvoy
cussion, qui devoit être longue et d
aux assemblées suivantes.

Les Polonois, qu'il faut considérer
la nation la plus légère et la plus fri
l'Europe, se flattoient, sans le moindr
ment, d'anéantir dans peu l'ouvrage
puissances voisines; voici comme raisc
ces têtes sans dialectique. La campa
Russes n'a pas été heureuse cette anné
seront donc accablés l'année procha
zélateurs de l'ancien gouvernement an
ajoutoient, en exagérant les choses,
grand Seigneur à la tête de ses brav
saires pénétreroit bientôt en Russie

Pour juger combien leur mauvaise volonté outroit les mauvais succès des Russes, il sera nécessaire de rapporter ce qui se passa entre les armées dans cette campagne, et même de remonter un peu plus haut. Depuis la rupture du congrès de Bucharest l'Impératrice de Russie, accoutumée aux exploits inconcevables de ses troupes, crut qu'au moyen d'une nouvelle victoire elle pourroit fléchir l'obstination du Sultan, et le faire consentir aux conditions de paix dont elle ne vouloit pas se désister. Elle manda donc au maréchal de passer le Danube avec son armée, et d'attaquer l'ennemi partout où il le trouveroit: le maréchal avoit quelque répugnance à commettre sa réputation dans une entreprise aussi hasardeuse; il en représenta les difficultés, le Danube large d'un mille dans ces contrées, l'impossibilité d'y faire des ponts, le danger de débarquer à l'autre bord sous le feu de l'ennemi; il ajouta qu'on ne trouveroit aucun établissement dans la Roumélie et qu'on devoit craindre d'exposer l'armée dans des circonstances pareilles à celles où Pierre I s'étoit trouvé au bord du Pruth. Ces représentations furent vaines: les raisons de

intention de prendre ; cette v
une gorge ; elle n'a point d'
fendent, mais les montagnes
de deux côtés étoient bien
turcs y campoient, et l'arm
postée sur le mont Hémus,
secourir. Le maréchal Roma
de Silistria, résolut de prend
blée : il partagea son armée e
les uns pour soutenir les bat
sur le camp des ennemis, d
quer la ville par l'endroit où
tagnes s'ouvroit le plus, et l
comme en réserve, soit pou
ques, soit pour protéger la r
attaquèrent avec leurs spahi

furent obligés ensuite de s'en retirer avec une perte assez considérable. Le grand Vizir, informé de ce qui se passoit, détacha promptement un gros corps de troupes à dos de l'armée russe, pour garnir un défilé par lequel il falloit qu'elle repassât pour pouvoir regagner les bords du Danube. Si le grand Vizir avoit su profiter de l'occasion, il auroit engagé sans perdre de temps une affaire d'arrière-garde avec l'armée de Mr de Romanzow qui se retiroit, et il y a toute apparence qu'il auroit détruit cette armée russienne qui avoit passé le Danube. Mais les destinées n'avoient pas résolu que les choses tournassent ainsi ; le grand Visir demeura tranquillement dans son camp, et le maréchal Romanzow ayant été averti qu'un corps de Turcs s'étoit posté sur ses derrières, envoya le général Weissmann à la tête d'un détachement, pour déloger les troupes ennemies de leur embuscade : ce brave général, après des efforts de valeur incroyables, réussit, mais en y perdant la vie. Cet important avantage donna à l'armée russe la facilité de regagner le Danube : il n'y avoit pas assez de barques pour transporter ces troupes tout à la fois ; il fallut y em-

de l'Ingrie, de l'Estonie et de la Pc
renforcer l'armée de la Valachie;
on ne se découragea point. On for
veaux projets, et l'on résolut à Pét
les exécuter sur la fin de l'automne
année. Il faut savoir que chez les
l'usage que les troupes asiatiques
chez elles au commencement de l
son. Les Russes, qui en étoient ins
lurent profiter de l'affoiblissement
du grand Vizir après le départ d'un
de multitude de combattans; par or
pératrice Mr de Romanzow envoy
détachemens de ses troupes au delà
et le maréchal avec le gros de l'arm
tant en 20,000 hommes à peu près
rière les fleuves les provinces con
Valachie et de la Moldavie. Il déta

Soltikow, chacun à la tête de 3000 hommes. Ungern et Dolgorouki donnèrent sur une troupe de Turcs qu'ils mirent en fuite: ils prirent le serasquier qui les commandoit et quelques canons; leur ordre portoit de marcher de là sur Warna, pour s'emparer de ce poste important et du port, par lequel les troupes du Vizir tiroient leurs magasins sur la mer Noire. Le malheur voulut que ces deux généraux se brouillèrent; Ungern s'avança seul vers Warna; il trouva la ville bien fortifiée, entourée d'un fossé profond rempli d'eau; une forte garnison la défendoit, et le port étoit rempli de frégates turques, dont l'artillerie fouettant tout le rivage, incommodoit beaucoup les troupes russes. Mr d'Ungern comprit qu'il lui étoit impossible de forcer cette place; ayant abandonné ce dessein, il fut dans sa retraite vivement harcelé par les Turcs; il y perdit son canon, sans compter une partie assez considérable de son monde. Il regagna cependant le Danube, tandis que de leur côté les Turcs s'emparèrent du magasin que les Russes avoient rassemblé pour cette expédition; ce qui les obligea tous à repasser le Danube, et ils rejoi-

parti contraire ; déjà deux impératrices
cutives en Romélie avoient manqué
me si ce n'étoit pas assez, les Cosaque
et ceux qui sont sur le Jayck dans le
d'Orenbourg se révoltèrent: ils se pl
principalement de ce que la cour a
leurs privilèges en les enrégimentan
des troupes régulières ; de ce qu'on
20000 hommesd'entre leurs compatri
les envoyer contre les Turcs, et de
épuisoit leur province, en lui faifant l
d'hommes et de chevaux qu'elle n'e
fournir. Un vagabond se mit à leur t
persuada qu'il menoit avec lui l'I
Pierre III, qui vouloit détrôner sa fe
pératrice, pour placer sur le trône
grand Duc. Quelques provinces v

stonie, de l'Ingrie et de la Pologne, pour les opposer aux mutins; le général Bibikow fut mis à la tête de ce corps qu'on avoit ainsi assemblé à la hâte; mais quelque diligent qu'il fût, il ne put arriver au royaume de Casan qu'au mois de Mars de l'année 1774.

Tous ces contretemps, qui étonnoient une cour accoutumée à des prospérités continuelles, inspirèrent à l'Impératrice des sentimens plus pacifiques; elle craignit avec raison que le grand nombre des recrues qu'on exigeoit des provinces, et qui occasionnoit déjà des murmures, ne fît passer les Russes de la mauvaise volonté à une révolte ouverte. Ajoutez à ces considérations que les succès qui avoient pour ainsi dire ébloui les yeux de l'Europe au commencement de cette guerre, avoient beaucoup perdu de leur éclat dans le cours de cette dernière campagne. Comme la cour avoit une envie sincère de rétablir la paix, le comte Panin requit le comte de Solms de mander au Sr de Zegelin, ministre du Roi à la Porte, qu'on le prioit de faire en son propre nom les propositions suivantes au Cadilesker qui géroit les emplois du grand Vizir pendant son absence: 1) que la Porte se désistât de la posses-

aux vaisseaux russes armés en guer
de tous les ports qui sont sous la d
du grand Seigneur : 4 ) qu'Oczakow
Kinburn demeurât aux Russes, pour
sent au moins une place forte avec u
la mer Noire ; et qu'en considération
cord les Russes rendissent aux Tur
et toutes les autres conquêtes qu'i
faites sur eux.

Pour ménager la délicatesse de l'i
Catherine, qui répugnoit à faire la
des propositions de paix à ses enne
se chargea d'autant plus volontiers
passer à Constantinople, qu'il étoi
lui-même à mettre fin à cette guerre
voit produire par sa continuation

étoient trop hautes et trop fières pour qu'on pût les accommoder. Sur ces entrefaites mourut à Constantinople Mustapha, qui avoit régné durant le cours de cette guerre. Son frère Achmet occupa le trône après lui. Ce prince ne connoissoit que la prison du sérail, dans laquelle il avoit été élevé; ignorant, d'un esprit aussi borné que foible, il remit les soins du gouvernement entre les mains de sa soeur et de son grand Vizir, et l'on ne s'apperçut pas d'un changement de règne. Cependant, malgré la fierté qu'affectoient ces deux cours, sentant également le besoin de rétablir la paix, et dégoûtées de tant de congrès inutilement assemblés, elles tentèrent un nouveau moyen de conciliation; elles renouèrent une négociation directe entre le grand Visir et le maréchal Romanzow. Mais elle fut accrochée de même et par l'indépendance de la Crimée et par la cession des places que la Russie demandoit: cette affaire languit ainsi jusques au mois de Juin, où la campagne s'ouvrit. 1774. Févr.

Pour éviter un engagement général, le grand Visir avoit choisi son camp sur les montagnes de la Bulgarie, et il n'opposoit à Mr de

chés qui battirent toutes les troupes
contrèrent ; alors Mr de Romanzow
corps, dont l'un fut assez heureux pc
et pour enlever un convoi considé
stiné pour la grande armée turque :
Vizir se vit comme affamé dans s
camp. Le général Kamenski lui cou
munication avec Adrianople. Si ce
eu de la hardiesse, il se seroit rouvert
munication l'épée à la main, d'autai
la plus grande partie de ses troupes
de nourriture, l'abandonnèrent a
pillé son propre camp. Cela fit tour
à ce malheureux grand Vizir, et il s
gé de signer toutes les propositions
le maréchal Romanzow voulut lui

les Turcs leur accordèrent encore la libre navigation dans l'Hellespont, dans la Propontide, et dans l'Archipel, et une somme de 4 millions et demi de roubles en forme d'indemnisation pour les frais de la guerre. Ces préliminaires si glorieux pour l'impératrice Catherine furent signés le 10 Juillet 1774 dans le camp du maréchal Romanzow. Le grand Vizir ramena sans différer le peu de troupes qui lui restoient à Adrianople, où il mourut de douleur. La prospérité dont jouissoit l'empire de Russie par les avantages qu'il acquéroit sur les Turcs, étoit contrebalancée par l'inquiétude que la révolte des Cosaques lui causoit. Ce Pugatchef qui étoit à la tête des rebelles eut l'adresse d'attirer dans son parti les peuples qui habitent les bords du Jayck jusqu'à ceux qui habitent les environs de Moscau; la noblesse même commençoit à se laisser séduire, et il ne manquoit à ce chef de parti, que l'assistance de la fortune pour consommer la révolution qu'il se proposoit de faire dans cet empire. Mais la paix qui venoit d'être conclue avec les Turcs fit avorter toutes ses entreprises; les troupes que l'Impératrice retiroit de la Romélie, furent

Pendant tout ce temps-là
gne et la délégation travailloient
nommoit la réforme du gouverner
ce qui concernoit le conseil perma
glé: on assigna des fonds pour l'er
Roi, que l'on fixa à la somme de
écus. On destina d'autres fonds pou
de l'armée. L'article qui regardoit l
étant regardé comme le plus délica
la fermentation qu'il pouvoit cau
esprits, fut réservé pour la fin de l
nouvelle rumeur se répandit alors
la nation se plaignoit hautement s
disoit que les Autrichiens et les P
mettoient point de bornes à l'e
leurs limites. Ces plaintes n'étoie
à-fait dépourvues de fondement;

Sbruze et la Podhorze, avoient sous ce prétexte étendu leurs limites bien au delà de ce qui leur étoit assigné par le traité de partage. Or on étoit convenu que les différens partages se feroient avec une si parfaite égalité, que les portions échues aux trois puissances ne seroient pas plus considérables les unes que les autres. Comme donc les Autrichiens avoient enfreint cette condition, le Roi se crut autorisé à faire de même: il étendit en conséquence ses limites et enferma la vieille et la nouvelle Netze dans la partie de la Pomerellie qu'il possédoit déjà. La cour de Péterbourg intervint dans cette affaire, et le Roi s'engagea de resserrer les limites de son cordon, à condition que la cour de Vienne en feroit autant. Les Polonois informés de ces altercations entre les trois cours, crurent que c'étoit le moment, par le moyen de leurs intrigues, de parvenir à semer la division, l'aigreur et l'envie entre ces puissances. Dans cette intention le comte Branicky, grand général de la Pologne, fut envoyé à Péterbourg, sous prétexte de plaider la cause de la république, mais plus encore pour aigrir l'esprit de l'Impératrice contre la

s'étoit fait, il parvint pourtant a
nité russienne, en représentant à
que son honneur étoit engagé à n
que les Prussiens et les Autrichie
leur despotisme en Pologne : on
bord des lettres déhortatoires
qu'à l'Impératrice-reine, pour
ne point abuser des complaisan
pératrice avoit eues à l'égard de
Le Roi répondit avec politesse
tation, en priant l'impératrice C
rappeler l'article fondamental d
tage, qui portoit sur l'égalité de
il ajouta que pourvu que les Au
lussent prescrire de justes borne
sitions, il se désisteroit volontie
des limites qu'on trouvoit équi

de celle-là : elle se ressentoit du style de celui qui l'avoit dictée; sèche et fière, elle annonçoit la ferme résolution des Autrichiens de conserver ce dont ils étoient en possession.

Tous ces détails dans lesquels nous sommes entrés ne doivent pas nous occuper assez pour que nous ne jetions pas les yeux sur le reste de l'Europe : toutes les puissances tiennent à la chaîne générale qui lie les intérêts politiques, et l'on ne doit omettre aucun des événemens qui peuvent influer plus ou moins sur ce qui arrive dans le monde. Louis XV venoit de ter- Mai.
miner sa carrière au commencement de cette année : il mourut de la petite vérole. Les évêques qui l'assistèrent dans ses derniers momens agirent avec une cagoterie révoltante; ils l'obligèrent à demander publiquement pardon au public de ses foiblesses. Ce prince étoit bon mais sans fermeté : il n'avoit de défaut que celui d'être roi. La nation françoise, insatiable de nouveautés, ennuyée de son long règne, déchira impitoyablement sa mémoire. Enfin ce successeur impatiemment attendu prit la place de son grand père. Louis XVI, parce qu'il ne faisoit que de devenir roi, fut d'abord ap-

ministre disgrâcié sous le règne de
L'âge avancé de ce premier mini
mettoit pas d'espérer que sous son
tion la France pût regagner la co
qu'elle avoit perdue ; sa politiqu
borner à maintenir les choses dan
les trouvoit ; comment se seroit-il
de grandes entreprises ? Un octo
pouvoit voir la fin. Il devoit sans d
ler au rétablissement des finance
quels moyens ? en modérant les
s'attiroit la haine de tous les gran
me ; en trouvant de nouveaux fo
moyens étoient épuisés : il ne re
dient sage que celui de faire une
raisonnée, pour prévenir une ban

dans le ministère, fut qu'il rétablit l'ancien parlement, et qu'il contribua à l'exil de Mr de Meaupeou, de quoi il fut loué par les gens de robe, et désapprouvé par les politiques. La France craignoit alors que les brouilleries entre l'Espagne et le Portugal au sujet du fort St Sacrement en Amérique n'occasionnassent une rupture entre ces deux puissances: l'Angleterre ne le craignoit pas moins, parce qu'elle-même avoit envoyé des troupes en Amérique à Boston et dans d'autres colonies, pour appaiser le mécontentement que ces provinces essuyoient de la part du gouvernement de la mère-patrie. Si la guerre s'allumoit entre le Portugal et l'Espagne, le roi d'Angleterre étoit obligé de secourir celui de Portugal; ce qui ne pouvoit manquer de le commettre avec les Espagnols, qui pour se venger, auroient assisté les colonies angloises, et auroient par conséquent mis la nation en danger de perdre les possessions importantes de l'Amérique. Afin de se tirer de ce pas embarrassant, la cour de Londres gagna l'Empereur de Maroc, et le disposa tout de suite à déclarer la guerre à l'Espagne; en fournissant une occupation aussi

l'Europe de vue aux Anglois.

Ces conjonctures favorisoient le
Roi ; pendant que les Anglois et les
sances se trouvoient dans une situ
rassante, et que songeant à leurs
térêts ils donnoient moins d'atten
se passoit dans le reste de l'Europe
moins à craindre de la jalousie in
Anglois, qui se seroient à coup
ce qui regardoit le traité de par
saya donc, à l'aide de la cour d
terminer les différens qu'on avoit
zicois : les ministres de Prusse et
gocièrent avec les maires et les sy
ville, mais infructueusement ; ce
si entêtés d'une espéce de despo
de commerce qu'ils s'étoient arro

s'apperçut que par les voies de la douceur il ne feroit pas avancer sa négociation : il leur déclara donc que puisqu'ils n'avoient aucun égard aux remontrances de l'Impératrice, il les abandonnoit à leur sort; sur quoi il s'en retourna tout de suite à Péterbourg rendre compte de sa mission. Le ministre de Prusse partit également pour Berlin. Si la déclaration des Russes avoit été plus vigoureuse, les Danzicois se seroient sans doute accommodés; mais Catherine aimoit mieux laisser cette épine au pied de son allié, que de l'arracher, parce que les différens de la Prusse avec cette ville fournissoient un sujet de chicane tout préparé, dont la Russie pouvoit se servir au moment où la bonne intelligence entre ces deux puissances s'altéreroit. L'harmonie entre les deux Impératrices étoit bien plus dérangée encore qu'entre la Prusse et la Russie. Les difficultés de la cour de Russie au sujet des lisières des acquisitions autrichiennes commençoient à choquer la hauteur de l'Impératrice-reine, et dans le temps que les esprits s'aigrissoient, on reçut la copie d'un traité signé de la cour de Vienne et de celle de Constantinople; la date en étoit

Porte, à raison de quoi le grand S
paiera un subside de 10 millions d
pour l'indemniser des frais de la
plus il lui cédera une partie de la
quelques districts du territoire de l
Quoique ce traité n'eût pas été ratifi
Kaunitz fut assez habile pour faire
vance à sa cour une somme consi
bien que depuis il signât le traité
des trois couronnes, il n'en suivit
son plan : il ne voyoit que l'intérêt
peu délicat sur les moyens qu'il
aussi s'apperçut-on que le ministre
Sr de Thugut, qui assista aux différ
qui se tinrent entre les puissances
tes, traversoit autant qu'il le pouv

sent pas ses manoeuvres. Cette conduite de la cour de Vienne lui fit perdre le peu de confiance qu'on avoit encore en elle. L'impératrice Catherine et le roi de Prusse y furent sensibles ; l'on s'appercevoit à Péterbourg que les Russes n'avoient gagné tant de batailles, n'avoient fait tant de conquêtes que pour l'avantage de la cour de Vienne, qui n'avoit obligé les Russes à rendre aux Turcs la Moldavie et la Valachie, que pour en saisir ensuite elle-même une partie; on sentoit que ces usurpations, qui touchoient presque à Choczim, rendroient la cour impériale, à la première guerre que les Russes auroient avec les Turcs, arbitre des événemens, parce que ses possessions nouvelles lui donnoient le moyen de couper par le Dniester les Russes de la Pologne, d'où ils doivent tirer leurs magasins. Le Roi avoit aussi des sujets de plainte contre la cour de Vienne, parce qu'elle étoit cause qu'il avoit fait désister les Russes de leurs conquêtes. Ces menées découvroient l'avidité de s'agrandir des Autrichiens, leur ambition demesurée, et devoient avertir les autres puissances d'être en garde contre ce qu'ils pourroient vouloir en-

ne devoit-on pas attendre de
jeune Empereur, secondée
d'un ministre habile et adr
considérations obligeoient le
dens à demeurer sur leurs
bien armés, et à ne pas dét
d'affaires qui pouvoient s'eml
ment où l'on s'y attendoit le
en parcourant l'histoire, qu
et les révolutions soient une
nentes de la nature: tout dan
sujet au changement, et cep
s'attachent aux objets de leu
idolâtrent, et ils ne se détro
illusions de cette lanterne ma
cesse se reproduit à leurs yeu

# CHAPITRE II.

## *Des Finances.*

Les princes doivent être comme la lance d'Achille, qui faisoit le mal et qui le guérissoit; s'ils causent des maux aux peuples, leur devoir est de les réparer. Sept années de guerre contre presque toutes les puissances de l'Europe avoient à peu près épuisé les finances de l'état; la Prusse, les provinces du Rhin, et celles de la Westphalie, de même que l'Ostfrise n'ayant pu être défendues, étoient tombées au pouvoir des ennemis. Leur perte causoit un déficit de trois millions 400 mille écus dans les caisses royales, tandis que la Poméranie, l'électorat, et les confins de la Silésie étoient occupés pendant une partie de la campagne par les Russes, les Autrichiens et les Suédois; ce qui les mettoit hors d'état d'acquitter leurs contributions. Cette situation embarrassante obligea le Roi d'avoir recours pendant cette guerre à l'économie la plus exacte, et à ce que la valeur la plus déterminée peut suggérer

pour soutenir l'état. Ces moyer
gés fournirent tous les ans aux c
les avances des frais de la camp
1763. paye de l'armée. Tel étoit l'état
lorsque la paix de Hubertsbour
les caisses étoient en fonds, les
més pour la campagne étoient 1
chevaux pour l'armée, l'artille
des vivres, tout étoit complet e
Ces ressources destinées pour l
de la guerre, devinrent encore p
le rétablissement des provinces

Afin de se faire une idée de
générale du pays, et de se repré
lation et le découragement des
se figurer des contrées entières
où l'on découvroit à peine les tra
nes habitations, des villes ruin

flammes, treize mille maisons dont il ne paroissoit plus de vestiges, les terres non ensemencées, les habitans dépourvus de grains pour leur nourriture, les cultivateurs manquant de 60 mille chevaux pour le labourage, et dans les provinces une diminution de 500,000 ames en comparaison de l'année 1756; ce qui est considérable sur une population de 4,500,000 ames. La noblesse et le paysan avoient été pillés, rançonnés, fourragés par tant de différentes armées; qu'il ne leur restoit que la vie et de misérables haillons pour couvrir leur nudité; point de crédit pour satisfaire seulement aux besoins journaliers que la nature exige; plus de police dans les villes; à l'esprit d'équité et d'ordre avoit succédé un vil intérêt et un désordre anarchique; les colléges de justice et de finances avoient été réduits à l'inactivité par les fréquentes invasions de tant d'ennemis; le silence des lois produisit dans le public le goût du libertinage, et de là naquit une avidité du gain désordonnée; le noble, le marchand, le fermier, le laboureur, le manufacturier, tous rehaussoient à l'envi le prix de leurs denrées et marchan-

chante et douloureuse qu'en p
même.

Dans une situation aussi dép
opposer le courage à l'adversité
pères de l'Etat, mais se propo
rer plus que de le rétablir ; c'ét
nouvelle qu'il falloit entrepren
dans les caisses les fonds pour r
et les villages : on tira des m
dance les grains qu'il falloit pot
du peuple et pour l'ensemencen
les chevaux destinés pour l'artil
et les vivres furent employés
La Silésie fut déchargée de cont
six mois, la Poméranie et la nc
pour deux ans. Une somme

en avoient exigées. Quelque grande que fût cette dépense, elle étoit nécessaire, ou plutôt *indispensable*. La situation de ces provinces après la paix de Hubertsbourg rappeloit celle où se trouva le Brandebourg après la fameuse guerre de trente ans. L'Etat alors manqua de secours par l'impuissance où étoit le grand Electeur d'assister ses peuples; et qu'en arriva-t-il? qu'un siècle entier s'écoula avant que ses successeurs parvinssent à rétablir les villes et les campagnes dévastées. Un exemple aussi frappant détermina le Roi à ne pas perdre un moment dans des conjonctures aussi fâcheuses; et à réparer par des secours prompts et suffisans les calamités publiques. Des largesses multipliées rendirent le courage aux pauvres habitans, qui commençoient à désespérer de leur sort; avec les moyens qu'on leur fournit l'espérance se réveilla; les citoyens reprirent une nouvelle vie; le travail encouragé produisit l'activité; l'amour de la patrie se réchauffa; et dès-lors toutes les terres furent de nouveau cultivées, les manufactures se ranimèrent, et la police rétablie corrigea successivement les vices qui s'étoient enracinés durant l'anarchie.

sujets capables de g...
on chercha dans les provinces,
sujets étoient aussi rares que dan
enfin Mr de Blumenthal, Mr de
de Hagen et le général de Wédel
sis pour remplir ces postes import
temps après Mr de Horst eut l
département.

Les premiers temps de l'admi
rent durs et fâcheux; toutes les re
des non-valeurs, et néanmoins il
ter exactement les charges de l'Et
près la réduction l'armée eût été
la paix à 150,000 hommes, on éto
à fournir l'argent nécessaire po
Pendant la guerre on avoit payé
ce qui n'étoit pas militaire; c'éto

première année après la paix, à contenter tous les créanciers de l'Etat, et à ne pas devoir un sou de ce que lui avoit coûté la guerre. On auroit dit que les dévastations causées par la guerre n'étoient pas suffisantes pour ruiner et abymer l'Etat; elle fut à peine terminée que de fréquens incendies firent presque autant de mal que ceux que les ennemis avoient causés. La ville de Koenigsberg fut deux fois réduite en cendres; en Silésie un même sort détruisit les villes de Freystaedtel, Ober-Glogau, Parchwitz, Haynau, Naumbourg-am-Queis et Goldberg; dans l'électorat, Nauen; dans la nouvelle Marche, Calies et une partie de Landsberg; en Poméranie, Belgard et Tempelbourg. Ces malheurs exigeoient sans cesse de nouvelles dépenses pour les réparer. Afin de suffire à tant de besoins extraordinaires, il fallut imaginer de nouvelles ressources; car outre ce qu'exigeoit le rétablissement des provinces, les fortifications nouvelles et la refonte des canons emportoient des sommes considérables; ce dont nous parlerons en son temps. On usa d'industrie. Les revenus des péages et des accises n'étoient pas exactement administrés, à cause que les De 1765 jusqu'a 1769.

à son service quelques François
gue main à cette partie. On n'
baux à forfait, mais une régie,
le plus convenable, moyennan
voit empêcher les commis de fou
ainsi qu'on ne voit que trop de
France. Les impôts sur les grain
sés, et le prix de la bière tant soi
pour qu'il y eût une compensati
vel arrangement les produits a
surtout ceux des péages, qui f
dans le royaume de l'argent étr
plus grand bien qui en résulta
diminuer la contrebande, si pré
pays où il y a des manufactur
pays a peu de productions à exp

l'étranger qu'il n'en reçoit; et si cela continue, après un certain nombre d'années il doit se trouver dépourvu d'espèces: ôtez tous les jours de l'argent d'une bourse, et n'en remettez point, elle sera bientôt vide. Voilà de quoi la Suède peut servir d'exemple. Pour obvier à cet inconvénient, il n'y a d'autre moyen que celui d'augmenter les manufactures; on gagne tout sur ses propres productions, et on gagne au moins la main-d'oeuvre sur les étrangères. Ces assertions aussi vraies que palpables servirent de principes au gouvernement; ce fut d'après elles qu'il dirigea toutes ses opérations de commerce. Aussi dès l'année 1773 il y eut 264 fabriques nouvelles dans les provinces. Entre autres on établit une fabrique de porcelaine à Berlin, qui, faisant subsister 500 personnes, surpassa bientôt celle de Saxe. On établit une fabrication de tabac, dont une compagnie se chargea: elle avoit des établissemens dans toutes les provinces qui fournissoient à la consommation de ces provinces, et gagnoit par ce qu'elle vendoit à l'étranger l'achat des feuilles de la Virginie. Les revenus de la couronne en furent augmentés, et les actionnaires retirèrent

inconvénient. Des personne
jugés, pour n'avoir pas assez
matière, soutenoient qu'un
voit se soutenir que dans un
mais que jamais personne n'a
en une banque établie dan
Cela étoit faux ; car il y a u
penhague, il y en a une à R
à Vienne. On laissa donc au
de raisonner à sa guise, et l'c
cution. Des différens genres
après les avoir bien compar
celui qui s'adapteroit le mie
pays, on trouva que la ban
ajoutant un lombard, seroit l
Pour l'établir la cour débou

par la friponnerie de ceux qui en avoient l'administration. Mais depuis que Mr de Hagen la dirigea, l'exactitude et l'ordre s'y établirent. On ne créa de billets qu'autant qu'il y avoit de fonds pour les réaliser. Outre l'avantage que cet établissement procuroit pour la facilité du commerce, il en résulta encore un autre bien pour le public. Dans les temps précédens, c'étoit l'usage que l'argent des pupilles fût déposé à la justice, et ces pupilles, qui ne tiroient pendant la durée des procès aucun revenu de leurs capitaux, devoient encore en payer un pour cent par année; depuis, ces sommes furent déposées à la banque, qui en donna trois pour cent aux pupilles, de sorte qu'effectivement, en comptant ce qu'ils payoient autrefois à la justice, ils en gagnoient quatre. Ensuite la banqueroute de Neuville et d'autres marchands étrangers occasionna la faillite de quelques marchands prussiens: le crédit auroit souffert, si par l'intervention de la banque il n'avoit été soutenu et relevé. Bientôt le change se mit au pair; les marchands furent alors convaincus par les effets, que cet établissement étoit utile et nécessaire à leur commerce. Déjà

usuriers de ruiner les manufactu
qui ne pouvoient pas assez
débiter leur ouvrage. Outre l
revenoit au public, la cour se p
crédit de la banque des ressou
grands besoins de l'Etat.

Les princes sont comme les pa
le cas d'amasser d'un côté s'ils
des dépenses à faire. Les bon
conduisent des ruisseaux, et s'e
arroser les terroirs arides, qui fa
ne seroient d'aucun rapport ;
principe le gouvernement a
revenus, pour les employer
nécessaires au bien public. Il ne
à rétablir ce que la guerre av
voulut perfectionner tout ce q

les marais, en améliorant les terres par l'augmentation des bestiaux, et même en rendant le sable utile par les bois qu'on y pouvoit planter. Quoique nous entrions dans de petits *détails*, nous nous flattons néanmoins qu'ils pourront intéresser la postérité. La première entreprise de cette espèce regarde la Netze et la Warthe, dont on défrichia les bords, après avoir saigné les eaux croupissantes par différens canaux qui menoient diversement ces eaux vers l'Oder; il en coûta 750,000 écus, et 3500 familles furent établies dans ces contrées. La noblesse et les villes dans le voisinage de ces rivières augmentèrent considérablement leurs revenus. L'ouvrage fut achevé en 1773, et dès-lors la population y montoit à 15,000 ames. On saigna ensuite les marais qui vont à Friedberg, où l'on établit 400 familles étrangères. En Poméranie on saigna les lacs de la Madue et de Leba, au moyen de quoi la noblesse gagna trente mille arpens en prairies. De pareils établissemens eurent également lieu aux environs de Stargard, de Cammin, de Treptow, de Rugenwalde, et de Colberg. Dans la Marche on saigna les marais de la Havel, ceux du Rhin

vers Fehrbellin, ceux du Finow entre Ratenow et Ziesar, sans compter l'argent employé à l'amélioration des terres de la noblesse, qui montoit à des sommes considérables. En même-temps on élevoit en Frise dans le Dollart des digues par le moyen desquelles on regagnoit pied à pied le terrain que la mer avoit submergé en 1724. On établit dans le pays de Magdebourg 2000 familles nouvelles; leurs bras y étoient d'autant plus nécessaires, qu'auparavant les paysans de la Thuringe y venoient aider à faire la récolte; depuis on se passa d'eux. La couronne possédoit trop de métairies; plus de 150 furent changées en villages; et ce qu'elle y perdit de revenus, se trouva richement compensé par l'augmentation de la population. Une métairie ne contient guère plus de 6 personnes, et dès qu'elles furent converties en villages, elles eurent 30 habitans chacune pour le moins. Quelque soin que se fût donné le feu Roi pour repeupler la Prusse, qui en l'année 1709 avoit été désolée par la peste, il n'étoit point parvenu à la remettre dans l'état florissant où elle étoit avant que ce fléau l'eût abymée; mais le Roi ne voulut pas que cette

province le cédât à d'autres, et depuis la mort de son père il y avoit placé 13,000 familles nouvelles; et si dans la suite on ne la néglige point, sa population pourra s'accroître de plus de 100,000 ames. La Silésie ne méritoit pas moins d'attention et de soin pour son rétablissement que les autres provinces: on ne se contenta pas de remettre les choses sur l'ancien pied, on voulut les perfectionner; on rendit les prêtres utiles, en obligeant tous les riches abbés d'établir des manufactures; ici c'étoient des ouvriers qui faisoient du linge de table; là des moulins à huile; en d'autres lieux des tanneurs, ou des ouvriers en cuivre ou en fer d'archal, selon que cela convenoit aux lieux, ainsi qu'aux productions du pays. De plus on augmenta le nombre des cultivateurs de la basse Silésie de 4000 familles. On sera surpris sans doute qu'on ait pu multiplier à ce point ceux qui vivoient de l'agriculture, dans un pays où aucun champ ne demeure inculte. La raison en est que bien des seigneurs, pour augmenter leurs domaines, s'étoient imperceptiblement approprié les terres de leurs sujets; si l'on avoit toléré cet abus, avec le temps plusieurs censes seroient demeurées vacantes,

ils n'ont rien à perdre. Toutes
été représentées aux seigneu
avantage les fit consentir à ren
sans sur l'ancien pied. En rev
courut la noblesse par des sor
bles, pour rétablir son crédit e
bé; bien des familles endettée
guerre étoient sur le point de
justice leur accorda des lettre
deux ans, afin qu'ayant le ten
leurs terres en valeur, ils se
situation de payer au moins l
lettres de répit achevèrent de
de la noblesse. Le Roi, qui se f
et un devoir d'assister le prer
brillant ordre de l'Etat, paya 3
dettes de la noblesse; mais la

efficaces. On assembla la noblesse, qui sous la forme d'états s'engagea solidairement pour les dettes contractées. On créa pour 20 millions des billets, qui mis en circulation, avec 200 mille écus que le Roi y ajouta pour réaliser les paiemens les plus pressés, rétablirent dans peu le crédit, et 400 des familles les plus distinguées dûrent leur conservation à ces mesures salutaires. En Poméranie et dans la nouvelle Marche la noblesse étoit aussi ruinée qu'en Silésie. Le gouvernement paya pour elle 500,000 écus de dettes, en ajoutant autres 500,000 écus pour remettre leurs terres en valeur. Les villes qui avoient le plus souffert de la guerre furent également soulagées: Landshut reçut 200,000 écus, Strigau 40,000, Halle 40,000, Crossen 24,000, Reppen 6000, Halberstadt 40,000, Minden 20,000, Bielefeld 15,000, et celles du comté de Hohenstein 13,000 écus. Toutes ces dépenses étoient nécessaires; il falloit se hâter de répandre de l'argent dans les provinces, pour les rétablir d'autant plus vîte. Si dans ces conjonctures on avoit usé d'une économie rigide, il se seroit peut-être écoulé cent années avant que

là; considérant que le nombre
fait la richesse des souverains, on
d'établir dans la haute Silésie
villages, dont les habitans mont
et l'on forma le plan d'augmer
des cultivateurs en Poméranie d
12,000 dans la Marche elector
exécuté vers l'année 1780. Pou
résultat de ces opérations, il n
parer la population de l'ann
celle de 1779; en voici l'expos

| | | |
|---|---|---|
| Prusse . . . . . | 1740 . . . . | |
| | en 1779 . . . . | |
| Electorat . . . . . | 1740 . . . . | |
| | en 1779 . . . . | |
| Magdebourg et Halberstadt | 1740 . . . . | |
| | en 1779 . . . . | |
| Silésie . . . . . | 1740 . . . . | |
| | en 1779 . . . . | |

On croiroit que d'aussi énormes largesses devoient épuiser les fonds et les revenus de la couronne; cependant il faut ajouter encore les dépenses qu'occasionnèrent les forteresses, tant celles qu'on perfectionnoit que les nouvelles que l'on construisit, et l'argent qu'il falloit pour rétablir l'artillerie; le total de cette somme montoit à 5,900,000 écus. Toutefois le gouvernement fit face à tout. Le Roi ne faisoit point de ces dépenses d'ostentation si communes dans les grandes cours: il vivoit comme un particulier, pour ne pas manquer à ses principaux devoirs. Au moyen d'une économie rigide, le grand et le petit trésor furent remplis; le premier, pour fournir aux dépenses de la guerre; le second, pour acheter les chevaux et tout ce qu'il faut pour mettre l'armée en mouvement. De plus, 900,000 écus furent déposés à Magdebourg et 4,200,000 écus à Breslau pour l'achat des fourrages. Cet argent étoit en caisse lorsque la guerre s'alluma entre l'impératrice Catherine et Mustapha. Selon les traités il fallut tous les ans fournir 500,000 écus de subsides aux Russes, tant que durèrent les troubles de la Pologne et ceux de

demniser l'état de ces sommes
en Russie, et qui sans les circo
se trouvoit, auroient pu s'emp
nière plus utile pour les provi
1770. nation prussienne. Il survint l
une stérilité générale dans t
l'Europe, causée par des gel
firent périr toutes les product
nouvelle misère à craindre p
nouvelle nécessité de lui don
On donna aux pauvres du
comme la consommation des
nuoit, il y eut dans les prod
une non-valeur de 500,000 éc
formé de grands magasins d'a
en Silésie que dans ses pay

arrangemens préservèrent le peuple de la disette dont il étoit menacé: l'armée fut nourrie des magasins; outre les grains donnés au peuple, on en fournit pour les semailles. La 1772.
récolte manqua encore l'année d'après; mais si le boisseau de seigle se vendoit dans les états du Roi deux écus et quelques gros, chez les voisins la misère étoit encore plus grande. En Saxe et en Bohème le boisseau se vendoit 5 écus. La Saxe perdit plus de 100,000 habitans que la famine emporta, ou qui s'expatrièrent. La Bohème perdit 180,000 ames au moins; plus de 20,000 paysans de Bohème et autant de Saxe cherchèrent un asyle contre la misère dans les états du Roi; ils furent reçus à bras ouverts, et furent employés à peupler les nouveaux établissemens qu'on avoit formés.

Les malheurs que ressentoient les sujets des autres puissances, venoient de ce que dans aucun pays excepté ceux de la Prusse il n'y avoit des magasins d'établis. Cependant ces calamités, auxquelles on avoit pourvu et que l'on pouvoit détourner par les précautions que la prudence avoit suggérées, n'empêchèrent pas le gouvernement de continuer avec la même

servoit pas comme en Silésie c
qu'on tire des salines de Wili
habitans des Marches et de la
nourrissoient pas leurs bestia
bles, mais les menoient paître
où quelquefois la nielle avoi
herbes. Depuis qu'on eut intro
velle façon de nourrir les best
lité devint visiblement moins fi
possesseurs des terres eurent mo
à réparer qu'autrefois. Par l'a
mettoit à savoir tous les produi
entroient dans le pays, on trou
lant les régistres de la douane
pour 280,000 écus de beurre ét
fournir soi-même une denrée au

nément 5 écus, et par les défrichemens nouveaux auxquels on travailloit, on calcula que l'entretien alloit à 48,000 vaches, ce qui répond à un produit de 240,000 écus. Mais il faut décompter la consommation des propriétaires, et en ajoutant ce qu'il falloit, le nombre des vaches devoit monter à 62,000. Il restoit encore cette difficulté à lever; toutefois il étoit possible d'y parvenir, parce qu'il restoit après tout ce qui s'étoit entrepris des terrains moins étendus à défricher, et qui pouvoient suppléer au reste.

Le gouvernement, qui se proposoit de perfectionner tout ce qu'il y avoit de défectueux dans les anciens usages, examinant avec attention les différentes parties de l'économie rurale, trouva qu'en général tout ce qu'on appelle communes portoit préjudice au bien public; ce ne fut qu'après la séparation des communes que l'agriculture des Anglois commença à prospérer. Tout gouvernement monarchique qui imite les usages introduits dans les républiques, ne mérite pas d'être accusé de despotisme. On imita donc un aussi louable exemple; on envoya des commissaires de justice et d'économie pour séparer et les pâturages et les arpens

firent impression sur le public,
fut introduit généralement dans
vinces. Dans une partie du Bra
la Poméranie se trouvent des t
éloignés des rivières et des ruis
conséquent manquent des pâtu
grais nécessaires pour la cultur
ce défaut tenoit plus au local
d'industrie des propriétaires, e
soit pas donné aux hommes de cl
re des choses, on voulut hasarde
sais, pour apprendre par l'expéri
roit faisable, ou ce qui ne pourr
pour cet effet on eut recours à
glois, par le moyen duquel on fi
un des bailliages de la couronne
étoit de plantes

champs de trèfle et d'autres herbages, qui les transformoient en prés artificiels, par le moyen de quoi l'on augmentoit la quantité du bétail d'un tiers sur chaque terre. Cette épreuve ayant si bien réussi, on eut soin de généraliser dans les provinces une économie aussi avantageuse.

Nous avons déjà dit que la guerre et les fréquentes invasions des ennemis avoient introduit une pernicieuse anarchie dans les provinces héréditaires; elle s'étendoit non seulement sur l'économie rurale et sur les finances, mais encore sur les bois, que les grands maîtres des forêts avoient ruinés selon leur fantaisie, faute d'être surveillés. Une guerre opiniâtre, dont les succès ne pouvoient pas tous être heureux, fit juger à ces forêtiers et à quelques sous-conseillers des finances qui participèrent aux déprédations, que l'état étoit perdu sans ressource, qu'il alloit devenir dans peu la proie des ennemis, et que ce qu'ils pouvoient faire de mieux dans une situation aussi désespérée étoit de vendre à leur profit tout le bois qu'ils pourroient abattre, parce que personne ne leur demanderoit compte de leurs malversations.

une coupe proportionnelle
tes espèces des arbres, afin
règle que personne ne pût e
tout pour en avoir suffisam
bâtir, soit pour chauffer, ar
point être négligé dans les
Avant la guerre on avoit reti
de la Poméranie un revenu a
souvent passoit 150,000 écus;
aux expédiens pour réparer
cette intention on établit un
sur les bois des pays étrang
flotter sur l'Elbe et sur l'O
moyen on pouvoit acheter à
bois de la Saxe, de la Bohèm
gne, et le revendre avan

il falloit donner le temps de recroître et l'on remplaça la perte des revenus d'une manière durable.

Le gouvernement ne doit pas se borner à un seul objet; l'intérêt ne doit pas être l'unique mobile de ses actions; le bien public qui a tant de branches diverses, lui offre une foule de matières dont il peut s'occuper, et l'éducation de la jeunesse doit être considérée comme une des principales : elle influe sur tout; elle ne crée rien à la vérité, mais elle peut corriger des défauts. Cette partie si intéressante avoit peut-être été trop négligée auparavant, en particulier dans le plat pays et dans les provinces. Voici en quoi consistoient les vices qu'il y avoit à réformer. Dans les villages des gentilshommes des tailleurs faisoient le métier de maîtres d'école, et dans les terres de la couronne les baillis les choisissoient sans discernement. Pour retrancher un abus aussi pernicieux, le Roi fit venir de la Saxe de bons maîtres d'école; il augmenta leurs gages, et l'on tint la main à ce que les paysans leur envoyassent leurs enfans pour les faire instruire. En même-temps l'on publia une ordonnance qui

On donna les mêmes soins
tous les collèges fondés pour l'i
jeunesse; les pédagogues ne s'ap
remplir la mémoire de leurs él
vailloient point à former et à per
jugement. Cet usage, qui étoit
tion de l'ancienne pédanterie
corrigé, et sans négliger ce qui
ment de la mémoire, les inst
chargés de familiariser dès la jeu
ves avec la dialectique, afin q
à raisonner, en tirant des consé
des principes qu'ils avoient étal

Pendant que tout étoit en acti
que chacun y travailloit pour pe
qui étoit de son ressort, le trai

bourg, l'évêché de Varmie, la ville d'Elbing, une partie de la Cujavie, et une partie de la Posnanie. Cette nouvelle province avoit environ 500,000 habitans. Les bonnes terres sont du côté de Marienbourg, le long de la Vistule, aux deux bords de la Netze, en y ajoutant l'évêché de Varmie. Mais dans la Pomerellie et le palatinat de Culm en revanche il y a bien des contrées couvertes d'un sable aride. L'avantage de cette acquisition consistoit principalement en ce que joignant la Poméranie à la Prusse royale, elle rendoit le gouvernement maître de la Vistule, par conséquent du commerce de la Pologne; et en ce que vu la quantité de blé que ce royaume exporte, les états prussiens n'avoient plus à craindre désormais ni la disette ni la famine.

Cette acquisition étoit donc utile, et pouvoit devenir importante au moyen de sages arrangemens; mais lorsque cette province tomba sous la domination prussienne, tout s'y ressentoit de l'anarchie, de la confusion et du désordre qui doivent règner chez un peuple barbare, croupissant dans l'ignorance et dans la stupidité. On commença par le cadastre des terres,

[illegible] avoient été des fiefs
comme ceux des Timariots ch
Roi dédommagea les propri
somme de 500,000 écus, qui leu
fois pour toutes. On introduisi
ce pays agreste et barbare, surt
de justice, dont le nom ave
connu dans ces contrées. On ré
de lois aussi bizarres qu'extrav
appeloit en dernier ressort de
ces collèges au tribunal supér
1773. Le Roi fit creuser un canal qui
écus, pour joindre de Nakel
Netze avec la Vistule, au mo
grand fleuve avoit une commun
avec l'Oder, la Havel et l'Elbe.
un double usage; il faisoit éc

les rétablir. Les villes étoient dans l'état le plus pitoyable. Culm avoit de bonnes murailles, de grandes églises, mais au lieu de rues on ne voyoit que les caves des maisons qui avoient existé autrefois; de 40 maisons qui formoient la grande place, 28 sans portes, sans toît ni fenêtres, manquoient de propriétaires. Bromberg étoit dans le même état. Leur ruine datoit de l'année 1709, où la peste avoit ravagé cette province; mais les Polonois n'imaginoient pas qu'il fallût réparer les malheurs. On aura peine à croire qu'un tailleur étoit un homme rare dans ces malheureuses contrées; il fallut établir des tailleurs dans toutes les villes, de même que des apothicaires, des charrons, des menuisiers et des maçons. Ces villes furent rebâties et peuplées. Culm eut une maison où 50 jeunes personnes de la noblesse sont élevées par des maîtres consacrés à leur instruction: 150 maîtres d'école tant protestans que catholiques furent placés dans différens endroits et payés par le gouvernement. On ne savoit ce que c'étoit que l'éducation dans ce malheureux pays; aussi étoit-il sans moeurs comme sans connoissances. Enfin l'on renvoya en Pologne plus de 4000 juifs, qui

ment s'étoit fait par Danzic ;
le débit du sel une compagni
d'une rétribution annuelle
qu'elle payoit au roi de Pol
nopole de cette denrée dans
ce qui en obligeant les A
vendre leur sel de Wiliczka, r
pagnie florissante. Les reven
occidentale furent portés e
millions d'écus, qui joints à c
l'accise, et le tabac rapport
rent à l'état une augmentatio
plus de cinq millions.

C'est ainsi qu'un système
jours perfectionné, et suivi
peut changer un gouvernemer

# CHAPITRE III.

## *Du Militaire.*

SEPT campagnes qui avoient produit dix-sept batailles rangées et presque autant de combats non moins sanglans, trois siéges entrepris par l'armée et cinq à soutenir, sans compter des entreprises sur les quartiers d'hiver des ennemis, ou autres expéditions militaires à peu près semblables, avoient tellement ruiné l'armée, qu'une grande partie des meilleurs officiers et des vieux soldats avoient péri en combattant. Pour en juger, on n'a qu'à se rappeler que le gain de la bataille de Prague coûta seul 20,000 hommes; qu'on ajoute à ce calcul que nous avions 40,000 prisonniers des Autrichiens, qu'ils en avoient presque autant des nôtres, au nombre desquels il falloit compter au delà de 300 officiers : que les hôpitaux étoient tous remplis de blessés, et que dans les régimens d'infanterie on ne trouvoit guères au

pouvoient servir. Le manque de
mes et le nombre de places d'of
tes dans les régimens, firent qu'o
à la roture pour les remplir, Il y
taillons auxquels il ne restoit qu
pour le service; les autres étoier
ou prisonniers, ou blessés. Il est
clure de ces circonstances fâche
anciens corps mêmes étoient sar
discipline, sans exactitude, et pa
manquoient d'énergie.

Voilà quel étoit l'état de l'arn
près la paix de Hubertsbourg el
ses anciens quartiers. Les régin
voient alors plus composés de
pays que d'étrangers: les comp
fortes de 162 hommes; on en re
devinrent utiles en remettant les

pléter les régimens de garnison, qui congédièrent également ce qu'ils avoient de soldats nationaux de trop. La cavalerie réforma 150 hommes par régiment; les housards chacun 400; ainsi les provinces gagnèrent par cette réforme 30,780 cultivateurs qui leur manquoient. On ne s'en tint point là; autrefois le nombre des nationaux avoit été arbitraire; on le fixa à 720 hommes pour chaque régiment, et ce qui manquoit pour compléter la compagnie fut levé chez l'étranger. Les soldats des cantons eurent la permission de se marier sans le consentement de leur capitaine; peu se vouèrent au célibat, et le grand nombre aima mieux contribuer à l'accroissement de la population. Les effets de ces bons arrangemens répondirent à l'attente du gouvernement, et déjà en 1773 le nombre des enrôlés surpassoit considérablement celui de l'année 1756.

Précédemment les capitaines recrutoient eux-mêmes leurs compagnies de l'argent qu'ils retiroient de la paye des sémestres. Cette méthode avoit donné lieu à trop d'abus; les officiers pour épargner l'argent enrôloient par force; tout le monde crioit, aucun prince ne

qui produisoient par an 7 ou
levés dans les pays étrangers,
les femmes et les enfans qu'ils
eux, formoient une colonie m
ron 10,000 personnes Quoiqu
de paysan ne devînt pas solda
année l'armée gagnoit pour l
1773 il n'y avoit plus de comp
régimens d'infanterie dont les
au-dessous de 5 pieds 5 pouce

Les régimens tant d'infanter
lerie furent partagés en diff
ctions, afin d'y faire renaître
titude, la sévérité de la discip
y eût une égalité parfaite dans
tant les officiers que les soldats
mes directions dans un régime
l'autre. Les régimens du Rhi

hofen; ceux du duché de Magdebourg le général Saldern; ceux de l'électorat furent partagés entre Mr de Ramin, Mr de Steinkeller, et le colonel Buttlar; ceux de la Poméranie échurent au général Moellendorf; ceux de la Prusse au général Stutterheim, et ceux de Silésie au général d'infanterie Tauenzien; le lieutenant général de Bulow eut l'inspection de la cavalerie de la Prusse; le général Seidlitz de celle de Silésie; le général Loellhoeffel de celle de Poméranie et de la nouvelle Marche, et celle de l'électorat et du pays de Magdebourg fut mise sous la direction du général Krusemarck.

Rien ne coûta plus de peines que de rétablir l'ordre et la discipline dans cette infanterie si fort déchue de ce qu'elle avoit été autrefois. Il fallut de la sévérité pour rendre le soldat obéissant, de l'exercice pour le rendre adroit, et une longue habitude pour lui apprendre à charger son fusil 4 fois en une minute, à marcher en ligne sans flottement, et enfin à savoir se prêter à toutes les manoeuvres que des occasions différentes dans la guerre pouvoient exiger de lui. Mais lorsqu'on eut

taques de plaine, aux attaque
tifiés, ainsi qu'à celles des villag
vres d'une avant-garde, à celle
aux quarrés, pour savoir comn
attaquer, et comment ils devoi
Cela se pratiquoit pendant to
que jour ils répétoient une pa
çon. Pour rendre ces pratique
troupes s'assembloient deux
printemps et l'autre en autom
soit alors que de grandes mano
re, des défenses ou des attaqu
fourrages, des marches dans to
des simulacres de bataille où
agissant désignoient les dispo
avoient été faites. Ainsi, suiv

des plus brillantes : il faut du temps pour que la tactique mise en pratique devienne une chose habituelle, que les troupes exécutent sans difficulté. La précision qu'on désiroit d'établir, ne commença à devenir sensible que depuis l'année 1770. Dès-lors l'armée prenant une autre face, on auroit pu, sans craindre de se tromper, la mener à la guerre avec beaucoup de confiance.

Pour parvenir à ce degré de perfection si intéressant pour le bien de l'état, on avoit dégagé le corps des officiers de tout ce qui tenoit à la roture ; ces sortes de sujets furent placés dans des régimens de garnison, où ils valoient au moins ceux auxquels ils succédoient, qui étant trop infirmes pour servir furent pensionnés ; et comme le pays même ne fournissoit pas le nombre de gentilshommes que demandoit l'armée, on engagea des étrangers, de la Saxe, du Mecklenbourg, ou de l'Empire, parmi lesquels il se rencontroit quelques bons sujets. Il est plus nécessaire que l'on ne croit de porter cette attention au choix des officiers, parce que d'ordinaire la noblesse a de l'honneur. Il ne faut pas disconvenir cependant que quelquefois on rencontre du mérite et du talent

au lieu qu'un roturier, apr
des bassesses, reprend sans r
son père, et ne s'en croit pas

Un officier a besoin de div
ces; mais une des principales
tification. Y a-t-il des sièges? il
de se distinguer; est-il dans ur
il peut rendre de bons servi
fier un camp? on profite de
y a-t-il quelque village à forti
stes avancés de la chaîne des q
on l'emploie, et pour peu qu'
trouve cent occasions de se

Afin que les officiers ne man
d'instruction dans une partie
utile, le Roi avoit adjoint à

pris les élémens de cet art, on leur faisoit tracer des ouvrages adaptés aux différens terrains; ils prenoient des camps, ils disposoient la marche des colonnes, et sur leurs plans ils n'osoient pas même omettre les postes avancés de la cavalerie. Cette étude étendit la sphère de leurs idées, et leur apprit à penser en grand; ils se firent des règles de castrométrie, et acquirent dès leur jeunesse les lumières que doivent avoir les généraux.

L'attention qu'on apportoit à perfectionner l'infanterie de campagne, n'empêcha pas d'avoir l'oeil sur les régimens destinés à servir en garnison. Ceux qui défendent les places peuvent rendre d'aussi grands services que ceux qui gagnent des batailles. On purifia ces régimens de tout ce qui étoit suspect, tant parmi les officiers que parmi les soldats; on les disciplina comme les régimens de campagne, et toutes les fois que le Roi faisoit la revue des troupes dans les provinces, ces régimens de garnison y figuroient également. Ces corps étoient moins grands que les autres pour la taille, il ne s'y trouvoit cependant aucun soldat qui eût moins de 5 pieds 3 pouces, et

celles de l'infanterie; comme el
torieuse dans toutes les occas
soldats et les vieux officiers s'é
chose près conservés. Il arriv
plus la guerre dure et plus l'in
et par un effet contraire plus la
plus la cavalerie se perfection
soin particulier de fournir à ce
ble les meilleurs chevaux qu'o
Il y avoit pourtant quelques re
à quelques-uns de nos généra
qui ayant eu des détachemer
avoient mal-adroitement fait m
fanterie; le même reproche p
aussi à quelques officiers d'inf
ployèrent leur cavalerie avec
nement. Afin d'empêcher que
sières n'eussent lieu à l'avenir

trie, qui contenoit des règles générales, tant pour la guerre défensive que pour la guerre offensive; des ordonnances différentes pour les attaques et les défenses s'y trouvoient désignées avec toutes les dispositions adaptées à des terrains connus de toute l'armée. Ce livre méthodique et plein de préceptes évidens confirmés par toutes les expériences des guerres passées, fut déposé entre les mains des inspecteurs. Ils le donnoient à lire aux généraux comme aux commandeurs des bataillons, ou des régimens de cavalerie; mais d'ailleurs on eut la plus grande attention à empêcher que le public en eût aucune connoissance. Cet ouvrage produisit plus d'effet qu'on ne l'espéroit: il ouvrit l'esprit des officiers sur des manoeuvres dont ils n'avoient pas compris le sens: leur intelligence fit des progrès visibles; et comme les succès de la guerre roulent principalement sur l'exécution de la disposition, et que plus on a de généraux habiles, plus on peut s'assurer de réussir, on avoit lieu de croire qu'après tant de peines pour instruire les officiers, les ordres seroient exactement suivis, et que les généraux ne feroient pas des fautes

assez considérables pour causer la perte d'une bataille.

Selon les usages qui s'étoient établis pendant la dernière guerre, l'artillerie étoit devenue une partie principale des armées : on avoit si prodigieusement augmenté le nombre des canons, que cela dégénéra en abus. Mais pour ne point perdre son avantage, il en falloit avoir tout autant que l'ennemi; pour cet effet on commença par rétablir l'artillerie de campagne, et l'on eut 868 canons à refondre. On procèda ensuite aux canons des forteresses, qui en partie étoient évasés. On inventa des espèces de tombereaux, afin que chaque bataillon d'infanterie eût toujours avec soi des charges de réserve, qui étoient enfermées pour chaque peloton dans des sacs séparés, ce qui en facilitoit la distribution. On doubla les moulins à poudre, qui en fabriquèrent six mille quintaux par année; en même temps les forges travailloient à fondre des bombes, des boulets et des grenades royales.

Les forteresses furent pourvues de bois de charpente et de soliveaux pour l'usage des batteries, et comme on vouloit avoir toute une artillerie de réserve pour l'armée, on fondit en

sus 868 canons de campagne. Tous ces différens ouvrages, en y ajoutant 60,000 quintaux de poudre, furent fournis aux arsenaux vers la fin de 1777. Il en coûta pour l'artillerie, pour la réparation de ses chariots et de son train, 1,960,000 écus; c'étoit beaucoup, mais la dépense étoit nécessaire.

En commençant la guerre de 1756 la Prusse n'avoit que deux bataillons d'artillerie. Ce nombre étant trop inférieur à celui de l'ennemi, on le porta à six bataillons, chacun de 900 hommes, outre les compagnies détachées, et distribuées dans les différentes forteresses. Ce corps après la paix resta sur pied tel qu'il étoit, et l'on construisit de grandes casernes à Berlin, pour qu'étant toujours assemblé, il fût mieux et plus également dressé à l'usage auquel il étoit destiné. On fit instruire les officiers dans la fortification, afin qu'ils se perfectionnassent en l'art des siéges. Les canonniers et les bombardiers s'exerçoient tous les ans. Il falloit que dans une nuit ils eussent construit une batterie; ils apprenoient à démonter le canon de l'ennemi à tirer à ricochet, et à bien jeter les bombes, malgré les différentes directions des vents qui les chassant de côté ou d'autre les détournent

avantages, et de viser toutes les
rer leur coup. Comme on raffin
avoit inventé une espèce nouve
dont la grenade portoit à 4000
bardiers furent dressés à savoi
diverses distances, et l'on s'app
donner aux canons de campa
degré d'agilité dont ils sont susc
droit encore augmenter l'artill
tain nombre de manoeuvres,
de bras les canons demeuras
ment auprès des bataillons en

L'armée avoit fait bien des ca
souvent le quartier général av
bons maréchaux de logis; le Ro
ce corps, et choisit douze offici
déjà quelque teinture de génie,
lui-même; dans cette vue on l

des marches, et surtout on les styla à sonder eux-mêmes tous les marais et tous les ruisseaux, pour ne pas se méprendre par négligence, et donner à une armée pour appui une rivière guéable, ou bien un marais par lequel l'infanterie pût marcher sans se mouiller la cheville du pied; ces fautes sont de très-grande conséquence, puisque les François n'auroient pas été battus à Malplaquet, ni les Autrichiens à Leuthen, s'ils n'en avoient commis de semblables.

L'éducation des jeunes gens de qualité qui se voue aux armes est une chose qui mérite les plus grands soins: on peut les former dès leur jeunesse au métier auquel ils se destinent, et les avancer par de bonnes études de manière que leur capacité soit comme un fruit qui n'en vaut que mieux pour être précoce. Durant la dernière guerre l'éducation des cadets avoit dégénéré au point, qu'à peine les jeunes gens qui sortoient de ce corps savoient lire et écrire; afin de couper le mal par la racine, le Roi mit à la tête de cette institution le général Buddenbrock, l'homme du pays sans contredit le plus capable de vaquer à cet emploi. En même temps on choisit de bons instituteurs, et on

tua une école dans la ville de
fans de condition étoient nour
vés à ses dépens. Après qu'ils
premiers élémens des connois
leurs humanités, ils entroient
cadets, où leur éducation étoi
Les instructions rouloient pri
l'histoire, la géographie, la lo
trie et l'art de la fortification
dont un officier peut difficile
Une académie fut fondée en m
laquelle entroient ceux des c
çoient le plus de génie; le Roi e
la forme et fournit une instru
noit l'objet des études de ceu
roit et de l'éducation qu'ils y
choisit pour professeurs les p
habiles qu'on put trouver en E

doit à leur former le jugement. L'académie prospéra, et fournit depuis des sujets utiles, qui furent placés dans l'armée.

Après la conquête de la Silésie on y avoit construit différentes places; la plupart avoient besoin d'être perfectionnées; il fallut encore en bâtir une nouvelle à Silberberg, afin d'être maître des débouchés qui mènent vers Glatz à gauche, et vers Braunau à droite. Ces ouvrages différens avoient coûté en 1777 la somme de 4,146,000 écus, tandis qu'en Poméranie on fortifioit la ville de Colberg, qui coûta 800,000 écus. Lors de l'invasion des Russes on s'étoit apperçu qu'en des cas pareils cette place pouvoit devenir de la dernière importance. Quoiqu'on travaillât dans toutes les forteresses avec vigueur, il restoit encore en 1778 quelques dépenses à faire, pour finir tout ce qui étoit près d'être achevé : le tout pouvoit monter à la somme de 200,000 écus.

Le général de Wartenberg, qui dirigeoit l'économie militaire, étoit aussi occupé dans son département que les autres officiers dans leurs parties différentes. On profitoit de la paix pour se préparer à la guerre. En 1777 on avoit

apprêts étoient déposés, les fus
nal, et le reste dans deux grands b
appeloit les garderobes de l'arm
cet appareil on avoit mis à part
3 millions, pour fournir en tem
la remonte de la cavalerie, ainsi
placer les uniformes qui se perd
batailles; une autre somme étoit
les frais de l'augmentation de
francs. Toutes ces choses ainsi
vance allégeoient au moins p
campagnes le poids de la guerre
pour les finances quand elle es

L'article des magasins militair
oublié; on en forma deux,
bourg, l'autre dans les places
chacun de 35,000 winspels de
entretenir durant une année de

troupes qui devoient agir vers la Bohème ou la Moravie, et le second pour celles dont les opérations seroient dirigées vers la Saxe ou vers la Bohème. Le prix de ces magasins étoit évalué à 1,700,000 écus. On les entama durant les trois années de disette dont nous avons parlé précédemment; mais dès l'année 1775 ils furent rétablis tels qu'ils avoient été précédemment.

Nous avons parlé des magasins du général Wartenberg et des grands magasins d'abondance que l'on avoit amassés; mais cela n'étoit pas encore suffisant, pour que l'armée pût entrer en campagne aussitôt que le besoin le demanderoit. Un des articles les plus difficiles étoit de trouver et de rassembler tous les chevaux nécessaires au mouvement d'une aussi grande machine. Cette multitude de canons introduite par l'usage demandoit un nombre immense de chevaux pour les transporter; il en falloit outre cela pour les tentes, pour les officiers et pour les vivres. On compta qu'en tout la somme en montoit à 60 mille.

Après la paix l'armée avoit été mise sur le pied de 151,000 hommes; les troubles qui s'élevèrent en Pologne faisant appréhender

que 1100 têtes, furent portés à
taillon de 1000 hommes fut levé
Mr de Rossières pour la défense
Ces différentes augmentations m
en temps de paix sur le pied de
mes, dont elle étoit composée.

Ces efforts étoient nécessaires: l
res où l'on se trouvoit, obligeoier
rer à tout événement. Surtout di
de l'année 1771, pendant que le
étoient les plus vives, il étoit i
deviner quel parti prendroit la
ne, si ce seroit celui de la Porte
Russie; mais comme les appar
que la maison d'Autriche pen
côté des Turcs que de celui des
il fut résolu de remonter toute la

le bruit s'en répandit dans toute l'Europe; la cour de Vienne comprit que le roi de Prusse s'étoit déterminé à soutenir de toutes ses forces son alliée l'impératrice de Russie.

Le concert de ces trois cours occasionna le partage de la Pologne, comme nous l'avons déjà dit dans le chapitre qui traite de la politique; ce chapitre-ci n'étant destiné qu'à ce qui regarde le militaire, nous n'envisagerons cette acquisition que sous ce point de vue-là. Elle étoit d'une très-grande importance en ce qu'elle joignoit la Poméranie à la Prusse royale. On aura remarqué, en lisant l'histoire de la dernière guerre, que le Roi avoit été obligé d'abandonner toutes les provinces qui étoient séparées ou trop éloignées du corps de l'Etat. Ces provinces étoient celles du bas Rhin et de la Westphalie, surtout la Prusse royale. Cette dernière se trouvoit non seulement séparée, mais coupée de la Poméranie et de la nouvelle Marche par un fleuve d'une profondeur et d'une largeur considérables: il falloit être le maître de la Vistule pour pouvoir soutenir la Prusse royale; mais depuis le partage le Roi pouvoit élever des places sur les bords de ce

empêcher l ennemi de pénétrer soi
soit dans la Poméranie et la nouve

D'autre part cette nouvelle acqu
nissoit les moyens d'augmenter cc
ment l'armée. Elle fut mise en ter
sur le pied de 186,000 hommes, et
de la porter en temps de guerr
bataillons francs et autres corps
nombre de 218,000 combattans.

Voici en quoi consista l'augme
Quatre bataillons de garnison et
gnies de grenadiers, faisant 31
Deux nouveaux bataillons d'ar-
tillerie - - - - - - 2
Six régimens d'infanterie sur
le pied de paix - - - 8.
Un régiment de housards - 1
Trente-six régimens d'infante-

Les chasseurs augmentés de - 300 hommes.
Une nouvelle compagnie de
mineurs - - - - - 150 - -

Vingt-cinq nouveaux majors avec autant d'aides de camp furent créés pour commander les bataillons de grenadiers ; autrefois on les prenoit des régimens en temps de guerre ; maintenant cette charge est devenue permanente. Outre cela les artilleurs qui servoient l'artillerie volante furent remontés, afin qu'exercés en temps de paix, ils devinssent plus utiles en temps de guerre. Le total de cette nouvelle augmentation consistoit en 25,220 hommes ; et 1,250,000 écus, assignés sur la Prusse occidentale, furent destinés à l'entretien de ces nouvelles troupes.

Quelque changement qu'on fasse dans l'Etat, il s'ensuit toujours des conséquences auxquelles le gouvernement doit penser à temps. Les forces de l'Etat s'étant accrues, il falloit faire un calcul nouveau de ce que coûteroit à l'avenir une campagne. En l'année 1773 l'armée consistoit en 141 bataillons de campagne, 63 escadrons de cuirassiers, 70 de dragons, 100 de housards, outre une artillerie

y ajoutant l'augmentation de
francs, on fit le devis de ce qu
les premiers frais pour mettre
en branle.

En suivant le même principe
dépense extraordinaire de cett
dant la durée d'une campagne,
point tromper, on se régla sur l
plus coûteuse de la dernière g
toient données les batailles les p
c'est-à-dire sur l'année 1757.
dans ces sortes d'évaluations met
plus considérables que trop
qu'on ne perd rien au super
risque beaucoup s'il n'y a pas a

# CHAPITRE IV.

## *De ce qui s'est passé de plus important depuis* 1774 *jusqu'à* 1778.

On se persuadera bien que la jalousie, la haine et l'envie qu'avoit excitées parmi les puissances de l'Europe le partage de la Pologne, ne se dissipèrent pas tout d'un coup. La chose étoit récente, et la sensation en avoit été trop forte, pour que les souverains regardassent avec les yeux de l'habitude un événement dont leur amour propre étoit choqué. La France se rappeloit avec un chagrin secret ses efforts inutiles pour soutenir la confédération de Bar; elle ne pouvoit se dissimuler le mauvais succès de la guerre qu'elle avoit conseillé aux Turcs d'entreprendre contre la Russie; elle étoit en quelque façon humiliée de voir qu'une monarchie comme la sienne eût eu si peu d'influence dans les troubles qui avoient déchiré la Pologne; elle ne craignoit pas moins cette 1774.

l'envisager avec des yeux ine
apparences étoient trompeus
de beaucoup que l'amitié de
ces fût aussi étroite que le p
le figurer. Louis XVI venoit
trône; un évêque lui remit l
tique que le Dauphin, père
confié, pour le donner à son
viendroit à la régence. Le Rc
suivre en tout les volontés d
fut en conséquence de ce te
de Maurepas, disgrâcié par I
premier ministre de Louis X
guillon fut exilé, et que Mr d
à jamais l'espoir de rentrer e
Maurepas touchoit à son se
avoit été long-temps ministi

comme nous l'avons remarqué, où l'ame remplie d'ardeur entreprend hardiment de grandes choses. La mauvaise administration des finances sous le règne précédent pouvoit conduire à une banqueroute générale. Il étoit d'autant plus atterré de cette idée, que cette banqueroute auroit au moins écrasé 40,000 familles, qui avoient placé tout leur bien dans les fonds publics; et quoique les ministres ne soient guère sensibles aux malheurs des peuples, ils le sont pourtant au blâme qui en retombe nécessairement sur eux. Le traité de Versailles, quoique peu avantageux à la France, subsistoit toujours. Mr de Maurepas avoit de plus à ménager la jeune Reine, soeur de l'empereur Joseph, et fille de Marie Thérèse, qui avec un peu de complaisance pouvoit d'un jour à l'autre gagner assez d'ascendant sur l'esprit du Roi son époux pour le gouverner entièrement; de sorte que ce vieux mentor d'un pupille qui n'avoit aucun caractère fixe, employoit tour à tour la prudence et la fermeté pour empêcher que le royaume ne tombât en quenouille. La France, d'un autre côté, toujours rivale de l'Angleterre, voyoit avec plaisir les troubles

spective les secours qu'ils poi
de l'amitié du Roi très-chrét

La cour de Londres nous
bleau tout différent de celui
de crayonner. C'est l'écossoi
verne le Roi et le royaume;
esprits malfaisans dont on p
qu'on ne voit jamais, il s'env
ses opérations des plus profon
émissaires, ses créatures sont
lesquels il meut cette machine
sa volonté. Son système po
des anciens Torys, qui sou
bonheur de l'Angleterre dem
jouisse d'un pouvoir despotiq
loin de contracter des alliance
sances du continent, la Grand

qu'étoit Carthage à ceux de Caton le censeur. Bute détruiroit en un jour tous les vaisseaux françois, s'il en étoit le maître et s'il pouvoit les rassembler. Impérieux et dur dans le gouvernement, peu soucieux sur le choix des moyens qu'il emploie, sa mal-adresse dans le maniement des affaires l'emporte encore sur son obstination. Ce ministre, pour remplir ses grandes vues, commença par introduire la corruption dans la chambre basse. Un million de livres sterlings que la nation paie annuellement au Roi pour l'entretien de sa liste civile, ne suffisoit qu'à peine pour contenter la vénalité des membres du parlement. Cette somme destinée pour l'entretien de la famille royale, de la cour, et pour les ambassades, étant annuellement employée à dépouiller la nation de son énergie, il ne restoit au roi George III, pour subsister et pour soutenir à Londres la dignité royale, que 500,000 écus qu'il tiroit de son électorat de Hanovre. La nation angloise, dégradée par son souverain même, n'eut depuis d'autre volonté que la sienne; mais comme si ce n'en étoit pas assez de tant de prévarications, le lord Bute voulut

verrons que les suites qu'eu
tisme, ne répondirent poi
Américains, qu'on n'avoit
pre, s'opposèrent ouverte
contraire à leurs droits, à
surtout aux libertés dont il
leur établissement. Un gou
seroit hâté d'appaiser ces
mais le ministère de Londr
tres principes; il suscita de
leries avec les colonies à l'
chands qui avoient le mon
1775. marchandises des Indes orie
lut les forcer d'acheter. La
lence de ces procédés ache
Américains; ils tinrent un c
phie, où renonçant au joug

rèrent libres et indépendans. Dès-lors voilà la Grande Bretagne engagée dans une guerre ruineuse avec ses propres colonies : mais si le lord Bute se montra mal-adroit dans la conduite de cette affaire, il le parut encore davantage dans l'exécution et lorsque la guerre commença. Il crut bonnement que 7000 hommes de troupes réglées étoit un nombre suffisant pour subjuguer l'Amérique ; et comme il n'avoit pas l'art de Newton dans les calculs, il s'y trompa toujours. Le général Washington, qu'à Londres on appeloit le chef des rebelles, remporta dès les premières hostilités quelques avantages sur les royalistes assemblés près de Boston. Le Roi, qui s'attendoit à des victoires, fut surpris de la nouvelle de cet échec, et le gouvernement se vit obligé de changer de mesures. Il étoit évident que le nombre des troupes en Amérique étoit trop foible pour remplir le dessein qu'on vouloit exécuter ; il falloit donc avoir une armée, quoiqu'on sentît toutes les difficultés qu'il y avoit à trouver ce monde, et à le rassembler. Les Anglois ont manqué de tout temps d'art et de souplesse dans leurs négociations ; attachés avec acharne-

comme bien au dessous d
subsides d'une autre puissa
vèrent en Allemagne des
obérés, qui prirent leur a
valut 12,000 hessois, 4000
hommes d'Anspach, autar
compter quelques centain
leur fournit le prince de W
la cour envoya 4000 hanovr
à Port-Mahon, pour en re
angloises, lesquelles furen
en Amérique. Toutes ces
sous les auspices du lord
frère l'amiral, comme nou
en son temps. Chaque ca
l'Angleterre 6 millions de li
36 millions d'écus. On com
dettes de la Grande Bretagn

fisoit pas pour soumettre les colonies ; ainsi l'on prévoyoit dès-lors que dans peu la dette nationale passeroit un milliard. La campagne suivante ne produisit aucun événement décisif, et les Américains se soutinrent contre le Lord Howe et tous les renforts qui l'avoient joint; mais vers la fin de l'année 1777 la fortune commença à se déclarer en faveur des colonies. Sur les ordres de la cour le général Bourgoyne partit du Canada avec 13,000 hommes, pour se rendre à Boston, selon le projet qu'on lui avoit donné à exécuter ; tandis que le Lord Howe, qui n'étoit informé de rien, s'étoit emparé de Philadelphie. Ce défaut de concert acheva de gâter les affaires; Bourgoyne, qui manquoit de chevaux pour le transport de ses vivres, et avoit entrepris une expédition impraticable relativement aux subsistances, fut obligé de se rendre prisonnier avec toutes ses troupes aux Américains qu'il croyoit subjuguer. Un événement de cette nature auroit autrefois soulevé toute la nation contre le gouvernement, et causé même une révolution ; il ne produisit alors qu'un léger murmure, tant l'amour des richesses l'emportoit sur l'amour

aux malheurs qui retomboit
il n'en devenoit que plus ai
tion de ses projets, et afin
riorité sur les Américains,
dans toutes les cours de l'Al
tirer le peu de secours qu'e
core lui fournir. L'Allemag
de la quantité d'hommes qu
pour les envoyer dans ces c
le roi de Prusse voyoit avec
pourvu de tous ses défenseu
cas où il surviendroit une nc
dans les troubles de 1756
Westphalie seules avoient as
avec laquelle on avoit arrê
les progrès de l'armée franç
son il chicana le passage des
ces qui en donnoient à l'An

de Magdebourg, celui de Minden, ou par le bas Rhin. Ce n'étoit qu'une foible revanche du mauvais procédé de la cour de Londres au sujet de la ville et du port de Danzic; toutefois le Roi ne voulut pas pousser les choses trop loin, une longue expérience lui avoit appris qu'on trouve une multitude d'ennemis dans le monde, et qu'il ne faut pas s'en susciter soi-même de gaieté de coeur. Voilà en gros l'idée qu'on peut se faire de l'Angleterre pendant le peu d'années dont nous nous sommes proposé de décrire les événemens. Nous la quitterons maintenant, pour présenter le résumé de ce que pendant la même époque il se passa de mémorable en Russie.

L'Impératrice de Russie sortoit de la guerre 1774.
qu'elle avoit faite aux Turcs, couverte de gloire par les succès que ses troupes avoient eus contre ses ennemis; mais l'Etat étoit presque épuisé d'hommes et d'argent, et la paix si mal assurée, que le grand Vizir déclara lui-même au prince Repnin, ambassadeur à la Porte, qu'à moins que le Chan de Crimée ne rentrât sous la domination de la Porte, et que l'impératrice de Russie ne restituât Kersch et

sent en présence l'une de l'a
des incursions où des trou
quoient en différens parage
noit de petits combats, don
ses sortirent toujours victor
cet état d'incertitude inquié
parce qu'elle étoit obligée d
mée sur les frontières de la
nir un gros corps à Kiow,
cas de nécessité à un corps
campés près de Bender, qui
sant la Pologne, pouvoient
ter vers la partie des provinc
l'autre bord du Niester; ain
paix ni la guerre, les dépense
étoient aussi grandes que si l
déclarée entre les deux puissa
de la cour de Péterbourg four

lement à l'histoire de ce temps. L'Impératrice 1773.
voyant que son fils, le Grand Duc, étoit en âge de se marier, délibéroit sur le choix de l'épouse qu'elle vouloit lui donner. Ce devoit être une princesse d'Allemagne, dont l'âge et la personne convinssent à son fils. Ce choix n'étoit pas indifférent pour la cour de Berlin, cette nouvelle liaison pouvant devenir favorable ou contraire à ses intérêts. L'Allemagne étoit alors stérile en princesses; il n'y en avoit que trois ou quatre, qui pussent être proposées, parce que les unes étoient trop âgées et les autres trop jeunes. Celles auxquelles on pouvoit penser, étoient une soeur de l'électeur de Saxe, une princesse de Wurtemberg trop jeune, et trois princesses filles du Landgrave de Darmstadt. La soeur aînée de ces princesses de Darmstadt étoit mariée au prince de Prusse; ainsi il y avoit tout à gagner, si une de ces princesses devenoit Grande Duchesse, parce que les noeuds de la parenté se joignant à ceux de l'alliance, ils sembloient annoncer que l'union de la Prusse et de la Russie seroit par là plus cimentée que jamais. Le Roi mit tout en oeuvre pour arranger les choses de la sorte,

scènes fâcheuses.

Il s'étoit élevé en même
chicanes à Varsovie sur les
puissances co-partageantes
logne. Les Sarmates, en s
ment, accusoient les Autri
siens d'en avoir étendu les li
delà de ce qui leur avoit
traités. Ces plaintes avoient
l'impératrice de Russie, do
plaudissant d'avoir donné
grands souverains, étoit
d'en fixer les limites. Pour
que pourroit avoir le mécon
pératrice, si on ne l'appaiso
Roi résolut d'envoyer le pr
bourg, sous prétexte de fair

sa cour. Il faut ajouter à ceci que le Roi s'étoit concerté avec la cour de Vienne pour que les deux puissances conservassent leurs possessions intactes, en laissant crier les Polonois et en tâchant d'appaiser la cour de Russie; mais le prince Kaunitz, attaché à sa politique, dans l'intention de brouiller les cours de Berlin et de Péterbourg, fit déclarer à cette dernière que l'Impératrice-Reine, par la seule envie d'obliger l'Impératrice de Russie, avoit résolu de rendre à la république de Pologne une partie du palatinat de Lublin, toutes les terres qui se trouvent au delà de la rive droite du Bug, la ville de Casimir et quelques autres morceaux encore qu'elle possédoit. Le prince Henri arriva donc à Péterbourg dans des conjonctures aussi singulières que fâcheuses. Il avoit à combattre les François, les Espagnols et les Autrichiens. A peine eut-il vu l'Impératrice que la Grande Duchesse vint à mourir en mettant au monde un enfant mort. Le Prince, qui se trouva présent à cette scène, assista l'Impératrice dans ces tristes circonstances autant qu'il dépendoit de lui; il prit un soin particulier du Grand Duc, atterré par un spectacle aussi nou-

Duchesse, et faisoit appréhende
sultât des suites fâcheuses ou pou
l'autre. L'Impératrice fut vive
du service que le prince Henri l
et depuis ce temps son crédit s'
en jour. Il en fit bientôt un t
L'Impératrice étoit dans l'inten
rier promptement son fils; le P
posa la princesse de Wurtembe
du Roi, qui fut aussitôt agréée. I
résolu que le prince Henri mèr
Duc à Berlin, où il verroit cette
les promesses se feroient; aprè
mèneroit en Russie, pour que
sent à Péterbourg. Le prince tro
ficultés pour éluder les restituti
lonois exigeoient du Roi. La c
avoit donné l'exemple de ces

duite. Cette affaire fut donc remise à la médiation de Mr de Stackelberg, ambassadeur de Russie en Pologne, et après s'être arrangé le mieux que l'on put, la cour de Berlin rendit à la république une partie du lac de Goplo, la rive gauche de la rivière de Drevenza et quelques villages aux environs de Thorn.

Nous ne rapporterons point ici en détail la réception du Grand Duc. Ce fut une fête perpétuelle depuis les frontières jusqu'à Berlin, où le luxe et le goût se disputèrent les honneurs qu'on rendit à cet illustre étranger. On ne croyoit point à Vienne que le Grand Duc viendroit à Berlin. Le prince Kaunitz, comptant sur le succès de ses manigances, étoit persuadé que sa cour ayant été la première à restituer quelques terrains aux Polonois, il avoit par cette complaisance irrémissiblement brouillé les cours de Berlin et de Péterbourg; et au moment qu'il pensoit préparer son triomphe, il apprend que le Grand Duc est à Berlin, qu'il épouse la princesse de Wurtemberg, et que l'intimité entre la Prusse et la Russie est plus grande que jamais. Mais si ce ministre avoit manqué son coup en Russie, il s'en étoit

assez stupides pour consen
ment de leurs États, sans
son valable pour l'autorise
Les autres puissances ne
La Russie avoit raison d'êt
sition de la cour de Vienn
parce que cette possession
fort de Chotzim, mettoit le
de disputer aux Russes le
toutes les fois qu'ils voudr
conquêtes soit en Moldavi
et même quand on auroit
troupes, les Autrichiens, n
wine, pouvoient les coupe
ces, ou du moins tenir la ba
res entre les Russes et les T
1774. jugeroient convenable à le
part les Autrichiens intrigu

la dernière paix avoit laissée entre la Porte et la Russie, et d'occasionner de nouvelles brouilleries. Les François souffloient également le feu de leur côté. Ces manoeuvres sourdes animèrent enfin le grand Seigneur, et occasionnèrent les déclarations au prince Repnin dont il a été fait mention, et cette espèce de guerre dans la Crimée, qui fut appaisée ensuite. Vienne étoit alors dans l'Europe le foyer des projets et des intrigues. Cette cour si altière, afin de parvenir à dominer sur les autres, portoit ses vues de tous côtés, pour étendre ses limites et pour engloutir dans sa monarchie les États qui se trouvoient situés à sa bienséance. Du côté de l'orient elle méditoit de joindre la Servie et la Bosnie à ses vastes possessions. Au midi, tenté de se saisir d'une partie des possessions de la république de Venise, elle n'attendoit que l'occasion de joindre Trieste et le Milanois au Tyrol par un démembrement qui étoit à sa bienséance. Ce n'en étoit pas assez; elle se promettoit bien après la mort du duc de Modène, dont un Archiduc avoit épousé l'héritière, de revendiquer le Ferrarois, possédé par les papes, et de dépouiller le Roi de Sardaigne

Danube couler presque toujo
nation. On supposoit outre
contraire à l'intérêt de l'Emp
réunir la Bavière et le Palatin
souverain, et comme cet hé
l'Électeur palatin trop puissan
que l'Empereur le prît pour l
en remontant le Danube, on
ché de Wurtemberg, auquel l
pensoit avoir des prétention
Toutes ces acquisitions auroie
une galerie, qui de Vienne en
aux autres la conduisoit jus
Rhin, où l'Alsace, qui avoit fa
partie de l'Empire, pouvoit
qui menoit enfin à la Lorrain
avoit été le domaine des anc
En nous tournant vers le se

pouvoit oublier la perte, et qu'elle se proposoit de recouvrer aussitôt qu'elle en trouveroit l'occasion. L'Empereur ne savoit pas cacher et voiler ses vastes desseins. Sa vivacité le trahissoit souvent. Pour en rapporter un exemple, il suffit de dire que vers la fin de l'année 1775 le roi de Prusse eut quelques forts accès de goutte consécutifs. Van Swieten, Ministre de la cour impériale à Berlin, supposa que cette goutte étoit une hydropisie formée, et flatté de pouvoir annoncer à sa cour la mort d'un ennemi qui long-temps avoit été redoutable pour elle, il manda hardiment à l'Empereur que le Roi tiroit vers sa fin, et qu'il ne passeroit pas l'année. Voilà toutes les troupes autrichiennes en marche; leur rendez-vous est marqué en Bohème, et l'Empereur attend plein d'impatience à Vienne la confirmation de cette nouvelle, pour pénétrer tout de suite en Saxe, et de là sur les frontières du Brandebourg, afin de proposer au successeur du trône l'alternative, ou de rendre tout de suite la Silésie à la maison d'Autriche, ou de se voir écrasé avant de pouvoir se mettre en défense. Toutes ces choses, qui se firent

l'armée autrichienne fut ras
pereur alors fit retourner t
dans leurs quartiers ordinai
près, savoir en 1777, l'Empe
incognito en France. Le
Paris et à Versailles ne cont
rer l'union des deux natio
coup plus de monde et d'a
XVI. Cela causa des jalou
françois, qui s'en cachoit à p
lut ensuite parcourir les prov
et peut-être que s'observant
capitale du royaume, il l
marques trop sensibles du c
voit en voyant de bons étal
nufactures ou de commerce,
pareilles, qui étoient auta
l'industrie nationale. Ces

la sagacité françoise. L'Empereur s'étoit distingué par sa politesse à la cour; mais se contraignant moins dans les provinces, il parut plutôt envieux qu'ami de la nation chez laquelle il se trouvoit, et perdit tout le crédit que sa gentillesse lui avoit acquis. D'autre part ce voyage fit un effet tout différent sur Joseph. Il avoit parcouru la Normandie, la Bretagne, la Provence, le Languedoc, la Bourgogne et la Franche-comté; toutes provinces, qui autrefois gouvernées par des souverains, quoique vassaux, avoient été par la suite des temps insensiblement incorporées dans la monarchie françoise. Ces objets, qui le frappoient vivement, occasionnoient la comparaison humiliante, selon lui, qu'il faisoit de cette masse réunie sous un chef, et du gouvernement germanique, dont à la vérité il étoit l'Empereur, mais dans lequel il se trouvoit des rois et des souverains assez puissans pour lui résister, même pour lui faire la guerre. S'il en avoit eu les moyens, il auroit voulu réunir incessamment toutes les provinces de l'Empire à ses domaines, pour se rendre souverain de ce vaste corps, et élever par ce moyen sa puis-

mort de l'électeur de Bavière devoir être prochaine, l'Em rien pour mettre l'Électeur nistres dans ses intérêts. I toujours attentif aux démarc Vienne, fut des premiers à stère. Cette cour étoit tr trop puissante pour être i leurs il faut connoître les j nemi, si l'on veut s'y oppo faits différens que nous venc la paix de l'Europe étoit m côtés; le feu couvoit sous l pouvoit en faire sortir des fl s'attendoit d'un moment à quée par les Turcs; si la g déclarée, il se commettoit d et d'autre. La dernière guer

en étoit presque épuisée, surtout à cause des ravages de Pugatschef dans la province de Casan, et de la destruction des mines qui dans ces contrées sont d'un rapport très-considérable.

A Vienne un jeune Empereur, dévoré d'ambition, avide de gloire, n'attendoit qu'une occasion pour troubler le repos de l'Europe. Il avoit deux généraux, Lascy et Laudon, qui s'étoient acquis de la réputation dans la guerre précédente. Son armée étoit mieux entretenue et sur un meilleur pied qu'elle ne l'avoit jamais été. Il avoit augmenté le nombre des canons de campagne et l'avoit porté jusqu'à deux mille. Ses finances, qui se ressentoient encore des frais immenses de la dernière guerre, n'étoient pas sur un pied tout-à-fait solide. On évaluoit les dettes de l'Etat à 100 millons d'écus, dont on avoit réduit les intérêts à 4 pour cent; mais le peuple étoit surchargé des plus durs impôts; chaque jour on en ajoutoit de nouveaux; et malgré tout l'argent qu'à force de presser les provinces on rassembloit à Vienne, en déduisant la dépense fixe et couchée sur l'ordre du tableau il ne restoit à l'Impératrice-Reine que deux millions dont elle pût

consolidé son crédit tant en H
nes, de sorte que si la cour
de recourir à de nouveaux em
voit se flatter de trouver de n
ces. Ajoutez à ce crédit si bi
mée de 170,000 hommes tou
et tout lecteur conviendra qu
alors une puissance plus form
voit jamais été celle des Emp
sans en excepter Charles-Qui

La France, telle que nous
étoit bien déchue, si nous cc
politique présent à ce qu'il ét
les années de Louis XIV. Il s
condité epuisée n'eût plus la
d'aussi grands génies que ce
alors. Ecrasée par le poids d
elle en étoit sans cesse au

comme un adepte; on vouloit qu'il fît de l'or, et quand il n'en fournissoit point à proportion des besoins, on le chassoit aussitôt. On fit enfin choix du Sr Necker, tout calviniste qu'il étoit. On espéroit peut-être qu'un hérétique, maudit pour maudit, en faisant un pacte avec le diable fourniroit les sommes nécessaires aux vues du gouvernement. L'Etat entretenoit 100,000 hommes de troupes réglées et 60,000 de milices. Ses ports étoient dégarnis de vaisseaux. Mr de Maurepas se servit du temps où l'Angleterre faisoit si mal à propos la guerre à ses colonies, pour relever la marine françoise. On travailla dans tous les chantiers dès l'année 1776. Trente six vaisseaux de ligne étoient déja construits, et dès l'année 1778 le nombre en étoit augmenté et montoit à 66, sans compter les frégattes et les autres bâtimens. Les îles et les colonies d'Amérique étoient toutes bien fournies de troupes. Peut-être n'avoit-on pas eu la même attention pour les possessions françoises des Indes orientales. Tant de mesures préalables auroient dû ouvrir les yeux aux Anglois; elles leur pronostiquoient une prochaine rupture avec la France, s'ils avoient

ber comme un faucon sur sa p
ger sur la grande Bretagne d
lui avoit causés durant la gue
et en général on ne pouvoit r
portant en Allemagne, ni dan
rope, sans se concerter ou
cette puissance.

L'Angleterre, comme nous l
sous le joug des Torys, acca
engagée dans une guerre rui
mentoit les dettes nationales
d'écus par an; pour frapper s
son bras gauche, elle épuisoi
sources et s'acheminoit à gra
décadence. Ses ministres accur
tes; la principale consistoit à
que une guerre dont il ne pou

raison avec tout le monde; nous en exceptons les François, perpétuels ennemis de l'Angleterre; mais la cour de Londres étoit également mal avec l'Espagne au sujet des chicanes qui s'étoient élevées entre ces nations pour l'île de Falkland; et depuis la mort du dernier roi de Portugal, l'Angleterre avoit entièrement perdu l'influence qu'elle avoit dans ce royaume. Ses procédés hauts, durs et despotiques à l'égard du gouverneur de St Eustache lui avoient fait perdre l'amitié et la confiance des Provinces unies. Le roi d'Angleterre, en qualité d'électeur de Hanovre, avoit mécontenté la cour de Vienne, en lui refusant des passeports pour des chevaux de rémonte, que l'on accorde toujours en pareils cas. Il avoit indisposé l'impératrice de Russie. Depuis l'aventure de sa soeur la reine Mathilde, l'inimitié du Danemarck étoit manifeste. Le roi de Prusse avoit encore plus de griefs que les autres. Il pouvoit reprocher au roi d'Angleterre la paix conclue avec la France, par laquelle l'Angleterre abandonna la Prusse, et toutes les manigances mises en jeu pour le déposséder du port de Danzic. L'Angleterre ne pouvoit donc

nouvelles. La balance de son
étoit défavorable; elle ne recev
sides de la France; aussi avoit
moyens de se défendre, et se tr
d'état d'attaquer personne. Le
une bonne flotte et 30,000 sol
blesse le mettoit presque de
Suéde. Le roi de Sardaigne se
garotté par l'alliance de la F
triche; il ne pouvoit rien
ne pouvoit figurer qu'avec
allié puissant, de sorte que
tuel des choses on ne devoit
dessus de la Suède et du Dan
logne, pleine de têtes remuan
n'entretenoit que 14,000 hom
ces n'étoient pas même suffisa
en action ce petit nombre

trefois les Proconsuls romains gouvernoient les provinces de l'empire. Il ne s'agissoit donc point réellement de ce qu'on pensoit ou projetoit à Varsovie; il suffisoit de savoir ce qu'on avoit résolu à Péterbourg, pour porter son jugement sur la Pologne.

La Prusse avoit joui de quelque tranquillité pendant cette paix; attentive aux projets que forgeoient ses voisins, mais ne se mêlant directement d'aucune affaire, elle s'étoit appliquée principalement à rétablir ses provinces ruinées. La population avoit pris des accroissemens considérables; les revenus de l'Etat se trouvoient augmentés de plus d'un quart de ce qu'ils étoient en 1756; l'armée étoit entièrement rétablie, et depuis l'année 1774 le Roi entretenoit 186,000 hommes, bien disciplinés et qu'il pouvoit mettre en action d'un jour à l'autre. Ses forteresses étoient pour la plupart achevées et en bon état, ses magasins remplis pour une campagne, et il avoit des sommes assez considérables en réserve pour soutenir seul la guerre pendant quelques années. La Russie étoit l'unique alliée de la Prusse. Cette liaison auroit été suffisante, si l'on n'avoit pas eu

donnoient les vues ambitieuses
faisoient pronostiquer avec cer
mier événement inattendu l'
volcan auroit lieu. Il s'étoit
troubles dans l'Empire à l'occa
tion de la chambre impériale
tribunal de justice ayant très-i
pli ses fonctions, occasionn
nombre de princes qui souffr
varications. La cour de Vienn
ou de chasser les coupables,
créatures,) s'obstinoit à les sou
Prusse et le roi d'Angleterre, c
avec un parti considérable, c
Autrichiens à céder sur plusie
de quelque côté qu'on jetât se
yoit la tranquillité de l'Euro
d'être troublée. Pour ne poin

étoit nécessaire que la Prusse s'entendît avec d'autres puissances, et quelle sût au vrai dans quelles dispositions se trouvoit la France. Les anciennes liaisons de la cour de Berlin et de celle de Versailles étoient rompues depuis l'année 1756. La guerre qui se faisoit alors, l'enthousiasme des François pour l'Autriche, les efforts qu'ils firent pour écraser le roi de Prusse, (expression qu'ils avoient souvent employée,) enfin l'animosité qui s'en étoit ensuivie, n'avoient pas rapproché les esprits. Ces sortes de plaies sont trop douloureuses pour pouvoir se consolider promptement. Après la paix de 1763 l'animosité se tourna en froideur; ensuite la cour de Berlin s'unit par des traités à celle de Péterbourg, et comme l'impératrice de Russie n'aimoit pas la France, le roi de Prusse ne pouvoit alors, s'il vouloit ménager son unique alliée, se rapprocher trop des François. Ce fut par cette raison que Mr de Guines, créature de Choiseul et ministre de la cour de Versailles à Berlin, put d'autant moins pousser avec succès ses négociations, que dès l'année 1770 les affaires de Pologne commençoient à s'agiter, et que le Roi ne pouvoit en même temps être

toute intimité avec la cour d
interdite. Outre ces obstacles
d'exposer, il y avoit de plus l
sistoit entre la France et l'Au
toit des entraves encore plus
toute liaison qu'on auroit pu
la France; vu qu'aussi long-te
subsistoit, elle ne pouvoit sans
trer dans les vues de la cour
comme vers l'année 1777 tou
la Pologne furent terminées,
de la politique présentoit des
velles; qu'outre cela un nou
tres ministres gouvernoient l
dès-lors moyen de rapproc
Pétersbourg et de Versailles, l
mes acteurs ne subsistoient
ment de l'impératrice de Ru

# MÉMOIRES
## DE
# LA GUERRE DE 1778.

# MÉMOIRES

## *De la guerre de* 1778.

Après avoir exposé comment se fit le partage de la Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, nous crûmes que ce seroit le dernier événement remarquable du règne du Roi; cependant le destin, qui se joue de la prévoyance humaine, en ordonna autrement. La mort soudaine d'un Prince, qui ne paroissoit ni apparente, ni prochaine, troubla subitement la tranquillité dont jouissoit l'Europe. L'Electeur de Bavière prend la petite vérole, et la nouvelle de son décès arrive lors même que celle de sa guérison rendoit l'espérance à tous ceux qui s'intéressoient à sa conservation. Dès-lors la guerre devint presque inévitable; car l'on fut instruit que la cour impériale et le jeune Empereur Joseph avoient formé le projet d'envahir la Bavière à la mort de l'Electeur.

morte sans lignée, ce prétext
servir. La cour impériale n'a
ni légitime, ni apparente su
servit de certains anciens
droits de suzeraineté qu'
comme roi de Bohême sur
vière. Elle avoit d'avance ga
stres de l'Electeur palatin et
auquel elle promit des étal
geux pour ses enfans natur
leur sacrifiat ses successeurs
desquels étoit le duc de Deu
prit-on à Vienne la mort de l'
que le conseil s'assembla; l'
d'envahir la Bavière; l'Impé
sentit avec répugnance à u
violente, ou plutôt elle se l
persuasion du prince Kauni

l'Europe consternée ou léthargique n'oseroit pas traverser l'Empereur dans une entreprise aussi hardie que décisive. D'abord 16 bataillons, 20 escadrons et 80 canons se mettent en marche. L'Electeur palatin, qui étoit à Munich, pâlit à cette nouvelle; et il signe une convention, en abandonnant les deux tiers de la Bavière aux désirs des Autrichiens. Cette action violente se répandit partout. L'Empereur s'étoit trop découvert pour que l'Europe ne jugeât pas de ce qu'annonçoit de suites une ambition aussi forte. Dans ce moment de crise il falloit prendre un parti, ou celui de s'opposer avec vigueur à ce torrent, qui alloit se déborder, si rien ne l'arrêtoit, ou il falloit que tout prince de l'Empire renonçât aux privilèges de sa liberté, parce qu'en demeurant dans l'inaction, le corps germanique sembloit approuver tacitement le droit que l'Empereur vouloit s'arroger de disposer despotiquement des successions qui viendroient à vaquer; ce qui tendoit au renversement général des lois, des traités, des confraternités et des privilèges qui assuroient les possessions de ces princes. Toutes ces funestes conséquences n'avoient point échappé à

la pénétration du Roi ; mais avant que d'en venir aux remèdes violens, il y avoit des arrangemens préalables à prendre ; il falloit que le prince de Deuxponts protestât contre le traité de Munich ; que la Saxe réclamât l'assistance du Roi pour sa succession allodiale ; mais surtout que l'on pressentît les cours de Versailles et de Péterbourg, afin de pénétrer leur façon de penser, et d'être sûr à quoi on pouvoit s'attendre de leur part. L'Electeur de Saxe s'adressa le premier au Roi, après s'être vainement adressé à la cour de Vienne, dont la hauteur ne daigna pas même l'honorer d'une réponse, parce qu'ayant presque entièrement dépouillé l'Electeur palatin, ce prince se trouvoit hors d'état de satisfaire la Saxe sur ce qu'elle exigeoit de la succession allodiale. La cour de Vienne, qui d'autre part agissoit avec plus de précipitation que de prudence, avoit négligé de s'assurer du Prince de Deuxponts, légitime successeur de l'Electeur palatin, dont l'accession étoit absolument nécessaire pour rendre le traité de Munich valable. Elle avoit de plus traité cette affaire avec si peu de secret et de ménagement, que toutes

toutes ses démarches étoient connues depuis dix ans qu'elle couvoit ce projet. C'est ce qui engagea le Roi à envoyer le comte de Goertz incognito à Munich, où il arriva à point nommé, pour arrêter le prince de Deuxponts au bord du précipice où il alloit s'abymer. Le comte de Goertz lui représenta qu'il ne gagneroit rien en ratifiant le traité de son oncle, au lieu qu'en protestant contre l'illégalité de cet acte, il conservoit l'espérance de se faire restituer une partie du cercle de Bavière, que l'électeur Palatin avoit abandonnée à l'Autriche. La force de la vérité se fit sentir à ce jeune prince et sa protestation parut peu de temps après; il écrivit en même temps au Roi, pour lui demander son appui et son assistance. Dès lors cette affaire commença à prendre une forme régulière. La cour de Berlin, chargée des intérêts de l'électeur de Saxe et du prince de Deuxponts, trouva des motifs suffisans pour entamer une négociation avec la cour de Vienne touchant la succession de la Bavière. C'étoient des escarmouches politiques, qui donnoient le temps de s'instruire foncièrement du parti que la France prendroit, et de ce qu'on pensoit

à ces prétentions; l'on ra
formels du traité de Westp
cette succession; enfin l'on
périale dans des embarras d'
qu'étant surprise par la mo
lecteur de Bavière, elle avoi
pour donner à son usurpati
parentes, qui pussent en i
défenses furent-elles si foibl
qu'on les réfuta facilement.
plus grandes affaires, le R
gêné par la position actuel
prépondérantes que par cel
La France étoit liée à l'Autri
Versailles; s'étoit-elle arra
l'Empereur? Ce prince lu
des possessions en Flandre, no

traité de Versailles? Enfin dans les démêlés qui s'annonçoient, demeureroit-elle neutre, ou bien assisteroit-elle l'Autriche? Il étoit de la dernière importance d'avoir des notions sûres sur tous ces points, pour ne point se précipiter dans une entreprise, sans en prévoir les suites. Tous ces points furent développés successivement à Versailles; l'on connut que le ministère désapprouvoit intérieurement la conduite des Autrichiens; que par ménagement pour la reine de France, fille de Marie Thérèse, on ne se déclareroit point contre l'Empereur, mais aussi qu'on ne se départiroit pas de la garantie de la paix de Westphalie. Cela vouloit dire que la France se proposoit de conserver la neutralité; ce qui paroissoit un bien petit rôle pour une aussi grande puissance, qui du temps de Louis XIV avoit fixé les yeux de l'Europe étonnée: mais bien des raisons motivoient cette conduite. Le poids des dettes énormes dont le royaume étoit chargé, et qui en l'augmentant menaçoit d'une banqueroute générale; l'âge de Mr de Maurepas, qui touchoit à son seizième lustre; l'éloignement que la nation françoise avoit pour une guerre

en Allemagne, fortifié par le peu de réputation que les armées françoises avoient acquise dans leurs dernières campagnes contre les alliés que le prince Ferdinand de Bronswic commandoit; les engagemens que la France avoit pris avec les colonies angloises de l'Amérique, qui l'obligeoient à soutenir leur indépendance, et cela dans un moment où elle avoit résolu de déclarer par mer la guerre à la Grande Bretagne. Pour armer tant de vaisseaux l'on travailloit dans tous les chantiers. Tout l'argent que l'industrie pouvoit ramasser, étoit destiné pour la flotte, et il ne restoit rien pour d'autres opérations. Cet état d'impuissance n'empêchoit pas le ministère de voir avec chagrin les pas audacieux du jeune Empereur pour s'acheminer au despotisme. Il faisoit de la Bavière une galerie pour s'approcher de l'Alsace et de la Lorraine; il se frayoit en même temps un chemin en Lombardie, projet dont le roi de Sardaigne appréhendoit le contrecoup, et dont il portoit des plaintes amères en France. Toutes ces différentes idées, tous ces motifs résumés mettoient le ministère de Versailles dans des sentimens favorables pour le roi de Prusse,

parce qu'il étoit bien aise que quelque puissance que ce fût s'opposât à l'ambition démésurée d'un jeune Prince qui pouvoit pousser ses projets d'agrandissement bien loin, s'il n'étoit arrêté au commencement de sa course. La France demeuroit dans une espèce d'apathie, et elle voyoit en même temps les deux plus puissans princes d'Allemagne s'affoiblir réciproquement.

Telles étoient les dispositions de la cour de Versailles, sur lesquelles on pouvoit compter. Il restoit à pénétrer avec le même soin quelles étoient les vues et les sentimens de la cour de Péterbourg. L'impératrice de Russie étoit l'alliée du roi de Prusse; mais elle se trouvoit à la veille d'une nouvelle guerre avec la Porte, ce qui devoit la gêner, en lui ôtant les moyens de remplir ses engagemens envers la Prusse. Il étoit facile de prévoir que les Autrichiens mettroient la ruse en oeuvre, pour accélérer les hostilités entre les Russes et les Turcs; c'étoit une diversion, qui en occupant ailleurs la cour de Péterbourg, l'empêcheroit de fournir des secours aux Prussiens, et donneroit par conséquent beau jeu aux vastes desseins de l'Empe-

sances s'en chargea, et l'on v
ces mémoires que ses soins
effet. La négociation des I
dée par un fléau épouvantab
maligne qu'à l'ordinaire a
Constantinople, où elle fit d
et en pénétrant dans l'in
obligea le grand Seigneur
une de ses maisons de pla
distance de la capitale. U
générale inspira à cette nat
plus pacifiques; elle rallent
et inquiet de Hassan Bacha,
la Porte, qui étoit le vrai
guerre que le Grand-Seigne
la Russie; ce qui applanisse
insinuations pacifiques des I

surmonter, pour que tout fût applani. Ces difficultés venoient des ministres de Russie, qui avoient peu ou point d'idée du système germanique. Néanmoins la cour de Peterbourg fut convaincue de l'injustice des procédés de l'Empereur, et comprit que ce prince, qui ne devoit être que le chef de l'Empire, aspiroit à s'en rendre le despote.

On négocioit donc ainsi dans toutes les cours de l'Europe, tandis qu'à Vienne on s'appercevoit par les mémoires que le baron de Riedesel présentoit au nom de la Prusse, que touchant la succession de Bavière on raisonnoit à Berlin sur des principes tout opposés à ceux de la cour impériale. Cette cour en conçut des soupçons, et se doutant que les choses pourroient en venir à une brouillerie ouverte, dès le commencement de Mars elle résolut de rassembler ses forces en Bohème. Les ordres furent donnés aux régimens d'Italie, à ceux de Hongrie et à ceux de la Flandre, de hâter leur marche pour s'y rendre. Or dès qu'une armée aussi nombreuse s'assemble sur les frontières d'une province, la sureté de l'état exige qu'on se mette également en force, pour ne

portée de joindre prompt
au cas que l'Empereur ten
vasion en Saxe. L'autre a
laquelle le Roi avoit rés
avoit son rendez-vous en
partit de Berlin le 4 d'A
d'où elle se rendit à Fra
troupes de Silésie arrivèr
Cela formoit un corps de
avec lesquels il falloit étab
pour attendre que les Prus
niens, et ceux de la Marche
le temps de les joindre.
prépara un camp retranch
Glatz sur les hauteurs de
la gauche étoit flanquée pa
forteresse et couverte par

Tandis qu'on s'occupoit de ces préparatifs, arriva un courrier de l'Empereur, chargé de lettres pour le Roi. *) Elles contenoient de ces lieux communs vagues sur le désir de maintenir la paix et de mieux s'entendre. Le Roi y répondit avec toute la politesse convenable, insinuant à l'Empereur, qu'en limitant ses prétentions sur la Bavière il étoit maître de conserver la paix, et que sa modération lui feroit plus d'honneur que ne pourroient faire les plus brillantes conquêtes. Bientôt le courrier revint avec une autre lettre, dans laquelle l'Empereur voulut justifier ses droits. Elle fut réfutée par des argumens tirés du droit féodal, des pactes de famille, et du traité de Westphalie; enfin un troisième courrier succéda aux précédens; l'Empereur, faisant semblant de se relâcher, proposoit une négociation qui fût confiée au comte de Cobenzl, ministre de Vienne à Berlin. Le Roi comprit bien que l'Empereur vouloit gagner du temps, pour assembler toutes ses troupes en Bohème, pour fortifier tous les postes qu'il prétendoit occuper,

*) La copie de ces lettres se trouve à la fin de ces mémoires.

cile de prévoir quelle en s
trichiens étalèrent toutes l
ves, qui furent réfutées d'u
par les ministres prussiens ;
Vienne voulût se désister
de ses usurpations ; enfin
plaidoirie infructueuse, l'
*timatum*, que si les Autrichi
pas à restituer la plus gra
vière à l'électeur Palatin,
fus pour une déclaration c
que désiroit l'Empereur ; il
indépendant de l'Impérat
commandement des armée
espéroit d'obtenir par ses s
paru par la suite des événe

Dès le 4 de Mai les armées, tant celle de Silésie que celle de Saxe, étoient formées; la négociation de Berlin se rompit le 4 Juillet, et le 6 toutes les troupes se mirent en marche. Pour mieux cacher ses desseins, l'armée de la Silésie cantonnoit dans une espèce de coude depuis Reichenbach, Frankenstein jusqu'à Neisse. Par cette position il étoit impossible que l'ennemi pût deviner si les forces du Roi se porteroient vers la Moravie, ou en Bohème. L'armée impériale avoit un corps de 30,000 hommes en Moravie, commandé par le prince de Teschen. Ce corps étoit retranché près de Heydepiltsch sur les bords de la Mora, pour couvrir Olmutz. L'armée de l'Empereur étoit derrière l'Elbe dans des fortifications inexpugnables, depuis Koenigsgraetz jusqu'à la petite ville d'Arnau. Le corps du maréchal de Laudon, de 40 à 50,000 hommes, garnissoit les postes de Reichenberg, Gabel et Schlukenau vers la Lusace; le gros de son monde étoit entre Leutmeritz, Lowositz, Dux et Toeplitz. Le projet de campagne que le Roi avoit formé, étoit bien différent de celui qu'il lui fallut exécuter. Il se proposoit de porter la guerre

hommes derrière la Morava
par où l'on gagnoit le pont
trouve, l'on coupoit l'armée
les vivres qu'elle tiroit de
faisant de là des incursion
obligeoit la cour pour sa pro
une partie de ses troupes à
nube pour couvrir la capi
l'affoiblissement des armées
donné beau jeu au prince
cilité toutes les opérations

Quelque avantageux qu
Roi fut obligé de s'en désis
suivantes: en premier lieu
laissèrent qu'environ 10,00
ravie; le reste, commandé
schen, joignit l'Empereur
Il résultoit de là que si le

l'Empereur, portée à 80,000 combattans, auroit tenté une diversion dans la basse Silésie, contre laquelle les troupes, dont on destinoit le commandement au général Wunsch, auroient été trop inférieures en nombre pour y pouvoir résister; ce qui auroit mis le Roi dans l'obligation d'abandonner l'offensive dans la haute Silésie, pour courir défendre le comté de Glatz ou les montagnes de Landshut: en second lieu, la raison principale qui détermina pour l'entrée en Bohème, fut que l'électeur de Saxe craignoit que les Autrichiens ne fissent une invasion dans ses états, et ne prissent Dresde, avant que les Prussiens pussent arriver à son secours. Il falloit empêcher l'Empereur d'exécuter ce dessein au cas qu'il l'eût conçu; car il en auroit résulté que l'électeur de Saxe accablé auroit pu être forcé à changer de parti, ou au moins qu'au lieu d'établir le théatre de la guerre en Bohème, on l'auroit par mal-adresse établi en Saxe. Il fallut donc que le Roi entrât en Bohème avec ses forces principales, pour se présenter vis-à-vis de l'Empereur, et l'empêcher de renforcer le corps du maréchal Laudon, qui sans secours étoit trop foible pour

Werner que l'on charg
ment, avec environ 10,
comment le projet sur
L'armée de Silésie entr
Glatz; l'avant-garde occu
du Raschberg, d'où elle
le reste de l'armée suivai
7 Juillet le Roi fit une
tête de 50 escadrons de dr
Pour qu'on se fasse un
sition de l'ennemi, il faut
chiens avoient assez bien f
nigsgraetz pour qu'au mo
un siège de quelques sem
buoit principalement le cc
de l'Elbe, au moyen duq
des inondations difficiles
faisoit l'appui de la droite

un corps de grenadiers et quelque cavalerie dans des ouvrages qui ressembloient plutôt à une ville fortifiée qu'à des retranchemens de campagne. De Semonitz à Schurz s'étendoit un autre corps environ de 30,000 hommes, couverts par des fossés de 8 pieds de profondeur, de 16 de large, bien fraisés et palissadées, et par surcroît entourés de chevaux de frise qui lioient ensemble les ouvrages séparés; plus loin s'élevoit la hauteur de Kukus, qui commandant ces bords-ci de l'Elbe s'étend de colline en colline par Koenigssaal vers Arnau; d'où cette chaîne de montagnes aboutit à Hohenelbe, où elle se joint et se confond avec les montagnes que l'on nomme le Riesengebirge. Tous les passages de l'Elbe étoient défendus par de triples redoutes. L'ennemi avoit fait des abatis d'arbres aux sommets de ces montagnes couvertes de bois, derrière lesquels campoient 40 bataillons de la réserve, pour porter de prompts secours aux lieux que les Prussiens auroient la témérité d'attaquer, au cas qu'il fût possible d'emporter successivement ce nombre de redoutes et d'ouvrages munis de 1,500 canons en batterie. Ajoutez à tant de difficultés la plus

en d'autres lieux que ceux déjà établis. L'ennemi s'é attaché à fortifier ces pass abondance d'ouvrages ren praticable.

Quelque imposant que camp formidable, on se fla les premiers jours de gag qu'on ne pouvoit emporte avoit dessein d'opposer à l autrichienne campée entre un corps de troupes capabl spect; on le destinoit en n de fausses attaques d'un cô Hermannitz et de l'autre sui que le gros de l'armée se gli de Sylva, passeroit la nuit l Werdeck, enfileroit le ch

étant les plus hautes, dominoient toute la contrée, & le camp même de l'ennemi. S'il avoit été possible aux Prussiens de s'y établir, ils coupoient l'aile droite des impériaux de l'aile gauche, les obligeoient à combattre à leur désavantage, ou bien à se retirer plus honteusement encore. En conséquence de ce projet le Roi se campa à Welsdorf avec 25 bataillons seulement et 60 escadrons. C'étoit-ce corps qui devoit masquer les mouvemens de la grande armée. Celle-là demeura dans le poste de Nachod, d'où il étoit plus facile de la faire manoeuvrer, soit sur la droite, soit à la gauche principalement de cette avant-garde. Comme il étoit nécessaire de reconnoître exactement la position de l'ennemi, pour s'assurer si le plan dont nous avons parlé pouvoit s'exécuter, ou s'il étoit de nature à être rejeté, l'on déguisa les reconnoissances sous différens prétextes apparens; tantôt on donnoit l'alarme à quelque quartier de l'ennemi, quelquefois on engageoit des escarmouches avec ses postes avancés; le plus souvent on fourrageoit sous son canon. Ce fut dans les différentes occasions que fournirent ces petites opérations de guerre, qu'en

obstacles insurmontables
avoit formés, mirent le Roi
renoncer, pour imaginer
La distribution des troupes
qu'on pouvoit exécuter le
pouvoit à la longue deveni
contentoit d'un si foible co
à toutes les forces de l'Emp
tion de l'armée fut donc cha
formèrent le camp de Wel
général Bulow fut placé a
lons et 30 escadrons à Si
Falkenhayn au défilé de
étoit derrière l'armée; le gé
80 bataillons à Nachod,
convois de l'armée, et le g
18 bataillons et 30 escadrons
droite de l'armée à Pilnika

tion étoit assurée avec l'armée du Roi par la forêt de Sylva, où les Prussiens avoient des postes.

Tandis que ces mouvemens se faisoient en Bohème, et que l'armée de l'Empereur étoit si occupée d'elle-même, que la crainte d'être attaqué d'un moment à l'autre, écartoit toute pensée de détacher vers le maréchal Laudon, le prince Henri gagna Dresde sans opposition; de là il poussa des détachemens en Bohème à la rive gauche de l'Elbe; mais par une manoeuvre assez leste, quoique difficile, il se porta en Lusace, laissant le général Platen à la tête d'environ 20,000 hommes pour couvrir Dresde; et 18,000 Saxons s'étant joints à ses troupes, ce prince se porta en Bohème par différens corps, qui tournant et attaquant les détachemens que l'ennemi avoit à Schlukenau, Rumbourg et Gabel, les dépostèrent et leur prirent 1500 hommes et 6 canons. S. A. R. fit fortifier les environs de Gabel, dont la défense fut confiée aux Saxons, et s'avança avec le gros de l'armée à Nimes, où elle se posta dans un camp d'une forte assiette. Ce coup, auquel les impériaux n'étoient point préparés, dérangea tout le

prit Leutmeritz, s'avança
et poussa son avant-gar
qui n'est qu'à trois milles
et la consternation se r
grande ville ; la première
rassemblée, se sauva, et
ques jours comme déserte
don ayant, comme no
abandonné toute la rive
se crut en sureté qu'à Mu
Jung-Bunzlau ; et comm
tout à craindre pour l'ai
le maréchal de Laudon g
mens tout le cours de l
entre des rochers, ou ent
la haute Silésie les Prus
dans leur camp de Heyde
de dragons impériaux et

Ce fut dans ces circonstances, où la guerre étoit bien décidée, où les Prussiens avoient déjà quelques avantages, où dans le royaume de Bohème quatre grandes armées étoient en action les unes contre les autres, qu'arriva à Welsdorf un étranger, qui s'annonçant Secrétaire du prince Gallizin, ministre de Russie à Vienne, demande à parler au Roi. Ce soi-disant secrétaire étoit le Sr Thugut, ci-devant ministre de l'Empereur à Constantinople. Il étoit chargé d'une lettre de l'Impératrice-Reine pour le Roi. Nous nous contentons d'en rapporter la substance: l'Impératrice témoignoit son chagrin des brouilleries et des troubles qui venoient de naître; l'appréhension qu'elle avoit pour la personne de l'Empereur; le désir de trouver des tempéramens propres à concilier les esprits, en priant le Roi d'entrer en explication sur ces différens sujets. Le Sr Thugut prit ensuite la parole, et dit au Roi qu'il seroit facile de s'entendre, si l'on y procédoit de bonne foi. L'intention des Autrichiens étoit de gagner ce prince par des offres si avantageuses, qu'elles le fissent désister de l'appui qu'il prêtoit à l'électeur Palatin. Pour cet effet Thugut l'assura que sa

lenbourg, si le Roi le ju
intérêts. Le Roi lui répoi
loit et confondoit ensemble
voient aucune connexion,
légitime et incontestable sui
l'usurpation de la Bavière
États avec l'intérêt de l'E
brassoit la cause; que si l'o
il étoit nécessaire que sa cc
partie de la Bavière, et qu'
pour qu'à l'avenir des act
aussi violent ne troublassen
corps germanique, en ébra
fondemens; et qu'à l'égard
étoit bien éloigné de forcer
que à troquer ses États con
enfin que si un troc pareil
que ce fût de bon gré ou

balement, il vouloit bien, pour donner à l'Impératrice des preuves évidentes de ses dispositions pacifiques, minuter quelques articles principaux, qui pourroient servir de base au traité qu'on se proposoit de faire. Thugut s'offrit pour secrétaire; mais le Roi, qui ne se fioit ni à son style, ni à ses intentions, les coucha lui-même par écrit. Certainement l'Impératrice Reine auroit bien gagné en les acceptant. La cour de Russie ne s'étoit point encore déclarée: la France conseilloit à l'Autriche de faire la paix; mais ses avis avoient peu d'influence sur l'esprit ardent du jeune Empereur, et sur le génie impérieux du prince Kaunitz.

Voici le résumé de ce projet: l'Impératrice rendra la Bavière à l'électeur Palatin, à l'exception de Burghausen, des mines, et d'une partie du haut Palatinat; le Danube sera libre; Ratisbonne ne sera plus bloquée par la possession de Stadt-am-Hof; la succession de ce pays sera assurée aux héritiers légitimes de la Bavière; l'électeur de Saxe obtiendra du Palatin une somme d'argent pour les allodiaux, et la cour impériale lui cédera les droits qu'elle prétend avoir sur tous les fiefs situés en Saxe; le

présent traité. Thugut part
cette pièce ; il revint ensuite
de propositions insidieuses
Kaunitz l'avoit muni. Le R
forme que prenoit cette n
n'étoit pas de nature à pou
lui convenoit pas d'ailleurs
Thugut ; ainsi il l'envoya au
nau, pour étaler ses talen
Finck et le Sieur de Herzbe
qui l'expédièrent infructueus
quelques jours après. Tout
dans cette négociation fut
ministres de la France et de l
convaincus des procédés d
Prusse, ils ne se laissassent p
les fausses expositions que le
ministres de Vienne. L'Imp

dont elle connoissoit l'ambition à la tête de ses troupes, lui faisoit craindre la perte ou l'affoiblissement de son autorité; mais elle étoit mal secondée par son ministre le prince Kaunitz, qui par des vues assez communes aux courtisans s'attachoit plutôt à l'Empereur, dont la jeunesse ouvroit une perspective plus brillante à la famille de ce ministre que l'âge avancé de l'Impératrice. Le sort des choses humaines est d'aller ainsi; de petits intérêts décident des plus grandes affaires. L'Empereur, instruit de la négociation du Sr Thugut, en fut furieux; il écrivit à sa mère, que si elle vouloit faire la paix, il ne retourneroit jamais à Vienne, et s'établiroit à Aix-la-Chapelle, ou dans quelque lieu que ce pût être, plutôt que de s'approcher jamais de sa personne. L'Impératrice avoit fait venir le Grand duc de Toscane, quelle envoya aussitôt à l'armée, pour qu'il adoucît l'Empereur son frère, et lui inspirât des sentimens plus pacifiques. L'effet de cette entrevue fut de brouiller les deux frères, qui jusqu'alors avoient vécu en très-bonne intelligence.

Après avoir rendu compte de cette négociation et de tout ce qui s'y rapporte, il est

avoit des troupes vers Hol
montagnes. Le général A
nous l'avons dit, étoit dé
droite du camp aux villag
Kottwitz, eut ordre d'en
Langenau, et de s'y porte
faire un rapport exact de
couvert. Il vit d'abord u
rière Neuschloss, et plus lo
deux bataillons campés s
couronnent la ville de H
bien constaté servit de bas
que le Roi forma, en poi
mée de ce côté. Là on p
sage de l'Elbe, que deux
pas en état de défendre. (

nes se prêtant la main, elles se trouvoient sur le flanc et à dos de l'armée de l'Empereur, qui ne pouvoit se soutenir que par un combat, ou qui se trouvant forcé d'abandonner ses retranchemens immenses, ne trouvoit point de poste assuré que derrière les étangs de Gitschin, où même sa position étoit tournable, ce qui l'auroit réduit à se réfugier à Pardubitz, où il étoit couvert par les étangs de Bohdanetz et le courant de l'Elbe. Ce projet, quelque beau qu'il fût, rencontroit de grandes difficultés dans l'exécution. La première étoit celle des chemins creux et des défilés qu'il falloit traverser pour arriver à l'Elbe, et l'affreux embarras de traîner par ces chemins une artillerie nombreuse; la seconde, de fournir l'armée de vivres; quand on auroit passé l'Elbe, on auroit mené le pain jusqu'à cinq milles au delà de ce fleuve; le manque de chevaux auroit en troisième lieu rendu un transport plus éloigné impossible. Tous ces obstacles, qui se présentoient à l'esprit du Roi, lui firent résoudre d'aller au plus sûr, et de cacher encore soigneusement ce projet, qu'il n'abandonna pas cependant; il ne voulut donc point quitter son camp de Wels-

Autrichiens tinssent l'hive
ble sur ses frontières; et inq
dans leurs quartiers. Dès
ges furent consumés, le F
mée et prit le camp de Bu
Sorr, où il y avoit 33 a
une bataille sur les mêmes
trichiens ne firent pas sortir
retranchemens à la poursui
l'Empereur demeura immo
cienne position derrière l'E
caner l'arrière-garde au te
walkowitz, où elle étoit obl
de Wunsch reprit son poste
rière Nachod. Le prince d
poste de Sorr à portée de
où commandoit le prince h
wic. On envoya quelques

rer les convois qui de là étoient plus près de l'armée. Tous ces mouvemens n'opérant aucun changement dans la position où étoit l'ennemi, l'on crut pouvoir exécuter le projet que le Roi avoit formé. A cette fin le Prince héréditaire alla occuper avec son corps la hauteur des Dreyhaeuser; le prince de Prusse le remplaça avec son détachement en s'établissant à Pilnikau, et le Roi se campa avec 40 bataillons auprès du village de Léopold, de manière que ces trois corps communiquant ensemble, pouvoient se prêter la main au cas qu'un d'eux fût attaqué. Il étoit temps d'avancer, pour s'approcher d'avantage de Hohenelbe. Le Prince héréditaire couronna pour cet effet les montagnes qui vont de Schwarzthal à Langenau; le Roi le joignit par sa droite et remplit le terrain qui va de Lauterwasser à une hauteur à gauche, qui fut également occupée. Le prince de Prusse garda sa position de Pilnikau, d'où il pouvoit faire une fausse attaque sur le corps des ennemis de Neuschloss, tandis que l'armée forceroit le passage de l'Elbe. Ce prince se distingua à différentes reprises par sa vigilance et par ses bonnes dispositions. La ré-

trois jours pour les traîner de
mannseiffen, qui font une dista
L'artillerie, qui avoit des vo
jamais traverser les chemins é
creusés dans la roche vive; o
impatience; mais elle n'arriva
aussi précieux, perdu par des
vorisa si bien les Autrichiens,
tablir avec toute leur armée
les montagnes qui sont en de
et dès-lors il fallut renoncer a
ce qu'il est permis de tente
foible, devient téméraire si o
une armée nombreuse, prin
elle se trouve placée dans ur
expugnable. Pour forcer ce
avoir les obusiers, seule artill
servir contre les ennemis p

loit de plus passer l'Elbe sur des ponts, & défiler devant un grand front, qui auroit écrasé les troupes avant qu'elles pussent se mettre en bataille. Il falloit encore déloger le corps de Ziskowitz des côteaux du Riesengebirge, d'où il seroit tombé sur le flanc des assaillans, si on ne lui avoit précédemment donné la chasse. La montagne où il étoit, s'appeloit Wilschura, et cette expédition étoit un préalable. Il falloit aussi que le prince Henri coopérât à cette entreprise. Si tous ces empêchemens n'étoient survenus, le projet étoit de chasser, comme je l'ai dit, Mr de Ziskowitz de son poste; d'établir ensuite 45 gros obusiers derrière Hohenelbe, pour bombarder de là la partie des ennemis qui se trouvoit vis-a-vis de notre droite; de passer l'Elbe à un gué qu'on avoit découvert près d'un couvent de moines, et après avoir délogé l'ennemi de cette position, de s'établir entre Branna et Starkenbach, sur le flanc des troupes qui campoient près de Neuschloss, où les ennemis devoient s'assembler promptement pour attaquer les Prussiens dans un bon poste, (ce qui demandoit du temps,) ou ils étoient dans la nécessité d'aban-

duire en une espece de d
tranquillité des quartier
pouvoit prendre qu'en Si
comme de coutume, touj
l'Elbe et sous le canon d
l'Empereur et ses troupes
dre marque de vigueur; sa
hasardât à passer la rivi
fourrage qu'on prenoit so
malheureux cultivateurs.
abondant, le grand nomb
nourrissoient, acheva bi
les productions de la ter
manda au Roi qu'il manq
qu'il n'en trouveroit tout
la moitié de Septembre.
campèrent donc à peu pr
Roi quitta la position de

son camp de Nimes deux jours plus tard. Ce prince passa l'Elbe à Leutmeritz. Le prince de Bernbourg, qui avoit les Saxons avec lui, se replia sur Zittau et plaça ses troupes sur l'Eckartsberg; il y eut quelques escarmouches à l'arrière-garde du prince Henri, où les housards d'Usedom eurent occasion de se distinguer. Le lecteur nous saura gré de ne lui point rapporter ces minuties et ces opérations de détail qui n'influent en rien sur les grandes affaires. Du côté du Roi, ce prince pour alléger sa retraite avoit eu la précaution de renvoyer d'avance son artillerie et ses obusiers de Hermannseiffen à Wildschutz. Les mesures furent si bien prises, que l'ennemi tenta inutilement d'entamer le Prince héréditaire auprès de Schwarzthal, et qu'il lui laissa tranquillement reprendre son ancien camp des Dreyhaeuser. La colonne que le Roi conduisoit, rencontra encore une vingtaine de canons embourbés dans les défilés de Léopold. Cet accident arrêta la marche de l'armée; l'on garnit d'abord les hauteurs des troupes qui avoient la tête de la colonne. Elles repoussèrent facilement quelques détachemens de pandours et de housards venus

poit les hauteurs, et le pr
gauche, de sorte que depuis
jusqu'à Pilnikau et Kottwit
une ligne presque contigüe.
mouvemens des Prussiens ne
pression sur l'armée impéria
immobile derrière l'Elbe.
épuisé de fourrages tous les
replia sur Trautenau. Cette
trois colonnes; il n'y eut de
que le Prince héréditaire con
fit volte-face; à son tour il
qui craignant un engagemer
ra, après avoir perdu une
et quelques prisonniers qu'
Prussiens entrèrent dans le
du Prince héréditaire à droi
de Freyheit, et le corps du

Trautenau. Mr de Wurmser, qui avec un tas de troupes légères se tenoit à Prausnitz, essaya à différentes reprises d'attaquer le poste du prince de Prusse; toutes les fois qu'il attaqua, il fut repoussé, ce qui fut dû aux bonnes dispositions et à l'activité de ce prince, conduite qui eût honoré tout autre militaire qui en auroit fait autant.

Les Prussiens ne pouvant rien entreprendre sur les impériaux, étoient réduits à consumer les vivres des contrées où ils pouvoient atteindre, et à décamper quand tout étoit mangé. On employa toute la prévoyance et toute la prudence convenable pour assurer ce mouvement. Les hauteurs qui sont derrière l'Uppau furent garnies d'infanterie et de canons; les postes avancés se replièrent sur l'armée, et la retraite se fit avec tant d'ordre, que l'ennemi ne put entamer l'arrière-garde; si l'on en excepte une légère pandourade, rien ne troubla les troupes dans leur marche, qu'elles continuèrent jusqu'à Trautenbach, où l'on séjourna peu de jours. De là l'armée se replia sur Schazlar, dont le poste couvre toute la basse Silésie. Mr de Wurmser s'étoit préparé ce jour pour engager

sa l'ennemi, dont la perte fu
Cela fait, les troupes se rend
leur destination. Le Prince
de Schazlar avec 10 bataill
Munsterberg par 30 escadr
Roi, avec lesquels il se mi
la haute Silésie, où il prit l
de tout le corps qui se trouv
vince. Il arriva à Troppau
tembre. Le renfort qu'il me
Silésie, étoit calculé pour
détachement à peu près de l
l'Empereur envoyoit à Mr
et qui auroit donné aux im
riorité trop considérable si
heim, si l'on n'y avoit po

devoit donc soupçonner que l'ennemi ne s'en tiendroit pas là, et qu'après avoir observé pendant la campagne une défensive aussi exacte que celle que nous avons rapportée, il couvoit encore quelque dessein, et méditoit peut-être de faire une campagne d'hiver. Deux points principaux pouvoient être les objets d'une irruption pour les Autrichiens; l'un d'attaquer en force le corps du Prince héréditaire; l'autre de forcer les passages de la Lusace. Un Empereur jeune et ambitieux, à la tête de ses troupes, qui brûloit de se signaler par quelque coup d'éclat, donnoit un air de vraisemblance aux projets qu'on lui supposoit, ce qui méritoit assurément un examen réfléchi. Les tentatives que l'ennemi pouvoit méditer sur la haute Silésie, paroissoient les plus faciles; il avoit de gros magasins à Olmutz et tout ce qui est nécessaire pour le transport de ses subsistances; de plus il ne falloit que chasser les Prussiens de Troppau, pour les forcer à abandonner l'Oppa et à se retirer vers Cosel et Neisse. Le dessein de pénétrer en Lusace rencontroit plus de difficultés. Le prince de Bernbourg y commandoit un corps de 20,000 hommes; les impériaux

poser de tous les charrois de l
roit pu à grands frais et avec c
des magasins dans cette partie,
à une telle entreprise, très-diffi
au poste de l'Eckartsberg. M
clair dans les vues de l'ennemi
préparer pour tous les cas. A
Mr de Bosse fut détaché avec
5 bataillons pour Loewenberg
ses ordres portoient d'observ
ton, qui occupoit Friedland
cas que ce général voulût ent
Bernbourg, de prendre l'enn
se concerter en tout avec ce p
côté le prince Henri, qui ca
dorf, envoya un détachemei
Moellendorf à Bautzen, pour
de Bernbourg, au cas que

expédition devînt plus sérieuse et qu'une partie de l'armée ennemie voulût pénétrer en Lusace, pour marcher à Lauban avec 20 bataillons et 30 escadrons, afin de couper les assaillans de leurs vivres. Lorsque le général Moellendorf quitta la Bohème pour se rendre à Bautzen, il fut attaqué par les Autrichiens, qui furent repoussés avec une perte assez considérable. Le major d'Anhalt, qui servoit sous le général Moellendorf, se distingua beaucoup dans cette petite affaire.

Tant qu'on ne sut point à quoi les ennemis se détermineroient, le Roi demeura à Schazlar; mais sitôt qu'on s'apperçut qu'ils ne faisoient aucuns préparatifs vers la frontière de la Lusace pour amasser des magasins, et que le corps qu'ils avoient sur cette frontière étoit même inférieur à celui des Prussiens, il parut assez probable que la tranquillité se maintiendroit de ce côté-là pendant l'hiver. Dès-lors le Roi eut la liberté de tourner toutes ses pensées vers la haute Silésie; d'ailleurs le froid commençoit à se faire sentir assez vivement dans les montagnes de la Bohème; il geloit toutes les nuits; les Autrichiens n'avoient aucun corps

escadrons, dont le general
mandement. Cette positio
le Roi avoit occupée en l
bataillons et quinze escadr
pour se rendre dans la hau
joignit à Neisse, se mit à l
Neustadt. Voici les raison
Le Roi avoit toujours eu
guerre en Moravie; le Prir
poit Troppau; les ennemis
et pouvoient de là le cou
Cosel. C'étoit donc une né
gerndorf, pour assurer p
chaîne des quartiers d'hi
On étoit obligé d'ailleurs
blissemens solides dans la l
mettre en état de faire le p

Jaegerndorf, et l'on s'occupa dès-lors à fortifier la ville, la montagne et la chapelle, et les villages les plus exposés aux insultes de l'ennemi. Le Prince héréditaire en fit autant à Troppau, et ces deux villes, par les fortifications qu'on y ajouta, devinrent de bonnes places à l'abri de toute insulte. Dès la mi-Novembre ces ouvrages étant en assez bon état, le Roi se rendit à Breslau, tant pour prendre des arrangemens pour la campagne prochaine, qu'afin de veiller aux négociations, qui commençoient à prendre une tournure assez intéressante.

N'ayant pas voulu rompre le récit d'une campagne stérile en grands événemens, nous croyons devoir reprendre maintenant le fil des affaires politiques. La cour de Péterbourg étoit celle qui intéressoit le plus, parce que c'étoit d'elle uniquement dont on pouvoit attendre des secours réels. L'impératrice de Russie s'étoit engagée d'assister le Roi sitôt que ses différens avec la Porte ottomanne seroient vidés. Le Roi, qui voulut mettre l'Impératrice dans le cas d'accomplir sa promesse, s'étoit par une suite de la bonne harmonie qui s'établissoit entre la France et la Prusse adressé au ministère

protége par Catherine. A p
arrivèrent-elles à Péterbou
trice, rassurée sur la tranqui
flattée par l'ambition de pr
recte aux affaires d'Allemag
vertement pour la Prusse.
à Vienne qu'à Ratisbonne
stance : „qu'elle prioit l'Im
„donner une satisfaction e
„de l'Empire à l'égard de l
„tout des justes sujets de pl
„nissoit l'usurpation de la
„quoi l'impératrice de Russi
„gation de remplir ses eng
„M. prussienne, en lui en
„troupes auxiliaires qu'elle
„teneur des traités.„ Cette

sa sécurité; le prince Kaunitz fut embarrassé, n'ayant rien prévu. Joseph, qui désiroit ardemment la continuation de la guerre, profita du trouble et de la perplexité où il trouva l'Impératrice sa mère, et lui fit signer un ordre pour augmenter son armée de 80,000 recrues; il s'écrioit qu'il falloit tout mettre en oeuvre, épuiser toutes les ressources, pour rendre dans ce moment décisif la maison d'Autriche plus formidable que jamais; il pensoit que les dépenses une fois faites, rien ne pourroit arrêter la continuation de la guerre; mais l'Impératrice étoit dans des sentimens tout opposés. Elle soupiroit après la fin de ces troubles; elle mettoit tout son espoir en la médiation de la France, qu'elle avoit demandée; ses peuples, surchargés d'impôts, ne pouvoient point fournir les sommes immenses que les frais de la guerre exigeoient; les emprunts étrangers ne remplissoient point les attentes de la cour; enfin l'argent manquoit à tel point, que souvent les soldats étoient sans paye et manquoient des besoins journaliers; et les personnes les plus éclairées prévoyoient avec douleur un bouleversement général de la monar-

depeche de Vienne et la
bourg étant parties en mé
à peu près le même jou
stination. Cela tourna
parce que si la demande
rivée à Peterbourg avant
ration, il est à présumer
Russie l'auroit supprimée
qui par ses émissaires étoi
demandoit pas mieux qu
avec la cour de Vienne
qu'on maintînt les const
dans leur intégrité, et qu
les intérêts de l'électeur d
prince de Deuxponts, et
toute chicane à l'égard d
margraviats sur lesquels il
contestables ; et bien éloig

la cour de Versailles comme garante de la paix de Westphalie, et comme autant intéressée que la Prusse même à ne pas permettre que l'Empereur par son usurpation de la Bavière se frayât un chemin, soit pour tomber sur le Roi de Sardaigne en Italie, (ce qu'on craignit fort à Turin,) soit pour pénétrer avec plus de facilité en Alsace et dans la Lorraine. L'électeur de Saxe étoit cousin de Louis XVI, et le prince de Deuxponts son protégé. Néanmoins ç'auroit été manquer de prudence que de confier entièrement les intérêts de la Prusse et de l'Allemagne à un ministère sans vigueur, et qui n'ayant aucune volonté ferme, pouvoit se laisser ébranler par les machinations de la cour de Vienne. Pour prémunir Mr de Maurepas contre toute proposition des Autrichiens directement opposée à la pacification de l'Allemagne, le Roi lui envoya un mémoire raisonné, qui contenoit les motifs qui rendoient telle condition de paix acceptable, et telle autre au contraire non-admissible, avec un résumé des articles principaux et indispensables pour la paix générale. Cette pièce fit un effet si avantageux, que la France l'admit pour base de la négo-

ciation dont elle s'étoit chargée à Vienne. M[illegible] de Breteuil, ambassadeur de France à cette cour, éprouva de la part de l'Empereur des difficultés qui renaissoient à chaque proposition qu'il mettoit en avant; mais cela n'empêcha pas l'Impératrice-Reine d'admettre le projet de pacification tel que la France l'avoit minuté. Sur ces entrefaites le prince Repni arriva à Breslau de la part de l'Impératrice de Russie; il y parut plus sous les dehors d'un ministre plénipotentiaire qui venoit dicter de la part de sa cour des lois à l'Allemagne, que comme un général destiné à conduire un corps auxiliaire à l'armée prussienne. Le Roi avoit proposé à la cour de Péterbourg d'employer le printemps suivant le corps des Russes contre la Ludomerie et la Gallicie, où il y avoit peu de troupes; de pénétrer en Hongrie, où l'approche des Russes auroit fait révolter tous ceux de la religion grecque qui étoient répandus dans la Croatie, dans la Hongrie, dans le bannat de Témesvar et dans la Transylvanie, le Roi s'étoit même offert d'y joindre un corps de ses troupes et d'abandonner toutes les richesses de ces provinces aux Russes. Ce projet fut

rejeté. Le corps que les Russes devoient fournir selon le traité, consistoit en 16,000 combattans; l'on y mit un prix si énorme, qu'il ne pouvoit jamais s'évaluer par les services qu'on en pouvoit attendre. Il en auroit coûté par an au Roi deux millions, et outre cela un subside de 500,000 écus pour une guerre que la Russie ne faisoit point aux Turcs. Le baron de Breteuil, ambassadeur à la cour impériale, étoit flatté de devenir le pacificateur de l'Allemagne; il se plaisoit à se représenter qu'en suivant les traces de Claude d'Avaux, plénipotentiaire à la paix de Westphalie, ce lui seroit un acheminement pour monter aux premières dignités dans sa patrie, et surtout au ministère des affaires étrangères. Il mit toute son activité en jeu et travailla avec tant de persévérance, que vers la fin de Janvier il envoya à Breslau au prince Repnin le plan de pacification générale, tel que le Roi l'avoit conçu, et qu'il avoit été approuvé par l'Impératrice-Reine. Les conditions étoient telles que nous les avons marquées. L'on communiqua ce projet de paix aux alliés de la Prusse; les Saxons se récrièrent; ils faisoient monter leur prétention

la Saxe et sur la Lusace, et su
toient flattés de gagner quelque
ment en fonds de terre pour arro
ritoire. Le prince de Deuxponts
s'opiniâtroit à soutenir que la Bavi
être démembrée en aucune man
froit à céder une partie du haut Pa
conserver le cercle de Burghause
il ne consentoit qu'avec une e
gnance aux dédommagemens que
Saxe avoit à prétendre. Pour con
sir de ses alliés, le Roi fit une r
tative, principalement relative
et au cercle de Burghausen, pou
pourroit obtenir pour eux quelqu
plus favorables de la cour de V
bien loin d'y acquiescer, le pri
effarouché des nouvelles demand

cification communiqué par l'ambassadeur de France au prince Repnin étoit l'*ultimatum* de la cour de Vienne, et que l'Impératrice étoit résolue à sacrifier jusqu'au dernier homme de son armée, plutôt que d'adhérer à de nouvelles conditions aussi humiliantes et aussi contraires à sa dignité que celles qu'on venoit de lui présenter. Il n'y avoit rien que de fort naturel à demander la restitution entière d'une province envahie et usurpée; mais la France et la Russie ne vouloient que la paix; la première, pour se délivrer des sollicitations de l'Empereur, qui lui demandoit des secours; la seconde, pour ne point assister les Prussiens de ses troupes. Elles agirent en conséquence, et pressèrent les ministres prussiens de ne point former d'obstacles nouveaux à la pacification générale. Le Roi, gêné par des puissances médiatrices qui méritoient les plus grands égards, n'eut pas la liberté d'assister ses alliés avec le zéle quil sentoit pour eux; il ne pouvoit pas heurter de front en même temps l'Autriche, la France et la Russie; il voulut pourtant concerter avec cette dernière les mesures qui restoient à prendre; ce qui recula d'un mois l'as-

laisse le Prince héréditaire d
sie, occupé à soutenir sa pos
et de Jaegerndorf, donnant la
mis, tantôt du côté de Gratz
risch Ostrau, tantôt vers Lic
chiens croyoient de leur côt
humiliation de laisser les Pr
ment les maîtres d'une part
toire; ils auroient voulu tou
en déloger; mais ils prévoyoie
roient reprendre les villes d
Jaegerndorf sans les ruiner et
ment. Ce moyen paroissant
pératrice Reine, les généraux
ginèrent qu'en coupant l'a
héréditaire de Neisse, (d'où
faussement qu'elle tiroit ses v
roient ce prince à évacuer tc

le général Ellerichshausen, avec un renfort de 10,000 hommes qu'il avoit reçu de la Bohème, établit son quartier à Engelsberg, petite ville située dans les gorges des montagnes, dont l'une aboutit à Branna proche de Jaegerndorf, l'autre débouche à Hof, & la troisième, qui passe par Zuckmantel et Ziegenhals, aboutit à cette plaine qui s'étend de Weidenau à Patschkau, Neisse et Neustadt. Ce corps, environ de 15,000 hommes, placé avec cet avantage, donnoit différentes alarmes à nos quartiers; tantôt il fourageoit près de Neisse, mais toujours repoussé; tantôt il inquiétoit les environs de Jaegerndorf, d'où le général de Stutterheim, qui en avoit le commandement, le renvoya bien battu. Enfin las de ces échauffourrées, qui ne laissoient pas de fatiguer les troupes, le prince héréditaire de Bronswic résolut de les alarmer à son tour. Il rassembla ses quartiers et fondit avec trois corps séparés sur les postes de Branna, de Lichten et de l'Engelsberg. Les impériaux prirent la fuite aussitôt que les Prussiens se montrèrent; le Prince leur prit 4 canons et 50 prisonniers; mais leur terreur fut si grande, qu'ils s'éloignèrent des

troupes prussiennes de Neu
s'opposoient à chaque mon
tions que l'ennemi vouloit
occasionna différentes escar
fanterie et la cavalerie prussi
rent également; mais ce gen
n'entre pas dans le plan des
nous sommes proposé d'écri
résolut de réprimer la tém
d'entreprises; il falloit du
pendant l'hiver, et elles avoie
pour se battre durant la sai
de campagne. Pour amener
fin et couper le mal par ses
de déloger les Autrichiens
Zuckmantel, si la chose éto
Wunsch, qui se trouvoit
dans le comté de Glatz, où

pour peu de temps sans trop hasarder par une courte absence. Il laissa le prince de Philippsthal avec deux foibles bataillons à Habelschwerdt; il arriva à Ziegenhals, dont il chassa les ennemis, et les poursuivit dans des gorges que forment les montagnes jusqu'à Zuckmantel; mais ce poste avoit été rendu insoutenable pour les Prussiens, à cause des hauteurs qui le dominent, et que les Autrichiens avoient non seulement garnies de canons, mais encore retranchées par des ouvrages considerables, dont il étoit impossible de les expulser; il l'étoit même de les tourner, parce qu'on ne pouvoit gravir contre ces montagnes trop hautes, trop roides et trop escarpées. Mr de Wunsch, convaincu physiquement qu'il ne pouvoit rien entreprendre de ce côté-là sur l'ennemi, et qu'un plus long séjour ne seroit qu'une perte de temps, s'achemina pour retourner à son ancien poste auprès de Glatz. En passant Landeck il entendit une canonnade assez vive du côté de Habelschwerdt; il tourna aussitôt de ce côté; mais à peine eut-il fait quelque chemin, qu'il rencontra 250 soldats du régiment de Luck, qui s'étoient ouvert un passage, et qui lui apprirent que le

défendre. Les obusiers a
feu, et le capitaine Cap
par sa belle résistance, fu
avant l'arrivée du secours,
Wunsch se jeta avec tout
teresse de Glatz. Wurms
qui n'avoient aucune con
doute, avoient eu dessei
Glatz et de surprendre la
ne pouvoit aucunement s
se; les ouvrages de cette
qu'ils ne peuvent être ins
l'ennemi n'entreprenne u
mes. Mr de Wurmser e
ge de prendre quelques q
té, et il se flattoit bien
du domaine prussien, le
pes de la haute Silésie, a

pau et de Jaegerndorf et l'armée du Prince héréditaire se dégarnissant, Mr d'Ellerichshausen auroit beau jeu, et trouveroit le moyen d'entreprendre avec succès contre les Prussiens, et de nettoyer ces bords de l'Oppa qui donnoient tant de jalousie aux impériaux; mais les choses tournèrent autrement que les généraux ennemis ne l'imaginoient et ne le désiroient. Le Roi se mit à la tête de quelques bataillons de sa réserve qui avoient hiverné à Breslau, auxquels se joignirent les gardes du corps, les gendarmes, et le régiment d'Anhalt, avec lesquel il se rendit à Reichenbach, et Mr de Ramin envoya 4 bataillons au général Anhalt, qui en avoit 4 sous ses ordres. Tout ce corps occupa Friedland et les retranchemens qu'on y avoit faits. Pour chasser l'ennemi de Wallenbourg le général Lestwitz se porta sur Scharfeneck, et le général Anhalt sur Braunau. Les impériaux prirent la fuite de tous côtés; à peine Mr d'Anhalt put-il attraper une cinquantaine de pandours. Dans le même temps que ces corps avançoient, le Roi occupa Silberberg, pour être de là à portée de donner des secours où il seroit néces-

reflué vers la Silésie, et M
roit été renforcé considéral
que l'attention de l'ennemi
pensât plutôt à sa sureté q
lésie, Mr de Moellendorf ran
pes, partit de la Saxe, ma
avec sa cavalerie le parti qu
prit trois canons, 350 priso
sin qui étoit dans la petite
nuit il arriva qu'un bas o
de Wunsch déserta, et pou
major il mena tout de sui
trichiens dans le même vill
ce major et cinq drapeaux
qu'un officier ne peut jamai
gardes pour éviter d'être s
ture pareille étoit arrivée qu

de Schmiedeberg. Les housards firent une fausse attaque sur un poste du régiment, tandis qu'une autre troupe pénétrant par un jardin et une grange dans la maison du commandeur, en enleva trois drapeaux, ayant été chassée avant de pouvoir emporter les autres. Ces traits ne font pas honneur au service prussien; mais dans le grand nombre d'officiers qui composent cette armée, tous ne sauroient être également éclairés et vigilans.

Pendant que la guerre se faisoit sans égard à la saison, le courrier que le Roi avoit envoyé avec son *ultimatum* revint de Péterbourg, et les deux cours étant convenues sur tous les articles qu'il contenoit, le prince Repnin l'envoya à Mr de Breteuil à Vienne. Cet ambassadeur manda que cette pièce avoit causé beaucoup de satisfaction à l'impératrice Reine, et que l'on se proposoit d'assembler un congrès pour mettre la dernière main à la pacification générale. La postérité pourra-t-elle croire que dans de pareilles circonstances, lors même que la cour de Vienne paroissoit sérieusement dans l'intention de terminer la guerre, un général Wallis avec 8 ou 10,000 hommes se

dont la plupart des maisons
que 240 habitations furen
flammes; mais la garnison
ral Stutterheim, averti du
nemis, les prit à dos vers
cantonnées à Rosswalde v
des Autrichiens, des détach
l'autre. Wallis ne pouvan
long-temps sans exposer
retira sur Zuckmantel, et fu
voyé jusques dans son repa
tion, méditée par l'Emper
scrite au général Wallis. C
le roi de Prusse ardent et d'
die, croyoit qu'en aigrissan
ruine d'une de ses villes, il
nitent et plus difficile pour
devoit s'entamer; et que —

cette expédition des Autrichiens ne tourna pas à leur avantage.

Peu après le prince Repnin reçut une dépêche de Mr de Breteuil, qui lui marquoit combien l'Impératrice-Reine désiroit impatiemment une suspension d'armes; le 4 Mars le Roi reçut ces nouvelles à Silberberg et donna ordre à ses généraux de prendre des mesures avec ceux des ennemis, pour régler avec eux la trève qu'on avoit proposée. Le 7 fut le terme marqué pour celle de la Bohème; le 8 pour celle de la haute Silésie et de la Moravie; le 10 pour celle de la Saxe et de la Bohème. Ce terme arrivé, on mit les troupes dans des quartiers plus étendus, afin de leur procurer plus d'aisance, et d'éviter surtout les maladies contagieuses qui commençoient à régner sur les frontières. Le Roi se rendit le 6 à Breslau, pour conférer avec le prince Repnin; la ville de Teschen fut agréée d'un commun accord pour le lieu des conférences, et le Roi nomma Mr de Riedesel son ministre plénipotentiaire à ce congrès. Arriva alors à Breslau Mr de Toerring-Seefeld en qualité de ministre de l'électeur palatin; lui, le prince Repnin, Mr de Riedesel, Mr.

emploi par l'impératrice
vouloit sincèrement la
empressement qu'elle e
rétablie, elle n'avoit pi
les mêmes sentimens à
Ce prince, comme no
demment, croyoit son
soutenoit point avec fe
que son ardeur lui av
Dès que les ministres ou
ces à Teschen, le com
purement et simplement
tion proposé par la Fra
difficulté et parut aussi co
désirer; on crut que cet o
ment terminé, lorsque le
courrier de la part de Mr
de l'impératrice de Russie

claré qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit donner aucune satisfaction à l'électeur de Saxe, et qu'il aimoit mieux s'en tenir à son traité précédent fait avec la cour de Vienne, que de soumettre ses intérêts aux décisions du congrès de Teschen. Mr de Breteuil & le prince Repnin le prirent tous deux sur le haut ton, et s'armant de toute la dignité convenable à des plénipotentiaires d'aussi grandes puissances, ils déclarèrent que toutes les parties contractantes ayant déjà adopté le plan de pacification qui leur avoit été proposé, ils considéreroient désormais comme ennemi celui des souverains qui voudroit contrevenir à son premier engagement. Alors le comte de Cobenzl et le Palatin plièrent, et des courriers furent expédiés, qui partirent en hâte pour Vienne. Cela n'empêcha pas qu'on ne vît renaître d'autres difficultés, qui barroient à chaque pas le chemin aux médiateurs. Un jour c'étoient les Saxons, dont on ne pouvoit satisfaire les prétentions; un autre c'étoit le ministre de Deuxponts, qui pour faire briller son zèle demandoit pour son prince une augmentation d'appanage énorme, et soutenoit son système favori, en prouvant

France, la Russie et la P
son électeur n'auroit pa
la cour de Vienne, quel
ses prétentions; qu'ains
ment en se contentant
bien de la peine on l
s'expliqua de même à
Deuxponts, en lui rap
les trois quarts de la Bav
se trouver heureux qu'
deux tiers. A peine av
deux ministres, que l'él
sur les rangs, pour proc
canes. La France en fu
de Louis XV à Munich
prenoit Louis XIV au m
Néanmoins ces altercatio

du succès de leur négociation. Déjà six semaines s'étoient écoulées infructueusement; on étoit au 20 d'Avril, lorsqu'il arriva de Constantinople à Vienne un courrier avec la nouvelle de la paix conclue entre la puissance ottomanne et la Russie. Il ne falloit pas moins qu'un événement aussi important pour fléchir l'ame inquiète du jeune Empereur. Tant que les apparences de guerre entre la Russie et la Porte avoient annoncé une rupture prochaine entre ces puissances, Joseph n'avoit considéré la déclaration de la cour de Péterbourg en faveur de la Prusse et de l'Empire que comme un simple discours, parce que la Russie se trouvant assez occupée en Crimée à soutenir le Chan, son protégé, contre la puissance ottomanne, qui vouloit le détrôner, elle n'auroit ni la force, ni les moyens de soutenir efficacement la Prusse; mais le rétablissement de la paix détruisoit toutes les espérances dont l'Empereur s'étoit flatté; il ne pouvoit pas se déguiser que la Russie ayant maintenant les bras libres, étoit maîtresse d'employer ses forces comme bon lui sembleroit; que par conséquent elle pouvoit faire marcher un si puis-

paix des Russes doit c
d'époque pour dater l
assemblé à Teschen. I
chines de l'Empereur
Palatin et son plénipot
un silence respectueux
devint plus liant, et
positions vagues, il s'e
nettement sur les mati
les médiateurs. Toutes
rables avancèrent si pro
qu'en moins de quinz
étant d'accord, la paix
13 Mai, jour de la nai
Reine.

Nous nous contente
articles principaux, savo
droit toute la Bavière

Burghausen; que la succession de ces Etats seroit assurée au prince de Deuxponts, ainsi qu'à toutes les branches collatérales qui avoient les mêmes droits; que l'électeur de Saxe obtiendroit pour dédommagement la somme de 6 millions de florins, payables en termes annuels de 500,000 florins; que l'Empereur renonceroit en faveur de la Saxe au fief de Schoenbourg, enclavé dans cet électorat; qu'à l'égard de la succession des margraviats de Bareuth et d'Anspach, qui devoient retomber à la Prusse, l'Empereur reconnoissoit la légitimité de ces droits, et promettoit de ne plus s'opposer à cette réunion; que de son côté le roi de Prusse renonçoit à ses prétentions sur Juliers et Bergue en faveur de la branche de Sulzbach, moyennant le renouvellement de la garantie que la France lui avoit donnée de la Silésie par le traité de 1741; que le duc de Mecklenbourg obtiendroit le droit *de non appellando*, pour l'indemniser de ses prétentions; et enfin que le présent traité seroit garanti par la Russie, par la France et par tout le corps germanique. A peine le traité fut-il signé, que les Prussiens par bon procédé évacuèrent tout de

ciations, et d'entreprises
attribuer qu'aux deux fa
cour impériale, dont l'
pour quelque temps et
par l'autre. Les officie
certitudes perpétuelles,
si l'on étoit en paix ou
désagréable qui continu
la paix fut signée à Tesc
troupes prussiennes avo
leurs ennemis toutes les f
combattre en règle, et q
portoient pour les ruses
stratagèmes qui sont prop
la petite guerre.

Fait à Potsdam ce 20

# CORRESPONDANCE

de

l'EMPEREUR et de l'IMPÉRATRICE-REINE

avec le ROI, au sujet

de la Succession de la Bavière.

*Copie d'une lettre de la propre main de l'*EMPEREUR *au* ROI DE PRUSSE, *écrite d'Olmutz, le* 13 *Avril* 1778.

MONSIEUR MON FRÈRE,

Si j'ai différé jusqu'à ce moment-ci de remplir une promesse mutuellement contractée entre nous, tant à Neisse qu'à Neustadt, de nous écrire directement, c'est que préparé à tous les événemens, je voulois attendre que je fusse moi-même éloigné de la capitale, et par conséquent de tout ce qui peut ressentir finesse et politique, pour communiquer à V. M. mes idées, que je crois plus analogues à nos vrais intérêts que toute brouillerie que nous pourrions avoir ensemble. Je les ai rédigées dans le projet de convention ci-joint, que j'ai l'honneur de lui envoyer. Je n'y ajoute aucune réflexion, bien certain qu'il ne lui en échappera aucune dont l'objet peut être susceptible. En même temps je fais charger Cobenzl des pleins pouvoirs nécessaires,

pas, si je le puis; ainsi que
tout sera dit, si cela ne lui c
çon quelconque.

Je serois vraiment charmé d
là de plus en plus une bonne i
seule doit et peut faire le bc
Etats, qui avoit déjà si heureus
tageusement commencé, qui d
d'abord fondée sur la haute est
ration que le génie et les talen
V. M. m'avoient su inspirer, c
sance personnelle avoit augme
souhaite vraiment de perpétue
rances et témoignages réitérés d
cère avec laquelle je serai touj

DE MONSIEUR MON
ET COUSIN

*Projet de Convention qui s'est trouvé joint à la lettre.*

---

Sa Majesté l'Impératrice-Reine apostolique et Sa Majesté le roi de Prusse ont vu avec une vraie peine que les affaires de la succession de Bavière prenoient une tournure si critique et si embarrassante, que non seulement il y avoit tout à craindre présentement pour la tranquillité de l'Allemagne, mais qu'aussi on devoit appréhender dans l'avenir les suites les plus fâcheuses de conjonctures de la même espèce; et Leurs dites Majestés étant animées l'une et l'autre du désir sincère d'écarter autant que possible tout ce qui pourroit altérer la bonne intelligence et l'amitié qui subsistent entr'elles, ainsi que le repos général de l'Empire germanique, elles sont entrées à ce sujet dans un concert amiable, et sur les éclaircissemens et assurances données d'une part par Sa Majesté l'Impératrice-Reine, et suivies de l'autre des déclarations de Sa Majesté le roi de Prusse, elles ont dans cet esprit de conciliation chargé leurs ministres respectifs, munis de leurs pleins

électorale Palatine, ainsi
l'état de possession des di
occupés en conséquence
périale apostolique.

2. Et attendu que dar
les deux parties contract
sément réservé la faculté d
convention ultérieure su
d'après les convenances re
districts qui sont tombés
jesté impériale et apostol
d'Autriche, soit de la to
seulement de quelques par
jesté prussienne de laisse
ment les échanges en que
du néanmoins que les acq
puissent porter sur aucu

3. En revanche reconnoît S. M. I. et apostolique d'avance la validité de l'incorporation des pays d'Anspach et Bareuth à la primogéniture de l'électorat de Brandebourg, et promet de son côté,

4. de laisser consommer paisiblement tout échange qui pourroit être fait de ces pays d'après les convenances de Sa Majesté prussienne bien entendu néanmoins que les acquisitions à faire ne puissent porter sur aucun pays immédiatement limitrophe des Etats actuels de Sa Majesté l'Impératrice Reine de Hongrie et de Bohème.

*Réponse de la propre main du* ROI *à l'*EMPEREUR, *datée de Schœnwalde le* 14 *Avril* 1778.

---

MONSIEUR MON FRÈRE,

J'ai reçu avec toute la satisfaction possible la lettre que V. M. I. a eu la bonté de m'écrire. Je n'ai ni ministre ni scribe avec moi; ainsi V. M. I. voudra bien se contenter de la réponse d'un vieux soldat, qui lui écrit avec probité et avec franchise sur un des sujets les plus im-

pour maintenir les choses dans
tranquillité. Que V. M. me p
exposer nettement l'état de la q
affaires actuelles. Il s'agit de s
pereur peut disposer selon sa
de l'Empire? Si l'on prend l'a
fiefs deviennent des Timariot
ces qu'à vie, et dont le Sultan
mort du possesseur. Or c'est
traire aux lois, aux coutumes
l'Empire romain. Aucun prin
les mains; chacun provoquera
qui assure ces possessions à
et personne ne consentira à cir
le pouvoir d'un despote qui t
pouillera lui et ses enfans d
immémoriales. Voilà donc ce

comme membre de l'Empire et comme ayant rappelé la paix de Westphalie par le traité de Hubertsbourg, je me trouve directement engagé à soutenir les immunités, les libertés et les droits du corps germanique, les capitulations impériales, par lesquelles on limite le pouvoir du chef de l'Empire, afin de prévenir les abus qu'il pourroit faire de sa prééminence. Voilà, Sire, au vrai l'état des choses. Mon intérêt personnel n'y est pour rien; mais je suis persuadé que V. M. me regarderoit elle-même comme un homme lâche et indigne de son estime, si je sacrifiois bassement les droits, immunités et priviléges que les Electeurs et moi avons reçus de nos ancêtres. Je continue à lui parler avec la même franchise. J'aime et j'honore sa personne. Il me sera certainement dur de combattre contre un prince doué d'excellentes qualités, et que j'estime personnellement. Voici donc selon mes foibles lumières des idées que je soumets aux vues supérieures de V. M. I. Je confesse que la Bavière selon le droit de convenance peut convenir à la maison impériale; mais comme d'ailleurs tout autre droit lui est contraire dans cette possession,

quelque chose en faveur de
à de telles propositions, c
duc de Mecklenbourg, que
concourir avec joie, parc
conformes à ce que deman
la place que j'occupe. J'ass
ne m'expliquerois pas avec
de franchise que j'ai l'hor
Je la prie de faire ses réf
que je prends la liberté de
voilà le fait dont il s'agit.
spach y est tout-à-fait étra
sont si légitimes, que pers
les rendre litigieux. C'est
m'en parla, il y a je croi
qui me dit que la cour ir
aise s'il y avoit quelque tr
que j'ôterois à sa cour la

droit pas de mon voisinage près d'Egra en Bohème. Je lui répondis qu'on pouvoit se tranquilliser encore, parce que le margrave d'Anspach se portoit bien, et qu'il y avoit tout à parier qu'il me survivroit. Voilà tout ce qui s'est passé sur cette matière, et V. M. I. peut être persuadée que je lui dis la vérité. Quant au dernier mémoire que j'ai reçu du prince Kaunitz, ledit Prince paroît avoir eu de l'humeur en le dressant. La réponse ne pourra arriver ici que dans huit jours. J'oppose mon flegme à ses vivacités, et j'attends surtout ce que V. M. I. aura la bonté de décider sur les sincères représentations que je prends la liberté de lui faire, étant avec la plus haute estime et avec la plus haute considération,

MONSIEUR MON FRÈRE,
DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

le bon Frère et Cousin
FRÉDERIC.

S'il m'est arrivé de manquer au cérémonial, j'en fais mes excuses à V. M. I.; mais foi d'honneur, à 40 milles à la ronde il n'y a personne qui puisse m'instruire.

tre de V. M. Je la vois dan
fait, et qui change entièrem
rade, mais surtout la questio
donc pour le bien de l'human
cir par cette lettre. Dans tou
en Bavière, ce n'est point l'Ex
mais l'électeur de Bohème et
triche, qui comme Co-Etat a fa
droits, et s'est arrangé par u
bre et amicale avec son Co-E
lecteur palatin, devenu
Etats de la Bavière. Le droi
arranger avec son voisin sans
a toujours paru jusqu'à pré
contestable à quiconque n'e
et par conséquent tous les pr
l'ont toujours exercé de droi

Quant aux prétentions s

dont elle veut bien me parler, il me paroît que c'est une affaire litigieuse à décider devant qui il compète, ou à arranger uniquement avec l'héritier, qui est l'électeur Palatin, selon les pactes de famille.

Pour S. M. l'Impératrice-Reine, je crois pouvoir assurer que le droit de regrédience dont elle a touché quelque chose dans la réponse qu'elle a donnée, elle pourra même ne plus le faire valoir, en faveur des autres héritiers allodiaux et pour leur faire plaisir.

Pour le duc de Deuxponts, il est prouvé qu'il n'a aucun droit, tant que l'Electeur palatin existe, et il lui est libre d'accéder ou non à la convention qui s'est faite, et quoiqu'il ait autorisé préalablement l'Electeur à s'arranger en son nom et au nom de tous ses héritiers avec S. M. l'Impératrice sur la succession de Bavière, ses droits resteront néanmoins intactes, et S. M. ne se croira point obligée vis-à-vis de lui à sa convention, et par conséquent dans le cas de faire de nouveaux arrangemens, ou de procéder par la voie légale que son bon droit lui donne, vis-à-vis du duc de Deuxponts, lorsqu'il sera dans le cas de succéder à l'Electeur

cette occurrence, que ce prin
cun qui se plaindra à lui en
lui fera connoître ses droits,
strer prompte justice, tout co
pératrice-Reine n'a fait que
droits et les constater par une c
et elle saura par conséquent, a
yens qu'elle a, défendre ses p
le vrai état de la question, qui
si quelque loi d'Empire empê
de faire avec son voisin un arr
convention sans l'interventior
leur convient mutuellement,
drai avec tranquillité ce qu'il
répondre, ou de faire. J'a
choses vraiment utiles déjà c
n'étois pas citoyen, et si q
d'êtres qui par là en souf

que je ne serois pas fâché qu'elle m'apprît encore à être général. Néanmoins elle peut compter que le maintien de la paix, et surtout avec elle, que j'honore et aime vraiment, est mon sincère désir, et que 400,000 braves gens ne devroient point être employés à s'égorger mutuellement, et cela pourquoi? et à quoi bon? et sans en prévenir surtout de part ni d'autre des fruits qui les puissent valoir. Voilà mes sincères réflexions; j'ose les communiquer à V. M. avec toute la cordialité et franchise possible, étant avec la plus haute et parfaite considération.

MONSIEUR MON FRÈRE,
DE VOTRE MAJESTÉ

le bon Frère et Cousin
JOSEPH.

*Lettre de la propre main du* ROI *à l'*EMPEREUR. *De Schoenwalde le* 18 *Avril* 1778.

---

MONSIEUR MON FRÈRE,

Les marques d'amitié que V. M. I. daigne me donner, me sont d'un prix inestimable, car

Puis donc que V. M. I. veut
avec ma franchise ordinaire
épineuses qui sont maintenant
de nos occupations, je suis pr
à condition toutefois qu'elle a
dulgence pour ma sincérité qu
lu avoir jusqu'ici. Je la prie d'
croire, que séduit par une foll
la démence de vouloir m'érige
souverains. Les passions vives
ne sont pas de saison à mon
a su prescrire des bornes à la
activité. Si je m'intéresse aux
cens de la Bavière, c'est que
compliquée avec l'intérêt de t
de l'Empire, au nombre desqu
pté. Qu'ai-je donc fait? j'ai ex
les constitutions germaniques.

comparé le tout à l'événement qui vient d'arriver, pour voir si ces lois et ces traités pouvoient se concilier avec cette prise de possession, et je confesse qu'au lieu des rapports que je désirois d'y trouver, je n'ai rencontré que des contradictions. Pour en détailler plus clairement mes remarques à V. M. I. qu'elle agrée que je me serve d'une comparaison : je suppose donc que la branche des Landgraves de Hesse à présent régnante fût sur le point de s'éteindre, et que l'électeur de Hanovre par un traité signé avec le dernier de ces Princes, s'emparât de la Hesse sous prétexte de son consentement; les princes de Rheinfels, qui sont de la même famille, réclameroient sans doute cet héritage, parce qu'un possesseur de fief n'en est que l'usufruitier, et que selon toutes les lois féodales il ne peut transiger, ni disposer de ses possessions sans le consentement des agnats, c'est à dire des princes de Rheinfels, et devant tous les tribunaux de justice l'électeur de Hanovre seroit repris de s'être mis par les armes en possession d'un bien litigieux, et il perdroit sa cause avec dépens. Autre est le cas de succession d'une famille éteinte, de laquelle les héri-

dience dont il est fait mention
feste que la cour impériale à p
souviens encore qu'en l'année
Pologne fit valoir ce droit, pou
prétentions qu'il formoit sur l
chef de la reine son épouse, et
que les ministres autrichiens d'a
vivement les argumens que le
Saxe déduisoient de ce droit, q
triche persévérèrent constamme
valide et inadmissible : or se
droit soit mauvais en un temp
bon dans un autre ? J'avoue à
me paroît que cela implique
V. M. I. ajoute dans sa lettre à l'é
de Deuxponts, qu'on pourroit
avec lui à la mort de l'électeu
elle m'enhardit assez pour qu

seroit conserver les germes de nouveaux troubles et de nouvelles divisions, quand rien n'empêche de les prévenir dès à présent. Qu'elle ne trouve pas mauvais que j'ajoute encore un mot à l'égard de l'électeur de Saxe, qu'on veut assigner à l'électeur palatin; mais il faudroit donc achever de dépouiller ce dernier, si l'on vouloit satisfaire l'autre. Ne trouveroit-on pas d'autres expédiens pour le contenter? Je crois que la chose en vaudroit la peine; il faudroit les articuler ces expédiens, ils serviroient de points fixes sur lesquels on pourroit négocier.

Enfin, Sire, puisque V. M. I. m'enhardit, puisqu'elle souffre qu'on lui dise la vérité, puisqu'elle est si digne de l'entendre, elle ne désapprouvera pas qu'en lui ouvrant mon coeur, je jette en avant quelques idées qui peuvent servir de matière de conciliation. Je crois toutefois qu'une discussion de cette nature exige qu'on la traite par des ministres. C'est à elle à décider si elle veut charger de ses ordres à ce sujet le comte de Cobenzl, ou qui elle jugera à propos de nommer, pour accélérer un ouvrage aussi avantageux à l'humanité. Je

persuadée d'ailleurs que je ne
les affaires et sa personne. El
me badiner. Non, Sire, vou
soin de maître. Vous jouerez
voudrez, parce que le ciel
plus rares talens. Qu'elle se
cullus n'avoit jamais comman
que le sénat romain l'envoya
peine y fut-il arrivé que pour
il battit Mithridate. Que V.
des victoires, je serai le premi
mais j'ajoute, que ce ne soi
Je suis avec tous les sentimer
faite estime et de la plus hau

MONSIEUR MON
DE VOTRE MAJESTÉ

*Lettre de l'*EMPEREUR. *De Koenigsgraetz, le* 19 *Avril* 1778.

---

MONSIEUR MON FRÈRE,

La lettre amicale que V. M. vient de m'écrire me touche sensiblement, et si la haute considération et j'ose le dire la vraie amitié que j'ai toujours eue pour sa personne, pouvoit augmenter, certainement elle seroit bien faite pour cela. Je vais donner part à S. M. l'Impératrice-Reine des intentions remplies d'humanité qu'elle contient, et qui sont dignes d'un aussi grand homme qu'elle. Je puis d'avance l'assurer que S. M. a déjà donné et donnera encore à Cobenzl les instructions nécessaires, pour recevoir et se prêter à toutes les propositions conciliatoires qui seront décentes et possibles, tant à ce que S. M. se doit à elle-même qu'à son état, afin d'éloigner, tant pour ce moment que pour les occasions à venir, le fléau de la guerre entre nos États respectifs. Quelque difficile que cela paroisse, si l'on veut bien, cela pourra réussir, et nous aurons par là acquis tous deux une gloire bien plus réelle

mes heureux.

V. M. en me parlant des
conserver la paix, paroît vouloi
à ma raison par les complimens
qu'elle me fait, et qui devroient
la tête, si je ne connoissois tout
que en expérience, en talens.
ractère de toute vanité et du p
né, je lui avouerai néanmoins q
insensible à l'estime et à l'appr
juge comme elle. Je la prie de
persuadée des sentimens de
parfaite considération et sinc
lui ai voués personnellement p

MONSIEUR MON FRÈRE
DE VOTRE M

*Lettre de la propre main du* ROI *à l'*EMPEREUR. *De Schoenwalde le* 20 *Avril* 1778.

---

MONSIEUR MON FRÈRE,

Rien ne peut être plus glorieux pour V. M. I. que la résolution qu'elle daigne prendre d'essayer à conjurer l'orage qui se prépare, et qui menace tant de peuples innocens. Les succès, Sire, que les plus illustres guerriers ont sur leurs ennemis, se partagent entre bien des têtes, qui par leur valeur et leur conduite y concourent. Mais les bienfaits des souverains envers l'humanité leur sont uniquemen attribués, parce qu'ils tiennent à la bonté de leur caractère, comme à l'élévation de leur génie. Il n'est aucune espèce de réputation à laquelle V. M. I. n'ait droit de prétendre, soit que ce soit des traits de valeur, soit que ce soit des actes de modération. Je la crois également capable des uns comme des autres, et V. M. I. peut être persuadée que j'agirai rondemeñt, et me prêterai de bonne foi à tous les moyens de conciliation que l'on pourra proposer, d'une part pour prévenir l'effusion de sang innocent,

pure et simple de la vérité.
d'être plus sincère que flatte
capable de dire ce que je ne
en attendant ce qu'il plaira
gler pour l'importante négoci
git, que je la prie de me cro
sentimens de la plus parfait
plus haute considération,

MONSIEUR MON FRÈR
DE VOTRE MAJESTÉ IMP

1

*Copie de la lettre du Ministre d*
*le Prince de Galli*

---

SIRE,
S. M. l'Impératrice-Reine

vers V. M. l'Envoyé Mr Thugut, chargé d'une lettre pour elle, ainsi que d'ouvertures tendantes à arrêter les progrès de la mésintelligence survenue entre les deux cours. Elle m'a requis de le munir d'un passeport sous le nom de quelqu'un qui est attaché au service de mon auguste souveraine, ainsi que d'une lettre pour Votre Majesté.

J'ai d'autant moins hésité de me rendre à ses ordres et à sa volonté, que je suppose que la commission dont Mr Thugut est chargé, sera agréable à Votre Majesté.

Rien n'égaleroit mon bonheur, si après avoir servi d'instrument à acheminer l'action la plus héroïque du règne de V. M., celle de rendre la paix à l'Allemagne à la tête de ses puissantes armées, j'osois encore me flatter que V. M. daignera agréer les hommages que je porte à cette occasion à ses pieds, et les sentimens du plus profond respect avec lequel je suis

SIRE, DE VOTRE MAJESTÉ

le très-humble, très-obéissant et très-soumis serviteur

*Vienne*
le 12 Juillet 1778.

*Demetry Prince Gallizin.*

*Réponse de S. M. au Prince de Gallizin à Vienne.*

Du camp devant Jaromirs le 17 Juillet 1778.

MONSIEUR LE PRINCE DE GALLIZIN,

Indépendamment de ce que la dernière négociation avec la cour de Vienne a été rompue, je ne suis pas si éloigné de la paix, que si la cour de Vienne vouloit faire des propositions acceptables, et qui pussent se concilier avec le maintien du système du corps germanique, je ne fusse toujours très-disposé à les recevoir; et si Mr Thugut est chargé de quelque proposition, je ne saurois refuser, pour le bien de l'humanité, de l'entendre, et de faire un dernier effort pour concilier ces troubles. Sur ce je prie Dieu qu'il Vout ait, Mr le Prince de Gallizin, en sa sainte et digne garde.

*Copie de la lettre de S. M. l'*IMPÉRATRICE REINE, *envoyée par le Sr. Thugut.*

MONSIEUR MON FRÈRE ET COUSIN,

Par le rappel du Baron Riedesel et par l'entrée des troupes de V. M. en Bohème je vois

avec une extrême sensibilité l'éclat d'une nouvelle guerre. Mon âge et mes sentimens pour la conservation de la paix sont connus de tout le monde, et je ne saurois lui en donner une preuve plus réelle que par la démarche que je fais. Mon coeur maternel est justement alarmé de voir à l'armée deux de mes fils et un beau-fils chéri. Je fais ce pas sans en avoir prévenu l'Empereur mon fils; et je lui demande même pour tout le monde le secret, quel qu'en soit le succès. Mes voeux tendent à faire renouer et terminer la négociation, dirigée jusqu'à cette heure par S. M. l'Empereur, et rompue à mon plus grand regret. C'est le Baron Thugut, muni d'instructions et d'un plein pouvoir, qui lui remettra celle-ci en main propre. Souhaitant ardemment qu'elle puisse remplir nos voeux, conformément à notre dignité et satisfaction, je la prie de vouloir répondre avec les mêmes sentimens aux vifs désirs que j'ai de rétablir notre bonne intelligence pour toujours, pour le bien du genre humain, et même de nos familles, étant de Votre Majesté

la bonne Soeur et Cousine
MARIE THÉRÈSE.

*Copie d'un postscrit à la lettre ci-dessus de l'* IMPÉRATRICE-REINE.

Le 12.

C'est dans ce moment qu'arrivent les nouvelles du 8 et du 9 de l'armée, qui m'annoncent son arrivée vis-à-vis de nous. Je m'empresse d'autant plus à expédier ceci, crainte de quelque accident qui changeroit la situation présente. Je compte après le départ de Thugut expédier un courrier à l'Empereur, pour empêcher par là peut-être quelques pas précipités, ce que je souhaite de bon coeur. Je suis,

DE VOTRE MAJESTÉ,

la bonne Soeur et Cousine
MARIE THÉRÈSE.

*Copie du plein pouvoir de la propre main de l'*IMPÉRATRICE-REINE, *dont l'original à été rendu au Sr Thugut. à Welsdorf le 17 Juillet 1778.*

Plein pouvoir pour le Baron de Thugut, afin de conclure avec S. M. le Roi de Prusse une convention, selon les intentions que je lui ai confiées. Le 12 Juillet 1778.

MARIE THÉRÈSE.

*Copie des propositions de Sa Majesté l'*IMPÉRATRICE-REINE.

1. L'Impératrice gardera de ses possessions actuelles en Bavière une étendue de pays d'un million de revenus et rendra le reste à l'Électeur palatin.

2. Elle conviendra incessamment avec l'Électeur palatin d'un échange à faire de gré à gré de ces possessions contre quelqu'autre partie de la Bavière, dont le revenu n'ira pas au delà d'un million, et qui n'avoisinera pas Ratisbonne, ni n'aura l'inconvénient de couper la Bavière en deux, comme les possessions actuelles.

3. Elle réunira ses bons offices à ceux de S. M. le roi de Prusse pour ménager sans délai un arrangement juste et équitable entre l'Electeur palatin et l'électeur de Saxe relativement aux prétentions de ce dernier sur l'alleu de Bavière.

*Copie des additions du* ROI *aux propositions ci-dessus.*

4. L'Impératrice ne voudra-t-elle pas relâcher de ses droits sur quelques fiefs de la

Saxe, dont elle prétend la suzeraineté en qualité de Reine de Bohème?

5. Ne pourra-t-on pas accommoder le duc de Mecklenbourg par quelque petit fief de l'Empire?

6. Est-ce que l'on conviendra encore de régler la succession de Bareuth et d'Anspach selon qu'on l'avoit stipulé dans le traité, en y ajoutant que l'électeur de Saxe se fera rendre l'hommage éventuel des deux margraviats, et que le roi de Prusse recevra également l'hommage de la Lusace?

7. Lèvera-t-on le blocus de la ville de Ratisbonne, où la diète de l'Empire est rassemblée?

Voilà à peu près des points dont il faudroit convenir, pour pouvoir signer des préliminaires.

*Copie de la réponse du* ROI *à la lettre ci-dessus.*

---

ce 17 Juillet 1778.

MADAME MA SOEUR,

Mr Thugut m'a rendu la lettre dont Votre Majesté Impériale et Royale a voulu le charger pour

pour moi. Personne ne le connoît ici, ni ne saura qu'il y a été. Il étoit digne du caractère de Votre Majesté Impériale et Royale de donner des marques de magnanimité et de modération dans une affaire litigieuse, après avoir soutenu la succession de ses pères avec une fermeté héroïque. Le tendre attachement que Votre Majesté Impériale marque pour l'Empereur son fils et pour des Princes remplis de mérite, doit lui attirer les applaudissemens de toutes les ames sensibles, et cela augmente, s'il se peut, la haute considération que j'ai pour sa personne sacrée. Mr de Thugut a minuté quelques points, pour servir de base à une suspension d'armes. J'ai dû y ajouter quelques articles, mais dont en partie l'on étoit déjà convenu, et d'autres qui je crois ne rencontreront guères de difficultés. En attendant, Madame, que la réponse arrive, je ménagerai si bien mes démarches, que Votre Majesté Impériale n'aura rien à craindre pour son sang, et pour un Empereur que j'aime, et que je considère, quoique nous soyons dans des principes différens à l'égard des affaires d'Allemagne. Mr Thugut va partir incessamment pour Vienne,

et je crois que dans six ou sept jours il pourra être de retour. En attendant je fais venir des ministres, pour mettre la dernière main à cette négociation, au cas que Votre Majesté Impériale et Royale daigne agréer quelques articles nécessaires que j'ai ajoutés, pour que les préliminaires puissent être signés. Je suis avec la plus haute considération,

MADAME MA SOEUR,
DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE

le bon Frère et Cousin
FRÉDERIC.

*Copie d'une seconde lettre de Sa Majesté l'* IMPÉRATRICE-REINE *envoyée sous simple couvert du prince Gallizin, sans lettre de ce ministre.*

---

ce 22 Juillet 1778.

MONSIEUR MON FRÈRE ET COUSIN,

Thugut est arrivé hier fort tard, et m'a remis la lettre de Votre Majesté du 17 de ce mois. J'y ai vu à ma grande satisfaction ses sentimens conformes aux miens pour la paix, et tout ce

qu'elle veut me dire d'obligeant. Ayant informé l'Empereur de l'expédition de Thugut, je vais lui communiquer tout de suite ce qu'il m'a rapporté. Je m'empresserai, dès que je serai en état, de lui donner tous les éclaircissemens qu'elle me demande. En attendant je suis avec toute l'estime,

MONSIEUR MON FRÈRE ET COUSIN,

bonne Soeur et Cousine
MARIE THÉRÈSE.

*Copie de la réponse du* ROI *à la lettre ci-dessus.*

---

ce 25 Juillet 1778.

MADAME MA SOEUR,

La lettre que Votre Majesté Impériale et Royale a eu la bonté de m'écrire, m'est bien parvenue. J'attendrai, Madame, ce qu'elle et son auguste fils jugeront à propos de décider sur la situation actuelle des affaires, et je dois prévoir des suites heureuses de leur sagesse et de leur modération. Je réitère encore à Votre

Madame, que Votre Majesté Ir
yale n'ait jugé à propos de me
réponse. Je suis avec toute l'a
plus haute considération,

MADAME MA SOEUR,
DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIAL

le b

*Copie d'une lettre du* ROI *à*
*l'* IMPÉRATRICE-REI

---

ce

MADAME MA SOEUR,

Quelque éloignement que j'
ner Votre Majesté Impériale et
lettres. j'ai cru cependant d

idées qui me sont venues touchant la pacification générale de l'Allemagne. Je les ai crues les plus propres à concilier promptement les présens démêlés. Je les soumets aux lumières supérieures de Votre Majesté Impériale, la priant, supposé même qu'elle ne dût pas les agréer, de les attribuer uniquement à la sincérité avec laquelle j'entre dans ses vues pacifiques, et au désir de sauver tant de peuples innocens des malheurs et des fléaux que la guerre attire inévitablement après elle. Je suis avec les sentimens de la plus haute considération,

MADAME MA SOEUR,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE

le bon Frère et Cousin.

FRÉDERIC.

*Copie des propositions annexées à la lettre ci-dessus pour un nouveau plan général de conciliation.*

1) Sa Majesté l'Impératrice-Reine restituera à l'électeur Palatin tout ce qu'elle a occupé en Bavière et dans le haut Palatinat. Ce prince lui cédera en retour le district de Burghausen depuis Passau le long de l'Inn jusqu'au

vince grande et fertile, qui arro
l'Autriche, qui est bordée d'un
et qui contient la forteresse de
avec d'autres villes considérable
ne seroit pas coupée en deux
de Ratisbonne, ainsi que la diè
libres.

2) Si la cour de Vienne a
pugnance à indemniser la maiso
quelque cession en pays, elle p
en quelque façon, quoique d'un
lement proportionnée à cette ces
çant à ses féodalités, ou droits
dans le haut Palatinat et en Saxe
un million d'écus à l'électeur d
deux derniers articles la cour
tisferoit l'électeur de Saxe sur
allodiales à la place de l'électeu

niseroit en quelque façon la maison Palatine de la perte du district de Burghausen. On pourroit ajouter pour la satisfaction de l'électeur de Saxe, la petite principauté de Mindelheim, comme un franc alleu, et le petit district de Rothenberg, apartenant au haut Palatinat, mais enclavé dans le territoire de Nurnberg. Toutes les considérations d'équité, d'honneur et d'intérêt exigent que l'échange des districts occupés en Bavière, la satisfaction de la maison Palatine et de celle de Saxe, en général l'arrangement de la succession de Bavière, ne soient pas renvoyés à une négociation et discussion particulière, mais qu'on règle le tout dès à présent, avec la concurrence de S. M. le roi de Prusse, comme ami et allié de ces deux maisons. On pourroit leur proposer ce plan et les inviter à y accéder, dès que L. M. I. en seroient d'accord avec S. M. le roi de Prusse; et on a tout lieu d'espérer qu'elles ne s'y refuseront pas, vu la nature du plan et des circonstances.

3) Dès que la succession de Bavière seroit ainsi arrangée, Sa Majesté Impériale, ainsi que l'électeur de Saxe, renonceroient à toutes pré-

la mort du dernier él
roient conférés à l'élec
lui à la ligne de Deu

5) Sa Majesté l'Emper
rer un de ces petits fief
lenbourg, ou bien leu
*de non appellando* dans t
les indemniser de leurs
partie du landgraviat d

6) Leurs Majestés l'E
trice-Reine voudront bie
de féodalité ou autres q
hème pourroit avoir dans
Bareuth, et s'engager à ne
opposition à ce que les p
reuth puissent être incor
ture de l'électorat de Br
le roi de Prusse et l'él

d'Anspach et Bareuth contre les margraviats de la haute et basse Lusace, et de quelques autres districts selon leur convenance, Leurs Majestés Impériales et Royales n'y seroient aucunement contraires, et elles renonceroient plûtôt dans le cas existant à tout droit de féodalité, de réversion, d'achat, ou autres droits qu'elles pourroient avoir sur la Lusace entière, ou sur quelques parties de ce pays, de sorte que S. M. le roi de Prusse et ses héritiers et successeurs pussent posséder ce pays libre de toutes prétentions de la part de la maison d'Autriche.

Ce plan paroît conforme à l'équité, aux circonstances, et au plus grand avantage de la maison d'Autriche. Si l'on pouvoit s'accorder là-dessus, il ne seroit pas difficile de le rédiger en forme d'articles préliminaires, ou de traité definitif.

*Copie d'une troisième lettre de Sa Majesté l'*IMPÉRATRICE-REINE.

---

ce 1 d'Août.

MONSIEUR MON FRÈRE ET COUSIN,

Le Baron Thugut alloit partir pour se rendre auprès de V. M., lorsqu'il me parvint sa lettre

V. M. vient de me faire à mon g
changent si fort l'état des choses, q
possible que je puisse lui en dire m
de suite. Je tâcherai de le faire l
possible, et c'est pour l'en préven
adresse la présente, en la priant d
dée de la considération avec laqu

MONSIEUR MON FRÈRE ET C
DE VOTRE MAJESTÉ

bonne So
MARIE

*Copie de la réponse du* ROI *à*
*ci-dessus.*

---

ce 5.

MADAME MA SOEUR ET C
Je viens de recevoir la lettre

m'écrire. Je sens, Madame, que des choses de cette importance demandent une mûre délibération. J'attendrai donc avec patience les résolutions que Votre Majesté Impériale et Royale aura prises et qu'elle daignera me communiquer par Mr de Thugut, en l'assurant des sentimens de la plus haute considération avec lesquels je suis à jamais,

MADAME MA SOEUR ET COUSINE,
DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE

le bon Frère et Cousin
FRÉDERIC.

*Copie d'une quatrième lettre de Sa Majesté* l'IMPÉRATRICE-REINE.

---

ce 6 d'Août.

MONSIEUR MON FRÈRE ET COUSIN,

J'ai annoncé à V. M. par ma lettre du 1 que je lui ferois tenir le plutôt que possible ma pensée sur la proposition d'un nouveau plan général de conciliation. En conséquence Thugut est chargé de lui faire une contre-proposition de ma part, pour terminer tout d'un

M

*Copie de la contre-propositi*
*dans la lettre c*

L'Impératrice-Reine n'
vues d'agrandissement, e
palement que le maintien
considération politique et
lemagne, Sa susdite Maj
est disposée et déterminé
qu'elle a fait occuper par se
et dans le haut Palatinat, e
Palatin des engagemens q
par la convention du 3 d
condition *sine qua non* qu'il
sienne de s'engager en duo

graviats de Bareuth et d'Anspach à la primogéniture de sa maison, aussi long-temps qu'il y existera des princes puînés, ainsi qu'il est statué dans la sanction pragmatique établie dans la maison de Brandebourg, et qui étant confirmée par les Empereurs et l'Empire, a obtenu force de loi publique. Comme au moyen d'un tel arrangement toute la succession de Bavière seroit remise dans son état primitif, la discussion et le jugement des prétentions des autres parties intéressées à ladite succession seroient renvoyées aux voies ordinaires de justice prescrites par les lois et la constitution de l'Empire, conformément à ce que S. M. Prussienne dès le commencement avoit proposé elle-même.

*Copie de la réponse du* ROI *à la lettre ci-dessus.*

---

ce 10 d'Août 1778.

MADAME MA SOEUR ET COUSINE,

Mr Thugut m'a rendu la lettre que V. M. Impériale et Royale a eu la bonté de m'écrire.

Il m'a décliné les propositions dont il étoit chargé, et comme elles n'étoient pas conciliantes, il remarqua l'éloignement que je témoignois pour les accepter. Il me dit qu'il y avoit peut-être des moyens qui restoient encore pour pacifier les troubles de l'Allemagne, et qu'il avoit été chargé par V. M. Impériale et Royale d'en faire les ouvertures. Sur quoi je lui ai proposé de s'aboucher avec mes ministres, pour essayer si cette dernière tentative réussira mieux que les précedentes. V. M. Impériale et Royale me rendra au moins le témoignage, que si cette oeuvre salutaire ne parvient pas à une heureuse fin, ce ne sera pas ma faute. Je suis avec la plus haute considération,

MADAME MA SOEUR ET COUSINE,
DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE

le bon Frère et Cousin
FRÉDERIC.

# PIÈCES AUTHENTIQUES

de la négociation de Braunau, laquelle après celle de Welsdorf entre le Roi et le Sr de Thugut, a eu lieu audit couvent de Braunau entre le Sr de Thugut et les deux ministres prussiens le comte de Finckenstein et le Sr de Hertzberg; mais ne dura aussi que depuis le 13 jusqu'au 15 Août, où elle fut rompue *).

*) Ces pièces sont déjà imprimées à la suite d'un mémoire qui sert à leur éclaircissement sous le titre: *Déclaration ultérieure de S. M. le roi de Prusse aux États de l'Empire, au mois d'Octobre* 1778; mais comme cet écrit est devenu rare, on croit bien faire de réimprimer ici ces pièces, qui jettent un jour si lumineux sur toute l'affaire de Bavière.

*lui-même qu'elle avoit été*
*le Roi à Welsdorf, il ne*
*réitérer ; mais elle fut mise*
*il fit tout de suite la propo.*
*nue sous N°. 2.*

Cette proposition est la même
à la page 332 ; c'est pourquoi on
et on n'en rapporte que la rub

N°. 2. *Propositions de Sa M*
*pératrice-Reine, que Mr d*
*remises au ministère du*
*première conférence tenue a*
*Braunau en Bohème le* 13

1. L'Impératrice-Reine born
tages qui doivent lui revenir de

avec l'électeur Palatin, à l'acquisition d'un revenu d'un seul million de florins.

2. L'électeur Palatin et la maison Palatine en retour céderoient à l'Impératrice-Reine, et respectivement échangeroient avec elle, la partie de la Bavière et du haut Palatinat renfermée dans la délimitation ci-dessous expliquée.

La ligne de démarcation commenceroit auprès de Kufstein dans le Tyrol; elle suivroit le cours de l'Inn jusqu'à Wasserbourg; de là elle seroit continuée vers Landshut à Lanckwat, ensuite à Perbing, Donaustauf, Nittenau, Neubourg, Retz jusqu'à Waldmunchen le long du grand chemin qui conduit à Toms en Bohème.

Cette cession se feroit en la manière suivante. L'on feroit une évaluation exacte de tous les revenus de cette étendue de pays. Cette évaluation seroit faite sur les lieux *d'après les comptes originaux de la recette générale existans dans les dépôts de Munich;* elle seroit réglée et vérifiée par une commission composée d'un commissaire de l'Impératrice-Reine, d'un autre de l'électeur Palatin, et d'un troisième nommé par le duc de Deuxponts.

loit à l'électeur
d'un revenu égal, et de telle
dont les trois commissaires ci-
nés librement et de plein gré
entr'eux.

L'Impératrice-Reine céderoi
l'électeur Palatin tout ce qu'el
le cercle de Souabe, en cas c
de la nouvelle acquisition qu'
vière et dans le haut Palatinat,
de son préciput d'un revenu
florins, fussent trouvés égaux
susdites possessions en Souab
tion seroit également constatée
des comptes originaux de la
revenus de la nouvelle acqui
se trouvoient être moindres,
l'Impératrice-Reine feroit en S

doient le préciput de l'Impératrice-Reine ensemble avec les revenus des possessions autrichiennes dans le cercle de Souabe, S. susdite M. dédommageroit également avec exactitude et fidélité l'électeur Palatin, soit par d'autres cessions d'un revenu égal dans les Pays-bas *soit en se chargeant d'une partie proportionnée des dettes de la Bavière*, soit en telle autre manière dont les trois commissaires ci-dessus mentionnés librement et de plein gré se seroient accordés entr'eux.

3. S. M. l'Impératrice-Reine s'engageroit, pour elle et ses héritiers, de ne faire aucune opposition à la réunion des deux margraviats de Bareuth et d'Anspach à la primogéniture de l'électorat de Brandebourg, et si S. M. le roi de Prusse trouvoit à propos de faire un échange des pays de Bareuth et d'Anspach contre la haute et la basse Lusace, l'Impératrice-Reine non seulement n'y apporteroit point d'obstacle, mais faciliteroit plutôt cet échange en ce qui dépendroit d'elle, et nommément par la renonciation qu'elle feroit à ses droits de féodalité, de réversion et autres sur la haute et basse Lusace.

4. L'on traiteroit aussi dans la présente négociation sur la satisfaction à procurer à l'électeur de Saxe de la part de l'électeur Palatin relativement à ses prétentions allodiales, par l'entremise des bons offices réunis de S. M. l'Impératrice-Reine et de S. M. le roi de Prusse.

5. Pour faciliter l'arrangement sur les prétentions allodiales de l'électeur de Saxe, l'Impératrice-Reine renonceroit à ses droits de féodalité et autres qu'elle a sur quelques fiefs en Saxe.

6. S. M. l'Impératrice-Reine réuniroit ses voix à celle de S. M. le roi de Prusse pour faire conférer par l'Empereur et l'Empire au duc de Mecklenbourg un des petits fiefs vacans.

N°. 3. *Réponse du ministère prussien aux propositions que Mr de Thugut a portées au Roi de la part de S. M. l'Impératrice-Reine.*

Ces propositions consistent dans une alternative, dont la première partie porte: que S. M. l'Impératrice-Reine voudroit restituer tout ce qu'elle a fait occuper en Bavière et dans le haut Palatinat, et délier l'électeur Palatin de la

convention du 3 Janvier, sous la condition que le roi de Prusse s'engage de ne pas réunir les deux margraviats de Bareuth et d'Anspach à la primogéniture de sa maison aussi long-temps qu'il y existeroit des princes puînés, ainsi qu'il étoit statué dans la sanction pragmatique de la maison de Brandebourg, qui étant confirmée par l'Empereur et l'Empire, avoit obtenu force de loi publique.

Cette proposition est inadmissible, par les raisons qui ont déjà souvent été alléguées et détaillées dans les conférences de Berlin. La succession aux margraviats d'Anspach et de Bareuth appartient incontestablement à la maison de Brandebourg seule; il n'appartient qu'à cette maison seule de régler l'ordre de sa succession, et cet ordre a été réglé par le consentement unanime de tous les membres de la susdite maison. La prétendue sanction pragmatique n'est autre chose que le testament de l'électeur Albert I, qui a été fait par cet Electeur et a été confirmé à sa demande par l'Empereur Fréderic III. Il a donc aussi pu être changé et a été changé par ses successeurs, du consentement unanime des membres de la maison de Brande-

ordre de succession, qui par la mê
aussi aucun droit d'y intervenir, n
ser. On peut dire la même chose
dont la concurrence à la susdite
de Fréderic III ne consiste que d
énoncé de cette confirmation, qu
faite du consentement de l'Empire
ces raisons S. M. le roi de Prusse
mais admettre aucune parité ni
entre l'ordre réglé de la succession
de sa maison aux margraviats d'A
Bareuth, et la prétention non
maison d'Autriche sur la successic
qui n'appartient qu'à la maison F
me on a prouvé l'un et l'autre p
nière la plus évidente. L'équité
d'attribuer le refus de la susdite p

assez convaincantes de son désintéressement dans tout le cours de la négociation précédente, en n'insistant que sur les intérêts de ses alliés, sans chercher aucun avantage particulier. Sa Majesté est d'ailleurs trop persuadée des hautes lumières et des sentimens élevés de S. M. l'Impératrice-Reine, pour pouvoir s'imaginer que cette auguste Princesse veuille envier et contester d'avance à la maison de Brandebourg une succession légitime, mais incertaine et éloignée, ni qu'elle puisse y attacher le maintien de sa dignité, de sa considération politique, et de l'équilibre en Allemagne.

L'observation par laquelle on finit la première proposition, seroit bonne, et conforme à la justice et aux intentions du Roi, si l'arrangement proposé pouvoit être concilié avec les droits incontestables de la maison de Brandebourg. *Cet arrangement est aussi énoncé d'une manière, que s'il pouvoit en être question, il resteroit encore douteux si sous le nom des parties intéressées la cour de Vienne ne voudroit pas revenir à ses prétentions et les faire valoir d'une autre manière également préjudiciable.*

comparer avec la carte géograph
la démarcation énoncée dans c
voir d'un coup d'oeil combien
seroit immense et dangereuse
pire, et combien l'arrangemen
préjudiciable à la maison palatir
toute son existence politique.
Vienne couperoit la Bavière
transversale depuis le Tyrol j
me; elle obtiendroit non seu
basse Bavière, sur laquelle elle
tentions, mais aussi une gra
haute Bavière, sur laquelle ell
aucune jusqu'ici; elle empo
partie la plus grande de la Ba
Palatinat, du moins la plus fert
et la plus peuplée, contenan

laisseroit à la maison Palatine que la partie la plus mauvaise de ces deux duchés, qui ne consiste qu'en bois et en sable, qui ne peut se soutenir sans le secours de l'autre partie et en seroit toujours dépendante, et qui resteroit pourtant chargée d'un fardeau immense de dettes. La partie de la Bavière dont on demande la cession, et dont le prix principal consiste dans la contigüité et les qualités intrinsèques, ne sauroit jamais être compensée par des équivalens éloignés, éparpillés, et d'une qualité fort inférieure à tous égards. En général toute la méthode proposée d'acquérir la partie de la Bavière qu'on demande, et surtout l'excédent de la prétention autrichienne par une évaluation en revenus et par des équivalens, est aussi nouvelle que préjudiciable par ses conséquences. D'abord la cour de Vienne n'a aucun droit fondé sur aucune partie de la Bavière; si elle en avoit, elle l'auroit sur une *partie déterminée de pays*, mais non sur *un million de revenus*. Si dans les pourparlers de la négociation précédente il a été question d'un certain revenu, on n'a pas songé d'accorder à la cour de Vienne un *préciput*; mais on a toujours offert des

territoires *déterminés*, et on a demandé des équivalens en territoires *déterminés*, en admettant pour le bien de la paix des équivalens moindres que les pays cédés, et en supposant ainsi que la cour de Vienne gagneroit par là le préciput de revenus qu'elle a en vue. Pour sentir de quelle dangereuse conséquence seroit pour la maison Palatine l'évaluation des pays à céder par les revenus actuels, on n'a qu'à considérer que la Bavière est jusqu'ici notoirement le pays le plus mal administré de toute l'Allemagne, de sorte qu'un district qui rapporte à présent un million de revenus, en rapporteroit bientôt le double et le triple à la cour de Vienne, et la maison Palatine y perdroit ce que la maison d'Autriche y gagneroit.

Si l'on vouloit aussi renvoyer l'évaluation et l'échange en question à une commission à établir entre les commissaires de l'Impératrice-Reine, de l'électeur Palatin et du duc de Deux-ponts, le sort de la maison palatine, et surtout celui du duc de Deuxponts, seroit exposé à des événemens éloignés et incertains, dont on sent aisément les suites sans les détailler ici, et le Roi perdroit par là tout le but de son intervention.

Le même renvoi de l'arrangement général de la succession de Bavière ne permettroit pas d'arranger dans la négociation présente la satisfaction de l'électeur de Saxe, que Mr de Thugut a proposée dans le quatrième article, et en général l'arrangement qu'il vient de proposer, mettroit la maison Palatine entièrement hors d'état de contribuer à la satisfaction de celle de Saxe.

Quand on voudra peser avec équité et sans prévention toutes les considérations qu'on vient d'alléguer en précis, on ne sauroit trouver étrange que Sa Majesté ne puisse pas donner les mains à ces propositions, et à un arrangement qui démemberoit d'une manière énorme l'important duché de Bavière; qui anéantiroit presque la maison Palatine, et la priveroit de la plus grande et de la plus précieuse partie de son patrimoine incontestable; arrangement auquel par ces raisons le duc de Deuxponts ne consentiroit jamais, comme il l'a déclaré positivement; qui enlèveroit les moyens de procurer à la maison de Saxe une satisfaction raisonnable sur ses prétentions allodiales; qui procureroit à la maison d'Autriche sans aucun titre valable un agrandissement exorbitant; qui renverseroit ainsi

tout l'équilibre du pouvoir en Allemagne; qui affecteroit par ses conséquences la liberté et la sureté de tout l'Empire et de son système, et par ses suites aussi celle du Roi; et seroit par là et à tous égards directement contraire à la dignité et aux intérêts les plus essentiels de S. M., ainsi qu'aux engagemens qu'elle a pris, et au but qu'elle s'est proposé en intervenant dans l'affaire de Bavière.

Le Roi rend justice aux sentimens de S. M. l'Impératrice-Reine, et il est persuadé que ses dispositions pour la conservation de la paix sont aussi pures et aussi sincères que les siennes; mais S. M. regrette que les propositions qu'on a faites en son nom ne répondent pas à un but si salutaire.

Dans la précédente négociation le Roi a offert pour le bien de la paix de s'employer à procurer à S. M. l'Impératrice-Reine, par un arrangement général de la succession bavaroise, la cession de deux districts de la Bavière considérables et avantageusement situés pour arrondir la Bohème et l'Autriche, contre des équivalens en pays très-médiocres. Dans la présente négociation S. M. a fait offrir un de ces districts

contre un équivalent très-peu considérable en argent et en cession de droits de nulle valeur, sans exiger qu'il soit donné en pays; et elle croit avoir donné par là des preuves éclatantes de la plus grande modération, et de son désir sincère de complaire à Leurs Majestés Impériales et de contribuer à leur satisfaction; mais comme toutes ces propositions n'ont pas été acceptées, S. M. ne sauroit s'empêcher de s'en dédire et d'attendre qu'un changement de principes amène une négociation plus heureuse et plus efficace.

N°. 4. *Note que le Baron de Thugut a remise au ministère du Roi le* 15 *Août* 1778, *après qu'on lui avoit remis la réponse du Roi aux propositions de l'Impératrice-Reine.*

Le Baron de Thugut est sensiblement affligé de ce que la rupture dont la présente négociation à peine commencée est menacée, paroît éloigner de nouveau la fin si désirable des malheurs qu'a entraînés la mésintelligence survenue entre les deux cours. Pour ne laisser rien manquer du côté de son zèle, et pour constater la

vue d'agrandissement, mais plut
communication et d'une liaison c
tre ses différens États, laquelle d'a
soit pouvoir être obtenue, sans p
maison Palatine, au moyen de la
exacte et fidèle qui a été offer
qui surpasseroit un revenu d'un
rins; qu'en conséquence de cel
cession et respectivement l'échan
un projet de limites comme celui
marqué sur la carte ci-jointe *)
ceptable, il poursuivra avec plai
tion sur le pied de l'évaluation p

*) Cette nouvelle ligne de démarcation
proposa en remettant cette note, alloit
de l'Inn par Wasserbourg, Muldorff,
chen, Osterhoven, Deckendorf, Vich
chen jusqu'aux frontières de Bohème.

une telle évaluation, malgré la facilité et l'exactitude qui semble devoir en résulter pour les compensations, est absolument jugée inadmissible, il écrira à Vienne pour demander des ordres, et pour être autrorisé sur des équivalens qu'on pourra offrir d'après le principe dont la cour de Berlin jusqu'à présent est convenue elle-même, qu'il est juste qu'il revienne à S. M. l'Impératrice-Reine un avantage raisonnable de ses droits sur la succession de Bavière et de sa convention avec l'électeur Palatin. Braunau le 15 Août 1778.

N°. 4. *Réponse du ministère du Roi à la note du Baron de Thugut.*

Le ministère du Roi a examiné, avec le zèle le plus sincère pour le rétablissement de la bonne intelligence entre les deux cours, la note que Mr le Baron de Thugut vient de lui remettre, après avoir reçu la réponse de S. M. aux nouvelles propositions de S. M. l'Impératrice-Reine. Il regrette de ne trouver rien dans cette note qui puisse apporter un changement à la réponse susdite. Quoique l'étendue du territoire qu'on y demande, soit moindre que

celle des propositions précédentes, elle embrasse toujours une partie du Danube, tout le courant des rivières de l'Inn et de la Salza, la moitié du district de Straubing et tout le district fertile et considérable de Burghausen, avec les salines de Reichenhall, qui sont absolument nécessaires à la Bavière, et trop importantes pour pouvoir être compensées par quelque objet que ce soit.

L'évaluation des territoires de Bavière d'après les revenus présens ne sauroit jamais avoir lieu, sans tourner à un profit exorbitant de la maison d'Autriche, et à une perte trop grande de la maison Palatine, par les raisons qu'on a déjà alléguées, que ces pays administrés au plus mal jusqu'ici, produiroient à une meilleure administration en peu de temps un surplus trop grand pour pouvoir servir à évaluer le prix du pays même, et à le proportionner au prix d'un autre pays dont les revenus ont été poussés au degré dont il est susceptible.

Le principe supposé : que S. M. l'Impératrice-Reine doit, par une suite de ses droits sur la succession de Bavière et de sa convention avec l'électeur Palatin, prélever un million de

revenus sur l'échange en question, est une supposition que la cour de Berlin n'a jamais reconnue et ne pourra jamais admettre, non plus qu'une reconnoissance des droits de la maison d'Autriche sur la Bavière. On a fait voir dans la réponse précédente, qu'on mettoit l'avantage de S. M l'Impératrice-Reine dans la qualité intrinsèque des pays qu'elle obtiendroit par l'échange, sans compter que l'avantage qui résulte de la contigüité et de l'arrondissement, est déjà assez grand. Si le million de florins devoit être prélevé de la portion de la Bavière diminuée qu'on demande dans la dernière note, surtout si elle étoit évaluée selon le revenu présent, l'équivalent de la maison Palatine seroit tellement diminué, qu'il seroit réduit à peu de chose.

Enfin tout renvoi des échanges à faire et en général de l'arrangement final de la succession de Bavière sans la concurrence du Roi, est contraire au but que S. M. s'est proposé dans son intervention, et à celui d'un accommodement stable et solide, qu'on doit supposer aux deux cours.

Quand on réunit toutes ces considérations, on trouvera que les mêmes obstacles qui ont

rendu inadmissibles les précédentes propositions de la cour de Vienne, s'opposent aussi au nouveau projet de Mr le Baron de Thugut. S. M. l'Impératrice-Reine obtiendroit toujours par cet arrangement, non une simple ligne de communication entre ses États, laquelle subsiste déjà assez indépendamment de cette acquisition, mais plutôt un agrandissement trop considérable, gratuit et dépourvu de titres. On ne sauroit donc que se référer à la première réponse qui a été donnée ce matin à Mr le Baron de Thugut, et attendre qu'un changement de principes amène des circonstances plus favorables pour le succès d'une négociation future. Braunau le 15 Août 1778.

# OEUVRES

## POSTHUMES

DE

# FRÉDERIC II,

## ROI DE PRUSSE.

TOME VI.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE TOME VI.

*Considérations sur l'état présent du corps politique de l'Europe.* Pag. 3.

*Essai sur les formes de gouvernement, et sur les devoirs des souverains.* 52.

*Dialogue des morts entre le Prince Eugène, Milord Marlborough, et le Prince de Lichtenſtein.* 89.

*Dialogue des morts entre le Duc de Choiseul, le Comte de Struensée, et Socrate.* 111

*Examen critique du Système de la nature.* 139.

*Avant-propos sur la Henriade de Mr de Voltaire.* 169.

*Dissertation sur l'innocence des erreurs de l'esprit.* 189.

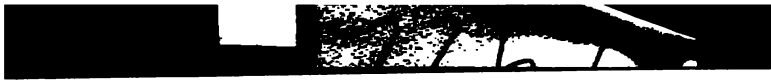
## *Poésies.*

*Epitres à Monsieur Jordan.* 221.

# CONSIDÉRATIONS

SUR

## L'ETAT PRÉSENT DU CORPS POLITIQUE DE L'EUROPE.



# CONSIDÉRATIONS

## *sur l'état présent du corps politique de l'Europe* *).

JAMAIS les affaires publiques n'ont plus mérité l'attention de l'Europe qu'à présent. Après la fin des grandes guerres, la situation des empires change, et leurs vues politiques changent en même-temps: de nouveaux projets se font, de nouvelles alliances se traitent, et chacun en particulier prend les arrangemens qu'il croit les plus propres à l'exécution de ses desseins ambitieux.

*) FRÉDERIC II a composé cette pièce comme Prince royal, dans l'année 1736; elle fait voir quelles vastes connoissances il avoit déjà acquises alors. Il existe une correspondance qu'il a entretenue avec le maréchal et ministre d'état de *Grumbkow* depuis 1732 jusqu'à la mort de ce général en 1739 sur toutes les affaires du temps, dans laquelle le ministre lui fit part de tout ce qui se passoit dans le gouvernement, et le Prince royal lui répondit par les réflexions les plus fines et les plus justes.

S'il est digne de la curiosité d'un homme raisonnable de pénétrer dans les secrets des coeurs, d'en approfondir les abymes et de découvrir les effets dans leurs causes, il est nécessaire qu'un prince, pour peu qu'il figure dans l'Europe, ait l'oeil sur la conduite des cours, qu'il soit informé des vrais intérêts des royaumes, et que sa prévoyance arrache, pour ainsi dire, à la politique des ministres des cours les desseins que leur sagesse prépare, et que leur dissimulation cache aux yeux du public.

Comme un habile mécanicien ne se contenteroit pas de voir l'extérieur d'une montre, qu'il l'ouvriroit, qu'il en examineroit les ressorts et les mobiles, ainsi un habile politique s'applique à connoître les principes permanens des cours, les ressorts de la politique de chaque prince, les sources des événemens; il ne donne rien au hasard; son esprit transcendant prévoit l'avenir, et pénètre par l'enchaînement des causes jusques dans les siècles les plus reculés; en un mot, il est de la prudence de tout connoître, pour pouvoir tout juger et tout prévenir.

Vu l'état léthargique de plusieurs princes de l'Europe, j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de faire un exposé de la situation présente où se trouve ce corps politique: non point que j'aie la présomption de me croire plus éclairé qu'une infinité de ministres, dont les vastes connoissances et la longue routine des affaires me paroîtront toujours respectables et infiniment supérieures à mes foibles lumières, mais simplement pour communiquer mes idées au public, et lui faire part de mes pensées.

Si mes raisonnemens se trouvent justes, on en pourra profiter, et voilà tout ce que je demande; s'ils se trouvent peu conséquens et faux, on n'a qu'à les rejeter : du moins me serai-je amusé en les faisant.

Pour avoir une idée juste de ce qui se passe à présent en Europe, il faudra prendre les choses de plus haut, et remonter jusqu'à la source des affaires.

A la fin de la campagne de l'année 1735 les négociations entre les cours de Vienne et de Versailles prirent leur commencement; les opérations de guerre furent suspendues, et les

intérêts des deux cours, au lieu d'être décidés par l'épée, le furent par la plume. Ni l'Espagne ni le roi de Sardaigne n'accédèrent d'abord à cette négociation, et il est à remarquer que ce ne fut qu'après la chute du Sr Chauvelin que l'Espagne y souscrivit.

La guerre s'étoit faite d'une manière beaucoup moins vive au Rhin, qu'on ne la faisoit en Italie. L'Empereur avoit, pour ainsi dire, extorqué la déclaration de guerre faite par les Etats de l'empire en l'année 1733 à Ratisbonne : l'élection de Pologne, troublée par les troupes campées sur les confins de la Silésie et prêtes à entrer dans ce royaume, avoit causé une scission parmi les évêques et les palatins, dont le plus grand nombre embrassoit les intérêts de Stanislas. Ces désordres n'intéressoient en aucune manière les provinces d'Allemagne. L'Empereur s'étoit assez témérairement obligé, par un traité secret avec la Russie et la Saxe, à placer l'électeur Auguste III sur le trône électif de Pologne : les ministres impériaux n'ayant peut-être pas prévu les suites de cette démarche, et contre l'avis du prince Eugène, se fondant sur le carac-

tère pacifique du cardinal ministre, avoient engagé trop légèrement leur maître dans une affaire de cette conséquence; l'Empereur s'étoit mêlé lui seul avec la Russie, et sans la participation de l'empire, dans les troubles de la Pologne; c'étoit à lui seul à s'en tirer.

La France, qui d'un autre côté avoit travaillé avec toute la prudence possible depuis la mort du duc régent à rétablir ses affaires dérangées, y avoient si bien réussi, que ses finances étoient dans le plus bel ordre du monde, ses magasins pourvus de toutes les choses nécessaires, et ses troupes dans l'état où elle les pouvoit désirer. Avec ces avantages sa situation se trouvoit si heureuse, qu'elle se voyoit en passe de profiter de tous les événemens.

La mort d'Auguste I lui fournissoit un prétexte spécieux pour se mêler des affaires de la Pologne, et pour exécuter, ou bien pour ébaucher les vastes projets que la politique avoit conçus et mûrement digérées. La France ne négligea rien; elle prépara les événemens, elle se mit en état d'agir avec succès, elle lia ses alliances tant avec l'Espagne qu'avec

la Sardaigne; par des pratiques sourdes elle disposa quelques princes d'Allemagne à une espèce de neutralité; elle endormit les puissances maritimes; après quoi elle publia le manifeste de sa conduite, et attaqua l'Empereur, qui étoit en quelque façon l'agresseur vu les troubles qu'il avoit fomentés en Pologne, et que ses armées étoient prêtes à soutenir, s'il ne s'étoit vu lui-même assailli.

L'Empereur, qui se voyoit sur le point d'être attaqué de tous côtés, remua toutes ses machines pour entraîner l'empire à courir la même fortune: tous les plus habiles négociateurs furent employés de la part du ministère de Vienne, pour inviter l'Empire à déclarer la guerre à la France. Les vues de l'Empereur étoient premièrement de tirer du secours de l'Empire; en second lieu, de diviser les forces de la France, qui l'ayant déjà attaqué en Italie, n'auroit pas manqué de l'y accabler. Il est bon de remarquer en passant, que si l'Empire ne s'étoit point mêlé de cette guerre, elle auroit été plutôt terminée. L'Empereur, auroit perdu en Italie ce que les alliés ont conquis; mais on n'auroit pu démembrer la

Lorraine de l'Empire, sans donner lieu à de nouvelles brouilleries, et sans exciter un nouvel embrasement.

La guerre se fit très-nonchalamment en Allemagne, d'un côté parce que la politique de la cour de Versailles ne vouloit point donner d'ombrage aux puissances maritimes, qui se seroient indubitablement déclarées en faveur de l'Empereur, si elles avoient vu ses affaires à l'extrêmité; et d'un autre côté, par une complication de raisons différentes, dont chaque campagne en fournissoit de particulières, et qui mettoient l'Empereur hors d'état d'agir vigoureusement sur le Rhin.

En Italie les Espagnols s'emparoient du royaume de Naples et de la Sicile, tandis que les François avec les troupes piémontoises s'emparoient du Milanois et de presque toute la Lombadie: et comme c'étoit une clause du traité des trois couronnes alliées de partager les dépouilles de l'Empereur en Italie, ces puissances se donnoient tous les mouvemens imaginables pour mettre en exécution leurs vastes desseins; mais j'ose assurer que ce qui contribua le plus aux heureux succès des al-

liés, ce fut le mauvais état dans lequel se trouvoient toutes les provinces de l'Empereur. La raison de la chute des plus grands empires a toujours été la même; elle s'est toujours trouvée dans la foiblesse de la constitution des états. La décadence de l'Empire romain trouva son période marqué dans le temps qu'il n'y eut plus d'ordre parmi les troupes, que la discipline fut anéantie, et qu'on négligea les précautions que la prudence dicte pour la sureté des états. La perte que l'Empereur vient de faire en Italie est fondée sur les mêmes principes. Point d'armée pour fermer le passage à l'ennemi, point de magasins, ni de troupes suffisantes pour garder les forteresses, point de généraux habiles pour défendre les places. Enfin l'Empereur au bout de trois campagnes perdit ce qu'il n'avoit acquis que par huit années de guerre consécutives.

On s'imagineroit qu'après tant de défaites ce seroit à l'Empereur à solliciter la paix; mais qu'on ne s'y trompe point, et qu'on apprenne à mieux connoître l'esprit pacifique et désintéressé du cardinal ministre; que ceci soit dit à l'honneur de la France et en témoignage de

sa modération : ces vainqueurs chargés de lauriers, et apparemment fatigués de leurs victoires, offrent la paix à l'Empereur leur ennemi vaincu.

Il est à présumer que Mr de Villars aura communiqué son système au cardinal, tel qu'on le trouve dans ses mémoires, et que le cardinal ayant adopté les idées de ce grand homme, aura pris pour principe d'établir une union parfaite et stable entre l'Empereur et la France, à l'imitation du triumvirat d'Auguste, d'Antoine et de Lépide. On sait que ce triumvirat s'étoit cimenté par des proscriptions. Aussi la France, par le premier article des préliminaires, se trouve-t-elle en possession du duché de Lorraine démembré de l'Empire.

L'Empereur, pour faire la paix, dépouille son gendre de ses états héréditaires. Le sacrifice paroît assez grand pour exiger par une espèce de réaction une reconnoissance proportionnée : mais pour continuer la comparaison, il est à présumer que la France avec le temps jouera le rôle d'Auguste. La simple considération de cet événement auroit peu d'utilité, si

elle n'étoit accompagnée de quelques réflexions que le sujet même fournit. D'abord on voit par rapport aux François un système de politique bien lié, uniforme, et qui ne varie jamais. Lorsqu'ils firent la paix d'Utrecht, leur but étoit de recommencer la guerre, non tout de suite, à cause que leur réputation étoit perdue, que leurs finances étoient épuisées et qu'ils n'avoient pas encore amené les événemens au point de maturité qu'ils souhaitoient; mais ils n'en avoient pas moins dans l'esprit d'épier le moment où ils pourroient attaquer l'Empereur avec avantage.

Or il règnoit un préjugé dans le monde qui portoit un préjudice infini aux desseins de la France; ce préjugé désavantageux avoit pour fondement une ancienne erreur, qui s'étant perpétuée, n'en acquéroit que plus de poids; on se disoit tout bas à l'oreille que la France aspiroit à la monarchie unverselle; en quoi cependant on lui faisoit grand tort. Cette seule idée avoit arrêté tous les magnifiques projets de Louis XIV et n'avoit pas peu contribué à rabaisser sa puissance; il falloit nécessairement déraciner un préjugé si pernicieux et en effacer jusqu'à la mémoire.

La fortune qui préside au bonheur de la France, ou pour parler selon le style des prêtres, l'ange gardien qui veille à son agrandissement, contribua à détruire une opinion si préjudiciable aux intérêts de la France.

Louis XIV, dont l'ambition avoit si souvent fait trembler l'Europe, après avoir éprouvé sur la fin de son règne les révolutions de la fortune, termina sa glorieuse carrière. L'Empire tomba en tutelle, et le gouvernement se ressentit de la foiblesse de son monarque et de tous les malheurs inséparablement attachés aux minorités. Le Duc régent, prince éclairé, et qui avec toutes les qualités qui font les charmes de la société et la fortune des particuliers, n'avoit pas assez de cette fermeté absolument nécessaire à ceux auxquels le gouvernement des empires est confié, embrouilla les affaires intérieures du royaume par ces fameuses actions qui ruinèrent presque tous les particuliers, dont l'argent n'entra que dans les caisses du Roi et dans celles de quelques commis de Law. Le duc de Bourbon devint régent du royaume après la mort du duc d'Orléans; mais ce ne fut qu'une régence passagère : le

cardinal de Fleury lui fut substitué, et prenant le timon des affaires, il ne répara pas seulement les finances et les pertes internes du royaume; il fit plus; par son habileté, par la souplesse de son esprit et par les apparences d'une modération extrême, il s'acquit la réputation de ministre juste et pacifique. Pour connoître les profondeurs et la sagesse de sa conduite, il est nécessaire de remarquer que rien n'attire plus la confiance des hommes qu'un caractère généreux et désintéressé : le cardinal soutint si bien ce caractère, que l'Europe, ou plutôt l'univers entier se persuada qu'il étoit tel. Les voisins de la France dormoient en paix auprès d'un si bon voisin, et les ministres dont la politique étoit la plus renommée avoient mis au nombre de leurs principes invariables, que tant que le cardinal vivroit, (vu son caractère et son grand âge,) on pourroit être tranquille sur les entreprises de la France. C'étoit là le chef-d'oeuvre du cardinal et en quoi sa politique peut être préférée à celle des Richelieu et des Mazarin. Ce ministre habile ayant conduit les choses au point où il les désiroit, fit éclater tout à coup

ses desseins. Le manifeste du Roi très-Chrétien soutint encore les profondes impressions que le caractère juste du cardinal avoit faites sur les esprits; il contenoit en substance: *Que ce n'étoit point par des vues d'intérêts ou d'ambition que le Roi prenoit les armes, que S. M. se contentoit de posséder un royaume florissant et de règner sur un peuple fidèle, et que ses intentions n'étoient point de reculer les bornes de sa domination.* Cependant les suites ont fait voir que l'amour de la paix uniquement a obligé S. M. d'accepter la Lorraine, et de débarrasser l'Allemagne d'une province qui à la vérité lui avoit appartenu depuis un temps immémorial, mais qui lui étoit à charge, vu sa situation peu convenable et isolée. D'ailleurs, pour établir la paix sur un fondement solide, il falloit nécessairement que la Lorraine fût cédée à la France, parce qu'elle auroit pu fournir de fréquens sujets de brouilleries, et que de plus on devoit indemniser la France des frais de la guerre; ce qui bien considéré, met en évidence que le Roi a entièrement rempli les engagemens positifs qu'il avoit pris par son manifeste.

Lorsqu'on voudra donner la même attention à la conduite qu'a tenue l'Espagne, on verra que le traité de Vienne, *) (ou bien le traité de succession,) n'étoit point un ouvrage solide, et que le roi d'Espagne, en renonçant aux états de la succession situés en Italie, n'y renonçoit qu'autant qu'il n'étoit pas en état de les recouvrer.

Je

( *Corps Diplom. par Dumont. Tome VIII.* 1731. *Part. sec. pag.* 107. )

*) *Art. V.* En vertu de la renonciation faite par S. M. I. dans les deux précédens articles, le Roi catholique cède à son tour, et en son nom, et en celui de ses héritiers, descendans mâles et femelles, tous les droits sans exception quelconque en général et en particulier sur les royaumes, provinces et domaines, lesquels sa Majesté impériale a possédés effectivement en Italie ou en Flandre, et qui ont autrefois appartenu à la monarchie d'Espagne; entre lesquels est le marquisat de Final, cédé à la république de Gènes par sa Majesté impériale en 1713, et à présent dûment occupé sur le sujet duquel actes solennels de renonciation ont été expédiés en la plus due forme, qu'on aura soin de publier, et en lieux congrus on en passera l'acte, qui sera remis à sa Majesté impériale et aux parties intéressées. Sa Majesté catholique renonce pareillement au droit de réversion à la couronne d'Espagne, qu'elle s'est réservée sur le royaume de Sicile, à tout autres actions, prétentions, sous le prétexte desquelles pourroit être inquiétée sa Majesté impériale, ou ses héritiers, successeurs, directement ou indirectement, non seulement dans les susdits royaumes ou provinces, mais aussi dans tous les autres domaines qu'il possède actuellement en Flandre, en Italie, ou ailleurs.

Je n'avance rien que je ne sois en état de prouver. Le traité de Séville *) si fameux entre

(*Extrait du traité de Séville conclu entre Leurs M. T. C. et Britannique et Cath. le 9 Nov. 1729.*)

*) Ce traité, que les Anglois nomment la source de leurs larmes, consistant en douze articles, et deux articles secrets, 1) Confirme les traités précédens, et contient l'amnistie de part et d'autre; 2) Régle le contingent des secours réciproques en hommes, vaisseaux et argent; 3) Déroge au traité de Vienne conclu en 1725 entre l'Empereur et l'Espagne; 4) Conserve le commerce françois et anglois tant en Europe qu'aux Indes sur l'ancien pied; 5) Promet la réparation des dommages faits de part et d'autre; 6) Ordonne la commission et la nomination des commissaires pour examiner les pertes et dommages qu'on a soufferts de part et d'autre; 7) Parle des commissaires de France pour de pareilles recherches; 8) Prescrit la durée de cette commission, savoir trois ans. 9) NB. Comme le plus remarquable, il est en ces termes:

„ On effectuera dès à présent l'introduction des garnisons dans les places de Livourne, Porto-Ferrajo, Parme et Plaisance, au nombre de 6000 hommes des troupes de sa Majesté catholique et à sa solde, lesquelles serviront pour la plus grande assurance et conservation de la succession immédiate desdits Etats en faveur du sérénissime Infant Don Carlos, et pour être en état de résister à toute entreprise et opposition qui pourroit être suscitée au préjudice de ce qui a été reglé sur ladite succession.

10) On donne la conduite que cesdites troupes doivent tenir dans ces places; 11) Fait promettre au roi d'Espagne de retirer ses troupes, dès que tout sera en ordre et en tranquillité; 12) Contient la garantie desdits Etats à l'Infant Don Carlos, tant reprochée aux Anglois; 13) Renvoie à un accord particulier qui doit être fait entre les parties contractantes, concernant la manutention desdites garnisons; 14) Invite les Etats généraux à accéder à ce traité.

Les deux articles secrets expliquent les avantages du

l'Espagne et l'Angleterre, découvre assez les intentions de l'Espagne, et suffit pour mettre en évidence que toutes les conquêtes d'Italie ne sont qu'une suite des principes invariables que cette couronne regarde comme la base de sa politique.

Qu'on ne s'imagine point que ce traité de Séville soit ici tiré par les cheveux; il ne faut que quelques considérations pour faire entrevoir comme à travers une gaze les intentions de l'Espagne.

La politique d'envahir à établi pour principe, que le premier pas pour la conquête d'un pays est d'y avoir pied, et c'est ce qu'il y a de plus difficile; le reste se décide par le sort des armes, et par le droit du plus fort.

Sous quel prétexte l'Espagne auroit-elle pu introduire des troupes en Italie, si le traité de Séville ne lui avoit donné cette facilité? Comment auroit-elle pu sans troupes penser à la conquête du Milanois, du Mantouan, du royaume de Naples, de la Sicile? Il falloit

commerce des Anglois dans les Indes occidentales, et surtout le fameux traité d'Assiento Signé *W. Stanhope.* *Brancas.* *Marq. de la Gax.* *à présent lord Harington.* *D. Joseph. Patinho.* *B. Keçke.*

donc avoir un pied dans le pays; il falloit y avoir des troupes, pour les augmenter selon l'occurence; il falloit avoir des places pour former des magasins, et c'étoit à quoi le traité de Séville étoit indispensablement nécessaire. L'Espagne avoit donc bien pensé à ses intérêts en le faisant, et on a pu voir que ses desseins n'étoient pas si bornés qu'on auroit cru peut-être; j'ai donc eu raison, en parlant de la conduite de l'Espagne, de ne point passer sous silence le traité de Séville.

Il me reste à présent à développer la conduite de la cour impériale : on aura dû remarquer en elle beaucoup de confiance en ses forces dans l'affaire de Pologne, quoique à la vérité elle ait voulu faire semblant de ne s'en point mêler *). On aura pu remarquer de même cette hauteur insupportable avec laquelle elle affecta de traiter non seulement

*) Il est notoire que les ministres de l'Empereur ont agi de concert en tout avec ceux de la Russie, qu'il avoit un corps de 17,000 hommes campé aux frontières de la Pologne, qu'il avoit corrompu le prince Lubomirsky, qu'on nomme le prince botté, qui fut l'auteur de la scission de ceux qui passèrent de Varsovie dans un village nommé Praga, et que c'est à l'instigation de l'Empereur que les troupes russiennes sont entrées en Pologne.

ses inférieurs, mais aussi ses égaux. On aura pu découvrir facilement que sa politique a pour but d'établir le despotisme, et la souveraineté de la maison d'Autriche dans l'Empire; ce qui n'est pas si facile, vu la puissance de beaucoup d'électeurs, qu'on ne sauroit abaisser aisément. Cependant imbue de préjugés superstitieux, et encouragée par une orgueilleuse témérité, la maison d'Autriche a toujours voulu accoutumer à son joug les souverains d'Allemagne: le ministère travaille sur ce plan, qui est transmis aux successeurs de l'Empire, et ces princes aussi ignorans que superstitieux se bercent vainement d'une chimère ambitieuse, que l'injustice de la chose devroit leur faire détester.

Nous n'avons pas besoin de remonter jusqu'aux temps de l'empereur Ferdinand I et Ferdinand II, pour trouver des témoignages de l'ambition démésurée de cette cour: quatre événemens arrivés de nos jours nous en feront un beau commentaire.

On remarquera premièrement que l'Empereur à l'insçu de l'Empire avoit fait une alliance avec l'impératrice de Russie, pour

mettre Auguste II sur le trône de Pologne. Il falloit donc que la guerre à laquelle cette alliance donna lieu, fût vidée par l'Empereur, et non par l'Empire, qui ne participoit en rien aux démarches de l'Empereur. Cependant on a vu que par ses intrigues la cour de Vienne a trouvé moyen de mêler l'Empire dans la guerre, qui n'impliquoit directement que l'Empereur et la Russie ; en quoi l'Empereur a donné manifestement atteinte à l'article IV *) de sa capitulation.

L'Empereur a péché secondement contre l'article VI *) de sa capitulation, en ce que

*) *Art. IV. page* 32. Nous devons et voulons dans toutes les déliberations sur les affaires qui concernent l'Empire, surtout celles qui sont exprimées dans *l'Instrumentum Pacis*, que les électeurs et princes jouissent du droit de suffrage, et que rien ne puisse être entrepris ni conclu, sans leur libre consentement. Nous devons et voulons pendant notre règne vivre en paix avec les puissances chrétiennes qui sont nos voisins, ne point leur donner occasion d'avoir des contestations avec l'Empire. Nous éviterons d'impliquer l'Empire dans des guerres étrangères. Nous nous abstiendrons entièrement de tout secours dont il pourroit résulter du dommage à l'Empire, de toute dispute, guerre, soit dans, soit hors de l'Empire, sous quelque prétexte que ce soit, à moins que cela n'arrive par le consentement des électeurs, princes et Etats, donne dans une diète, ou au gré des électeurs.

**) *Art. VI. Page* 41. Nous devons et voulons en qualité d'Empereur élu Roi des Romains, pour ce qui regarde

contre les lois fondamentales de l'Empire il a appelé le secours des puissances étrangères en Allemagne, l'impératrice de Russie lui ayant envoyé un corps de 10,000 hommes au Rhin.

On verra en troisième lieu que le traité entamé avec la France, et dont les préliminaires ont été signés sans la confirmation de l'Empire, porte une atteinte et un préjudice à l'article VI *) de la capitulation impériale.

L'Empereur a fait en quatrième lieu une infraction contre l'article X **) de sa capitula-

les affaires de l'Empire, avant d'en avoir obtenu le consentement des électeurs, princes ou états, dans une diète: comme l'intérêt de l'Etat demande quelquefois de la célérité et de la promptitude, nous devons et voulons obtenir ce consentement à un temps marqué, et cela dans une assemblée collégiale, et non par des déclarations particulières, jusqu'à ce qu'on puisse parvenir à une diète générale; comme cela se pratique dans les autres affaires qui concernent la sureté de l'Empire. S'il arrivoit que nous fissions quelque alliance à l'égard de nos terres particulières, cela n'arrivera qu'autant que cela ne portera aucun préjudice à l'Empire, ni ne sera opposé au contenu de l'*Instrumentum Pacis.*

*) Voyez à la fin de la note précédente.

**) *Art. X. Page* 59. De plus nous devons et voulons ni donner, ni troquer, aliéner, ni molester par des impôts, rien de ce qui appartient à l'Empire, sans la volonté et le consentement des électeurs, princes et états: mais nous devons et voulons nous abstenir de tout ce qui pourroit donner occasion à quelque exemption ou retranchement de quelques parties de l'Empire: nous voulons surtout nous

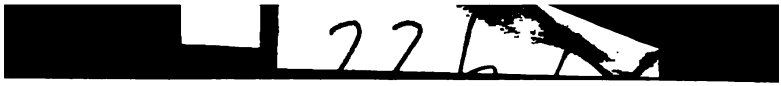
tion, en ce qu'il a aliéné le duché de Lorraine, qui étant un fief de l'Empire, ne sauroit selon les constitutions fondamentales de l'Empire être séparé, ou retranché du corps germanique sans le consentement formel de la diète et des Etats.

On pourroit encore reprocher à l'Empereur la guerre qu'il a déclarée aux Turcs, et les subsides qu'il a exigés de l'Empire au sujet de cette guerre; mais cela m'engageroit dans de trop grands détails, et j'ai encore quelques réflexions plus importantes à faire.

Nous avons jugé à présent des causes par leurs événemens; il nous reste encore à juger des événemens que nous avons à attendre par les causes que nous pouvons pénétrer.

Il ne s'agit pas simplement d'approfondir les secrets de la politique et de porter un regard profane jusque dans le sanctuaire des ministres; il faut encore observer les voies différentes que suivent les ministres pour parvenir

abstenir de tous priviléges ou immunités exorbitantes et nous appliquer au contraire avec beaucoup de soin à acquérir de nouveau et à conserver ensuite les principautés engagées ou aliénées, les terres confisquées ou tombées par voie illégitime en des mains étrangères.





à leurs fins. Rien ne fait mieux connoître le caractère des cours que de remarquer les façons différentes dont leur politique agit sur les mêmes sujets: leurs passions, leurs finesses, leurs ruses, leurs vices et leurs bonnes qualités, tout s'y découvre.

Pour bien juger des ministres de l'Empereur et de ceux de France, mettons leur conduite en parallèle, et voyons comment dans les affaires de la Pologne ils ont tenu des routes différentes; nous y verrons une expression de moeurs qui n'est pas de peu d'utilité pour les grands hommes qui savent en faire usage.

L'Empereur, selon l'alliance qu'il avoit faite avec la Russie, devoit placer la couronne de Pologne sur la tête d'Auguste, électeur de Saxe; il n'imagina point de meilleur moyen d'y réussir que les voies de fait. Ses armées se tinrent aux confins de la Pologne, tandis que les troupes russiennes firent une invasion sur les terres de la république et s'approchèrent à peu de distance de Varsovie. Ainsi à Vienne on ne connoissoit que la violence qui pût ouvrir à Auguste les barrières du trône des Sarmates.

Le ministère françois, plus humain mais plus rusé, pensa d'une manière différente : il n'employa que la force d'un métal séducteur pour élever Stanislas à la dignité suprême. Le ministre de l'Empereur à Varsovie éclatoit en menaces; celui de France n'employoit que les paroles flatteuses et les caresses; l'un vouloit intimider les esprits, l'autre vouloit les gagner par sa douceur. L'un comme un lion furieux tomboit sur sa proie, l'autre comme une sirène charmoit par sa voix tous ceux qui l'approchoient. Enfin les François par leurs artifices et leurs intrigues se rendirent maîtres des coeurs, tandis que les Impériaux effrayèrent les poltrons; mais comme en Pologne le nombre de ceux qui craignent excède infiniment le nombre de ceux qui sont au-dessus de la crainte, il n'est pas étonnant que Stanislas ne se soit point soutenu sur le trône.

Toutefois ne nous méfions pas tant de ceux qui n'exécutent leurs projets que par les moyens que leur hauteur et qu'un esprit altier leur dicte; ils se desservent eux-mêmes, en ce qu'ils se rendent odieux; leur violence est un antidote qui guérit du venin que leurs desseins

te, mais qui nous trompe en nou
la liberté, lorsque notre pruden
surprendre.

Comme il est certain que tout d
raison de son existence, et qu'
cause des événemens dens d'autre
qui leur sont antérieurs, il faut a
fait politique soit la suite d'un f
qui l'a précédé, et qui a, pour air
paré sa naissance. Appliquons-n
système à découvrir dans les événe
et dans les vastes projets des cours
de Versailles, ce que l'union étro
plus puissans princes de l'Europe
préparer.

Il est évident que les vues de la
riale tendent rendre l'Empire

sollicité tous les princes d'Allemagne, qu'elle a inséré un article dans la pacification, et qu'elle a fait une infinité de traités particuliers; tant il est vrai que la maison d'Autriche souhaiteroit d'ôter avec le temps à l'Empire le droit d'élection, de cimenter la puissance arbitraire dans sa race, et de changer en monarchique le gouvernement démocratique qui de temps immémorial a été celui de l'Allemagne. Comme le système du ministère impérial est assez simple, il n'est point difficile de l'exposer au jour; mais celui de la cour de Versailles est plus composé, et il exigera de nous plus d'étendue et plus de détail.

Le principe permanent des princes est de s'agrandir autant que leur pouvoir le leur permet; et quoique cet agrandissement soit sujet à des modifications différentes et variées à l'infini, ou selon la situation des Etats, ou selon la force des voisins, ou selon que les conjonctures sont heureuses, le principe n'en est pas moins invariable, et les princes ne s'en départent jamais: il y va de leur prétendue gloire; en un mot, il faut qu'ils s'agrandissent.

La France est bornée à l'occident par les

monts Pyrénées qui la séparent de l'Espagne, et qui forment une espèce de barrière que la nature même a posée. L'océan sert de bornes au côté septentrional de la France, la mer Méditerranée et les Alpes au midi; mais du côté de l'orient elle n'a d'autres limites que celles de sa modération et de sa justice. L'Alsace et la Lorraine, démembrées de l'Empire, ont reculé les bornes de la domination de la France jusqu'au Rhin. Il seroit à souhaiter que le Rhin pût continuer à faire la lisière de leur monarchie. Pour cet effet il se trouveroit un petit duché de Luxembourg à envahir, un petit électorat de Trèves à acquérir par quelque traité, un duché de Liège par droit de bienséance, les places de la Bavière, la Flandre et quelques bagatelles semblables devroient être nécessairement comprises dans cette réunion; et il ne faudra à la France que le ministère de quelque homme modéré et doux, qui prêtant, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, son caractère à la politique de sa cour, et qui rejetant toutes les ruses et tous les détours de ses artifices sur le compte des ministres subalternes, conduise à l'abri de dehors respectables ses desseins à une heureuse issue.

La France ne se précipite en rien. Constamment attachée à son plan, elle attend tout des conjonctures : il faut, pour ainsi dire, que les conquêtes viennent s'offrir à elle naturellement; elle cache tout ce qu'il y a d'étudié dans ses desseins, et il semble, à n'en juger que par les apparences, que la fortune la favorise avec un soin tout particulier. Ne nous y trompons point : la fortune, le hasard sont des mots qui ne signifient rien de réel. La véritable fortune de la France c'est la pénétration, la prévoyance de ses ministres, et les bonnes mesures qu'ils prennent. Voyez avec quel soin le cardinal se charge de la médiation entre l'Empereur et le Turc. L'Empereur en reconnoissance de ce service ne peut faire moins que de céder à Louis XV ses droits sur le Luxembourg. Ce duché, selon toutes les apparences, doit être une des premières acquisitions qui suivront la Lorraine; car comme la France a eu des égards en toute chose pour les arrangemens que l'Empereur a cru devoir prendre, il semble que la justice exige de semblables égards du côté de l'Empereur pour les arrangemens de la France : ce n'est qu'un flux et reflux de re-

connoissance, que la politique de ces princes fait rendre utile à leur grandeur.

Quant aux autres pays que la France pourroit conquérir, il est de sa prudence de ne point trop se hâter, afin de s'affermir dans ses anciennes conquêtes et de ne point effaroucher ses voisins : un trop grand fracas de succès pourroit réveiller les puissances maritimes, qui dorment à présent dans les bras de la sécurité et au sein de l'indolence.

J'entrevois encore dans ce qui peut entrer dans le système de la France des projets plus grands et plus vastes que ceux dont j'ai parlé; et le moment que la providence a marqué pour l'exécution de ces grands desseins, semble être celui du décès de sa Majesté impériale. Quel temps plus propre pour donner des lois à l'Europe! quelles conjonctures plus heureuses pour pouvoir tout oser !

Tous les électeurs se trouvent à présent désunis par les intérêts qui les partagent; les uns cherchant des avantages particuliers se jetteront dans les bras de la France et sacrifieront l'intérêt commun; d'autres disputeront entre eux à qui aura l'Empire ; d'autres se déchire-

ront pour la succession de l'Empereur; d'autres, enflés par les espérances que leur donnent de grandes alliances, porteront partout le flambeau de la guerre, le trouble et la confusion; et ceux qui pourroient s'opposer à la force majeure de l'ennemi commun, n'entreprendront rien, et abandonneront leur destinée au hasard.

De plus, par le dernier traité de pacification la France s'engage à la garantie de la pragmatique Sanction; cela l'oblige à se mêler indispensablement des affaires d'Allemagne après la mort de l'Empereur; et ce qui en cette occasion rendra les démarches de la France beaucoup plus dangereuses que dans d'autres, c'est qu'elles auront une apparence plausible de justice, et que leurs violences même auront un dehors d'équité.

Remarquons encore avec quel soin la France écarte les puissances maritimes de cette garantie. Croit-on que ce soit sans dessein qu'on les éloigne des affaires? Pourroit-on s'imaginer que quelque pensée frivole d'orgueil y auroit donné lieu? et seroit-il possible de se figurer qu'un ministre qui a donné jusque dans

ses moindres démarches des marques d'une prudence consommée, qu'un pareil ministre, dis-je, ait des vues si peu étendues? Rendons justice à la politique françoise; elle n'est jamais si bornée qu'on pourroit le croire.

Il seroit possible qu'on fût bien aise de procurer du repos aux ministres anglois, qui sont assez occupés par les brouilleries intestines du royaume; et avec cela on est bien aise de ne point mêler les puissances maritimes dans les traités secrets des deux cours contractantes, afin que le cas de la succession venant à exister, ces puissances n'aient aucun prétexte quelconque de se mêler des troubles d'Allemagne.

On pousse les précautions plus loin encore. On paye des subsides aux cours de Suède et de Danemarck, ou pour les contenir simplement, ou pour qu'elles soient en état de s'opposer à ceux qui voudront prendre des mesures contraires aux intentions et aux arrangemens de la cour de France.

Autant la politique de la cour de France est excellente, autant faut-il avouer aussi qu'elle est favorisée par un concours de certaines

circonstances. Tous les princes dont la grandeur et la puissance pouvoient lui donner de l'ombrage, se trouvent désunis. Il ne reste à la France qu'à ne point laisser éteindre le feu de la discorde, et à l'attiser plutôt. Et en quoi la France a un avantage infiniment plus grand encore, c'est qu'elle n'a presque personne en tête, dont la profondeur d'esprit, la hardiesse et l'habileté, puissent lui être dangereuses : à cet égard elle acquiert moins de gloire que n'en acquirent les Henri IV et les Louis XIV.

Que diroit Richelieu, que diroit Mazarin, s'ils ressuscitoient de nos jours? Ils seroient fort étonnés de ne plus trouver de Philippe III et IV en Espagne, plus de Cromvel et de roi Guillaume en Angleterre, plus de prince d'Orange en Hollande, plus d'empereur Ferdinand en Allemagne, et presque plus de vrais Allemands dans le St Empire : plus d'Innocent II à Rome, plus de Tilly, plus de Montécuculi, de Marlborough, d'Eugène à la tête des armées ennemies; de voir enfin un abâtardissement si général parmi tous ceux à qui est confiée la destinée des hommes dans

la paix et à la guerre, qu'ils ne s'étonneroient point qu'on pût vaincre et tromper les successeurs de ces grands hommes. Autrefois les François étoient obligés de combattre contre toute l'Europe, liguée et conjurée contr'eux, et c'étoit à leur valeur seule qu'ils devoient leurs conquêtes; à présent ils doivent leurs plus beaux succès à leurs négociations, et c'est moins à leur force qu'à la foiblesse de leurs ennemis qu'on peut attribuer le cours triomphant de leurs prospérités. Il n'y a pas de meilleur moyen de se faire une idée juste et exacte des choses qui arrivent dans le monde que d'en juger par comparaison, de choisir dans l'histoire des exemples, d'en faire le parallèle avec les faits qui arrivent de nos jours, et d'en remarquer les rapports et les ressemblances. Rien de plus digne de la raison humaine, de plus instructif, et de plus capable d'augmenter nos lumières.

L'esprit des hommes est le même dans tous les pays et dans tous les siècles; ils ont à peu-près les mêmes passions; leurs inclinations ne diffèrent presque en rien; ils sont quelque-

fois plus furieux, quelquefois moins, selon qu'un malheureux démon d'ambition et d'injustice leur communique son souffle infecté et contagieux. Certaines époques se sont distinguées, parce que les passions des hommes y ont été plus agitées et souvent récompensées. Telle est celle des conquêtes de Cyrus parmi les Perses, la bataille de Salamine et de Platée parmi les Grecs, le règne de Philippe et d'Alexandre le grand chez les Macédoniens, les guerres civiles de Sylla, les triumvirats, le règne d'Auguste et des premiers Césars chez les Romains. En un mot l'amour des arts et la fureur de la guerre ont parcouru tout le monde, et ont toujours produit les mêmes effets dans tous les endroits où ils ont établi leur domicile. La raison en est simple. L'esprit de l'homme, et les passions qui le gouvernent, sont toujours les mêmes; il faut donc nécessairement qu'il en résulte toujours les mêmes effets. Tout ce que je viens de dire des arts et de la guerre, se trouve encore plus vrai à l'égard de la politique des grandes monarchies; elle a toujours été la même; leur

principe fondamental a constamment été d'envahir tout pour s'agrandir sans cesse, et leur sagesse a consisté à prévenir les artifices de leurs ennemis, et à jouer au plus fin.

Examinons à présent les procédés de Philippe de Macédoine envers les Grecs, et voyons si nous n'y trouverons pas quelques traits de la politique françoise : parcourons ensuite quelques événemens de l'histoire romaine, et le lecteur verra s'il ne s'y trouve point, je ne dis pas une ressemblance, mais une conformité entière avec les événemens qui sont arrivés récemment en Europe et avec ceux dont nous avons fait entrevoir l'aurore. La république des Grecs ne se soutenoit que par l'étroite union qui lioit les différentes petites républiques ensemble : les villes de Sparte et d'Athènes se distinguoient cependant de toutes les autres : c'étoient elles qui donnoient le branle aux délibérations, et aux grandes choses qui s'exécutoient, et les petites républiques n'étoient que dépendantes de celles-là. Si Philippe avoit attaqué cette ligue entière, il auroit trouvé des ennemis

redoutables, qui non seulement lui auroient résisté, mais qui même auroient pu faire de ses propres états le théâtre de la guerre. Que fit la politique de ce prince pour vaincre cette république ? Elle sema la dissention et la jalousie parmi ces petites villes alliées, elle cimenta leur désunion, elle corrompit les orateurs, elle prit le parti des plus foibles, pour les soutenir contre les plus puissans, et ceux-ci abattus, les autres furent bientôt à sa discrétion.

Que fait la politique de la France pour parvenir à la monarchie universelle? Ne voyez-vous pas avec quelle finesse elle sème la division parmi les princes de l'Empire, son adresse à gagner l'amitié des souverains dont elle a le plus de besoin, comme elle fait artificieusement soutenir les intérêts des petits princes contre les plus puissans. Admirez le tour qu'elle a pris pour saper le pouvoir des puissances maritimes, son habileté à les intimider à propos, sa souplesse à les amuser de bagatelles, tandis qu'elle frappe les grands coups. Qu'on voie en même-temps

la plupart des princes de l'Europe, aussi insensés que les Grecs, qui plongés dans une sécurité léthargique, négligèrent de se réunir avec eurs voisins pour prévenir un malheur certain et leur ruine infaillible.

Jetez encore un moment les yeux sur l'artifice des François qui amusent les puissances du nord par des subsides, afin de laisser ceux qui ne sont point gagnés comme abandonnés à leurs propres ressources, et jugez si ce ne sont pas les suites d'une politique semblable à celle de Philippe de Macédoine. Qu'on me permette de pousser cette comparaison plus loin. On verra que l'histoire de Philippe fournit plus d'un événement conforme à ceux de nos jours, et digne de la politique de Versailles.

Ce roi de Macédoine avoit déjà gagné les Thébains, les Olynthiens et les Messéniens; il réduisit ensuite les Athéniens, affoiblis et peu en état de lui résister, à lui céder les villes d'Amphipolis et de Potidée, qui lui servirent de barrières. Ayant aussi la Phocide et les Thermopyles, il tenoit comme la clef de la Grèce,

et il lui étoit facile de l'attaquer toutes les fois qu'il le jugeoit convenable à ses intérêts.

L'histoire de France nous fournit un exemple qu'il n'est pas possible de lire sans se souvenir du trait de l'histoire ancienne que je viens de citer. On comprend bien que c'est de l'acquisition de l'Alsace et de Strasbourg dont je veux parler. Ces états aliénés de l'Allemagne en étoient autrefois comme les Thermopyles ou comme le boulevard, et la Lorraine, qui vient d'être envahie récemment, répond à la Phocide par rapport à sa situation. Une manière d'envahir si ressemblante à celle du roi Philippe découvre, ce me semble, assez clairement une conformité de dessein parfaite: Philippe ne s'en tint pas aux Thermopyles, il passa outre. Je me rappelle à cette occasion ce qu'un sage disoit à un roi d'Epire en voyant les préparatifs immenses qu'on faisoit pour la guerre : *pourquoi*, demandoit-il à ce prince, *amassez-vous toutes ces armes et ce bagage ? Pour conquérir l'Italie, répondit Pyrrhus. Mais l'Italie conquise, Seigneur, où allons-nous ? Alors, cher Cynéas, nous nous ren-*

*dons maîtres de la Sicile ; de là il ne faut qu'un bon vent, et Carthage tombe entre nos mains ; nous traverserons ensuite les déserts de la Lybie ; l'Arabie et l'Egypte ne pourront nous résister, la Perse et la Grèce seront également assujetties.* Ce prince n'avoit pas de moindre projet que d'établir sa domination sur tout l'univers ; son langage étoit celui de l'ambition, et l'ambition pense et agit toujours de même : je n'en dis pas davantage.

Quant aux Grecs, ils n'envisagoient que d'une manière superficielle les progrès de Philippe, et ils s'imaginoient follement que la mort de ce Prince les débarrasseroit d'un ennemi dangereux, duquel ils avoient tout à craindre. C'est précisément le langage qu'on tient à présent en Europe : on se flatte que la mort de l'habile politique françois mettra fin à la politique françoise, qu'un autre ministre lui succédant, il n'aura pas les mêmes vues, les mêmes desseins ; enfin on s'amuse de petites espérances, qui sont ordinairement les consolations des ames foibles et des petits génies. Qu'on me permette de rappeler ici le repro-

che que Démosthène faisoit à ses Athéniens dans sa première Philippique. Voici ses paroles: „ Philippe est mort, dira l'un; non, ré-
„ pondra l'autre, mais il est malade.... Eh!
„ qu'il meure ou qu'il vive, que vous importe?
„ quand vous ne l'aurez plus, bientôt, Athé-
„ niens, vous vous serez fait un autre Philippe,
„ si vous ne changez pas de conduite; car il est
„ devenu ce qu'il est, non pas tant par ses pro-
„ pres forces que par votre négligence. „

Il me reste encore quelques réflexions à faire sur les points où la conduite des Romains répond parfaitement à celle de nos Romains modernes, je veux dire les François. Que l'on considère l'attention extrême que les Romains avoient à se mêler de toutes les affaires du monde : ils affectoient même de décider toutes les querelles des princes. Rome étoit le tribunal de l'univers, et les rois et les princes avoient reconnu (je ne sais comment) la souveraineté de ce tribunal; ils remettoient le jugement de leur cause au peuple romain, de tous les peuples le plus puissant et le plus fier. Le sénat, accoutumé à juger en dernier ressort

de la fortune des princes, s'érigeoit en arbitre souverain de tous leurs différens. C'est par ce moyen qu'ils se rendirent les maîtres de la Grèce, qu'ils acquirent l'héritage d'Eumène, roi de Pergame, et ce fut encore par cette voie que l'Egypte fut réduite au nombre des provinces romaines.

On va voir que la France en a fait tout autant; mais ce que les Romains n'ont jamais fait, Louis XIV l'a osé. Il a érigé un tribunal de réunion, qui sous prétexte de la recherche d'anciennes dépendances, réduisoit des provinces entières sous le joug de son obéissance.

Il est temps à présent de parler de la succession de Charles II, dernier roi d'Espagne, et du testament substitué ou tronqué par lequel le sang françois a empiété sur les droits de celui d'Espagne; des intrigues par lesquelles la France a voulu relever le parti du Prétendant en Angleterre, et faire ce prince roi de la Grande Bretagne; et pour alléguer des exemples plus récens, qu'on fasse attention à l'envoi de Don Carlos en Italie, aux menées

de la France dans les troubles de la Pologne. Je pourrois citer encore le droit d'arbitrage que la France s'arroge dans les contestations de Juliers et de Bergue, entre le roi de Prusse et le Palatin de Sulzbach : cette affaire ne devroit proprement toucher que l'Empire, si par la paix de Westphalie le Roi très-Chrétien n'avoit trouvé moyen de s'en mêler. On pourra voir ci-dessous tout ce qui en est dit dans ce traité. *) Il n'y a pas jusqu'aux démêlés de la ville de Genève dont la France ne se soit mêlée; soit par corruption ou par d'autres voies, les Genevois se sont jetés entre ses bras. La guerre que l'Empereur fait en Hongrie ne se terminera pas non plus, sans qu'il y soit parlé de la France; et les Corses apprendront dans peu de ces mêmes François quel doit être leur sort. Enfin, a-t-on des différens? la France les décide. Veut-on faire la guerre? la France

(*Art. IV. de l'inst. de la paix de Westphalie* §. 57.)

*) Et comme l'affaire de la succession de Juliers entre les intéressés pourroit dans la suite du temps exciter de grands troubles dans l'Empire, si on ne les prévient point, on est convenu que la paix faite, cette cause sera accommodée par les voies ordinaires devant sa Majesté impériale, ou par une composition amiable, ou par quelque autre voie légitime, sitôt que faire se pourra.

22



est de la partie. S'agit-il de régler les articles de la paix? la France donne la loi et s'érige en arbitre souveraine de l'univers.

Voilà les faits que j'ai cru pouvoir mettre en parallèle avec ceux que j'ai choisis dans l'histoire romaine; je les rapporte impartialement et sans qu'aucune autre raison me détermine que l'amour de la vérité.

Je n'ajouterai à tout ceci qu'une seule remarque: elle roulera sur une conformité de génie entre les négociateurs des Romains et les François. Lorsque la France est parvenue à son but et qu'elle n'a plus besoin de certains ménagemens, on remarquera dans ses négociateurs une fierté et une arrogance extrême; souples lorsqu'ils recherchent l'assistanee des princes, et d'une hauteur insupportable lorsque l'intérêt ne requiert plus les secours de ces mêmes princes. Il est nécessaire de se rappeler l'ambassade que les Romains envoyèrent à Antiochus, roi de Syrie, pour le détourner d'attaquer Ptolémée et Cléopatre, qui en qualité de rois d'Egypte étoient alliés du peuple romain. Popilius, simple citoyen

romain, fut chargé de cette commission ; il demanda à Antiochus en termes assez fiers une réponse cathégorique sur ce qu'il lui avoit proposé. Ce roi se trouvant à la tête d'une armée, et prêt à fondre sur l'Egypte, étonné d'une pareille proposition, balança de répondre : Popilius, avec une baguette qu'il tenoit entre ses mains, trace un cercle autour du Roi, et lui ordonne de répondre avant d'en sortir. Qu'on remarque la hauteur et la manière absolue dont l'ambassadeur de France s'y est pris dans les affaires de Genève. Qu'on jette les yeux sur le mémoire *) que Mr de Fénélon a présenté aux Etats généraux à la Haye touchant la succession de Juliers; qu'on se rappelle les disputes puériles **) entre cet ambassadeur et celui d'Angleterre sur une préséance aussi singulière que nouvelle, et on

*) A la fin de ce traité.

**) Cette dispute venoit de ce qu'à un festin que donnoient les Etats généraux se trouvérent Mrs les ambassadeurs de France et d'Angleterre : l'anglois porta la santé de l'Empereur ou celle de la prospérité des Etats généraux ; Mr de Fénélon dit que c'étoit à lui à porter cette santé : la chose alla fort loin. On appelle cette dispute la guerre du Buffet. Cette histoire est généralement connue.

pourra découvrir à tant de traits ressemblans, des desseins aussi ambitieux chez ces modernes que chez les anciens; des vues aussi étendues chez les uns que chez les autres; enfin un rapport exact entre la conduite de la France et celle de Philippe, roi de Macédoine, ainsi qu'entre la France et la république romaine.

Il est facile de remarquer par ce qu'on vient de voir que le corps politique de l'Europe est dans une situation violente; il est comme hors de son équilibre et dans un état où il ne peut rester long-temps sans risquer beaucoup. Il en est comme du corps humain, qui ne subsiste que par le mélange de quantités égales d'acides et d'alcalis; dès qu'une de ces deux matières prédomine, le corps s'en ressent et la santé en est considérablement altérée; et si cette matière augmente encore, elle peut causer la destruction totale de la machine. Ainsi dès que la politique et la prudence des princes de l'Europe perd de vue le maintien d'une juste balance entre les puissances dominantes, la constitution de tout ce corps politique s'en ressent : la violence se trouve d'un

côté, la foiblesse de l'autre : chez l'un le désir de tout envahir, chez l'autre l'impossibilité de l'empêcher; le plus puissant impose des lois; le plus foible est dans la nécessité d'y souscrire; enfin tout concourt à augmenter le désordre et la confusion : le plus fort, comme un torrent impétueux, se déborde, entraîne tout, et expose ce malheureux corps aux révolutions les plus funestes.

Ce sont là en peu de mots les considérations que m'a fournies l'état présent de l'Europe. Si quelque puissance trouve que je me suis expliqué avec trop de liberté, elle doit savoir que le fruit conserve toujours un goût de terroir, et que né dans un pays libre, il m'est permis de m'énoncer avec une noble hardiesse, et avec une sincérité incapable de feindre, que la plupart des hommes ne connoissent point, et qui paroîtra peut-être criminelle à ceux qui, nés dans la servitude, ont été élevés dans l'esclavage.

Après avoir repassé la conduite des politiques de l'Europe, après avoir développé le système des cours selon l'étendue de mes lumiè-

res, et fait voir les dangereuses suites de l'ambition de quelques princes, j'ose pousser la sonde plus avant dans la plaie de ce corps politique; je poursuivrai le mal jusque dans ses racines, et je m'efforcerai d'en découvrir les causes les plus cachées. Si mes réflexions ont le bonheur de parvenir aux oreilles de quelques princes, ils y trouveront des vérités qu'ils n'auroient jamais apprises par la bouche de leurs courtisans et de leurs flatteurs: peut-être seront-ils même étonnés de voir ces vérités se placer auprès d'eux sur le trône. Qu'ils apprement donc que leurs faux principes sont la source la plus empoisonnée des malheurs de l'Europe. Voici l'erreur de la plupart des princes; ils croient que Dieu a créé exprès, et par une attention toute particulière pour leur grandeur, leur félicité et leur orgueil, cette multitude d'hommes dont le salut leur est commis, et que leurs sujets ne sont destinés qu'à être les instrumens et les ministres de leurs passions déréglées. Dès que le principe dont on part est faux, les conséquences ne peuvent être que vicieuses à l'infini; et de là cet amour déréglé

réglé pour la fausse gloire, de là ce désir ardent de tout envahir, de là la dureté des impôts dont le peuple est chargé, de là la paresse des princes, leur orgueil, leur injustice, leur inhumanité, leur tyrannie, et tous ces vices qui dégradent la nature humaine. Si les princes se défaisoient de ces idées erronées et qu'ils voulussent remonter jusqu'au but de leur institution, ils verroient que ce rang dont ils sont si jaloux, que leur élévation n'est que l'ouvrage des peuples; que ces milliers d'hommes qui leur sont commis, ne se sont point faits esclaves d'un seul homme, afin de le rendre plus formidable et plus puissant; qu'ils ne se sont point soumis à un citoyen, pour être les martyrs de ses caprices et les jouets de ses fantaisies; mais qu'ils ont choisi celui d'entre eux qu'ils ont cru le plus juste pour les gouverner, le meilleur pour leur servir de père, le plus humain pour compâtir à leurs infortunes et les soulager, le plus vaillant pour les défendre contre leurs ennemis, le plus sage, afin de ne les point engager mal-à-propos dans des guerres destructives et ruineuses; enfin l'homme le plus propre à

représenter le corps de l'Etat, et en qui la souveraine puissance pût servir d'appui aux lois et à la justice, et non de moyen pour commettre impunément les crimes et pour exercer la tyrannie.

Ce principe ainsi établi, les princes éviteroient constamment les deux écueils qui de tout temps ont causé la ruine des empires et bouleversé le monde, savoir l'ambition démesurée, et la lâche négligence des affaires. Au lieu de projeter sans cesse des conquêtes, ces dieux de la terre ne travailleroient qu'à assurer le bonheur de leur peuple, ils emploîroient toute leur application à soulager les misérables et à rendre leur domination douce et salutaire : il faudroit que leurs bienfaits fissent désirer d'être né leur sujet; qu'il règnât une généreuse émulation entre eux, à qui surpasseroit les autres en bonté et en clémence; qu'ils sentissent que la vraie gloire des princes ne consiste point à opprimer leurs voisins, point à augmenter le nombre de leurs esclaves, mais à remplir les devoirs de leurs charges et à répondre en tout à l'intention de ceux qui les ont revêtus de leur pouvoir, et de qui ils tiennent la grandeur suprême.

Ces monarques devroient songer que l'ambition et la vaine gloire sont des vices qu'on punit griévement chez les particuliers, et qu'on abhorre toujours dans un prince.

D'un autre côté les princes ayant sans cesse leur devoir devant les yeux, ne négligeroient point leurs affaires, comme des occupations indignes de leur grandeur; ils ne commettroient point aveuglément le salut de leur peuple aux soins d'un ministre, qui peut être suborné, qui peut manquer de talens, et qui presque toujours est moins intéressé que le maître au bien public. Les princes veilleroient eux-mêmes sur les démarches de leurs voisins; ils auroient une attention extrême à pénétrer leurs projets, et à prévenir leurs entreprises; ils se précautionneroient par de bonnes alliances contre la politique de ces esprits remuans qui ne cessent d'envahir, et qui, semblables au cancer, rongent et consument tout ce qu'ils touchent. La prudence resserreroit les liens d'amitié et les alliances que formeroient de pareils princes; la sagesse seroit leur conseil et feroit avorter les desseins de leurs ennemis; ils préféreroient un travail assidu et qui auroit

toujours pour but l'utilité publique, à la vie fainéante et voluptueuse des cours.

En un mot, c'est un opprobre et une ignominie de perdre ses États : et c'est une injustice et une rapacité criminelle de conquérir ceux sur lesquels on n'a aucun droit légitime.

# ESSAI

SUR

LES FORMES DE GOUVERNEMENT,

ET SUR LES DEVOIRS DES

SOUVERAINS.

*Lettre de la propre main du* ROI, *par laquelle en* 1781 *il envoya au ministre d'état de Hertzberg son petit livre sur les formes du gouvernement et sur les devoirs des souverains.*

---

Voici quelques réflexions sur le gouvernement, que je vous confie; elles ont été imprimées dans ma maison; elles ne sont pas faites pour le public, et resteront entre vos mains. Je suis, etc.

FRÉDERIC.

*Réponse du ministre d'état de Hertzberg au* ROI

---

SIRE,

Votre Majesté m'a donné, à ma plus respectueuse reconnoissance, une marque très-précieuse de sa bienveillance, en me confiant ses réflexions sur les formes de gouvernement et sur les devoirs des souverains. Cet excellent livret ne sortira pas de mes mains selon ses grâcieux ordres, quoiqu'il mérite d'être le manuel de tous les souverains, et qu'il ne laissera pas de l'être un jour. Ils y trouveroient un idéal, auquel il leur paroîtra difficile

d'atteindre, mais dont votre Majesté a pourtant donné un exemple au dessus de toute exception. Elle a donné en même-temps par son règne une preuve décisive en faveur du gouvernement monarchique, et ce sera bientôt la forme de gouvernement favorite de la plupart des nations, depuis que V. M. a inspiré aux Monarques ses contemporains le goût de gouverner par eux-mêmes, et de marcher sur ses traces à l'immortalité.

J'ai toujours été porté en mon particulier pour la monarchie, et je suis très-persuadé que les sujets et les particuliers peuvent y exercer des vertus patriotiques avec plus d'effet réel, quoique avec moins d'éclat, que dans d'autres formes de gouvernement. Je regarderai constamment comme mon plus grand bonheur, d'être né et d'avoir vécu sous le règne de V. M., et je ne cesserai d'être jusqu'au dernier moment de mon existence, avec le plus respectueux dévouement,

SIRE, DE VOTRE MAJESTÉ,

Berlin, le 26 Janvier 1781.

le plus humble, plus obéissant et plus soumis serviteur,

HERTZBERG.

Nous trouvons, en remontant à l'antiquité la plus reculée, que les peuples dont la connoissance nous est parvenue, menoient une vie pastorale, et ne formoient point de corps de société : ce que la Genèse rapporte de l'histoire des patriarches, en est un témoignage suffisant. Avant le petit peuple juif, les Égyptiens devoient être de même dispersés dans ces contrées que le Nil ne submergeoit pas ; et sans doute il s'est écoulé bien des siècles avant que ce fleuve dompté permît aux régnicoles de se rassembler par bourgades. Nous apprenons par l'histoire grecque le nom des fondateurs des villes, et celui des législateurs qui les premiers les rassemblèrent en corps : cette nation fut long-temps sauvage, comme le furent tous les habitans de notre globe. Si les annales des Étrusques, des Samnites, des Sabins, etc. nous étoient parvenues, nous apprendrions assurément que ces peuples vivoient isolés par familles, avant de s'être rassemblés et réunis. Les Gaulois formoient

déjà des associations du temps que Jules-César les dompta. Mais il paroît que la Grande Bretagne n'étoit pas perfectionnée à ce point, lorsque ce conquérant y passa pour la première fois avec les troupes romaines. Du temps de ce grand homme les Germains ne pouvoient se comparer qu'aux Iroquois, aux Algonquins, et pareilles nations sauvages ; ils ne vivoient que de la chasse, de la pêche, et du lait de leurs troupeaux. Un Germain croyoit s'avilir en cultivant la terre ; il employoit à ces travaux les esclaves qu'il avoit faits à la guerre : aussi la forêt d'Hercynie couvroit-elle presque entièrement cette vaste étendue de pays qui compose maintenant l'Allemagne. La nation ne pouvoit pas être nombreuse, faute de nourriture suffisante ; et c'est là sans doute la véritable cause de ces émigrations prodigieuses des peuples du septentrion, qui se précipitoient vers le midi, pour chercher des terres toutes défrichées et un climat moins rigoureux.

On est étonné quand on se représente le genre humain vivant si long-temps dans un état d'abrutissement et sans former de société ;

et l'on recherche avidement quelle raison a pu le porter à se réunir en corps de peuple. Sans doute que les violences et les pillages d'autres hordes voisines ont fait naître à ces peuplades isolées l'idée de se joindre à d'autres familles, pour assurer leurs possessions par leur mutuelle défense. De là sont nées les lois, qui enseignent aux sociétés à préférer l'intérêt général au bien particulier. Dès-lors personne, sans craindre de châtiment, n'osa s'emparer du bien d'autrui; personne n'osa attenter sur la vie de son voisin; il fallut respecter sa femme et ses biens comme des objets sacrés; et si la société entière se trouvoit attaquée, chacun devoit accourir pour la sauver. Cette grande vérité, qu'il faut agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils se comportassent envers nous, devient le principe des lois, et du pacte social; de là naît l'amour de la patrie, envisagée comme l'asyle de notre bonheur. Mais comme ces lois ne pouvoient ni se maintenir ni s'exécuter sans un surveillant qui s'en occupât sans cesse, ce fut l'origine des magistrats que le peuple élut et auxquels il se soumit. Qu'on s'imprime bien que

la conservation des lois fut l'unique raison qui engagea les hommes à se donner des supérieurs, puisque c'est la vraie origine de la souveraineté. Ce magistrat étoit le premier serviteur de l'État. Quand ces sociétés naissantes avoient à craindre de la part de leurs voisins, le magistrat armoit le peuple, et voloit à la défense des citoyens.

Cet instinct général des hommes qui les anime à se procurer le plus grand bonheur possible, donna lieu à la formation des différens genres de gouvernement. Les uns crurent qu'en s'abandonnant à la conduite de quelques sages, ils trouveroient ce bonheur; de là le gouvernement aristocratique: d'autres préférèrent l'oligarchie: Athènes et la plupart des républiques grecques choisirent la démocratie. La Perse et l'Orient plioient sous le despotisme. Les Romains eurent quelque temps des rois; mais las des violences des Tarquins, ils tournèrent la forme de leur gouvernement en aristocratie. Bientôt fatigué de la dureté des patriciens, qui l'opprimoient par des usures, le peuple s'en sépara, et ne retourna à Rome qu'après que le sénat eut

autorisé les tribuns que ce peuple avoit élus pour le soutenir contre la violence des grands : depuis il devint presque le dépositaire de l'autorité suprême. On appeloit tyrans ceux qui s'emparoient avec violence du gouvernement, et qui ne suivant que leurs passions et leurs caprices pour guides, renversoient les lois, et les principes fondamentaux que la société avoit établis pour sa conservation.

Mais quelque sages que fussent les législateurs, et les premiers qui rassemblèrent le peuple en corps, quelque bonnes que fussent leurs institutions, il ne s'est trouvé aucun de ces gouvernemens qui se soit soutenu dans toute son intégrité. Pourquoi? parce que les hommes sont imparfaits, et que leurs ouvrages le sont par conséquent; parce que les citoyens, poussés par des passions, se laissent aveugler par l'intérêt particulier, qui toujours bouleverse l'intérêt général; enfin parce que rien n'est stable dans ce monde. Dans les aristocraties, l'abus que les premiers membres de l'État font de leur autorité, est pour l'ordinaire cause des révolutions qui s'ensuivent.

La démocratie des Romains fut bouleversée par le peuple même; la masse aveuglée de ces plébéïens se laissa corrompre par des citoyens ambitieux, qui ensuite les asservirent, et les privèrent de leur liberté. C'est le sort auquel l'Angleterre doit s'attendre, si la chambre basse ne préfère pas les véritables intérêts de la nation à cette corruption infâme qui l'avilit. Quant au gouvernement monarchique, on en a vu bien des espèces différentes. L'ancien gouvernement féodal, qui étoit presque général en Europe il y a quelques siècles, s'étoit établi par les conquêtes des barbares. Le général qui menoit une horde, se rendoit souverain du pays conquis, et il partageoit les provinces entre ses principaux officiers : ceux-là à la vérité étoient soumis au suzerain, et lui fournissoient des troupes s'il en demandoit : mais, comme quelques-uns de ces vassaux devinrent aussi puissans que leur chef, cela formoit des états dans l'État. C'étoit une source de guerres civiles, dont résultoit le malheur de la société générale. En Allemagne ces vassaux sont devenus indépendans : ils ont été opprimés en France, en Angleterre, et en Espagne.

La seule image qui nous reste de cet abominable gouvernement, subsiste encore dans la république de Pologne. En Turquie le souverain est despotique, il peut commettre impunément les cruautés les plus révoltantes; mais aussi lui arrive-t-il souvent, par une vicissitude commune chez les nations barbares, ou par une juste rétribution, qu'il est étranglé à son tour. Pour le gouvernement vraiment monarchique, il est le pire ou le meilleur de tous, selon qu'il est administré.

Nous avons remarqué que les citoyens n'ont accordé la prééminence à un de leurs semblables, qu'en faveur des services qu'ils attendoient de lui: ces services consistent à maintenir les lois, à faire exactement observer la justice, à s'opposer de toutes ses forces à la corruption des moeurs, à défendre l'État contre ses ennemis. Le magistrat doit avoir l'oeil sur la culture des terres; il doit procurer l'abondance des vivres à la société, encourager l'industrie et le commerce: il est comme une sentinelle permanente, qui doit veiller sur les voisins et sur la conduite des ennemis de l'Etat. On demande que sa prévoyance et

sa prudence forment à temps les liaisons, et choisissent les alliés les plus convenables aux intérêts de son association. On voit par ce court exposé quel détail de connoissances chacun de ces articles exige en particulier. Il faut joindre à cela une étude approfondie du local du pays que le magistrat doit gouverner, et bien connoître le génie de la nation; parce qu'en péchant par ignorance, le souverain se rend aussi coupable que par les péchés qu'il auroit commis par malice: les uns sont des défauts de paresse, les autres des vices du coeur; mais le mal qui en résulte est le même pour la société.

Les princes, les souverains, les rois ne sont donc pas revêtus de l'autorité suprême, pour se plonger impunément dans la débauche et dans le luxe: ils ne sont pas élevés sur leurs concitoyens, pour que leur orgueil se pvanant dans la représentation, insulte avec mépris à la simplicité des moeurs, à la pauvreté, à la misère; ils ne sont point à la tête de l'Etat, pour entretenir auprès de leurs personnes un tas de fainéans dont l'oisiveté et l'inutilité engendrent tous les vices. La mauvaise administration du

gouvernement

gouvernement monarchique provient de bien des causes différentes, qui ont leur source dans le caractère du souverain. Ainsi un prince adonné aux femmes se laissera gouverner par ses maîtresses et par ses favoris, lesquels abusant du pouvoir qu'ils ont sur son esprit, se serviront de cet ascendant pour commettre des injustices, protéger des gens perdus de moeurs, vendre des charges, et autres infamies pareilles. Si le prince, par fainéantise, abandonne le gouvernail de l'Etat en des mains mercenaires, je veux dire à ses ministres, alors l'un tire à droite, l'autre à gauche, personne ne travaille sur un plan général, chaque ministre renverse ce qu'il a trouvé établi, quelque bonne que soit la chose, pour devenir créateur de nouveautés, et pour réaliser ses fantaisies, souvent au détriment du bien public: d'autres ministres qui remplacent ceux-là, se hâtent de bouleverser à leur tour ces arrangemens, avec aussi peu de solidité que leurs prédécesseurs, satisfaits de passer pour inventeurs. Ainsi cette suite de changemens et de variations ne donne pas aux projets le temps de pousser racine. De là naissent

la confusion, le désordre, et tous les vices d'une mauvaise administration. Les prévaricateurs ont une excuse toute prête : ils couvrent leur turpitude par ces changemens perpétuels ; et, comme ces sortes de ministres se contentent de ce que personne ne recherche leur conduite, ils se gardent bien d'en donner l'exemple en sévissant contre leurs subalternes. Les hommes s'attachent à ce qui leur appartient : l'Etat n'appartient pas à ces ministres ; ils n'ont donc pas son bien véritablement à coeur, tout s'exécute avec nonchalance, et avec une espèce d'indifférence stoïque, d'où résulte le dépérissement de la justice, des finances, et du militaire. De monarchique qu'il étoit, ce gouvernement dégénère en une véritable aristocratie, où les ministres et les généraux dirigent les affaires selon leur fantaisie : alors on ne connoît plus de système général ; chacun suit ses idées particulières, et le point central, le point d'unité est perdu. Comme tous les ressorts d'une montre conspirent au même but, qui est celui de mesurer le temps, les ressorts du gouvernement devroient être montés de même, pour que

toutes les différentes parties de l'administration concourussent également au plus grand bien de l'Etat, objet important qu'on ne doit jamais perdre de vue. D'ailleurs, l'intérêt personnel des ministres et des généraux fait pour l'ordinaire qu'ils se contrecarrent en tout, et que quelquefois ils empêchent l'exécution des meilleures choses, parce que ce ne sont pas eux qui les ont proposées. Mais le mal arrive à son comble, si des ames perverses parviennent à persuader au souverain que ses intérêts sont différens de ceux de ses sujets: alors le souverain devient l'ennemi de ses peuples sans savoir pourquoi; il devient dur, sévère, inhumain par mal-entendu; car le principe dont il part étant faux, les conséquences le doivent être nécessairement. Le souverain est attaché par des liens indissolubles au corps de l'Etat: par conséquent il ressent par répercussion tous les maux qui affligent ses sujets; et la société souffre également des malheurs qui touchent son souverain. Il n'y a qu'un bien, qui est celui de l'Etat en général. Si le prince perd des provinces, il n'est plus en état comme par le passé d'assister ses sujets: si le

22



malheur l'a forcé de contracter des dettes, c'est aux pauvres citoyens à les acquitter : en revanche, si le peuple est peu nombreux, s'il croupit dans la misère, le souverain est privé de toute ressource. Ce sont des vérités si incontestables, qu'il n'est pas besoin d'appuyer davantage là-dessus.

Je le répète donc, le souverain représente l'Etat : lui et ses peuples ne forment qu'un corps, qui ne peut être heureux qu'autant que la concorde les unit. Le prince est à la société qu'il gouverne ce que la tête est au corps : il doit voir, penser, et agir pour toute la communauté, afin de lui procurer tous les avantages dont elle est susceptible. Si l'on veut que le gouvernement monarchique l'emporte sur le républicain, l'arrêt du souverain est prononcé ; il doit être actif et intègre, et rassembler toutes ses forces pour fournir la carrière qui lui est ouverte. Voici l'idée que je me fais de ses devoirs.

Il doit se procurer une connoissance exacte et détaillée de la force et de la foiblesse de son pays, tant pour les ressources pécuniaires, que pour la population, les finances, le com-

merce, les lois, et le génie de la nation qu'il doit gouverner. Les lois, si elles sont bonnes, doivent être exprimées clairement, afin que la chicane ne puisse pas les tourner à son gré, pour en éluder l'esprit, et décider de la fortune des particuliers arbitrairement et sans règle : la procédure doit être aussi courte qu'il est possible, afin d'empêcher la ruine des plaideurs, qui consumeroient en faux frais ce qui leur est dû justement et de bon droit. Cette partie du gouvernement ne sauroit être assez surveillée, pour mettre toutes les barrières possibles à l'avidité des juges et des avocats. On retient tout le monde dans son devoir par des visites qui se font de temps à autre dans les provinces; quiconque se croît lésé, ose porter ses plaintes à la commission, et les prévaricateurs doivent être sévèrement punis : il est peut-être superflu d'ajouter que les peines ne doivent jamais passer le délit, que la violence ne doit jamais être employée au lieu des lois, et qu'il vaut mieux qu'un souverain soit trop indulgent que trop sévère. Comme tout particulier qui n'agit pas par principes, a une conduite inconséquente, il importe encore

plus qu'un magistrat qui veille au bien des peuples, agisse d'après un système arrêté de politique, de guerre, de finance, de commerce, et de lois. Par exemple, un peuple doux ne doit point avoir des lois sévères, mais des lois adaptées à son caractère. La base de ces systèmes doit toujours être relative au plus grand bien de la société; les principes doivent être adaptés à la situation du pays, à ses anciens usages (s'ils sont bons), au génie de la nation. Par exemple, en politique c'est un fait connu que les alliés les plus naturels, et par conséquent les meilleurs, sont ceux dont les intérêts concourent avec les nôtres, et qui ne sont pas si proches voisins, qu'on puisse être engagé dans quelque discussion d'intérêt avec eux. Quelquefois des événemens bizarres donnent lieu à des combinaisons extraordinaires. Nous avons vu, de nos jours, des nations de tout temps rivales, et même ennemies, marcher sous les mêmes bannières; mais ce sont des cas qui arrivent rarement, et qui ne serviront jamais d'exemples. Ces sortes de liaisons ne peuvent être que momentanées, au lieu que le genre des autres,

contractées par un intérêt commun, peut seul être durable. Dans la situation où l'Europe est de nos jours, où tous les princes sont armés, parmi lesquels il s'élève des puissances prépondérantes, en état d'écraser les foibles, la prudence exige qu'on s'allie avec d'autres puissances, soit pour s'assurer des secours en cas d'attaque, soit pour réprimer les projets dangereux de ses ennemis, soit pour soutenir, à l'aide de ces alliés, de justes prétentions contre ceux qui voudroient s'y opposer. Mais ceci ne suffit pas : il faut avoir chez ses voisins, surtout chez ses ennemis, des oreilles et des yeux ouverts, qui rapportent fidellement ce qu'ils ont vu et entendu. Les hommes sont méchans; il faut se garder surtout d'être surpris, parce que tout ce qui surprend effraie et décontenance, ce qui n'arrive jamais quand on est préparé, quelque fâcheux que soit l'événement auquel on doit s'attendre. La politique européenne est si fallacieuse, que le plus avisé peut devenir dupe, s'il n'est pas toujours alerte et sur ses gardes.

Le système militaire doit être également assis sur de bons principes, qui soient sûrs, et

reconnus par l'expérience. On doit connoître le génie de la nation, de quoi elle est capable, et jusqu'où l'on ose risquer ses entreprises en la menant à l'ennemi. Dans nos temps il nous est interdit d'employer à la guerre les usages des Grecs et des Romains. La découverte de la poudre à canon a changé entièrement la façon de faire la guerre. Maintenant c'est la supériorité du feu qui décide de la victoire : les exercices, les réglemens, et la tactique ont été refondus, pour les conformer à cet usage ; et récemment, l'abus énorme des nombreuses artilleries qui appesantissent les armées, nous force également d'adopter cette mode, tant pour nous soutenir dans nos postes, que pour attaquer l'ennemi dans ceux qu'il occupe, au cas que d'importantes raisons l'exigent. Tant de raffinemens nouveaux ont donc si fort changé l'art de la guerre, que ce seroit de nos jours une témérité impardonnable à un général, en imitant les Turenne, les Condé, les Luxembourg, de risquer une bataille en suivant les dispositions que ces grands généraux ont faites de leur temps. Alors les victoires se remportoient par la valeur et par la force ;

maintenant l'artillerie décide de tout, et l'habileté du général consiste à faire approcher ses troupes de l'ennemi, sans qu'elles soient détruiavant de commencer à l'attaquer. Pour se procurer cet avantage, il faut qu'il fasse taire le feu de l'ennemi par la supériorité de celui qu'il lui oppose. Mais ce qui restera éternellement stable dans l'art militaire, c'est la *castramétrie*, ou l'art de tirer le plus grand parti possible d'un terrain pour son avantage. Si de nouvelles découvertes se font encore, ce sera une nécessité que les généraux de ces temps-là se prêtent à ces nouveautés, et changent à notre tactique ce qui exige correction. Il est des États qui par leur local et par leur constitution, doivent être des puissances maritimes; telles sont l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Danemarck : ils sont environnés de la mer, et les colonies éloignées qu'ils possèdent, les obligent d'avoir des vaisseaux pour entretenir la communication et le commerce entre la mère-patrie et ces membres détachés. Il est d'autres États, comme l'Autriche, la Pologne, la Prusse, et même la Russie, dont les uns pourroient se passer de marine, et les

autres commettroient une faute impardonnable en politique s'ils divisoient leurs forces, en voulant employer sur mer des troupes dont ils ont un besoin indispensable sur terre. Le nombre des troupes qu'un Etat entretient, doit être en proportion des troupes qu'ont ses ennemis; il faut qu'il se trouve en même force, ou le plus foible risque de succomber. On objectera peut-être que le prince doit compter sur les secours de ses alliés. Cela seroit bon, si les alliés étoient tels qu'ils devroient être; mais leur zèle n'est que tiédeur, et l'on se trompe à coup sûr, si l'on compte sur d'autres que sur soi-même. Si la situation des frontières permet de les défendre par des forteresses, il ne faut rien négliger pour en construire, et ne rien épargner pour les perfectionner. La France en a donné l'exemple, et elle en a senti l'avantage en différentes occasions.

Mais, ni la politique, ni le militaire ne peuvent prospérer, si les finances ne sont pas entretenues dans le plus grand ordre, et si le prince lui-même n'est économe et prudent. L'argent est comme la baguette des enchanteurs, par le moyen de laquelle ils opéroient

des miracles. Les grandes vues politiques, l'entretien du militaire, les meilleures intentions pour le soulagement des peuples, tout cela demeure engourdi, si l'argent ne le vivifie. L'économie du souverain est d'autant plus utile pour le bien public, que s'il ne se trouve pas avoir des fonds suffisans en réserve, soit pour fournir aux frais de la guerre sans charger ses peuples d'impôts extraordinaires, soit pour secourir les citoyens dans des calamités publiques, toutes ces charges tombent sur les sujets, qui se trouvent sans ressource dans des temps malheureux, où ils ont si grand besoin d'assistance. Aucun gouvernement ne peut se passer d'impôts; soit républicain, soit monarchique, il en a un égal besoin. Il faut bien que le magistrat, chargé de toute la besogne publique, ait de quoi vivre; que les juges soient payés, pour les empêcher de prévariquer; que le soldat soit entretenu, afin qu'il ne commette point de violence, faute d'avoir de quoi subsister; il faut de même que les personnes préposées au maniement des finances soient assez bien payées pour que le besoin ne les oblige pas d'administrer infidellement les deniers

publics. Ces différentes dépenses demandent des sommes considérables; ajoutez-y encore quelque argent mis annuellement de côté pour les cas extraordinaires. Voilà cependant ce qui doit être nécessairement pris sur le peuple. Le grand art consiste à lever ces fonds sans fouler les citoyens. Pour que les taxes soient égales et non arbitraires, l'on fait des cadastres, qui, s'ils sont classés avec exactitude, proportionnent les charges selon les moyens des individus; cela est si nécessaire, que ce seroit une faute impardonnable en finance, si les impôts maladroitement répartis dégoûtoient le cultivateur de ses travaux: il doit, ayant acquitté ses droits, pouvoir encore vivre avec une certaine aisance lui et sa famille. Bien loin d'opprimer les pères nourriciers de l'État, il faut les encourager à bien cultiver leurs terres; c'est dans cette culture que consiste la véritable richesse du pays. La terre fournit les comestibles les plus nécessaires, et ceux qui la travaillent, sont, comme nous l'avons déjà dit, les vrais pères nourriciers de la société. On m'opposera peut-être que la Hollande subsiste, sans que ses champs lui rapportent la

centième partie de ce qu'elle consomme. Je réponds à cette objection que c'est un petit État, chez lequel le commerce supplée à l'agriculture; mais plus un gouvernement est vaste, plus l'économie rurale a besoin d'être encouragée. Une autre espèce d'impôts qu'on lève sur les villes, ce sont les accises : elles veulent être maniées avec des mains adroites, pour ne point charger les comestibles les plus nécessaires à la vie, comme le pain, la petite bière, la viande, etc; ce qui retomberoit sur les soldats, sur les ouvriers, et sur les artisans; d'où il s'ensuivroit, pour le malheur du peuple, que la main-d'oeuvre rehausseroit de prix; par conséquent les marchandises deviendroient si chères, qu'on en perdroit le débit étranger. C'est ce qui arrive maintenant en Hollande et en Angleterre. Ces deux nations ayant contracté des dettes immenses dans les dernières guerres, ont créé de nouveaux impôts pour en payer les intérêts; mais comme leur mal-adresse en a chargé la main-d'oeuvre, ils ont presque écrasé leurs manufactures. De là la cherté en Hollande étant augmentée, ces républicains font fabriquer leurs draps à

Verviers et à Liège, et l'Angleterre a perdu un débit considérable de ses laines en Allemagne. Pour obvier à ces abus, le souverain doit souvent se souvenir de l'état du pauvre peuple, se mettre à la place d'un paysan et d'un manufacturier, et se dire alors : si j'étois né dans la classe de ces citoyens dont les bras sont le capital, que désirerois-je du souverain? Ce que le bon sens alors lui indiquera, son devoir est de le mettre en pratique. Il se trouve des provinces, dans la plupart des Etats de l'Europe, où les paysans attachés à la glèbe sont serfs de leurs gentilshommes : c'est de toutes les conditions la plus malheureuse et qui révolte le plus l'humanité. Assurément aucun homme n'est né pour être l'esclave de son semblable : on déteste avec raison un pareil abus, et l'on croit qu'il ne faudroit que vouloir pour abolir cette coutume barbare : mais il n'en est pas ainsi ; elle tient à d'anciens contrats faits entre les possesseurs des terres et les colons. L'agriculture est arrangée en conséquence des services des paysans : en voulant abolir tout d'un coup cette abominable gestion, on bouleverseroit entièrement l'économie des terres, et il fau-

droit en partie indemniser la noblesse des pertes qu'elle souffriroit en ses revenus.

Ensuite s'offre l'article des manufactures et du commerce, non moins important. Pour qu'un pays se conserve dans une situation florissante, il est de toute nécessité que la balance du commerce lui soit avantageuse: s'il paye plus pour les importations qu'il ne gagne par les exportations, il faut nécessairement qu'il s'appauvrisse d'année en année. Qu'on se figure une bourse où il y a cent ducats: tirez-en journellement un, et n'y remettez rien, vous conviendrez qu'au bout de cent jours la bourse sera vide. Voici les moyens d'obvier à cette perte: faire manufacturer toutes les premières matières qu'on possède; faire travailler les matières étrangères, pour y gagner la main-d'oeuvre, et travailler à bon marché, pour se procurer le débit étranger. Quant au commerce, il roule sur trois points; sur le superflu de vos denrées que vous exportez: sur celles de vos voisins qui vous enrichissent en les vendant; et sur les marchandises étrangères que vos besoins exigent et que vous importez. C'est sur ces productions que nous venons

L 7716



d'indiquer, que doit se régler le commerce d'un État; voilà de quoi il est susceptible par la nature des choses. L'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal ont des possessions aux deux Indes, et des ressources plus étendues pour leur marine marchande que les autres royaumes : profiter des avantages qu'on a, et ne rien entreprendre au delà de ses forces, c'est le conseil de la sagesse.

Il nous reste à parler des moyens les plus propres pour maintenir invariablement l'abondance des vivres dont la société a un besoin indispensable pour demeurer florissante. Le premier est d'avoir soin que les terres soient bien cultivées; de défricher tous les terrains qui sont capables de rapport; d'augmenter les troupeaux, pour gagner d'autant plus de lait, de beurre, de fromage, et d'engrais; d'avoir ensuite un relevé exact de la quantité des différentes espèces de grains gagnés dans de bonnes, dans de médiocres, et dans de mauvaises années; d'en décompter la consommation; et par ce résultat de s'instruire de ce qu'il y a de superflu, dont l'exportation doit être permise; ou de ce qui manque à la consommation

consommation, et que le besoin demande qu'on se procure. Tout souverain attaché au bien public est obligé de se pourvoir de magasins abondamment fournis, pour suppléer à la mauvaise récolte et pour prévenir la famine. Nous avons vu en Allemagne, dans les mauvaises années de 1771 et 1772, les malheurs que la Saxe et les provinces de l'Empire ont soufferts, parce que cette précaution si utile avoit été négligée. Le peuple broyoit l'écorce des chênes qui lui servoit d'aliment: cette misérable nourriture accéléra sa mort; nombre de familles périrent sans secours; c'étoit une désolation universelle: d'autres pâles, blêmes et décharnés, s'expatrièrent pour chercher des secours ailleurs; leur vue excitoit la compassion, un coeur d'airain y auroit été sensible. Quels reproches leurs magistrats ne devoient-ils pas se faire, d'être les spectateurs de ces calamités, sans y pouvoir porter de remède?

Nous passons maintenant à un autre article, aussi intéressant peut-être. Il est peu de pays où les citoyens aient les mêmes opinions sur la religion; elles diffèrent souvent entièrement;

il en est qu'on appelle sectes : la question s'élève alors, faut-il que tous les citoyens pensent de même? ou peut-on permettre à chacun de penser à sa guise? De sombres politiques vous diront: tout le monde doit être de la même opinion, pour que rien ne divise les citoyens; le théologien ajoute : quiconque ne pense pas comme moi, est damné, et il ne convient pas que mon souverain soit un roi de damnés: il faut donc les détruire dans ce monde pour qu'ils prospèrent d'autant mieux dans l'autre. On répond à cela que jamais société ne pensera de même; que chez les nations chrétiennes la plupart sont anthropomorphites; que chez les catholiques le grand nombre est idolâtre, parce qu'on ne me persuadera jamais qu'un manant sache distinguer le culte de *latrie* et d'*hyperdulie*; il adore de bonne foi l'image qu'il invoque. Voilà donc nombre d'hérétiques dans toutes les sectes chrétiennes: de plus, chacun croit ce qui lui paroît vraisemblable. On peut contraindre un pauvre misérable à prononcer un certain formulaire, auquel il refuse son consentement intérieur; ainsi le persécuteur n'a rien gagné. Mais si

l'on remonte à l'origine de la société, il est tout-à-fait évident que le souverain n'a aucun droit sur la façon de penser des citoyens. Ne faudroit-il pas être en démence pour se figurer que des hommes ont dit à un homme leur semblable : nous vous élevons au-dessus de nous parce que nous aimons l'esclavage, et nous vous donnons la puissance de diriger nos pensées à votre volonté? Ils ont dit au contraire : nous avons besoin de vous pour maintenir les lois auxquelles nous voulons obéir, pour nous gouverner sagement, pour nous défendre; du reste, nous exigeons de vous que vous respectiez notre liberté. Voilà la sentence prononcée, elle est sans appel, et même cette tolérance est si avantageuse aux sociétés où elle est établie, qu'elle fait le bonheur de l'État. Dès que tout culte est libre, tout le monde est tranquille; au lieu que la persécution a donné lieu aux guerres civiles les plus sanglantes, les plus longues, et les plus destructives. Le moindre mal qu'attire la persécution, est de faire émigrer les persécutés : dans certaines provinces de France la population a souffert et se ressent

encore de la révocation de l'édit de Nantes.

Ce sont là en général les devoirs qu'un prince doit remplir: afin qu'il ne s'en écarte jamais, il doit se rappeler souvent qu'il est homme ainsi que le moindre de ses sujets: s'il est le premier juge, le premier général, le premier financier, le premier ministre de la société, ce n'est pas pour qu'il représente, mais afin qu'il remplisse les devoirs que ces noms lui imposent. Il n'est que le premier serviteur de l'État, obligé d'agir avec probité, avec sagesse, et avec un entier désintéressement, comme si à chaque moment il devoit rendre compte de son administration à ses citoyens. Ainsi il est coupable s'il prodigue l'argent du peuple, le produit des impôts, en luxe, en faste, en débauches; lui qui doit veiller aux bonnes moeurs, les gardiennes des lois; qui doit perfectionner l'éducation nationale, et non la pervertir par de mauvais exemples. C'est un objet des plus importans que la conservation des bonnes moeurs dans leur intégrité: le souverain peut y contribuer beaucoup en distinguant et récompensant les citoyens qui ont

fait des actions vertueuses, en témoignant du mépris pour ceux dont la dépravation ne rougit plus de ses déréglemens. Le prince doit désapprouver hautement toute action déshonnête, et refuser des distinctions à ceux qui sont incorrigibles. Il est encore un objet intéressant qu'il ne faut pas perdre de vue, et qui, s'il étoit négligé, porteroit un préjudice irréparable aux bonnes moeurs; c'est quand le prince distingue trop des personnes qui, sans mérite, possèdent de grandes richesses. Ces honneurs prodigués mal-à-propos confirment le public dans le préjugé vulgaire, qu'il suffit d'avoir du bien pour être considéré. Dès-lors l'intérêt et la cupidité secouent le frein qui les retenoit; chacun veut accumuler des richesses; on emploie les voies les plus iniques pour les acquérir: la corruption gagne, elle s'enracine, elle devient générale; les hommes à talens, les hommes vertueux sont méprisés, et le public n'honore que ces bâtards de Midas dont la grande dépense et le faste l'éblouissent. Pour empêcher que les moeurs nationales ne se pervertissent jusqu'à

cet horrible excès, le prince doit être sans cesse attentif à ne distinguer que le mérite personnel, et à ne témoigner que du mépris pour l'opulence sans moeurs et sans vertus. Au reste, comme le souverain est proprement le chef d'une famille de citoyens, le père de ses peuples, dans toutes les occasions il doit servir de dernier refuge aux malheureux, tenir lieu de père aux orphelins, secourir les veuves, avoir des entrailles pour le dernier misérable comme pour le premier courtisan, et répandre des libéralités sur ceux qui privés de tout secours, ne peuvent trouver d'assistance que dans ses bienfaits.

Voilà, selon les principes que nous avons établis au commencement de cet essai, l'idée exacte qu'on doit se former des devoirs d'un souverain, et de la seule manière qui peut rendre bon et avantageux le gouvernement monarchique. Si bien des princes ont une conduite différente, il faut l'attribuer à ce qu'ils ont peu réfléchi sur leur institution, et sur les devoirs qui en dérivent. Ils ont porté une charge dont ils ont méconnu le

poids et l'importance, ils se sont fourvoyé faute de connoissances, car dans nos temps l'ignorance fait commettre plus de fautes que la méchanceté. Cette esquisse du souverain paroîtra peut-être aux censeurs l'archétype des Stoïciens, l'idée du sage qu'ils avoient imaginé, qui n'exista jamais, et dont le seul Marc-Aurèle approcha le plus. Nous souhaitons que ce foible essai puisse former des Marc-Aurèles; ce seroit la plus belle récompense à laquelle nous puissions nous attendre, et qui feroit en même temps le bien de l'humanité. Nous devons cependant ajouter à ceci, qu'un prince qui fourniroit la carrière laborieuse que nous avons tracée, ne parviendroit pas à une perfection entière, parce qu'avec toute la bonne volonté possible, il pourroit se tromper dans le choix de ceux qu'il emploîroit à l'administration des affaires; parce qu'on pourroit lui représenter les choses sous un faux jour, que ses ordres ne seroient pas exécutés ponctuellement, qu'on voileroit des iniquités de façon qu'elles ne parviendroient pas à sa connoissance, que des employés durs

et entiers mettroient trop de rigueur et de hauteur dans leur gestion; enfin, parce que dans un pays étendu le prince ne sauroit être partout. Tel est donc et sera le destin des choses d'ici-bas, que jamais on n'atteindra au degré de perfection qu'exige le bonheur des peuples, et qu'en fait de gouvernement, comme pour toute autre chose, il faudra se contenter de ce qui est le moins défectueux.

# DIALOGUE

DES

# MORTS

ENTRE

LE PRINCE EUGÈNE, MILORD MARLBOROUGH, ET LE PRINCE DE LICHTENSTEIN.

MARLBOROUGH.

Caron va mourir incessamment de faim; on ne passe plus sur sa barque; depuis quelques jours nous n'avons point reçu de courriers de l'autre monde : si cela continue, nous ne saurons plus ce qui s'y passe; ce sera bien dommage.

EUGÈNE.

Tous ceux qui meurent ne parviennent pas à ces heureux champs que nous habitons; beaucoup s'en vont au Tartare, et puis les maladies contagieuses, les pestes, la famine ne ravagent pas toujours la terre : donnez-vous patience, il en viendra de reste.

MARLBOROUGH.

Les Anglois se pendent assez volontiers dans l'arrière-saison; cependant je n'en vois point arriver; peut-être qu'un bill du parlement a défendu à mes compatriotes de se pendre.

EUGÈNE.

Vous avez eu en dernier lieu milord Chesterfield, vous n'avez pas à vous plaindre, et moi mon parent le roi de Sardaigne. On ne meurt pas tous les jours. Laissons les hommes vivre, pour qu'ils aient le temps de dévider la fusée des sottises qu'ils doivent achever avant de mourir. Mais ne vois-je pas une ombre?

MARLBOROUGH.

Oui, c'est un nouveau venu qui s'avance vers nous.

EUGÈNE.

Je crois le connoître. N'êtes-vous pas le prince Wenceslas Lichtenstein ?

LICHTENSTEIN.

Oui, c'est moi qu'une mort assez douloureuse vient d'arracher à ma famille, à mes grands biens, à mes honneurs.

EUGÈNE.

C'est le sort commun de tous les hommes. Mais comme vous venez de loin, pour nous payer votre droit d'entrée, contez-nous les nouvelles du pays d'où vous venez.

LICHTENSTEIN.

Il y en a beaucoup. Tout est changé, les temps passés sont éclipsés par les temps modernes. Vous ne reconnoîtriez plus l'Europe; on a fait des progrès en tous genres.

EUGÈNE.

Je ne reconnoîtrois plus l'Europe? Sans doute que cette maison impériale dont j'ai étendu et même affermi la puissance, a fait de grands progrès et s'est immensément accrue depuis mon temps?

LICHTENSTEIN.

Ce n'est pas précisément cela; car depuis votre mort, après avoir été battus par les Turcs, les Prussiens et les François, nous avons perdu une demi-douzaine de provinces: mais ce sont des bagatelles.

EUGÈNE.

Vous êtes inconcevable. Si vous avez tant perdu, quels progrès avez-vous pu faire?

LICHTENSTEIN.

Nous avons perfectionné nos finances; avec la moitié des provinces qui nous restent,

nous avons plus de revenus que n'en eut jamais Charles VI avec le royaume de Naples, tout le Milanois, la Servie, la Silésie et Belgrad. Et quant au militaire, nous entretenons 160,000 hommes, que vous ne pûtes jamais payer de votre temps. Pour moi j'ai travaillé à l'artillerie; j'ai dépensé 300,000 écus de mon bien pour la mettre sur un bon pied; aussi une armée ne se meut-elle plus à moins de traîner 400 bouches à feu à sa suite. Vous n'entendiez rien à cet usage de l'artillerie qui fait de nos camps des forteresses. A peine aviez-vous 30 canons dans votre armée.

EUGÈNE.

Il est vrai; mais avec ce peu de canons je battois l'ennemi et ne me laissois pas battre.

LICHTENSTEIN.

On peut être battu; ce sont de petits malheurs qui peuvent arriver à un honnête homme.

EUGÈNE.

Oui, mais non par sa faute.

LICHTENSTEIN.

Oh, vous saurez qu'on juge bien mieux à présent qu'on ne faisoit jadis. Notre raison a pris un pli géométrique, qui la rend presque infaillible; mais je n'ose vous dire les jugemens qu'elle produit.

EUGÈNE.

Dites-le hardiment. Quoique morts vous pourrez encore nous instruire.

LICHTENSTEIN.

Puisque vous le voulez, vous saurez que le public a si fort élevé la réputation du maréchal Daun, (quoique souvent malheureux,) que son nom éclipse totalement le vôtre.

MARLBOROUGH.

Etes-vous mort de la fièvre chaude, et le délire vous en est-il resté? Je ne croirai jamais que la mémoire d'Eugène puisse être avilie au point qu'on préfère un Daun battu à ce héros, qui étoit plus empereur que Charles VI, qui formoit de savans projets de campagne, qui, sur le crédit de son grand nom trouvoit les sommes nécessaires pour mettre les troupes en mouvement, qui ensuite exé-

cutoit lui-même ses projets en battant l'ennemi et en conquérant de vastes provinces.

LICHTENSTEIN.

Je n'ai point la fièvre chaude, c'est le public qui est en délire, et qui reproche au Prince Eugène de n'avoir pas su faire des relations circonstanciées de ses succès au conseil de guerre.

MARLBOROUGH (*à Eugène*).

On vous accuse de n'avoir pas été assez bon secrétaire. J'ai cru que le propre des héros étoit de faire de grandes actions et de laisser aux désoeuvrés le soin d'en recueillir les détails.

EUGÈNE.

Vraiment je me suis bien gardé d'étendre mes relations; il suffisoit de notifier le résultat de mes opérations à mes ennemis, qui se trouvoient tous dans ce conseil de guerre. Si j'avois pu rendre mon style plus laconique, mes campagnes n'en auroient été que plus heureuses.

MARLBOROUGH.

J'en ai usé de même avec la reine Anne et son parlement. Nos maîtres étoient des vrais automates; que falloit-il de plus que de les informer

informer sommairement du résultat de nos opérations: ils ne pouvoient juger ni de nos desseins, de nos projets, ni des raisons que nous avions d'entreprendre plutôt une chose qu'une autre.

LICHTENSTEIN.

Ce n'est pas mon sentiment propre, je ne fais que vous rendre compte de la façon de penser du public, je ne suis que nouvelliste; mais, Milord, vous vous trouvez dans la même catégorie que le prince Eugène. Si je vous rapportois comment on raisonne en Angleterre, je craindrois fort de vous indigner.

MARLBOROUGH.

Parlez hardiment. Après ce que je viens d'entendre, rien ne peut m'étonner.

LICHTENSTEIN.

C'est en rougissant que je vous dirai que des gens qui ne savent ce que c'est qu'une compagnie, encore moins un bataillon, décident que vous n'étiez pas grand militaire, que vous deviez toute votre réputation à Cadogan, que vous étiez politique rusé plutôt que grand général, capable de mouvoir tous les ressorts

de l'intrigue dans votre parlement, pour perpétuer la guerre, et sous cet abri accumuler par des pillages les sommes considérables que vous avez amassées.

MARLBOROUGH.

Mon cas est singulier. J'ai été mortel, mais l'envie de mes ennemis m'a survécu. Oui, je me suis servi de Cadogan comme d'un habile homme que j'ai choisi pour m'assister dans mes travaux. Quel homme peut seul suffire pour mouvoir une armée? il faut des assistans; plus l'on est aidé et mieux en vont les affaires. J'ai eu des amis, même un parti dans le parlement; il le falloit bien, ou la mésintelligence intestine et le défaut d'assistance nous auroit ruinés; les plus beaux projets auroient manqué d'exécution; et si j'ai tiré quelque argent des sauve-gardes, c'étoit du pays de l'ennemi; c'est une rétribution légitime, due à tout général commandant en chef; tout autre en ma place en auroit fait autant et peut-être davantage.

EUGÈNE.

Quoi! Hoechstedt, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, n'ont pu servir de bouclier au

nom de ce grand homme, et la victoire même n'a pu le défendre contre les indignes traits de l'envie? Et quel rôle auroit joué l'Angleterre sans ce vrai héros, qui l'a soutenue et l'a fait valoir, et qui l'auroit portée au comble de la grandeur, sans ces misérables intrigues féminines dont la France profita pour le faire disgracier. Louis XIV étoit perdu, si le crédit de Marlboroug s'étoit soutenu deux années encore.

LICHTENSTEIN.

J'avoue que la reine Anne sans Marlborough, et Charles VI sans Eugène auroient joué un triste rôle. C'est à vous deux seuls que ces deux monarchies doivent leur considération et leur gloire; les gens sensés en conviennent; mais il faut compter dans le monde mille imbécilles et cent fous contre un homme de bon sens : ainsi vous ne devez pas vous étonner des jugemens baroques que la postérité a portés sur vos personnes.

EUGÈNE.

Il faut avouer que nous jouons de malheur. Quand il n'y a qu'une voix sur Alexandre,

César, Scipion et Paul-Emile, pourquoi faut-il qu'après avoir fait de grandes choses comme eux, le public s'acharne sur notre réputation, tandis que la leur se soutient constamment et que tout panégyriste s'efforce de leur comparer celui qu'il loue pour l'honorer.

LICHTENSTEIN.

Leur bonheur a voulu que dans leur siècle il n'y eut point d'encyclopédiste.

MARLBOROUGH.

Qu'est-ce qu'un encyclopédiste? Quel nom barbare! Est-ce un iroquois? Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

LICHTENSTEIN.

Oh! je le crois bien, il n'en existoit point de votre temps. Les encyclopédistes sont une secte de soi-disant philosophes, formée de nos jours; ils se croient supérieurs à tout ce que l'antiquité a produit en ce genre. A l'effronterie des cyniques ils joignent la noble impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans l'esprit; ils se targuent de géométrie, et soutiennent que ceux qui n'ont pas étudié cette science, ont l'esprit faux;

que par conséquent ils ont seuls le don de bien raisonner. Leurs discours les plus communs sont farcis de termes scientifiques; ils diront, par exemple, que telles lois sont sagement établies en raison inverse du quarré des distances; que telle puissance prête à former une alliance avec une autre, se sent attirer à elle par l'effet de l'attraction, et que bientôt les deux nations seront assimilées. Si on leur propose une promenade, c'est le problème d'une courbe à résoudre. S'ils ont une colique néphrétique, ils s'en guérissent par les règles de l'hydrostatique. Si une puce les a mordus, ce sont des infiniment petits du premier ordre qui les incommodent. S'ils font une chute, c'est pour avoir perdu le centre de gravité. Si quelque folliculaire a l'audace de les attaquer, ils le noient dans un déluge d'encre et d'injures; ce crime de lèse-philosophie est irrémissible.

EUGÈNE.

Mais quel rapport ont ces fous avec notre nom, avec le jugement qu'on porte de nous?

L 22



LICHTENSTEIN.

Beaucoup plus que vous ne croyez, parce qu'ils dénigrent toutes les sciences, hors celle de leurs calculs. Les poësies sont des frivolités dont il faut exclure les fables, un poëte ne doit rimer avec énergie que les équations algébriques. Pour l'histoire, ils veulent qu'on l'étudie à rebours, à commencer de nos temps pour remonter avant le déluge. Les gouvernemens, ils les réforment tous : la France doit devenir un état républicain, dont un géomètre sera le législateur, et que des géomètres gouverneront en soumettant toutes les opérations de la nouvelle république au calcul infinitésimal. Cette république conservera une paix constante, et se soutiendra sans armée.

MARLBOROUGH.

Tout ce que j'entends est admirable. Mais ces encyclopédistes ne seroient-ils pas atteints des visions des Primitifs, des Quackers, des Pensylvaniens?

LICHTENSTEIN.

Vous les fâcheriez fort de le dire; ils se piquent bien d'être originaux.

EUGÈNE.

Il me s'emble que cette paix perpétuelle étoit une vision d'un certain abbé de St Pierre, qui de mon temps n'a pas mal été bafoué.

LICHTENSTEIN.

Ils l'ont donc rappelée de l'oubli; car ils affectent tous une sainte horreur pour la guerre.

EUGÈNE.

Il faut avouer que la guerre est un mal, mais qu'on ne sauroit empêcher, faute d'un tribunal pour juger les causes des souverains.

LICHTENSTEIN.

S'ils haïssent les armées et les généraux qui se rendent célèbres, cela ne les empêche pas de se battre à coups de plume, et de se dire souvent des grossièretés dignes des halles: et s'ils avoient des troupes, ils les feroient marcher les unes contre les autres.

MARLBOROUGH.

Il en coûte moins de répandre de l'encre que du sang: mais les injures sont pires que les blessures.

LICHTENSTEIN.

Pour l'art militaire, je n'ose dire devant d'aussi grands héros, combien ils tâchent de l'avilir, et dans quels termes ils en parlent.

MARLBOROUGH.

Parlez hardiment; puisqu'ils détruisent tout, il faut bien que dans ce conflit universel nous ayons notre part.

LICHTENSTEIN.

Ces messieurs prétendent que vous n'avez été que des chefs de brigands, auxquels un tyran a confié des bourreaux mercenaires, pour exécuter en son nom tous les crimes et toutes les horreurs possibles sur des peuples innocens.

EUGÈNE.

Ce sont des propos de charretiers ivres. Socrate, Aristote, Gassendi, ni Bayle, ne s'exprimoient pas ainsi.

LICHTENSTEIN.

Loin d'être ivres, ils sont souvent à jeun; leur bourse n'est pas assez fournie pour faire bombance. En leur style, ces beaux propos s'appellent des libertés philosophiques; il faut

penser tout haut, toute vérité est bonne à dire; et comme selon leur sens, ils sont seuls les dépositaires des vérités, ils croient pouvoir débiter hardiment toutes les extravagances qui leur viennent dans l'esprit, sûrs d'être applaudis.

MARLBOROUGH.

Apparemment qu'il n'y a plus en Europe de petites maisons; s'il en restoit, mon avis seroit d'y loger ces Messieurs, pour qu'ils fussent les législateurs des fous leurs semblables.

EUGÈNE.

Mon avis seroit de leur donner à gouverner une province qui méritât d'être châtiée; ils apprendroient par leur expérience, après qu'ils y auroient tout mis sens dessus dessous, qu'ils sont des ignorans; que la critique est aisée mais l'art difficile, et surtout qu'on s'expose à dire force sottises, quand on se mêle de parler de ce qu'on n'entend pas.

LICHTENSTEIN.

Des présomptueux n'avouent jamais qu'ils ont tort. Selon leurs principes le sage ne se trompe jamais; il est le seul éclairé; de lui

doit émaner la lumière qui dissipe les sombres vapeurs dans lesquelles croupit le vulgaire imbécille et aveugle; aussi Dieu sait comment ils l'éclairent. Tantôt c'est en lui découvrant l'origine des préjugés, tantôt c'est un livre sur l'esprit, tantôt le systême de la nature; cela ne finit point. Un tas de polissons, soit par air ou par mode, se comptent parmi leurs disciples; ils affectent de les copier et s'érigent en sous-précepteurs du genre-humain; et comme il est plus facile de dire des injures que d'alléguer des raisons, le ton de leurs élèves est de se déchaîner indécemment en toute occasion contre les militaires.

EUGÈNE.

Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire; mais les militaires souffrent-ils ces injures tranquillement?

LICHTENSTEIN.

Ils laissent aboyer ces roquets, et continuent leur chemin.

MARLBOROUGH.

Mais pourquoi cet acharnement contre la plus noble des professions, contre celle sous l'abri de laquelle les autres peuvent s'exercer en paix?

LICHTENSTEIN.

Comme ils sont tous très-ignorans dans l'art de la guerre, ils croient rendre cet art méprisable en le déprimant; mais, comme je vous l'ai dit, ils décrient généralement toutes les sciences, et ils élèvent la seule géométrie sur ces débris, pour anéantir toute gloire étrangère et la concentrer uniquement sur leurs personnes.

MARLBOROUGH.

Mais nous n'avons méprisé ni la philosophie, ni la géométrie, ni les belles-lettres, et nous nous sommes contentés d'avoir du mérite dans notre genre.

EUGÈNE.

J'ai plus fait. A Vienne j'ai protégé tous les savans, et les ai distingués lors même que personne n'en faisoit aucun cas.

LICHTENSTEIN.

Je le crois bien, c'est que vous étiez de grands hommes, et ces soi-disant philosophes ne sont que des polissons, dont la vanité voudroit jouer un rôle : cela n'empêche pas que ces injures si souvent répétées ne fassent du tort

à la mémoire des grands hommes. On croit que raisonner hardiment de travers, c'est être philosophe, et qu'avancer des paradoxes, c'est emporter la palme. Combien n'ai-je pas entendu par de ridicules propos condamner vos plus belles actions, et vous traiter d'hommes qui avoient usurpé une réputation dans un siècle d'ignorance qui manquoit de vrais appréciateurs du mérite ?

MARLBOROUGH.

Notre siècle, un siècle d'ignorance! Ah! je n'y tiens plus.

LICHTENSTEIN.

Le siècle présent est celui des philosophes.

EUGÈNE.

Où l'on est battu, où l'on perd des provinces, où l'on se croit supérieur à l'antiquité. Que vos philosophes disent ce qu'ils voudront, je préfère notre siècle d'ignorance au leur.

MARLBOROUGH.

L'Angleterre est-elle aussi infectée de vos encyclopédistes?

LICHTENSTEIN.

Il y en a, mais pas tant qu'en France.

MARLBOROUGH.

Mais la France a-t-elle des généraux, et comment peut-elle en avoir s'ils sont vilipendés?

LICHTENSTEIN.

Aussi sont-ils dignes de l'être; ce sont les

. . . . . .

MARLBOROUGH.

Et l'Angleterre a-t-elle produit quelque grand général qui m'ait succédé?

LICHTENSTEIN.

Le duc de Cumberland.

MARLBOROUGH.

Combien de batailles a-t-il gagnées?

LICHTENSTEIN.

Il a été battu à Fontenoy, à Hastenbeck, et a manqué d'être fait prisonnier de guerre à Stade, lui et son armée.

MARLBOROUGH.

Vous vous moquez de nous, mon prince. Quoi! un Daun battu, un Cumberlan étrillé, ce sont-là les gens qu'on nous préfère?

LICHTENSTEIN.

Non seulement eux, mais bien d'autres,

qui à la vérité ont fait la guerre, mais n'ont pas commandé en chefs, ne le céderoient ni à César, ni à vous. Ces héros en herbe ont la noble audace de s'afficher, et leur présomption a été assez forte pour répandre son épidémie dans le public, qui ne présage que leurs futurs exploits.

MARLBOROUGH.

A quoi nous ont servi tant de travaux, tant de soins, tant de peines?

EUGÈNE.

Vanité des vanités, vanité de la gloire!

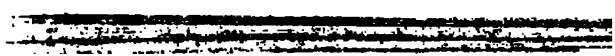
# DIALOGUE

DES

# MORTS

ENTRE

LE DUC DE CHOISEUL, LE COMTE DE STRUENSÉE, ET SOCRATE.



Le duc de Choiseul peut être considéré comme civilement mort depuis son exil, et le Sr Struensée peut être considéré de même comme déjà condamné à mort par la sentence qu'on portera contre lui. Rien n'empêche donc un auteur peu scrupuleux sur la chronologie de les traiter comme d'anciens morts, et de les faire trouver ensemble dans les lieux imaginaires où les ombres conversent et s'entretiennent, selon la mythologie des payens, des chrétiens, des musulmans, et de presque tous les peuples du monde.

CHOISEUL.

Non, quoi que vous puissiez me dire, rien ne me console de ne plus être à Versailles, de ne plus gouverner de royaume, de ne plus faire parler de moi. Qu'il est fâcheux d'être une ombre !

SOCRATE.

Pas plus que d'être autre chose. Quelle rage te possède de vouloir gouverner un peuple qui ne veut pas être gouverné par toi; et pourquoi te plains-tu d'être assujetti aux lois éternelles de la nature comme le reste des mortels ?

CHOISEUL.

Je ne suis pas tant haï dans ce royaume que vous le croyez. Réellement roi de France, j'avois eu le secret de m'attacher beaucoup de personnes, soit par des services que je rendois, soit par des places que j'avois à donner, soit par des largesses qui ne me coûtoient rien : j'ai été regretté. Il n'y a pas en toute la France un homme qui m'égale en génie. Quel rôle je jouois ! Je troublois l'Europe à mon gré, je surpassois Richelieu et Mazarin.

SOCRATE.

Oui, en tracasseries, en intrigues malignes, en friponneries, car tu étois très-fripon de ton métier. Mais sais-tu que la réputation de tes semblables n'est enviée de personne ? Les

gens vertueux la détestent, leur décision l'emporte à la fin dans le public, et ils dictent l'arrêt de la postérité. Tu ne passeras dans l'histoire que pour un brouillon célèbre, pour une fusée qui éblouit un moment, et qui s'éclipse dans la fumée qu'elle exhale.

CHOISEUL.

Vraiment, Mr Socrate, vous avez de l'humeur; car il faut en avoir pour ne pas approuver mon ministère. La monarchie françoise est bien autre chose que la ville d'Athènes.

SOCRATE.

Tu te crois encore à Versailles avec ta femme, je veux dire avec ta soeur Mme de Grammont, entouré de serviles adulateurs. Là, la fausseté déguisée en politesse te prodiguoit le mensonge; les uns par crainte de ton pouvoir, les autres par un vil intérêt t'encensoient et se rendoient les panégyristes de tes folies; mais ici l'on n'a besoin de personne, on n'encense personne et l'on ne dit que la vérité.

CHOISEUL.

Oh, le désagréable séjour! Qu'il est fâcheux pour un courtisan de Versailles, que

dis-je, pour un ministre roi, de vivre avec d'aussi plats rustres! Mais que vois-je ? quel objet nous envoie-t-on de l'autre monde ? Qu'est-ce que cet animal, il n'a point de tête; je crois, Dieu me damne, que c'est Mr St Denys. Qui es-tu, homme sans tête?

STRUENSÉE.

Je n'ai point l'honneur d'être saint, je suis même hérétique. Je suis venu ici sans tête, parce qu'on avoit besoin de la mienne dans le pays où on me l'a coupée, faute d'en avoir d'autre.

CHOISEUL.

On n'est pas si brutal en France. Les lois y sont pour le peuple et non pour les grands. On ne coupe point nos têtes. Mais quel rôle as-tu joué, et pourquoi t'a-t-on traité ainsi?

STRUENSÉE.

Je suis le comte de Struensée et de ces gens qui doivent tout à leur mérite. Je suis l'auteur de ma fortune. Je professois la médecine dans le Holstein, lorsque le souverain de l'Islande, de la Norwège, du Holstein et du

Danemarck vint à Kiel ; il étoit abymé de maladies ; je l'en guéris heureusement. Je gagnai sa faveur, et plus encore celle de la Reine, qui ne me regarda pas avec des yeux indifférens. Je devins ministre et je voulus être souverain. Je pensois comme Pompée, je ne voulois point avoir d'égal. Je trouvai le moyen de captiver mon maître, et pour le maintenir dans la sujétion, je l'abrutis à force de lui faire avaler de l'opium en guise de médecine : ensuite la Reine et moi nous voulûmes nous rendre régens du royaume. Quand on est le second, on veut être le premier. Je me fis un grand parti. Nous étions sur le point de déclarer le monarque inhabile au gouvernement. Inopinément je fus arrêté la nuit et mis aux fers. Ces Danois, qui ne connoissoient point Machiavel, ne purent sentir ce qu'il y avoit de sublime dans ma conduite ; et après avoir été vraiment roi, on me trancha la tête. Mais qui êtes-vous, vous qui m'interrogez ?

CHOISEUL.

Je suis le fameux duc de Choiseul, ci-devant roi de France, comme vous l'avez été du

Danemarck. Je fus le seul instrument de ma fortune, mes intrigues m'ont placé près du trône ou sur le trône, comme vous voudrez, où j'ai jeté le plus grand éclat. Je suis l'auteur du fameux pacte de famille par lequel j'engageois l'Espagne à sacrifier sa flotte et une partie de ses possessions de l'Amérique, pour avoir l'honneur d'assister la France aux abois par la guerre qu'elle faisoit aux Anglois en Allemagne, battue sur terre et sur mer; je parvins à faire la meilleure paix possible dans la situation où se trouvoit le royaume et . . . . .

SOCRATE.

C'est la seule action sage que tu aies faite de ta vie.

CHOISEUL.

Je me sens flatté qu'il y en ait au moins une que vous approuviez. Depuis je chassai les jésuites de France, parce qu'étant ambassadeur à Rome, je me brouillai avec leur général.

SOCRATE.

Cette engeance n'existoit pas de mon temps; mais des morts m'ont appris que ce sont des

sophistes armés de poignards et munis de poisons. Mr le comte de Struensée ne seroit-il pas de leur secte ?

STRUENSÉE.

Je suis de celle de Cromvel, de César Borgia et de Catilina ; mais continuez, Mr le duc, à m'instruire.

CHOISEUL.

Après un aussi beau coup, je m'emparai d'Avignon ; j'en chassai le pape, afin d'annexer pour jamais le comtat au royaume de France ; j'y ajoutai encore la Corse, que j'escamotai adroitement aux Génois.

SOCRATE.

Tu étois donc un conquérant ?

CHOISEUL.

Ce fut de mon cabinet que je fis ces conquêtes, et nageant dans les plaisirs, livré aux dissipations, du sein des voluptés je troublois l'Europe. Plus les autres puissances étoient agitées, plus la France pouvoit se maintenir en paix. Les guerres et la mauvaise adminis-

tration précédente avoient épuisé nos finances, le crédit étoit perdu, et la banqueroute presque certaine.

STRUENSÉE.

De quelle façon troublâtes-vous l'Europe?

CHOISEUL.

Jamais rien de plus fin, de plus adroit, de plus sublime ne s'est imaginé. Premièrement je plaçai de grands fonds dans la compagnie orientale d'Angleterre sous des noms supposés. Mes agens qui faisoient hausser et baisser les fonds à plaisir, déroutoient tout le monde, et ils brouillèrent les directeurs de la compagnie, tandis que par mes manoeuvres adroites je soulevois les nababs du Mogol contre l'Angleterre; la guerre se fit entr'eux, et la compagnie fut sur le point de succomber; je pensai en mourir de joie.

SOCRATE.

La belle ame!

CHOISEUL.

D'un autre côté j'excitois les Neuchâtellois à se révolter contre le roi de Prusse, pour

donner à cet esprit inquiet de l'occupation chez lui. Non content de tant de choses que je menois de front comme les Romains leurs quadriges, à force de sommes répandues dans le divan j'obligeois les Turcs à déclarer la guerre aux Russes, j'animois la confédération en Pologne pour tailler de la besogne à Catherine, je voulois soulever contr'elle les Suédois, pour qu'une diversion entreprise de leur part soulageât la Porte accablée par les armées russes ; j'aurois même persuadé à l'Impératrice-reine de seconder Mustapha, si mes ennemis ne m'avoient culbuté.

STRUENSÉE.

Quel dommage que tant de beaux projets n'aient pas été exécutés !

CHOISEUL.

Sans doute. J'aurois fait tant de bruit, j'aurois tant tracassé, que toute l'Europe n'eût parlé que de moi.

SOCRATE.

Souviens-toi d'Érostrate qui brûla le temple d'Éphèse pour avoir de la réputation.

CHOISEUL.

C'étoit un incendaire, et je fus un grand homme. Je jouois sur notre globe le rôle de la providence ; je réglois tout, sans que personne s'apperçût des moyens que j'employois; on voyoit les coups, sans voir la main dont ils partoient.

SOCRATE.

Insensé ! Oses-tu bien te comparer à la providence, tes fourberies avec la toute-sagesse, tes crimes avec l'archétype de la vertu ?

CHOISEUL.

Oui, Mr Socrate, je l'ose. Que votre tête pelée apprenne que les coups d'État ne sont pas des crimes, et que tout ce qui donne de la gloire est grand. Souvenez-vous que vos Grecs ont érigé en demi-dieux des hommes qui ne me valoient pas.

SOCRATE.

Il a des transports au cerveau; ce sont des redoublemens d'accès. Vas-t'en consulter Hippocrate ; il est ici près, il guérira ta folie.

CHOISEUL.

Mr le comte de Struensée est plus proche; il me rendroit bien ce service, si j'en avois besoin, ( cependant sans opium. ) Ah ! ce philosophe taciturne prend pour folie une noble fierté, et la juste confiance que tout grand homme doit avoir en lui-même.

STRUENSÉE.

Vous n'avez pas besoin de remèdes, vous méritez les plus grands éloges. Machiavel vous eût donné la couronne des politiques; mais pourquoi fûtes-vous exilé ?

CHOISEUL.

Un chancelier, plus fin fripon que moi, en vint à bout à l'aide d'une catin favorite sous laquelle mon orgueil ne voulut pas plier.

STRUENSÉE.

Après les belles choses que vous aviez si heureusement exécutées, de quel prétexte put-on se servir pour vous exiler ?

CHOISEUL.

On allégua l'épuisement des finances. Louis avoit quelque répugnance à se voir auteur

d'une banqueroute; il voulut traîner les choses, pour laisser à son petit-fils en héritage l'horreur publique que cet événement devoit lui attirer. On m'accusa donc d'avoir prodigué les espèces pendant mon règne; et il est vrai que je méprisois ce vil métal; je faisois des largesses; j'étois né avec les sentimens nobles d'un roi, qui doit être généreux et même prodigue.

SOCRATE.

Ma foi, tu étois un maître fou d'achever la ruine d'un royaume.

CHOISEUL.

Mon esprit étoit porté au grand, et sans doute qu'il y a de la grandeur à une monarchie comme la France de faire banqueroute. Ce n'est pas la faillite d'un marchand; il s'agit de milliars; l'événement fait du bruit, frappe les uns, étonne les autres, et bouleverse tout-à-coup nombre de fortunes. Quel coup de théâtre!

SOCRATE.

Le scélérat!

CHOISEUL.

Mr le philosophe, sachez qu'il ne faut pas

avoir la conscience étroite quand on gouverne le monde.

SOCRATE.

Vas, pour rendre des milliers de citoyens malheureux, il faut avoir la férocité d'un tigre et un coeur de roche.

CHOISEUL.

Avec de telles dispositions vous pouviez briller au Céramique, mais vous n'auriez jamais été qu'un pauvre ministre.

STRUENSÉE.

Sans doute, un vaste génie se signale par des entreprises hardies; il veut du nouveau, il exécute des choses dont il n'y a point d'exemple; il laisse les petits scrupules aux vieilles femmes, et marche droit à son but, sans s'embarrasser des moyens qui l'y conduisent. Tout le monde n'est pas fait pour sentir notre mérite, les philosophes moins que les autres, et cependant nous sommes pour l'ordinaire les victimes des intrigues de cour.

CHOISEUL.

Voilà précisément comme j'ai succombé. Le mérité à notre cour ne tient pas contre

les caprices d'une catin; encore étoit-elle soufflée par un cuistre à rabat; car que pouvoit-elle d'elle-même que ranimer le feu presque éteint d'un prince en tout temps esclave du sexe ?

STRUENSÉE.

Si vous aviez employé l'opium pour engourdir votre monarque, les intrigues auroient été vaines, vous seriez encore ministre ou plutôt roi; car celui qui a le pouvoir et qui agit, est effectivement le maître, et celui qui le laisse faire, est tout au plus l'esclave de l'autre.

CHOISEUL.

L'opium étoit superflu. La nature avoit fait mon maître tel que vos remèdes ont rendu le vôtre.

SOCRATE.

Ton opium t'a bien servi, malheureux apostat d'Hippocrate; tu as été emprisonné ni plus ni moins, et puni plus doucement que tu ne l'avois mérité.

STRUENSÉE.

C'étoit un coup de la fatalité, que l'on ne pouvoit prévoir. Quelle catastrophe d'être déplacé, et encore par quelles gens !

SOCRATE.

Non, c'est une suite de la justice éternelle, afin que tous les crimes ne soient pas heureux, et qu'il y en ait quelques uns de punis pour l'exemple des pervers.

CHOISEUL.

Je me flatte pourtant que vous plaignez ma disgrâce; car si javois continué mon règne, j'aurois étonné l'Europe par les grandes choses que mon génie auroit produites et exécutées.

SOCRATE.

Tu aurois continué à faire de brillantes sottises: si l'Europe avoit des petites maisons, on devoit t'y loger. Et toi, Danois, les supplices d'Ixion et de Prométhée seroient encore trop doux pour punir ta noire ingratitude envers ton maître, et tous les attentats qu'une ambition effrénée t'a fait commettre.

CHOISEUL.

Voilà donc la gloire que j'attendois!

STRUENSÉE.

Voilà donc la réputation que je m'étois promise!

SOCRATE.

Allez, malheureux, et choisissez un autre séjour que le mien ; associez-vous aux Catilina, aux Cromvel, et ne souillez plus par votre présence impure la demeure des sages.

CHOISEUL.

Quittons ce raisonneur impertinent qui m'excède.

STRUENSÉE.

Éloignons-nous de ce sombre moraliste ; mais où tourner nos pas ? Je vais chercher la société des Allemands mes compatriotes, et me consoler avec Wallenstein de mes infortunes. Adieu, roi sans États.

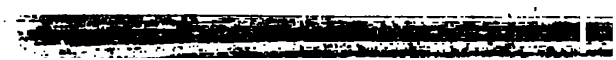
CHOISEUL.

Pour moi, je m'associerai aux François, et je vais joindre Pepin, le Maire du palais. Adieu, ministre sans tête.

# EXAMEN CRITIQUE

DU

# SYSTÈME DE LA NATURE.



LE *Système de la nature* est un ouvrage qui séduit à la première lecture, et dont on ne découvre les défauts cachés avec beaucoup d'art qu'après l'avoir relu à différentes reprises. L'auteur a eu l'adresse d'éloigner les conséquences de ses principes, pour dérouter l'examen des critiques; cependant l'illusion n'est pas assez forte pour qu'on ne s'apperçoive pas des inconséquences et des contradictions dans lesquelles il tombe souvent, et des aveux contraires à son système, que la force de la vérité paroît lui arracher. Les matières de métaphysique qu'il traite sont obscures et hérissées des plus grandes difficultés. Il est pardonnable de se tromper, quand on s'engage dans ce labyrinthe où tant d'autres se sont égarés. Il semble cependant qu'en enfilant cette route ténébreuse, on peut la parcourir avec moins de risque, si l'on se défie de ses lumières, si l'on se souvient que dans ces recherches le guide de l'expérience nous

abandonne, et qu'il ne nous reste que des probabilités plus ou moins fortes pour appuyer nos opinions. Cette réflexion est suffisante pour inspirer de la retenue et de la modestie à tout philosophe à système : notre auteur apparemment n'a pas pensé ainsi, puisqu'il fait gloire d'être dogmatique.

Les points principaux qu'il traite dans cet ouvrage sont 1) Dieu et la nature, 2) la fatalité, 3) la morale de la religion comparée avec la morale de la religion naturelle, 4) les souverains, causes de tous les malheurs des États.

Quant au premier point, on est un peu surpris, vu son importance, des raisons que l'auteur allègue pour rejeter la Divinité. Il dit qu'il lui en coûte moins d'admettre une matière aveugle que le mouvement fait agir, que de recourir à une cause intelligente agissant par elle-même, comme si ce qui lui coûte moins de peine à arranger, étoit plus vrai que ce qui lui coûte des soins à éclaircir. *) Il avoue que c'est l'indignation que lui ont donnée les persécutions religieuses qui l'a rendu

*) Chap. XII. Tom. II.

athée. Sont-ce des raisons pour fixer les opinions d'un philosophe, que la paresse et les passions ? Un aveu aussi ingénu ne peut qu'inspirer de la défiance à ses lecteurs, et le moyen de l'en croire, s'il se détermine par des motifs aussi frivoles ! Je suppose que notre philosophe se livre quelquefois avec trop de complaisance à son imagination, et que frappé des définitions contradictoires que les théologiens font de la divinité, il confond ces définitions, que le bon sens lui sacrifie, avec une nature intelligente qui doit nécessairement présider au maintien de l'univers. Le monde entier prouve cette intelligence; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour s'en convaincre. L'homme est un être raisonnable, produit par la nature; il faut donc que la nature soit infiniment plus intelligente que lui, ou bien elle lui auroit communiqué des perfections qu'elle ne possède pas elle-même; ce qui seroit une contradiction formelle.

Si la pensée est une suite de notre organisation, il est certain que la nature immensément plus organisée que l'homme (partie imperceptible du grand tout) doit posséder l'in-

L 22 [redacted]



telligence au plus haut degré de perfection. La nature aveugle, aidée du mouvement, ne peut produire que de la confusion; et comme elle agiroit sans combinaisons, elle ne pourroit jamais parvenir à des fins déterminées, ni produire de ces chef-d'oeuvres que la sagacité humaine est obligée d'admirer dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand. Les fins que la nature s'est proposées dans ses ouvrages, se manifestent si évidemment, qu'on est forcé de reconnoître une cause souveraine et supérieurement intelligente qui y préside nécessairement. En examinant l'homme, je le vois naître le plus débile de tous les animaux, privé d'armes offensives et défensives, incapable de résister aux rigueurs des saisons, exposé sans cesse à être dévoré par les bêtes féroces. Pour compenser la foiblesse de son corps et afin que l'espèce ne périt point, la nature l'a doué d'une intelligence supérieure à celle des autres créatures; avantage par lequel il se procure artificiellement ce que d'ailleurs la nature paroît lui avoir refusé. Le plus vil des animaux resserre en son corps un laboratoire plus artistement fabriqué que celui du plus habile chimiste; il

prépare les sucs qui renouvellent son être, qui s'assimilent aux parties qui le composent et qui prolongent son existence. Comment cette organisation merveilleuse, et nécessaire à tous les êtres animés pour leur conservation, pourroit-elle émaner d'une cause brute, qui opéreroit ses plus grandes merveilles sans même s'en appercevoir? Il n'en faut pas tant pour confondre notre philosophe et ruiner son système; l'oeil d'un ciron, un brin d'herbe sont suffisans pour lui prouver l'intelligence de l'ouvrier. Je vais plus loin; je crois même qu'en admettant comme lui une première cause aveugle, on pourroit lui démontrer que la génération des espèces deviendroit incertaine, et dégénéreroit au hasard en êtres divers et bizarres. Il n'y a donc que les lois immuables d'une nature intelligente, qui dans cette multitude de productions puissent maintenir invariablement les espèces dans leur entière intégrité. L'auteur tâche en vain de se faire illusion; la vérité, plus forte que lui, le contraint de dire *) que la nature rassemble dans son laboratoire immense des matériaux pour for-

*) 1 Part. Chap. VI.

mer de nouvelles productions ; elle se propose donc une fin ; donc elle est intelligente. Pour peu qu'on soit de bonne foi, il est impossible de se refuser à cette vérité ; les objections même tirées du mal physique et du mal moral ne sauroient la renverser : l'éternité du monde détruit cette difficulté. La nature est donc sans contredit intelligente, agissant toujours conformément aux lois éternelles de la pesanteur, du mouvement, de la gravitation &c. qu'elle ne sauroit ni détruire, ni changer. Quoique notre raison nous prouve cet être, que nous l'entrevoyions, que nous devinions quelques unes de ses opérations, jamais nous ne pourrons assez le connoître pour le définir, et tout philosophe qui attaque le fantôme créé par les théologiens, combat en effet contre la nue d'Ixion, sans effleurer en aucune façon cet être auquel tout l'univers sert de preuve et de témoignage. On sera sans doute bien étonné qu'un philosophe aussi éclairé que notre auteur s'avise d'accréditer les erreurs anciennes des générations sans germe et par corruption ; il cite Needham, ce médecin anglois, qui trompé par une fausse expérience, crut avoir fait

des anguilles. Si de tels faits étoient veritables, ils pourroient convenir aux opérations d'une nature aveugle; mais ils sont démentis par toutes les expériences. Croiroit-on bien encore que le même auteur admet un déluge universel? absurdité, miracle inadmissible pour un géomètre, et qui ne peut en aucune façon s'ajuster à son système. Ces eaux qui submergèrent notre globe furent-elles créées exprès? Quelle masse énorme pour s'élever au-dessus des plus hautes montagnes! Furent-elles depuis anéanties? Que devinrent-elles? Quoi! il ferme les yeux pour ne pas voir un être intelligent, présidant à cet univers, que toute la nature lui annonce, et il croit au miracle le plus opposé à la raison qu'on ait jamais imaginé? J'avoue que je ne conçois point comment tant de contradictions ont pu se concilier dans une tête philosophique, et comment en composant son ouvrage l'auteur ne s'en est pas apperçu lui-même. Mais allons plus loin.

Il a presque copié littéralement le système de la fatalité tel que Leibnitz l'expose et que Wolff l'a commenté. Je crois, pour bien s'entendre, qu'il faut définir l'idée qu'on attache à la liberté. J'entends par ce mot tout acte de

L 77 [illegible]



notre volonté qui se détermine par elle-même et sans contrainte. Ne pensez pas qu'en partant de ce principe je me propose de combattre en général et en tout point le système de la fatalité; je ne cherche que la vérité, je la respecte par tout où je la trouve, et je m'y soumets quand on me la montre. Pour bien juger de la question, rapportons l'argument principal de l'auteur. Toutes nos idées, dit-il, nous viennent par les sens et par une suite de notre organisation; ainsi toutes nos actions sont nécessaires. On convient avec lui que nous devons tout à nos sens comme à nos organes; mais l'auteur devoit s'appercevoir que des idées reçues donnent lieu à des combinaisons nouvelles. Dans la première de ces opérations l'ame est passive, dans la seconde elle est active. L'invention et l'imagination travaillent sur des objets que les sens nous ont appris à connoître: par exemple, comme lorsque Newton apprit la géométrie, son esprit étoit patient, il recueilloit des notions; mais lorsqu'il parvint à ses découvertes étonnantes, il étoit plus qu'agent, il étoit créateur. Il faut bien distinguer dans l'homme les différentes opérations de l'esprit,

esclave dans celles où l'impulsion domine, et très-libre dans celles où son imagination agit. Je conviens donc avec l'auteur qu'il y a un certain enchaînement de causes dont l'influence agit sur l'homme et le dominè par reprises. L'homme reçoit en naissant son tempérament, son caractère avec le germe de ses vices et de ses vertus, une portion d'esprit qu'il ne peut ni resserrer ni étendre, des talens ou du génie, ou de la pesanteur et de l'incapacité. Aussi souvent que nous nous laissons emporter à la fougue de nos passions, la fatalité, victorieuse de notre liberté, triomphe; aussi souvent que la force de la raison dompte ces passions, la liberté l'emporte. Mais l'homme n'est-il pas très-libre, quand on lui propose différens partis, qu'il examine, qu'il penche vers l'un ou vers l'autre, et qu'enfin il se détermine par son choix? L'auteur me répondra sans doute que la nécessité dirige ce choix. Je crois entrevoir dans cette réponse un abus du terme de nécessité confondu avec ceux de cause, de motif, de raison. Sans doute que rien n'arrive sans cause, mais toute cause n'est pas nécessaire. Sans doute qu'un homme qui n'est pas insensé, se déter-

minera par des raisons relatives à son amour propre; je le répète, il ne seroit pas libre, mais fou à lier, s'il agissoit autrement. Il en est donc de la liberté comme de la sagesse, de la raison, de la vertu, de la santé, qu'aucun mortel ne possède parfaitement, mais par intervalles. Nous sommes, en quelques articles, patiens sous l'empire de la fatalité, et en quelques autres, agens indépendans et libres. Tenons-nous-en à Locke. Ce philosophe est très-persuadé que lorsque sa porte est fermée, il n'est pas le maître d'en sortir; mais que lorsqu'elle est ouverte, il est libre d'agir comme bon lui semble. Plus on quintessencie cette matiere, plus elle s'embrouille; on parvient à force de raffinemens à la rendre si obscure, qu'on ne s'entend plus soi-même; il est sur-tout fâcheux pour les partisans du fatalisme que leur vie active se trouve sans cesse en contradiction avec les principes de leur spéculation. L'auteur du Système de la nature, après avoir épuisé tous les argumens que son imagination lui fournit, pour prouver qu'une nécessité fatale enchaîne et dirige absolument les hommes dans toutes leurs actions, devoit donc en conclure

que nous ne sommes que des espèces de machines, ou si vous voulez, des marionettes, mues par les mains d'un agent aveugle. Cependant il s'emporte contre les prêtres, contre les gouvernemens et contre l'éducation; il croit donc que les hommes qui occupent ces emplois, sont libres, en leur prouvant qu'ils sont des esclaves. Quelle absurdité! quelle contradiction! Si tout est mu par des causes nécessaires, les avis, les instructions, les lois, les peines, les récompenses deviennent aussi superflues qu'inutiles; c'est dire à un homme enchaîné, brise tes liens; autant vaudroit-il sermonner un chêne, pour le persuader de se transformer en oranger. Mais l'expérience nous prouve que l'on peut parvenir à corriger les hommes; il faut donc de nécessité en conclure qu'ils jouissent au moins en partie de la liberté. Tenons-nous-en aux leçons de cette expérience, et n'admettons point un principe que nous contredisons sans cesse par nos actions. Du principe de la fatalité résultent les plus funestes conséquences pour la société: en l'admettant, Marc Aurèle et Catilina, le président de Thou et Ravaillac seroient égaux en mérite.

L 27 [illegible]



Il ne faudroit considérer les hommes que comme des machines, les unes faites pour le vice, les autres pour la vertu, incapables de mériter ou de démériter par elles-mêmes, et par conséquent d'être punies ou récompensées; ce qui sappe la morale, les bonnes moeurs, et les fondemens sur lesquels la société est établie. Mais d'où vient cet amour que généralement tous les hommes ont pour la liberté? Si c'étoit un être idéal, d'où le connoîtroient-ils? Il faut donc qu'ils en aient fait l'expérience, qu'ils l'aient sentie; il faut donc qu'elle existe réellement, ou il seroit improbable qu'ils pussent l'aimer. Quoi qu'en disent Calvin, Leibnitz, les Arminiens et l'auteur du Système de la nature, ils ne persuaderont jamais à personne que nous sommes des roues à moulin, qu'une cause nécessaire et irrésistible fait mouvoir au gré de son caprice. Toutes ces fautes dans lesquelles notre auteur est tombé, viennent de la fureur de l'esprit systématique; il s'est prévenu pour ses opinions; il a rencontré des phénomènes, des circonstances et des morceaux de détail qui cadroient bien avec son principe; mais en généralisant ses idées, il a

trouvé d'autres combinaisons et des vérités d'expérience qui lui étoient contraires : pour ces dernières, à force de les tordre et de leur faire violence, il les a ajustées le mieux qu'il a pu avec le reste de son systême. Il est certain qu'il n'a négligé aucune des preuves qui peuvent fortifier le dogme de la fatalité, et en même temps il est clair qu'il le dément dans tout le cours de son ouvrage. Pour moi, je pense que dans un cas pareil un véritable philosophe doit sacrifier son amour propre à l'amour de la vérité.

Mais passons à l'article qui regarde la religion. On pourroit accuser l'auteur de sécheresse d'esprit et surtout de mal-adresse, parce qu'il calomnie la religion chrétienne en lui imputant des défauts qu'elle n'a pas. Comment peut-il dire avec vérité que cette religion est cause de tous les malheurs du genre humain? Pour s'exprimer avec justesse, il auroit pu dire simplement que l'ambition et l'intérêt des hommes se servent du prétexte de cette religion pour troubler le monde et contenter les passions. Que peut-on reprendre de bonne foi dans la morale contenue dans le Décalogue? N'y eût-il dans l'évangile que ce seul précepte :

„ ne faites pas aux autres ce que vous ne „ vou ez pas qu'on vous fasse, „ on seroit obligé de convenir que ce peu de mots renferme la quintessence de toute morale. Et le pardon des offenses, et la charité et l'humanité ne furent-elles pas prêchées par Jesus dans son excellent sermon de la montagne? Il ne falloit donc pas confondre la loi avec l'abus, les choses écrites et les choses qui se pratiquent, la véritable morale chrétienne avec celle que les prêtres ont dégradée. Comment donc peut-il charger la religion chrétienne en elle-même d'être la cause de la dépravation des moeurs? Mais l'auteur pourroit accuser les ecclésiastiques de substituer la foi aux vertus de la société, des pratiques extérieures aux bonnes oeuvres, des expiations légères aux remords de la conscience, des indulgences qu'ils vendent, à la nécessité de s'amender; il pouvoit leur reprocher d'absoudre du serment, de contraindre et de violenter les consciences. Ces abus criminels méritent qu'on s'élève contre ceux qui les introduisent et contre ceux qui les autorisent: mais de quel droit le peut-il faire, lui qui suppose les hommes machines? Comment peut-il reprendre

reprendre une machine tonsurée, que la nécessité a forcée de tromper, de friponner, et de se jouer insolemment de la crédulité du vulgaire ?

Mais faisons un moment trève avec le système de la fatalité, et prenons les choses comme elles sont réellement dans le monde. L'auteur devroit savoir que la religion, les lois, un gouvernement quelconque, n'empêcheront jamais que les États ne contiennent plus ou moins de scélérats dans le grand nombre des citoyens qui les composent : partout la grosse masse du peuple est peu raisonnable, facile à se livrer au torrent des passions, et plus encline au vice que portée au bien; tout ce qu'on peut attendre d'un bon gouvernement, c'est que les grands crimes y soient plus rares que dans un mauvais. Notre auteur devroit savoir que des exagérations ne sont pas des raisons, que des calomnies décréditent un philosophe comme un auteur qui ne l'est pas, et que lorsqu'il se fâche, ce qui lui arrive parfois, on pourroit lui appliquer ce que Ménippe dit à Jupiter : „ Tu prens ton foudre, tu as „ donc tort. „ Il n'y a sans doute qu'une

morale; elle contient ce que les individus se doivent réciproquement, elle est la base de la société; sous quelque gouvernement, de quelque religion qu'on soit, elle doit être la même; celle de l'évangile, prise dans toute sa pureté, seroit utile par sa pratique. Mais si nous admettons le dogme du fatalisme, il n'y a plus ni morale, ni vertu, et tout l'édifice de la société s'écroule. Il est incontestable que le but de notre auteur est de renverser la religion; mais il a choisi la route la plus détournée et la plus difficile pour y parvenir. Voici, ce me semble, la marche la plus naturelle qu'il devoit suivre : attaquer la partie historique de la religion, les fables absurdes sur lesquelles on a bâti son édifice, les traditions plus absurdes, plus folles, plus ridicules que tout ce que le paganisme débitoit de plus extravagant. C'étoit le moyen de prouver que Dieu n'a point parlé, c'étoit le moyen de retirer les hommes de leur sotte et stupide crédulité. L'auteur avoit encore une voie plus abrégée pour aller à cette même fin. Après avoir étalé les argumens contre l'immortalité de l'ame, que Lucrèce expose avec tant de

force dans son troisième livre, il devoit en conclure, que tout finissant pour l'homme avec cette vie, et ne lui restant nul objet de crainte, ni d'espérance après sa mort, il ne peut subsister par conséquent aucun rapport entre lui et la divinité, qui ne peut ni le punir, ni le récompenser. Sans ce rapport il n'y a plus ni culte, ni religion, et la divinité ne devient pour l'homme qu'un objet de spéculation et de curiosité. Mais que de singularités et de contradictions dans l'ouvrage de ce philosophe! Après avoir laborieusement rempli deux volumes de preuves de son système, *) il avoue qu'il y a peu d'hommes capables de l'embrasser et de s'y fixer. On croiroit donc, qu'aussi aveugle qu'il suppose la nature, il agit sans cause, et qu'une nécessité irrésistible lui fait composer un ouvrage capable de le précipiter dans les plus grands périls, sans que lui ni personne en puisse jamais recueillir le moindre fruit.

Venons-en à présent aux souverains, que l'auteur a singulièrement pris à tâche de décrier; j'ose l'assurer que jamais les ecclésiasti-

(* Vol. II Chap. XIII.

ques n'ont dit aux princes les sottises qu'il leur prête. S'il leur arrive de qualifier les rois d'images de la divinité, c'est sans doute dans un sens très-hyperbolique, quoique l'intention soit de les avertir par cette comparaison de ne point abuser de leur autorité, d'être justes et bienfaisans selon l'idée vulgaire qu'on se forme de la divinité chez toutes les nations. L'auteur se figure qu'il se fait des traités entre les souverains et les ecclésiastiques, par lesquels les princes promettent d'honorer et d'accréditer le clergé, à condition qu'il prêche la soumission aux peuples; j'ose l'assurer que c'est une idée creuse, que rien n'est plus faux ni plus ridiculement imaginé que ce soi-disant pacte. Il est très-probable que les prêtres tâchent d'accréditer cette opinion, pour se faire valoir et pour jouer un rôle; il est certain que des souverains par leur crédulité, leur superstition, leur ineptie, et leur aveuglement pour l'église donnent lieu de les soupçonner d'une pareille intelligence; mais tout dépend effectivement du caractère du prince. Lorsqu'il est foible et bigot, les ecclésiastiques prévalent; s'il a le malheur d'être incrédule,

les prêtres cabalent contre lui, et faute de mieux, calomnient et noircissent sa mémoire.

Je passe encore ces petites bévues aux préjugés de l'auteur; mais comment peut-il accuser les rois d'être la cause de la mauvaise éducation de leurs sujets? Il s'imagine que c'est un principe de politique, qu'il vaut mieux qu'un gouvernement commande à des ignorans qu'à une nation éclairée. Cela sent un peu les idées d'un recteur de collège, qui, resserré dans un petit cercle de spéculations, ne connoît ni le monde, ni les gouvernemens, ni les élémens de la politique. Sans doute que tous les gouvernemens des peuples civilisés veillent à l'instruction publique. Que sont donc ces collèges, ces académies, ces universités dont l'Europe fourmille, si ce ne sont pas des établissemens destinés à instruire la jeunesse? Mais prétendre que dans un vaste État un prince réponde de l'éducation que chaque père de famille donne à ses enfans, c'est la prétention la plus ridicule que l'on ait jamais formée. Il ne faut pas qu'un souverain fouille dans l'intérieur des familles, et qu'il se mêle de ce qui se fait dans les maisons des particuliers,

ou il n'en peut résulter que la tyrannie la plus odieuse. Notre philosophe écrit ce qui se présente au bout de sa plume, sans en examiner les conséquences ; et il a de l'humeur assurément, lorsqu'il qualifie poliment les cours de foyers de la corruption publique ; en vérité j'en suis honteux pour la philosophie. Comment peut-on exagérer à ce point? Comment peut-on dire de telles sottises? Un esprit moins véhément, un sage se seroit contenté de remarquer que plus les sociétés sont nombreuses, et plus les vices y sont raffinés, plus les passions ont occasion de se déployer, plus elles agissent. On passeroit la comparaison du foyer à Juvenal, ou à quelque satyrique de profession, mais à un philosophe. . . . . je n'en dis pas davantage. Si notre auteur avoit été six mois syndic dans la petite ville de Pau, dans le Béarn, il apprécieroit mieux les hommes qu'il n'apprendra jamais à les connoître par ses vaines spéculations. Comment peut-il s'imaginer que les souverains encouragent leurs sujets au crime, et quel bien leur reviendroit-il de se mettre dans la nécessité de punir les malfaiteurs? Il

arrive sans doute de loin à loin que quelques scélérats échappent à la rigueur des lois; mais jamais cela ne provient d'un dessein fixe d'encourager les attentats par l'espérance de l'impunité; il faut attribuer ces sortes de cas à la trop grande indulgence du prince. Il arrive sans doute dans tout gouvernement que des coupables, par intrigue, par corruption, ou par l'appui de protecteurs puissans, trouvent le moyen de se soustraire aux punitions qu'ils ont méritées. Mais pour arrêter ces sortes de manèges, d'intrigues, de corruptions, il faudroit qu'un prince possédât l'omniscience que les théologiens attribuent à Dieu. En fait de gouvernement, notre auteur bronche à chaque pas; il s'imagine que la nécessité et la misère provoquent les hommes aux plus grands crimes. Ce n'est point cela. Il n'y a aucun pays où tout homme qui n'est ni paresseux ni fainéant ne trouve suffisamment par son travail de quoi subsister. Dans tous les États l'espèce la plus dangereuse est celle des dissipateurs et des prodigues; leurs profusions épuisent en peu de temps leurs ressources; ce qui les réduit à des extrêmités

fâcheuses, qui les forcent ensuite à recourir aux expédiens les plus bas, les plus odieux, les plus infâmes. La troupe de Catilina, les adhérens de Jules-César, les frondeurs que le cardinal de Retz avoit ameutés, ceux qui s'attachèrent à la fortune de Cromvel, étoient tous gens de cette espèce, qui ne pouvoient s'acquitter de leurs dettes, ni réparer leur fortune délâbrée qu'en bouleversant l'État dont ils étoient citoyens. Dans les premières familles d'un État les prodigues friponnent et cabalent; chez le peuple les dissipateurs et les paresseux finissent par devenir brigands, et par commettre les attentats les plus énormes contre la sureté publique. Après que l'auteur a prouvé évidemment qu'il ne connoît ni les hommes ni comment il faut les gouverner, il répète les déclamations des satyres de Boileau contre Alexandre le Grand, il fait des sorties contre Charles-Quint et son fils Philippe II, quoiqu'on s'apperçoive à ne s'y point tromper qu'il en veut à Louis XIV. De tous les paradoxes que les soi-disant philosophes de nos jours soutiennent avec le plus de complaisance, celui d'avilir les grands hommes

du siècle passé paroît leur tenir le plus à coeur. Quelle réputation leur reviendra-t-il d'exagérer les fautes d'un roi qui les a effacées à force de gloire et de grandeur? Les fautes de Louis XIV d'ailleurs sont connues, et ces soi-disant philosophes n'ont pas seulement le petit avantage d'être les premiers à les découvrir. Un prince qui ne règnera que huit jours, en commettra sans doute; à plus forte raison un monarque qui a passé soixante années de sa vie sur le trône. Si vous voulez vous ériger en juge impartial, et que vous examiniez la vie de ce grand prince, vous serez obligé de convenir qu'il a fait plus de bien que de mal dans son royaume. Il faudroit remplir un volume, si l'on vouloit faire son apologie en détail; je me borne ici aux chefs principaux. Attribuez donc, comme de raison, la persécution des huguenots à la foiblesse de son âge, à la superstition dans laquelle il avoit été élevé, comme à la confiance imprudente qu'il avoit en son confesseur; mettez l'incendie du Palatinat sur le compte de l'humeur dure et altière de Louvois; il ne vous restera guère de reproches à lui faire que sur quelques

guerres entreprises par vanité ou par esprit de hauteur. Au reste, vous ne pouvez lui refuser d'avoir été le protecteur des beaux arts. La France lui doit ses manufactures et son commerce; elle lui doit de plus l'arrondissement de ses belles frontières et la considération dont elle a joui de son temps en Europe. Rendez donc hommage à ses qualités louables et vraiment royales. Quiconque de nos jours veut entamer les souverains, doit attaquer leur mollesse, leur fainéantise, leur ignorance; ils sont la plupart plus foibles qu'ambitieux, et plus vains qu'avides de dominer.

Les véritables sentimens de l'auteur sur les gouvernemens ne se découvrent que vers la fin de son ouvrage; c'est là qu'il nous apprend que selon lui les sujets devroient jouir du droit de déposer leurs souverains, lorsqu'ils en sont mécontens. C'est pour amener les choses à ce but qu'il se récrie contre ces grandes armées qui pourroient y porter quelque obstacle; on croiroit lire la fable du loup et du berger de la Fontaine. Si jamais les idées creuses de notre philosophe pouvoient se réaliser, il faudroit préalablement refondre les formes

du gouvernement dans tous les États de l'Europe, ce qui lui paroît une bagatelle; il faudroit encore, ce qui me paroît impossible, que ces sujets, érigés en juges de leur maître, fussent et sages et équitables; que les aspirans au trône fussent sans ambition, que ni l'intrigue, ni la cabale, ni un esprit d'indépendance ne pussent prévaloir; il faudroit encore que la race détrônée fût totalement extirpée, ou ce seroient des alimens de guerres civiles, et des chefs de partis toujours prêts à se mettre à la tête des factions, pour troubler l'État. Il résulteroit encore, en conséquence de cette forme de gouvernement, que les candidats et les prétendans au trône remueroient continuellement, animeroient le peuple contre le prince, et fomenteroient des séditions et des révoltes, à la faveur desquelles ils se flatteroient d'élever leur fortune et de parvenir à la domination; de sorte qu'un gouvernement pareil seroit sans cesse exposé à des guerres intestines, mille fois plus dangereuses que les guerres étrangères. C'est pour éviter de semblables inconvéniens que l'ordre de succession a été adopté et établi dans plusieurs États de

l'Europe. On s'est apperçu du trouble que les élections entraînent après elles, et l'on a craint, comme de raison, que des voisins jaloux ne profitassent d'une occasion aussi favorable pour subjuguer ou dévaster le royaume. L'auteur pouvoit facilement s'éclaircir sur les conséquences de ses principes; il n'avoit qu'à jeter un coup-d'oeil sur la Pologne, où chaque élection de roi est l'époque d'une guerre civile et étrangère.

C'est une grande erreur de croire que dans les choses humaines il puisse se rencontrer des perfections; l'imagination peut se forger de telles chimères, mais elles ne seront jamais réalisées. Depuis que le monde dure, les nations ont essayé de toutes les formes de gouvernement, les histoires en fourmillent; mais il n'en est aucun qui ne soit sujet à des inconvéniens: la plupart des peuples ont cependant autorisé l'ordre de succession des familles régnantes, parce que dans le choix qu'ils avoient à faire, c'étoit le parti le moins mauvais. Le mal qui résulte de cette institution, consiste en ce qu'il est impossible que dans une famille les talens et le mérite soient trans-

mis sans interruption de père en fils pendant une longue suite d'années, et qu'il arrive que le trône est quelquefois occupé par des princes indignes de le remplir. Dans ce cas même reste la ressource d'habiles ministres, qui peuvent réparer par leur capacité ce que l'ineptie du souverain gâteroit sans doute. Le bien qui suit évidemment de cet arrangement, consiste en ce que des princes nés sur le trône ont moins de morgue et de vanité que des nouveaux parvenus, qui, enflés de leur grandeur, et dédaignant ceux qui furent leurs égaux, se complaisent à leur faire sentir en toute occasion leur supériorité. Mais observez surtout qu'un prince qui est sûr que ses enfans lui succéderont, croyant travailler pour sa famille, s'appliquera avec bien plus de zèle au vrai bien de l'État qu'il envisage comme son patrimoine; au lieu que dans les États électifs les souverains ne pensent qu'à eux, à ce qui peut durer pendant leur vie, et à rien de plus; ils tâchent d'enrichir leur famille, et laissent tout dépérir dans un État qui à leurs yeux est une possession précaire à laquelle il faudra renoncer un jour. Si quel-

qu'un veut s'en convaincre, il n'a qu'à s'informer de ce qui se passe dans les évêchés de l'Allemagne, en Pologne, à Rome même, où les tristes effets de l'élection ne sont que trop évidens. Quelque parti qu'on prenne dans ce monde, il se trouve sujet à des difficultés, et souvent à de terribles inconvéniens; il faut donc, lorsqu'on se croit assez lumineux pour pouvoir éclairer le public, se garder surtout de proposer des remèdes pires que les maux dont on se plaint, et quand on ne peut faire mieux, s'en tenir aux anciens usages, et surtout aux lois établies.

# AVANT-PROPOS

SUR

LA HENRIADE DE Mr DE VOLTAIRE.

Le poëme de la Henriade est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites, l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

Mr de Voltaire est peut-être l'unique auteur, qui préférant la perfection de son art aux intérêts de son amour propre, ne se soit point lassé de corriger ses fautes. Depuis la premiere édition, où la Henriade parut sous le titre de Poëme de la ligue, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé d'efforts en efforts jusqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur;

c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, et qu'on peut toujours attendre, sans se tromper, des beautés nouvelles, et quelque chose de parfait, d'une aussi excellente plume que l'est celle de Mr de Voltaire.

Les difficultés que ce prince de la poésie françoise eut à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avoit contre lui les préjugés de toute l'Europe et ceux de sa propre nation, qui étoit du sentiment que l'épopée ne réussiroit jamais en françois; il avoit devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avoient tous bronché dans cette pénible carrière; il avoit encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour Virgile et pour Homère; et plus que tout cela une santé foible et délicate, qui auroit mis tout autre homme moins sensible que lui à la gloire de sa nation hors d'état de travailler. Malgré tous ces obstacles, Mr de Voltaire est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune et souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est

Mr de Voltaire, se seroit ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avoit voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations : mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie, aux avantages que la fortune auroit été forcée de lui accorder. Aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font. On ne le connoît dans la Henriade qu'en qualité de poëte ; mais il est philosophe profond, et sage historien en même temps.

Les sciences et les arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguer tous, qu'il l'a été à César ou bien à Alexandre de conquérir le monde entier. Il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrain ; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des sciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits souverains se sont partagés. Les

L 22 L



petits souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des académies; et comme dans les gouvernemens aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au-dessus des autres, de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont concentré en eux les sciences qui devoient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leur temps, Mr de Voltaire l'est aujourd'hui; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphère de son activité, et depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poésie, la force de son génie a tout soumis.

Quiconque a la connoissance du monde, et quiconque a lu les ouvrages de Mr de Voltaire, concevra sans peine que l'envie ne pouvoit l'épargner: un mérite supérieur joint à une vaste réputation révoltent d'ordinaire les demi-savans, les amphibies d'érudition et d'ignorance; ces misérables étant eux-mêmes sans talens, maltraitent fièrement ceux qu'ils pensent leur être inférieurs, et persécutent opiniâtrement ceux dont l'éclatante lumière les

éclipse. Aussi tout ce qu'ont pu la malice et la calomnie, l'ingratitude et la haine, s'est ligué contre Mr de Voltaire; il n'y a aucune sorte de persécution qu'il n'ait soufferte, et des magistrats qui pour le soin de leur propre gloire auroient dû le protéger, l'ont abandonné lâchement à la haine de ceux que leurs crimes ont rendus ses ennemis.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent Mr de Voltaire, malgré ses fréquentes infirmités, et les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa Henriade à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite et dans l'économie de la Henriade. L'auteur a profité des reproches qu'on a faits à Homère et à Virgile. Les chants de l'Iliade ont peu ou point de connexion les uns avec les autres; ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la Henriade on trouve une liaison intime entre tous les chants; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénouement de la Henriade est naturel; c'est la conversion

de Henri IV et son entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des ligueurs qui troubloient la France, et en cela le poëte françois est infiniment supérieur au poëte latin, qui ne termine pas son Énéide d'une manière aussi intéressante qu'il l'avoit commencée. Ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admiroit dans le commencement de ce poëme. On diroit que Virgile en a composé le premier chant dans la fleur de sa jeunesse, et qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante et le feu de l'esprit à moitié éteint ne permet plus aux guerriers d'être héros ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte françois imite en quelques endroits Homère et Virgile, c'est pourtant toujours une imitation qui sent l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poëte françois est infiniment supérieur au poëte grec et au poëte latin. Comparez la descente d'Ulysse aux enfers avec le septième chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que Mr de Voltaire ne doit qu'à lui-même ; la seule idée d'attribuer aux rêves de Henri IV ce qu'il voit

dans le ciel, dans les enfers, et ce qui lui est pronostiqué dans le temple du Destin, vaut seul toute l'Iliade; car le rêve de Henri IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance; au lieu que le voyage d'Ulysse aux enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auroient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'Homère. De plus, tous les épisodes de la Henriade sont placés dans leurs lieux. L'art est si bien caché par l'auteur, qu'il est difficile de l'appercevoir, tant il paroît naturel; et l'on diroit que ces fruits qu'a produits la fécondité de son imagination, et qui embellissent tous les endroits de ce poëme, n'y sont mis que par nécessité. Vous n'y trouverez point de ces petits détails où se noient tant d'auteurs, à qui la sècheresse et l'enflure tiennent lieu de génie. Mr de Voltaire s'applique à décrire d'une manière intéressante les sujets pathétiques; il possède le grand art d'émouvoir le coeur. Tels sont ces endroits touchans, la mort de Coligny, l'assassinat de Valois, le combat du jeune Dailli, le congé que Henri IV prend de la belle Gabrielle d'Étrées et la mort

du brave d'Aumale. On se sent ému chaque fois qu'on en fait la lecture. En un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans, et il passe légèrement sur ceux qui ne feroient qu'allonger son poëme; il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé, ne peut choquer aucun lecteur judicieux; tout y est ramené au vraisemblable par le système de la religion.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme sont nouvelles. Il y a la Politique qui habite au Vatican, le temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Discorde, tous les Vices; tout vit, tout est animé par le pinceau de Mr de Voltaire; ce sont autant de tableaux qui surpassent, au jugement des connoisseurs, tout ce qu'a produit le crayon habile de Carache et du Poussin.

Il me reste à présent à parler de la poésie du style, de cette partie qui caractérise proprement le poëte. Jamais la langue françoise n'eut autant de force que dans la Henriade; on y trouve partout de la noblesse. L'auteur

s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime, et il ne s'abaisse qu'avec grâce et dignité. Quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères et dans les descriptions, et quelle noblesse dans les détails! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs. C'est dans cette peinture de l'escrime, dans ces coups portés, parés, rendus et reçus, que Mr de Voltaire a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa langue; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible : il transporte le lecteur sur le champ de bataille, et il vous semble plutôt voir un combat qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale, quant à la beauté des sentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de Henri IV, ainsi que sa générosité et son humanité, devroient servir d'exemple à tous les rois et à tous les héros, qui se piquent quelquefois mal à propos de dureté et de brutalité envers ceux que le destin des États ou le sort de la guerre a soumis à leur puissance:

qu'il leur soit dit en passant que ce n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur, mais bien dans ces sentimens que l'auteur exprime avec tant de noblesse.

*Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,*
*Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,*
*Sont assez malheureux pour ne connoître pas.*

Le caractère de Philippe de Mornay peut aussi être compté parmi les chef-d'oeuvres de la Henriade. Ce caractère est tout nouveau ; un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai et sans flatterie. Un assemblage de vertus aussi rares doit mériter nos suffrages ; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir Philippe de Mornay, ce fidelle et stoïque ami, à côté de son jeune et vaillant maître, repousser partout la mort et ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des moeurs de notre siècle, et il est déplorable

pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs la Henriade ne respire que l'humanité; cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est sans cesse relevée par Mr de Voltaite. Il montre un roi victorieux, qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus cruelle; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la saint Barthélemi et la cruauté inouïe avec laquelle Charles IX hâtoit lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes; la sombre politique de Philippe II; les artifices et les intrigues de Sixte Quint. L'indolence léthargique des Valois, et les foiblesses que l'amour fit commettre à Henri IV, sont appréciées à leur juste valeur. Mr de Voltaire accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, et donner

des vertus et des vices les idées quon en doit avoir. Partout dans ce poëme l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois et leurs souverains : il a immortalisé le nom du Président de Harlai, dont la fidélité inviolable pour son maître méritoit une pareille récompense ; il en fait autant pour les conseillers Brisson, Larchet, Tardif, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit à l'auteur la réflexion suivante :

*Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,*
*Et qui meurt pour son roi, meurt toujours avec gloire.*

Le discours de Poitiers aux factieux est aussi beau par la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magistrat dans l'assemblée de la Ligue. Il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui vouloient élire un roi d'entr'eux ; il les renvoie à la domination légitime de leur souverain, à laquelle ils vouloient se soustraire ; il condamne toutes les vertus des séditieux, en tant que vertus militaires, puisqu'elles deve-

noient criminelles dès-lors qu'ils en faisoient usage contre leur roi. Mais tout ce que je pourrois dire de ce discours, ne sauroit en approcher; il faut le lire avec attention; je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourroient échapper.

Je passe à la guerre de religion qui fait le sujet de la Henriade. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que, je ne sais par quelle fatalité, ces sortes de guerres ont toujours été plus sanglantes, plus opiniâtres que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées : et comme le fanatisme et la superstition ont été de tout temps les ressorts de la politique détestable des grands et des ecclésiastiques, il falloit nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poésie, pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en pré-

server à jamais; il voudroit purifier les soldats et les camps des argumens pointilleux et subtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des scolastiques; il voudroit arracher pour toujours aux hommes le glaive saint qu'ils prennent sur l'autel et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères. En un mot, le bien et le repos de la société fait le principal but de ce poëme, et c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme et du faux zèle.

Il paroît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion est finie, et ce seroit assurément une folie de moins dans le monde; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique qui depuis quelques années prend beaucoup le dessus en Europe: plus on est éclairé et moins on est superstitieux. Le siècle où vivoit Henri IV étoit bien différent. L'ignorance monacale, qui surpassoit toute imagination, et la barbarie des hommes (qui ne connoissoit d'autre occupation que celle d'aller

à la chasse et de s'entretuer) donnoit accès aux erreurs les plus palpables. Marie de Médicis et les princes factieux pouvoient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, que ces peuples étoient grossiers, aveugles et ignorans.

Les siècles polis qui ont vu fleurir les sciences, n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion, ni de guerres séditieuses. Dans les beaux temps de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'Auguste, tout cet empire, qui composoit presque les deux tiers du monde, étoit tranquille et sans agitation. Les hommes abandonnoient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi étoit d'y vaquer, et ils préféroient le repos, les plaisirs et l'étude à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siècle de Louis le grand, qui peut être égalé sans flatterie à celui d'Auguste, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume,

mais qui malheureusement fut troublé vers la fin par l'ascendant que le père Le Tellier prit sur l'esprit de Louis XIV qui commençoit à baisser : mais c'est proprement l'ouvrage d'un particulier, et l'on n'en sauroit charger ce siècle, d'ailleurs si fécond en grands hommes, que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes et moins portés aux violences : elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la société et au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable et douce se communique insensiblement, de ceux qui cultivent les arts et les sciences, au public et au vulgaire; elle passe de la cour à la ville, et de la ville dans les provinces. On voit alors avec évidence que la nature ne nous forme point assurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins ; que le malheur, les infirmités et la mort nous poursuivent sans cesse, et que c'est une démence extrême de multiplier

multiplier les causes de nos misères et de notre destruction. On reconnoît, malgré la différence des conditions, l'égalité que la nature a mise entre nous, la nécessité qu'il y a de vivre unis et en paix, de quelque nation, de quelque opinion que nous soyons; que l'amitié et la compassion sont des devoirs universels; en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des sciences; et voilà par conséquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent, et qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. Mr de Voltaire, qui embrasse toutes ces sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, et d'autant plus grande, qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, et le désir que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public; je l'ai rendue aussi digne qu'il m'a été possible de Mr de Voltaire et de ses lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'estime à cet admirable auteur,

c'étoit en quelque façon honorer notre siècle, et que du moins la postérité se rediroit d'âge en âge, que si notre siècle a produit des hommes célèbres, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens distinguoient du vulgaire et même des grands hommes.

# DISSERTATION

SUR

L'INNOCENCE DES ERREURS

DE L'ESPRIT.

Monsieur, Je me crois obligé de vous rendre raison de mon loisir et de l'usage que je fais de mon temps. Vous connoissez le goût que j'ai pour la philosophie; c'est une passion chez moi; elle accompagne fidellement tous mes pas. Quelques amis qui connoissent en moi ce goût dominant, soit pour s'y accommoder, soit qu'ils y trouvent plaisir eux-mêmes, m'entretiennent souvent sur des matières spéculatives, de physique, de métaphysique, ou de morale. Nos conversations sont d'ordinaire peu remarquables, parce qu'elles roulent sur des sujets connus, ou qui sont au dessous de l'oeil éclairé des savans. La conversation que j'eus hier au soir avec Philante, me parut plus digne d'attention; elle portoit sur un sujet qui intéresse et partage presque tout le genre humain. Je pensai d'abord à vous; il me sembla que je vous devois cette conversation; je montai incontinent dans ma chambre au retour de la promenade; les idées toutes fraîches et l'esprit plein de notre discours, je

le couchai par écrit le mieux qu'il me fut possible. Je vous prie, Monsieur, de m'en dire votre sentiment; et si je suis assez heureux pour l'avoir rencontré, votre sincérité sera le salaire de mes peines; je me trouverai richement récompensé, si mon travail ne vous est pas désagréable. Il faisoit hier le plus beau temps du monde; le soleil brilloit d'un feu plus beau qu'à l'ordinaire; le ciel étoit si serein, qu'on n'appercevoit aucun nuage à la plus grande distance : j'avois passé toute la matinée à l'étude; et, pour me délasser du travail, je fis une partie de promenade avec Philante : nous nous entretînmes assez long-temps du bonheur dont jouissent les hommes, et de l'insensibilité de la plupart, qui ne goûtent point les douceurs d'un beau soleil et d'un air pur et tranquille. De considérations en considérations, nous nous apperçûmes que notre discours avoit infiniment allongé notre promenade et qu'il étoit temps de rebrousser chemin pour arriver au logis avant l'obscurité. Philante, qui l'observa le premier, m'en fit la guerre : je me défendis, en lui disant que sa conversation me paroissoit si agréable, que je

ne comptois pas les momens lorsque je me trouvois avec lui, et que j'avois cru qu'il étoit assez temps de penser à notre retour, lorsqu'on verroit baisser le soleil. Comment ! baisser le soleil? repartit-il. Êtes-vous copernicien, et vous accommodez-vous aux façons populaires de s'exprimer, et aux erreurs de Tycho Brahé? Tout doucement, lui repartis-je; vous allez bien vîte. D'abord il ne s'agissoit point ici de philosophie dans une conversation familiére; et si j'ai failli en péchant contre Copernic, ma faute doit m'être aussi facilement pardonnée qu'à Josué, qui fait arrêter le soleil dans sa course, et qui étant divinement inspiré, devoit bien être au fait des secrets de la nature. Josué parloit dans ce moment comme le peuple; et moi, je parle à un homme éclairé, qui m'entend également bien, d'une ou d'autre manière : mais, puisque vous attaquez ici Tycho Brahé, souffrez que pour un moment je vous attaque à mon tour. Il paroît que votre zèle pour Copernic est bien animé; vous lancez d'abord des anathèmes contre tous ceux qui se trouvent d'un sentiment contraire au sien. Je veux croire qu'il a raison; mais

cela est-il bien sûr? Quel garant en avez-vous? Est-ce que la nature, est-ce que son auteur vous ont révélé quelque chose sur l'infaillibilité de Copernic? Quant à moi, je ne vois qu'un système, c'est-à-dire, l'arrangement des visions de Copernic, ajustées sur les opérations de la nature. Et moi, reprit Philante en s'échauffant, j'y vois la vérité. La vérité: et qu'appelez-vous la vérité? C'est, dit-il, l'évidence réelle des êtres et des faits. Et connoître la vérité? continuai-je. C'est, me répondit-il, être parvenu à trouver un rapport exact entre les êtres qui existent réellement ou qui ont existé, avec nos idées, entre les faits passés ou présens, et les notions que nous en avons. Suivant cela, mon cher Philante, nous pouvons peu nous flatter de connoître des vérités: elles sont presque toutes douteuses, lui dis-je; et il n'y a, selon la définition que vous venez de me faire vous-même, il n'y a que deux ou trois vérités tout au plus qui soient incontestables. Le rapport des sens, qui est ce que nous avons presque de plus sûr, n'est point exempt d'incertitudes. Nos yeux nous trompent, lorsqu'ils nous peignent ronde

de loin une tour que nous trouvons quarrée en en approchant. Nous croyons quelquefois entendre des sons, qui n'ont lieu que dans notre imagination, et qui ne consistent que dans une impression sourde faite sur nos oreilles. L'odorat n'est pas moins infidelle que les autres sens; il semble quelquefois qu'on sente des odeurs de fleurs dans des prairies ou dans des bois, qui n'y sont pas cependant; et à présent que je vous parle, je m'apperçois au sang qui coule de ma main, qu'un moucheron m'a piqué: la chaleur du discours m'a rendu insensible à cette douleur, l'attouchement m'a fait faux-bond. Si donc ce que nous avons de moins douteux, l'est si fort, comment pouvez-vous parler avec tant de certitude des matières abstraites de la philosophie? C'est, repartit Philante, qu'elles sont évidentes, et que le système de Copernic est confirmé par l'expérience: les révolutions des planètes y sont marquées avec une précision admirable, les éclipses y sont calculées avec une justesse merveilleuse; enfin ce système explique parfaitement l'énigme de la nature. Mais que diriez-vous, repartis-je, si je vous faisois voir

un système très-différent assurément du vôtre, et qui, par un principe évidemment faux, explique les mêmes merveilles que celui de Copernic? Je vous attends aux erreurs des Malabares, reprit Philante. C'est justement de leur montagne que j'allois vous parler; mais erreur tant qu'il vous plaira, ce système, mon cher Philante, explique parfaitement bien les opérations astronomiques de la nature; et il est étonnant, que partant d'un point aussi absurde que l'est celui de supposer le soleil uniquement occupé à faire le tour d'une grande montagne qui se trouve dans le pays de ces barbares, ces astronomes aient pu si bien prédire les mêmes révolutions et les mêmes éclipses que votre Copernic: l'erreur des Malabares est grossière, celle de Copernic est peut-être moins sensible. Peut-être verra-t-on un jour quelque nouveau philosophe dogmatiser du haut de sa gloire, et tout bouffi d'arrogance, ( de quelque découverte peu importante et toujours suffisante pour servir de base à un nouveau système, ) traiter les coperniciens et les newtoniens comme un petit essaim de misérables qui ne méritent pas qu'on relève leurs erreurs. Il est

vrai, dit Philante, que les nouveaux philosophes ont eu de tout temps le droit de triompher des anciens. Descartes foudroya les saints de l'école, et il fut foudroyé à son tour par Newton, et celui-ci n'attend qu'un successeur pour subir le même sort. Ne seroit-ce point, repris-je, qu'il ne faut que de l'amour-propre pour faire un système? De cette haute idée de son mérite naît un sentiment d'infaillibilité; alors le philosophe forge son système. Il commence par croire aveuglément ce qu'il veut prouver; il cherche des raisons pour y donner un air de vraisemblance, et de là une source intarissable d'erreurs. Il devroit tout au contraire commencer par remonter, au moyen de plusieurs observations, de conséquences en conséquences, et voir simplement à quoi elles aboutiroient, et ce qui en résulteroit: on en croiroit moins, et on apprendroit savamment à douter, en suivant les pas timides de la circonspection. Il vous faudroit des anges pour philosopher, me dit vivement Philante; car où trouver un homme sans prévention et parfaitement impartial? Ainsi, lui dis-je, l'erreur est notre partage. A Dieu ne plaise!

reprit mon ami ; nous sommes faits pour la vérité. Je vous prouverai bien le contraire, si vous voulez vous donner la patience de m'écouter lui dis-je ; et pour cet effet, comme nous voici proche de la maison, nous nous asseyerons sur ces bancs ; car je vous crois fatigué de la promenade. Philante, qui n'est pas trop bon piéton, et qui avoit plutôt marché par distraction et machinalement que de propos délibéré, fut charmé de s'asseoir. Nous nous plaçâmes tranquillement, et je repris à-peu-près ainsi : je vous ai dit, Philante, que l'erreur étoit notre partage ; je dois vous le prouver. Cette erreur a plus d'une source. Il paroît que le créateur ne nous a pas destinés pour posséder beaucoup de science et pour faire un grand chemin dans le pays des connoissances : il a placé les vérités dans des abymes que nos foibles lumières ne sauroient approfondir, et il les a entourées d'une épaisse haie d'épines. La route de la vérité offre des précipices de tous côtés : on ne sait quel sentier suivre pour éviter ces dangers ; et si l'on est assez heureux pour les avoir franchis, on trouve sur son chemin un labyrinthe, où le fil merveilleux

d'Ariadne n'est d'aucun usage, et dont on ne peut jamais se tirer : les uns courent après un fantôme imposteur qui les trompe par ses prestiges, et leur donne pour bonne monnoie ce qui est de faux aloi ; ils s'égarent, semblables à ces voyageurs qui suivent dans l'obscurité les feux follets dont la clarté les séduit. D'autres devinent ces vérités si secrètes ; ils croient arracher le voile de la nature, ils font des conjectures, et c'est un pays où il faut avouer que les philosophes ont fait de grandes conquêtes. Les vérités sont placées si loin de notre vue, qu'elles deviennent douteuses, et prennent de leur éloignement même un air équivoque : il n'en est presque aucune qui n'ait été combattue ; c'est qu'il n'en est aucune qui n'ait deux faces : prenez-la d'un côté, elle paroît incontestable ; prenez-la de l'autre, c'est la fausseté même. Rassemblez tout ce que votre raisonnement vous a fourni pour et contre ; réfléchissez, délibérez, pesez bien, vous ne saurez à quoi vous déterminer. Tant il est vrai qu'il n'y a que le nombre des vraisemblances qui donne du poids à l'opinion des hommes. Si quelque vraisemblance pour ou contre leur

cette découverte si rare, si précieuse ne consiste que dans la composition d'un nouveau mot plus barbare qu'aucun de ceux qui ont jamais paru : ce nouveau mot, selon notre charlatan, explique merveilleusement certaine vérité ignorée, et vous la montre plus brillante que le jour. Voyez, examinez, dépouillez son idée de l'appareil des termes qui la couvroient ; il ne vous en reste rien ; même obscurité, mêmes ténèbres. C'est une décoration qui disparoît, et qui détruit avec soi les prestiges de l'illusion. La véritable connoissance de la vérité doit être bien différente de celle que je viens de vous présenter ; il faudroit pouvoir indiquer toutes les causes ; il faudroit, en remontant jusqu'aux premiers principes, les connoître et en développer l'essence. C'est ce que Lucrèce sentoit bien, et ce qui faisoit dire à ce poëte philosophe : *Felix, qui potuit rerum cognoscere causas !* Le nombre des premiers principes des êtres et les ressorts de la nature sont ou trop immenses ou trop petits pour être apperçus et connus des philosophes : de là viennent ces disputes sur les atomes, sur la matière divisible à l'infini, sur le plein ou sur le vide,

sur

sur le mouvement, sur la manière dont le monde est gouverné : tout autant de questions très-épineuses et que nous ne résoudrons jamais. Il semble que l'homme s'appartienne ; il me paroît que je suis maître de ma personne, que je m'approfondis, que je me connois : mais je m'ignore ; il n'est pas décidé encore si je suis une machine, un automate remué par les mains du créateur, ou si je suis un être libre et indépendant de ce créateur ; je sens que j'ai la faculté de me mouvoir, et je ne sais point ce que c'est que le mouvement, si c'est un accident, ou si c'est une substance. Un docteur vient crier que c'est un accident, l'autre jure que c'est une substance ; ils se disputent, les courtisans en rient, les idoles de la terre les méprisent, et le peuple les ignore, eux et le sujet de leurs querelles. Ne vous paroît-il point que c'est mettre la raison hors de la sphère de son activité, que de l'employer à des matières si incompréhensibles et si abstraites ? Il me semble que notre esprit n'est pas capable de ces vastes connoissances : il en est de nous comme des hommes qui voguent le long des côtes ; ils imaginent que c'est le

continent qui se remue, et ne croient point se remuer eux-mêmes; il en est pourtant tout autrement, le rivage est inébranlable, et ce sont eux qui sont poussés par le vent. Notre amour propre nous séduit toujours ; nous donnons à toutes les choses que nous ne pouvons pas comprendre l'épithète d'obscures, et tout devient inintelligible, dès qu'il est hors de notre portée : c'est cependant la nature de notre esprit qui nous rend incapables de grandes connoissances. Il y a des vérités éternelles, cela est incontestable; mais pour bien comprendre ces vérités, pour en connoître jusqu'aux moindres raisons, il faudroit un million de fois plus de mémoire que n'en a l'homme; il faudroit pouvoir se livrer entièrement à la connoissance d'une vérité; il faudroit une vie de Mathusalem, et plus longue encore, une vie spéculative, fertile en expériences; il faudroit enfin une attention dont nous ne sommes pas capables. Jugez après cela si l'intention du créateur a été de nous rendre des gens bien habiles ; car voilà les empêchemens qui semblent émaner de sa volonté, et l'expérience nous fait connoître que nous avons peu de

capacité, peu d'application, que notre génie n'est pas assez transcendant pour pénétrer les vérités, et que nous n'avons pas une mémoire assez vaste et assez sûre pour la charger de toutes les connoissances nécessaires à cette belle et pénible étude. Il se trouve encore un autre obstacle qui nous empêche de parvenir à la connoissance de la vérité, dont les hommes ont embarrassé leur chemin, comme si ce chemin étoit trop aisé par lui-même. Cet obstacle consiste dans les préjugés de l'éducation. La plus grande partie des hommes est dans des principes évidemment faux; leur physique est très-fautive, leur métaphysique ne vaut rien; leur morale consiste dans un intérêt sordide, dans un attachement sans bornes aux biens de la terre: ce qui est chez eux une grande vertu, c'est une sage prévoyance qui les fait songer à l'avenir, et qui pourvoit de loin à la subsistance de leur famille. Vous jugez bien que la logique de ces sortes de gens est sortable au reste de leur philosophie; aussi est-elle pitoyable: l'art de raisonner chez eux consiste à parler seuls, à décider de tout, et à ne point souffrir de ré-

plique. Ces petits législateurs de famille s'intriguent d'abord extrêmement des idées qu'ils veulent imprimer à leur progéniture; père, mère, parens travaillent à éterniser leurs erreurs : au sortir du berceau, on prend bien de la peine pour donner aux enfans une idée du moine bourru et du loup-garou. Ces belles connoissances sont à l'ordinaire suivies d'autres qui les valent: l'école y contribue de son côté; il vous faut passer par les visions de Platon pour arriver à celles d'Aristote, et d'un saut on vous initie aux mystères des tourbillons. Vous sortez de l'école la mémoire bien chargée de mots, l'esprit plein de superstitions, et rempli de respect pour les anciennes billevesées. L'âge de la raison arrive : ou vous secouez le joug de l'erreur, ou vous renchérissez sur vos parens : ont-ils été borgnes? vous devenez aveugle; ont-ils cru de certaines choses, parce qu'ils s'imaginoient de les croire? vous les croirez par opiniâtreté. Ensuite l'exemple de tant d'hommes qui adhèrent à un sentiment vous entraîne, leurs suffrages sont pour vous une autorité suffisante; ils donnent du poids par leur nombre; l'erreur populaire

fait des prosélytes et triomphe ; enfin ces erreurs invétérées deviennent formidables par la suite des temps. Figurez-vous un jeune arbrisseau dont le jet se ploie à l'effort des vents, qui dans la suite de sa durée oppose sa tête altière aux nuées, et présente à la hache du bûcheron un tronc inébranlable. Comment ! dit-on, mon père a raisonné ainsi, et il y a soixante, il y a soixante et dix ans que je raisonne de même : par quelle injustice prétendez-vous que je commence à présent à raisonner d'une autre manière ? Il me siéroit bien de redevenir écolier, et de m'engager comme apprenti sous votre direction. Allez, allez, j'aime mieux ramper sur les pas de l'usage, que de m'élever nouvel Icare avec vous dans les airs : souvenez-vous de sa chûte ; c'est-là le salaire des nouvelles opinions, et c'est-là la peine qui vous attend. L'opiniâtreté se mêle souvent à la prévention, et une certaine barbarie qu'on appelle le faux zèle, ne manque jamais d'étaler ses tyranniques maximes. Voilà les effets qui suivent les préjugés de l'enfance ; ils prennent une plus profonde racine, à cause de la flexibilité du cerveau à cet âge tendre.

L 22 L



Les premières impressions sont les plus vives, et tout ce que peut la force du raisonnement, ne paroît que froid en comparaison. Vous voyez, mon cher Philante, que l'erreur est le partage des humains. Vous comprendrez sans doute, après tout ce que je viens de vous détailler, qu'il faut être bien infatué de ses opinions pour se croire au-dessus de l'erreur, et qu'il faut être soi-même très-ferme dans ses arçons pour oser entreprendre de désarçonner les autres. Je commence à voir à mon grand étonnement, répondit Philante, que la plupart des erreurs sont invincibles pour ceux qui en sont infectés. Je vous ai écouté avec plaisir et avec attention, et j'ai fort bien retenu, si je ne me trompe, les causes de l'erreur que vous m'avez indiquées. C'étoit, disiez-vous, l'éloignement où la vérité est de nos yeux, le petit nombre des connoissances, la foiblesse et l'insuffisance de notre esprit, et les préjugés de l'éducation. A merveille, Philante, vous avez une mémoire toute divine, et si Dieu et la nature daignoient former un mortel capable d'embrasser leurs sublimes vérités, ce seroit assurément vous, qui unissez

à cette mémoire vaste un esprit vif et un jugement solide. Trève de complimens, reprit Philante; j'aime mieux des raisonnemens philosophiques que vos louanges : il ne s'agit point ici de faire mon panégyrique, mais il s'agit de faire amende honorable au nom de l'orgueil de tous les savans, et de faire un humble aveu de notre ignorance. Je vous seconderai merveilleusement, Philante, lorsqu'il faudra mettre au jour notre profonde et crasse ignorance; j'en fais très-volontiers l'aveu; je vais même jusqu'au pyrrhonisme, et je trouve qu'on fait bien de n'avoir qu'une foi équivoque pour ce que nous appelons les vérités d'expérience. Vous voilà en bon chemin, Philante. Le scepticisme ne vous convient point mal. Pyrrhon au Lycée n'auroit pas autrement parlé que vous. Je vous avoue, lui dis-je, que je suis un peu académicien, je considère les choses de tous les côtés; je doute et je suis indéterminé: c'est l'unique moyen de se garantir de l'erreur. Ce scepticisme ne me fait pas marcher à pas de géant, à pas d'Homère vers la vérité; mais aussi me sauve-t-il des embûches des préjugés.

Et pourquoi craignez-vous l'erreur, lui partit Philante, vous qui en faites si bien l'apologie ? Hélas ! lui dis-je, il y a telle erreur dont la douceur est préférable à la vérité : ces erreurs vous remplissent d'idées agréables; elles vous comblent de biens que vous n'avez point, et dont vous ne jouirez jamais ; elles vous soutiennent dans vos adversités, et dans la mort même, près de perdre tous vos biens et votre vie, elles vous font encore voir, comme dans une perspective, des biens préférables à ceux que vous perdez, et des torrens de volupté dont les délices sont capables d'adoucir la mort même, et de la rendre aimable, s'il étoit possible. Je me rappelle à ce propos l'histoire qu'on m'a contée d'un fou ; peut-être vous dédommagera-t-elle de mon long et didactique raisonnement. Mon silence, me dit Philante, vous fait assez comprendre que je vous écoute avec plaisir, et que je suis curieux d'entendre votre histoire. Je vais vous contenter, Philante, à condition que vous ne vous repentirez point de m'avoir fait jaser.

Il y avoit un fou aux petites maisons de

Paris, homme de très-bonne naissance, qui mettoit tous ses parens dans la dernière affliction par le dérangement de son cerveau; il étoit sensé sur tout autre sujet, hors celui de sa béatitude; alors ce n'étoit que compagnies de chérubins, de séraphins et d'archanges; il chantoit tout le jour dans le concert de ces esprits immortels; il étoit honoré de visions béatifiques, le paradis étoit sa deumeure, les anges étoient ses compagnons, et la manne céleste lui servoit d'aliment. Cet heureux fou jouissoit d'un bonheur parfait dans les petites maisons, losrqu'un médecin ou chirurgien vint pour son malheur faire la visite des fous. Ce médecin offrit à la famille de guérir le béat. Vous pouvez croire qu'on n'épargna aucune promesse pour l'engager à se surpasser, et à effectuer des prodiges s'il le pouvoit. Enfin, pour abréger, soit par des saignées, ou par d'autres remèdes, il réussit à remettre le fou dans son bon sens. Celui-ci, fort étonné de ne plus se trouver au ciel, mais dans un appartement assez approchant d'un cachot, et environné d'une compagnie qui n'avoit rien d'angélique, s'emporta extrêmement contre le

médecin. J'étois bien dans le ciel lui dit-il, ce n'étoit pas à vous de m'en faire sortir; je voudrois que pour votre peine vous fussiez condamné à peupler réellement le pays des damnés dans les enfers.

Vous voyez par-là, Philante, qu'il est d'heureuses erreurs; il ne m'en coûtera rien de vous montrer qu'elles sont innocentes. Je le veux bien, dit Philante; aussi bien nous soupons tard, et nous avons encore pour le moins trois heures à notre disposition. Il ne m'en faut pas tant, repris-je, pour ce que j'ai à vous dire; je serai plus ménager de mon temps et de votre patience. Vous êtes convenu il y a un moment que l'erreur étoit involontaire chez ceux qui en sont infectés; ils croient tenir la vérité, et ils s'abusent. Ils sont excusables dans le fait, car selon leur supposition ils sont sûrs de la vérité; ils y vont de bonne foi, ce sont les apparences qui leur en imposent, ils prennent l'ombre pour le corps. Considérez encore, je vous prie, que le motif de ceux qui tombent dans l'erreur est louable; ils cherchent la vérité, ils s'égarent dans

le chemin, et s'ils ne le trouvent point, ce n'en étoit pas moins leur volonté; ils manquoient de guides, ou ce qui pis est, ils en avoient de mauvais; ils cherchoient le chemin de la vérité, mais leurs forces n'étoient pas suffisantes pour y arriver. Pourroit-on condamner un homme qui se noieroit en passant un fleuve extrêmement large qu'il n'auroit pas la force de franchir? A moins que de n'avoir rien d'humain, on compatiroit à sa triste destinée, on plaindroit un homme si plein de courage, capable d'un dessein aussi généreux et aussi hardi, de n'avoir point été assez secouru de la nature; sa témérité paroîtroit digne d'un sort plus heureux, et ses cendres seroient arrosées de larmes. Tout homme qui pense doit faire des efforts pour connoître la vérité; ces efforts sont dignes de nous, quand même ils surpasseroient notre capacité. C'est un assez grand malheur pour nous que ces vérités soient impénétrables; il ne faut pas l'augmenter par notre mépris pour ceux qui font naufrage à la découverte de ce nouveau monde; ce sont des Argonautes généreux, qui

s'exposent pour le salut de leurs compatriotes et c'est assurément un travail bien rude que celui d'errer dans les pays imaginaires; l'air de ces contrées nous est contraire, nous ne connoissons point le langage des habitans, et nous ne savons pas marcher à travers ces sables mouvans. Croyez-moi, Philante, ayons du support pour l'erreur, c'est un poison subtil qui se glisse dans nos coeurs, sans que nous nous en appercevions. Moi qui vous parle, je ne suis pas sûr d'en être exempt. Ne donnons jamais dans le ridicule orgueil de ces savans infaillibles, dont les paroles doivent passer pour autant d'oracles; soyons pleins d'indulgence pour les errreurs les plus palpables, et ayons de la condescendance pour les opinions de ceux avec lesquels nous vivons en société. Pourquoi troublerions-nous la douceur des liens qui nous unissent, pour l'amour d'une opinion sur laquelle nous manquons nous-mêmes de conviction? Ne nous érigeons point en chevaliers défenseurs d'une vérité inconnue, et laissons à l'imagination de chacun la liberté de composer le roman

de ses idées. Les siècles des héros fabuleux, des miracles et des extravagances chevaleresques sont passés. Don Quichotte se fait encore admirer dans Michel de Cervantes ; mais les Pharamond, les Roland, les Amadis s'attireroient la risée de toutes les personnes raisonnables, et les chevaliers qui voudroient marcher sur leurs traces, auroient le même destin. Remarquez encore que pour extirper l'erreur de l'univers, il faudroit exterminer tout le genre-humain. Croyez-moi, continuai-je, ce n'est pas notre façon de penser sur des matières spéculatives qui peut influer sur le bonheur de la société, mais c'est notre manière d'agir. Soyez partisan du systême de Tycho-Brahé ou de celui des Malabares, je vous le pardonnerai sans peine, pourvu que vous soyez humain ; mais fussiez-vous le plus orthodoxe de tous les docteurs, si votre caractère est cruel, dur et barbare, je vous abhorrerai toujours. Je me conforme entièrement à vos sentimens, me dit Philante. A ces mots nous entendîmes non loin de nous un bruit sourd, tel que celui d'une personne qui

marmotte quelques paroles injurieuses. Nous nous tournâmes et nous fûmes tout surpris d'appercevoir à la clarté de la lune notre aumônier, qui n'étoit qu'à deux pas de nous, et qui vraisemblablement avoit entendu la meilleure partie de notre discours. Ah! mon père, lui dis-je, d'où vient que nous vous rencontrons si tard? C'est aujourd'hui samedi, reprit-il; j'étois ici à composer mon prône pour demain, lorsque j'ai entendu à moitié quelques mots de votre discours, qui m'ont engagé à écouter le reste. Plût au ciel, pour le bien de mon ame, que je ne les eusse pas entendus! Vous avez excité ma juste colère, vous avez scandalisé mes oreilles, Profanes, qui préférez l'humanité, la charité et l'humilité, à la puissance de la foi et à la sainteté de notre croyance. Eh! de grâce, repartis-je, mon père, nous n'avons point touché des matières de religion; nous n'avons parlé que de sujets de philosophie très-indifférens; et à moins que vous n'érigiez Tycho Brahé et Copernic en pères de l'église, je ne vois pas de quoi vous avez à vous plaindre. Allez, allez, nous dit-il, je vous prêcherai

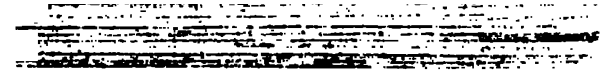
demain. Nous voulûmes lui répondre; mais il nous quitta brusquement, marmottant toujours quelques paroles que nous ne pûmes pas bien distinguer. Nous nous retirâmes très-mortifiés de l'aventure qui nous étoit arrivée, et fort embarrassés des mesures que nous devions prendre. Il me sembloit que je n'avois rien dit qui dût choquer personne, et que ce que j'avois avancé à l'avantage de l'erreur étoit conforme à la droite raison, et par conséquent aux principes de notre très-sainte religion, qui nous ordonne même de supporter mutuellement nos défauts, et de ne point scandaliser ou choquer les foibles. Je me sentois net à l'égard de mes sentimens, mais la seule chose qui me faisoit craindre, étoit la façon de penser des dévots. On connoît trop jusqu'où vont leurs emportemens, et combien ils sont capables de prévenir contre l'innocence, lorsqu'ils se mêlent de répandre l'alarme contre ceux qu'ils ont pris en aversion. Philante me rassura de son mieux, et nous nous retirâmes après le souper chacun de son côté, rêvant, je pense au sujet de notre

conversation et à la malencontreuse aventure du prêtre. Je montai incontinent dans ma chambre, et je passai la meilleure partie de la nuit à vous marquer ce que j'avois pu retenir de notre conversation.

---

POÉSIES.

# POÉSIES.



# ÉPITRES

## A

# MONSIEUR JORDAN.

JORDAN, cher atome sceptique,
Dont le regard perçant de lynx
Et la rigoureuse critique
Te fait du peuple poétique
Plus craindre qu'à Thèbes le sphynx,
Voici de nouveau bavardage,
Que ton esprit judicieux
N'estimera point comme ouvrage
D'un didactique sérieux.
Ma muse badine et volage,
Au lieu d'imiter le ramage
De quelque cygne harmonieux,
Se contente dans son jeune âge
D'un chant aisé moins ennuyeux.

Qui n'a point l'art comme Voltaire
De prendre son vol jusqu'aux cieux,
Doit humblement raser la terre,
Cédant aux plus audacieux
L'art de l'oiseau porte-tonnerre
Qui plane et vole au haut des airs,
Tandis que le serin en cage,
Malgré la prison et ses fers,
Sait goûter au moins l'avantage
De plaire par son gazouillage.
Tiens, je t'abandonne mes vers:
Corrige, efface, ajoute, lime;
Ne crains point qu'ils soient à couvert
D'un amour propre follissime.
Je te verrois la plume en main
Rigoureusement les détruire,
Avec le sang froid du romain
Qui brûla sa main sans rien dire.

Vous aurez la bonté de me renvoyer ma pièce avec vos remarques ce soir. Adieu, Mars m'appelle.

ce 9 de Mai 1739.

POUR le coup je vous reconnois,
Et votre esprit se manifeste
Par la façon légère et preste
Dont vos aimables vers sont faits.
Que votre grande ame alarmée
Sans peur chemine vers l'armée;
Vous n'y trouverez sur ma foi
Aucun hasard, point d'embuscade,
Et très-paisiblement chez moi
Vous pourriez boire rasade.
Si cet appât insuffisant
N'est pas ce qui vous détermine,
Sachez qu'à Brieg on voit par cent
Des bouquins rongés de vermine,
Et de ces gros in-folio
Ornés de pédantesque mine,
De ces livres vraiment brutaux
Dont on vous casseroit l'échine,
Et qui font le charme des sots.
Si tout ceci ne peut vous plaire,
Je vous garantis le plaisir
Que le long du jour à loisir
Vous n'aurez rien du tout à faire.

Tenez, je vous offre à l'encan
Tous les charmes de notre camp ;
Car pour vous tenter par la gloire
Mes vers arriveroient trop tard,
Vous qui long-temps avez eu part
Au temple immortel de mémoire.

Au camp de Molwitz, ce 16 de Mai 1740.

---

De ma chétive infirmerie
A votre superbe hôpital,
Salut à votre seigneurie,
A son air grave et magistral.
La fièvre qui me persécute,
M'arrête ici cruellement ;
De quatre à quatre jours je lutte
Contre son triste acharnement.
Algarotti, dieu du génie
Et de la bonne compagnie,
Dissipe mes désagrémens,
Et Maupertuis qui le seconde,
Pétrit et applatit le monde,
Afin de distraire mes sens.

Cependant ma rude ennemie
Revient toujours à pas pesans
Ronger la trame de ma vie
Avec ses sanguinaires dents.
Tu sais que du dieu d'Épidaure
Je ne fus jamais sectateur,
Et que convaincu de l'erreur
Que l'ignare vulgaire adore,
J'ai ri du dupé, du trompeur.
Ainsi, bien qu'elle s'en offense,
Je néglige la faculté,
Et je laisse à ma tempérance ....
Tout l'embarras de ma santé.

Je ne sais quand la fièvre me passera, mais elle commence pourtant à diminuer ; ce qui me donne bonne espérance qu'elle me quittera bientôt. Pour toutes vos belles nouvelles, je n'en ai aucune autre à vous dire, sinon que je compte de voir Voltaire dimanche. Comme je ne saurois voyager, j'espère qu'il se rendra ici. Je partirai jeudi pour Hamm. J'irai lentement, si la fièvre ne me quitte ; mais si je m'en défais, j'arriverai plus promptement. Adieu, cher Jordan,

Que le ciel veuille préserver
De malheur et de maladie,
Pour qu'on puisse le retrouver
Gai, content et rempli de vie!

A Wésel, ce 7 Septembre 1740.

---

DÉJA vous tremblez à Breslau,
Lorsque nous marchons à Grotkau,
Et les siéges et les batailles
Vous attendrissent les entrailles.
En un mot, paisible Jordan,
Jamais aucun lièvre en son gîte
Ne s'apprête à courir si vîte
Que vous quand vous levez le camp.
Mais raisonnons, je vous en prie.
Que devient donc en ce moment
Cette grave philosophie
Dont vous nous parlez si souvent,
Et ce stoïcisme insolent
Qui vous fait mépriser la vie
Quand le danger n'est pas présent?
Le canon gronde, et son tonnerre
Ébranle le fond de la terre,

Il tombe une grêle de fer,
Le plomb vole et remplit tout l'air,
Et la mort qu'enfante la guerre,
Ouvre un gouffre tel qu'un enfer.
Il sort une flamme infernale
De cette gueule triomphale,
Qui porte la destruction.
Ici c'est le feu de Bellone,
Et plus bas le glaive moissonne
Sans pitié, sans compassion.
Tel qui dans le sein de la flamme,
De la mort, de mille dangers,
Garde la tranquillité d'ame
Egale aux objets étrangers,
Mérite en effet l'apostrophe
De vrai sage et de philosophe;
Les autres sont des imposteurs.
Voyez donc, messieurs les auteurs,
Qu'elle est grande la différence
Du solide et de l'apparence;
Combien les dehors imposteurs
Sont différens de l'évidence.
Dans vos studieuses erreurs,
Au fond d'une bibliothèque,
Vous faites très-bien les docteurs;

De votre valeur intrinsèque
Le danger peut nous éclaircir ;
Il paroît, on vous voit courir.
Nous plus forts d'esprit que ces sages,
Nous opposons à ces orages
Le flegme et l'intrépidité.
Que tout périsse et se confonde,
Que tout se bouleverse au monde,
Rien n'ébranle ma fermeté.

C'est ainsi que d'un camp très-guerrier je prends la liberté de saluer votre sapience. Le compliment que vous fait ma muse, sent un peu son militaire ; mais vous y trouverez du vrai, et je vous prie par parenthèse de vous souvenir que la vérité a toujours été ma maîtresse. Lorsque je me mêlerai de courtoisie, ma muse vous fera un compliment plus obligeant. En attendant je vous prie de croire que je n'en suis ni plus ni moins

*Votre admirateur et ami.*

Au camp de Grotkau, ce 5 de Mai 1741.

Je vous écris de ce beau camp
Où tout le danger qu'on y trouve
Exerce la valeur, l'éprouve;
Où mille mirmidons de Mars,
Autrement nommés les housards,
Viennent vingt fois dans la journée
Nous souhaiter la bonne année;
Où les bombes et la batterie
Vers Brieg font un feu de furie.
Or donc dans ce camp si terrible,
Où tout semble annoncer la mort,
Nous vivons tranquilles, paisibles:
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Vous voyez, Monsieur, par les belles choses que j'ai l'honneur de vous dire, qu'on peut prendre la peur à tort; c'est ce qu'on appelle être poltron en pure perte. Je m'étois flatté jusqu'ici, mais sans fondement, que j'aurois de vous une apparition béatifique; mais les dangers nous séparent si bien, que je crains de ne vous pas posséder de sitôt. On débite que votre dernier voyage vous a causé de si grandes incommodités, que les méde-

cins de Breslau ont été obligés d'user de tous les astringens possibles, pour arrêter les effets que votre grande prudence avoit opérés sur votre tempérament.

Vous n'ignorez plus que la ville de Brieg s'est rendue; nous l'avons trouvée entourée de mines et de fougasses. Vous êtes bien heureux d'avoir évité l'assaut général, sans quoi à califourchon sur une bombe on vous auroit vu arriver en paradis. Hélas! pauvre Jordan, qu'eût dit alors le bel Horace, votre bibliothèque, Margot de la plante, &c?

Pour ne vous pas distraire plus long-temps de votre laborieuse étude, je finis une lettre que vous trouverez peut-être déjà trop longue, en vous assurant qu'une autre fois j'userai plus du *vertatur stylus*. Soyez persuadé que malgré tous les petits reproches que je viens de vous faire, on vous estime autant dans mon camp qu'on pourroit vous priser au Portique ou au Lycée, et que dans mon petit particulier les qualités de l'ami effaceront les défauts du poltron. Adieu.

Au camp de Molwitz, ce 6 de Mai 1741.

*Au camp retranché de Molwitz,*
*Endroit où mortier, ou haubitz,*
*Où canon et fusil décharge,*
*Et d'où Jordan gagna le large.*

COMMENT! vous prenez gravement
Mes vers, mon épître volage?
Je vous connoissois autrement;
Vous me trompez, c'est grand dommage.
Le ton léger du badinage
Vous auroit-il paru mordant?
Si l'esprit pèche, c'est l'usage;
Mais pour le coeur est innocent.

C'est ainsi que je répons à la très-sérieuse lettre que vous venez de m'écrire. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur assez atrabilaire pour m'affliger d'un malheur qui n'existe pas encore, et je plains votre esprit de tout mon coeur des tourmens inutiles qu'il vous cause.

C'est plutôt quelque vent malin,
Qui s'arrêtant dans son chemin,
Ou cheminant avec paresse,
Dans votre corps fait le lutin,
Et vous angoisse et vous oppresse.

Voilà ce qu'en dit la facilté ; c'est à votre garderobe d'en décider, car je crois qu'en ces sortes d'affaires elle peut passer pour juge compétent.

Si vous ne jugez pas à propos de promener vos hypocondres, ni de vous crotter comme un barbet, vous ferez admirablement bien de rester à Breslau.

Je n'ai à vous parler depuis quelques jours que de pluie, de neige, de grêle et de mauvais temps; il n'y a pas là de quoi vous mettre de bonne humeur; mais j'y renonce, car je n'y réussirois pourtant pas.

Je suis, ni plus ni moins, un des plus zélés amis de Mr Jordan. Adieu.

ce 9 de Mai 1741.

---

NON, ces vers ne sont qu'empruntés,
Cela ne s'appelle point rire ;
Vos esprits n'étoient pas montés
Pour plaisanter ni pour écrire.
J'aime mieux vos vivacités
Et votre mordante satire

Que ces belles moralités
Qu'un autre avant vous a pu dire.
Vous êtes aimable et charmant,
Dites ce que votre ame pense;
Il nous suffit de l'agrément
Dont elle fera la dépense :
Tout sera nouveau, naturel,
Assaisonné de ce bon sel
Que produisit jadis Athènes,
Et que plus d'un savant par haine
Masque des horreurs de son fiel.
Hélas! quittez donc par sagesse
Ce grave et froid raisonnement,
Ennuyeux assaisonnement
De notre insipide vieillesse,
Et laissez au calculateur
Qui distingue, somme et arguë,
Et qui flottant parmi l'erreur
Croit qu'un chacun a la berlue,
L'avantage si peu flatteur
De son algèbre qui le tue.
N'oubliez donc pas qu'en effet
Il faut profiter de la vie,
Que c'est là ma philosophie,
Comme ceci votre portait.

En vérité, Monsieur d'un autre monde, pensez donc enfin que deux lettres joviales ne suffisent pas pour convaincre la chrétienté de votre bonne humeur, et qu'il faut de la continuation à vos charmes. Puissiez-vous demeurer à Breslau tant que la peur vous y retient, puisse l'ennemi être aussi timide que vous, et moi avoir toujours l'avantage de votre amitié! Ce sont les voeux de celui qui a l'honneur d'être, très-prudent, très-grave, très-savantissime Jordan,

Monsieur,

De votre doctissime sapience

*Le très-religieux admirateur.*

Au camp de Molwitz, ce 13 de Mai 1741.

---

VIF, ou plutôt fort pétulant,
Vous voulez donc, mon cher Jordan,
Quitter les champs de Silésie?
Quel peut être dans votre plan
La raison qui vous y convie?
Vous êtes trop bon courtisan

Pour

Pour me dire de votre vie
Que c'est chez nous où l'on s'ennuie;
Mais rempli de sincérité,
Charmant Jordan, je vous en prie,
Dites ici la vérité.
N'est-ce pas la bibliothèque
Dont l'attrait puissant et vanté,
Le bel Horace ou le Sénèque,
Ou peut-être quelque beauté,
Dont l'enchantement vous attire?
Et lorsque votre coeur soupire,
Trop sensible à la volupté,
Ce vous est trop peu que d'écrire.
Car après tout, votre hôpital,
Rempli d'extravagans qu'on lie,
Sinistre et funeste arsenal
Des misères de notre vie,
Ce lieu si triste et si fatal
Ne vaut pas notre compagnie.
Ce n'est que la légéreté
Des François, engeance frivole,
Suprême et despotique idole,
Votre unique divinité,
Dont les charmes et l'inconstance
Vous font penser que dans l'absence

Gît toute la prospérité.
J'ai cru, moi, dans mon innocence,
Que dans l'art de la jouissance
Se trouvoit la félicité.
Jordan, j'apprends à te connoître :
Si tu logeois au paradis,
Pour mieux trouver le vrai bien-être,
Par changement tu voudrois être
Dans l'enfer auprès des maudits.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire en vers; ce que je vous écris en prose n'est pas moins vrai, et j'ose vous assurer qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un endroit où vous seriez d'accord de vous tenir en repos. Nous partirons dans peu de notre camp pour aller à Strehlen; il ne s'agit ici d'ailleurs que d'affaires de housards.

Adieu, cher Jordan. Mes respects au Portique, au Lycée. Ma philosophie est la très-humble servante de la vôtre, comme je suis, moi, votre très-humble serviteur.

Au camp de Freywalde, ce 13 de Juin 1741.

D'UN brin de raison, dans ce camp,
Qui ne vaut pas un sou la livre,
Ce sot monde s'applaudit tant,
Que pour l'être moins il s'enivre.
Le sage et libertin Jordan
Veut cette épigramme en présent.
Quelle distraction extrême!
Car il oublie en ce moment
Qu'il en est le sujet lui-même.

Ce 1 de Juillet 1741.

Lorsque les bleds fauchés la cohorte ennemie
Essayera quelque hasard,
Tu peux, pour assurer ta vie,
Éviter l'ennemi, te soustraire aux housards
Dans les murs de Breslau, centre de Silésie;
Mais tant que le farouche Mars
Exaltera notre furie,
Tranquille en ta philosophie,
Tu peux compter que mes égards
Pour ta docte poltronnerie

Te sauveront chez les beaux arts,
Avant que le péril et la peur t'y convie.

Fait au camp de Strehlen, ce 12 d'Août 1741.

---

Vous nous croyez dans ces combats
Que votre valeur n'aime pas,
Et vous pensez que notre armée,
Dans son courroux trop animée,
Disperse dans ces champs épars
L'Autrichien et ses housards.
Tout doucement, Monsieur le sage,
Sachez qu'on fait cent argumens
Plutôt qu'on ne gagne avantage
Sur des ennemis vigilans.
Attendez donc pour voir éclore
Ce beau soleil de notre aurore
Que nous favorisent les vents.
Tout pilote pour faire voile
Guette les plus heureux momens,
Que le secours des élémens
Le seconde en enflant la toile.

Ce sont ces momens favorables que nous attendons pour ne point manquer notre coup.

Je tiens nos arrangemens presque certains, et je présume qu'en jouant à jeu sûr, on ne m'en saura pas plus mauvais gré.

Nous avons ici le plus beau camp de la Silésie; cela forme le plus superbe paysage du monde, dont la belle et nombreuse armée qui y campe ne fait pas le moindre ornement.

Adieu, ami Jordan. Faites mes complimens à la philosophie, et dites-lui que j'espère de la revoir au quartier d'hiver. Je vous prie de dire aux belles-lettres que c'est là le rendez-vous que je leur donne; et que pour avoir suspendu leur commerce pour un temps, je ne prétends pas le finir, mais le reprendre avec plus de goût et de plaisir lorsque la campagne sera terminée.

Je suis de ta candeur, de ton savoir, de ta philosophie, et surtout de ton bon commerce,

*Le grand admirateur et ami.*

Au camp de Reichenbach, ce 30 Août 1741.

---

QUAND le grand négociateur
De l'anglicane politique

Sera plus penaud qu'un fondeur,
Renvoyé sans avoir étalé sa boutique
Au défunt viennois Empereur,
Lors dans ma lanterne magique
L'Anglois connoîtra son erreur :
D'abord se confessant, prenant le viatique,
Le sublime médiateur,
Renonçant en Europe à toute sa grandeur,
Rendra son ame en Jamaïque,
Et de notre législateur
Deviendra paisible Cacique.

C'est une prophétie que j'ai trouvée dans les centuries de Nostradamus ; je vous la donne pour ce qu'elle me coûte, s'entend pour une réponse de votre part, qui ne laissera pas d'être charmante ; elle me paiera au double de la dépense que j'ai faite, et elle me paiera au centuple, si vous m'y donnez des assurances de m'aimer toujours. Adieu. Envoyez l'incluse à Voltaire.

Au camp de Reichenbach, ce 2 de Septembre 1741.

AMI, demain nous décampons ;
Ni tous les saints, ni le grand diable,
Ne savent point où nous allons :
Mais vous, mon confident aimable,
Je vous apprends que nous ferons
Dans peu le siège désirable
Du fort de Neiss que nous prendrons.
Si la voix de la renommée
Vous informe dans vos cantons
Que notre florissante armée
Vainquit aux champs silésiens
Ces orgueilleux Autrichiens ;
Que votre grande ame alarmée
Ne craigne pas pour mes destins.
Quiconque enchaîne la victoire,
Doit en en poursuivant le cours
Sans peur sacrifier ses jours
Au laurier brillant de la gloire.
Si du sort l'éternelle loi
Précipite dans la nuit noire
L'ombre de votre ami, l'ombre de votre Roi,
Qu'au moins le souvenir de cette ombre légère

Long-temps après ma mort vous soit récente
et chère.

Je vais faire divorce pendant quelques jours avec les Muses ; mais comme ce que nous allons faire à présent achève de nous assurer la tranquillité en Silésie, et que cette opération sert de base à nos quartiers d'hiver, j'en ai la réussite extrêmement à coeur.

Adieu, cher Jordan. Ne m'oublie pas, et sois bien persuadé de l'amitié que je conserverai toute ma vie pour messire Charles Étienne. Ainsi soit-il !

Au camp de Reichenbach, ce 7 de Septembre 1741.

---

De Neiss, Jordan, je vous écris
Que ce projet qu'enfanta ma prudence,
Ami, n'a pas mieux réussi
Que le rocher qui fit une souris.
Vous connoissez la lente suffisance
De ce mentor à qui dans mon enfance
Le soin de mes jours fut commis ;
Par sa flegmatique indolence
Neuperg avec nos ennemis

Ont prévenu l'instant d'être surpris.
Malgré ce contre-temps funeste,
Je poursuis mes premiers desseins:
Vienne dans peu doit jouer de son reste,
J'en ai mêlé les cartes de mes mains;
Et dans ce mois où la feuille fanée
Annonce la fin de l'année,
Mars ramenant la douce paix
Dont la campagne fortunée
De Berlin fait le centre des attraits,
Nous goûterons l'heureuse destinée
De gens sans guerre et sans procès.

Nous sommes ici vis-à-vis de l'ennemi et très-près les uns des autres. Neuperg n'ose .. devant nous, sans craindre que nous ne l'entendions, de sorte que la bataille est plus vraisemblable que jamais. Nous avons le plus beau camp du monde, et ces deux armées qu'on apperçoit d'un coup-d'oeil, semblent deux furieux lions couchés tranquillement chacun dans leur repaire.

Écrivez-moi souvent, et soyez persuadé que l'amitié que j'ai pour vous est inviolable. Adieu.

Au camp de la Neisse, ce 15 de Septembre 1741.

PETIT Parthe toujours poltron,
Qui ne savez que par la fuite
Vous dégager de la poursuite
De l'amour séduisant et du housard fripon,
Normand dans vos discours, surtout lorsqu'à la lutte
Deux jouteurs d'argumens échauffent la dispute;
Vous ne dites ni oui ni non,
Quand vous craignez qu'on vous réfute:
Vos adroites raisons que vous jugez en butte
A de bien plus forts argumens,
S'échappent comme des serpens.

Ce sont les avantages que vous procure l'Académie, qui combat en cédant et qui n'affirme rien.

Votre requête est très-jolie, mais peu acceptable, d'autant plus que je me flatte de vous voir ici dans peu de jours en toute sureté, lorsque nous ferons le siége de Neisse et que Neuperg aura décampé.

Mes complimens à Poellnitz. Dites à Voltaire que s'il n'avoit rien à faire à Bruxelles, il

me feroit plaisir de venir en Novembre ou Décembre à Berlin. Marquez la même chose à Maupertuis. Adieu, *Jordane Tindaline.* Aime-moi toujours, et sois persuadé que *ego sum totus tuus. Vale.*

Au camp de la Neisse, ce 17 de Septembre 1741.

---

JORDAN, quand votre ame légère
Un jour aura rompu les liens
Qui la retiennent prisonnière
Dans votre corps chez les humains;
Alors sa vertu passagère,
Changeant et d'état et de nom,
Ira fournir la carrière
D'un tendre et paisible pigeon,
Tenant en bec branche d'olive;
Non loin de la natale rive
Vous vous pavanerez en paix:
Et si, colombe fugitive,
Vous alliez périr par les traits
Que d'une main toujours active
Le chasseur lance avec succès;
Alors votre pauvre ame errante,

Habitant nouvelle maison,
Choisira la troupe bêlante
Pour se changer en doux mouton.
Jamais autre métamorphose;
Et sur mon salut je réponds,
Que de tout être qui compose
Le monde que nous habitons,
Votre ame en sa métempsycose
Exclura sur toute autre chose
L'aigle, le cancre et les lions.

Votre plume débonde de ce dont votre coeur est plein. Vous voulez la paix à toute force, et par malheur vous ne l'aurez pas; mais je vous promets en revanche une prompte fin de campagne. Venez ici le 27 au plus tard, je veux vous parler; après quoi il dépendra de vous de prendre les devans pour Berlin.

Berlin, où les arts réunis
Rappellent de l'antique Grèce
Les savans et pompeux débris,
Berlin, dont les puissans abris
Surent couvrir votre jeunesse,
Où la paix habite en déesse,
Qu'entoure mainte forteresse

Assurant son sacré pourpris,
Berlin, où gît votre maîtresse,
Votre coeur et tous vos esprits,
Berlin, dépôt de vos écrits,
Seul témoin de votre sagesse,
Ce Berlin votre paradis.

Vous y retournerez donc dès qu'il vous plaira, pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours, et d'être sûr du réciproque de mon côté. Adieu.

Au quartier général de Neintz, ce 25 d'Octobre 1741.

---

D'UN manoir bien peuplé de saints,
Dont l'habitant simple et crédule
Au saint père baise les mains,
Ou bien aussi la sainte mule,
Où règnent encor les sorciers,
Et tous les antiques vertiges
De vampires, de vains prodiges,
Long-temps bannis de nos quartiers;
D'un gîte où la plus noire envie
En vérité n'envîroit rien,

Où je ne serois de ma vie,
Si la gloire, cette folie,
Ne m'en eût frayé le chemin.

De l'endroit le plus diabolique de la Moravie et de l'Europe entière, des chemins les plus détestables, de la fatigue la plus insupportable, revenu un moment à moi-même, je vous écris pour vous montrer que je n'oublie pas au milieu de mes travaux le plus laconique des griffonneurs. Mandez à Maupertuis que mon voyage de Moravie lui préparera celui de Berlin, ce qui prouve bien l'axiome de Wolff que tout est lié dans le monde. Cette connexion ici est véritable, mais je ne sais pas si chacun la devinera. En un mot la paix ramènera chez moi tous les arts et toutes les sciences. Dites à Maupertuis que je me réserve alors à lui témoigner ma reconnoissance du passé.

Écris-moi des lettres de six cahiers, bavarde beaucoup, et mande-moi tout ce qui te passera par la tête.

Adieu au plus aimable et au plus quinteux mortel de Berlin. Souviens-toi quelquefois

du philosophe guérrier, qui soupire aprés Rheinsberg et ses amis.

A Grossbitisch, ce 11 de Février 1742.

---

J'AI reçu votre seconde lettre en vers et en politique; elle est charmante, et je crois qu'il n'y a que vous qui puissiez dire de jolies choses sur ***. Cependant cela n'est pas étonnant; car vous possédez parfaitement bien cette matière, et l'on voit même que vous sentez ce que vous dites.

A Vienne sur les toits perchés
En s'armant de longues lunettes
Les gens à la cour attachés
Lisent leur sort dans les planètes.
Une comète s'est fait voir.
Le sexe, qui veut tout savoir,
Demande, comment l'a-t-on vue? ....
Très-flamboyante et chevelue.
L* ** dit, se laissant choir:
„ Dans sa queue étoit mon espoir;
„ On n'en voit point, je suis perdue.

De là les politiques concluent que le moment fatal à la maison d'Autriche ne tardera guère à venir et que tout est perdu pour eux.

Il est bien sûr que nous aurons une bataille: il se pourroit même que ce fût l'anniversaire de Molwitz. Je ne vous dis point ceci pour vous effrayer, mais parce que la chose est vraie et qu'elle ne sauroit manquer. J'ai meilleure espérance que jamais, et je crois être sûr de mon fait, autant qu'on peut l'être en choses humaines.

Envoyez-moi un Boileau, que vous acheterez en ville; envoyez-moi encore les lettres de Cicéron depuis le tome III jusqu'à la fin de l'ouvrage, que vous acheterez de même; il vous plaira de plus d'y joindre les Tusculanes, les Philippiques, et les Commentaires de César.

Adieu, Jordan. Je vous embrasse de tout mon coeur, en priant Dieu de vous avoir en sa bonne et sainte garde. Mes complimens à mes amis.

A Sclowitz, ce 19 de Mars 1742.

Je n'ai jamais autre chose à vous dire qu'à me louer de vos lettres.

On y trouve de ce bon sel,
Épice de qui sait écrire;
On y trouve de la satire,
Du sublime et du naturel;
Et ces vers qu'avec nonchalance
Vous faites en dépit de l'art,
Se ressentent de l'éloquence
De ceux qui boivent le nectar.

J'ai vu ce que vous nous prédisez si savamment à l'égard de la comète qui vient de paroître. Maupertuis a pris la fièvre chaude de cette comète, qu'il n'a pas annoncée comme de règle, et qui a eu le front de se produire sans certificat ni passeport des astronomes.

Chacun là-dessus fait sa glose;
L'un nous pronostique la paix,
L'autre craint beaucoup pour la chose
Qu'étayent messieurs les Anglois.
Pour moi, je crois le ciel plus sage,
Il ne s'enquiert de notre rage,
Ni de tous nos petits procès.

Nous vivons fort laborieusement et philosophiquement à Sclowitz. J'attends bien impatiemment Cicéron, dont la lecture me convient si fort dans les circonstances présentes.

Le saint et vénérable Empire
De l'Empereur qu'il vient d'élire
Croit être l'auteur tout de bon;
Ou du Danube ou de la Seine
Lequel d'eux le triomphe entraîne,
Il en paiera la façon.

C'est ce qui paroît d'autant plus que l'on doit s'attendre à voir la reine de Hongrie accablée encore par l'Empire.

Tel un sanglier belliqueux,
Quand des chiens la troupe ennemie
L'assaillit, attente à sa vie,
Les repousse long-temps, mais succombe sous eux.

Je ne sais quel vertige il a pris à Poellnitz d'aller à Francfort sans ma permission, ce garçon n'a que de l'esprit, et pas pour un sou de conduite.

Comment à cinquante ans être encor hanneton?

L'omoplate voutée, hypocondre et cynique,
Du ponant jusqu'au sud étendre sa critique?
Dieu! dans quel âge enfin lui viendra la raison?

Le cardinal de Fleury n'est pas mort comme vous le croyez; il est plein de vie et de santé. Pensez donc à quelque autre événement que le prophétique phénomène aura signifié.

Le monde est également fou.
Ridiculement où vous êtes
L'on fait influer les comètes;
Jordan, c'est tout comme chez nous.

Adieu; mes complimens à tous mes amis et amies. Pensez aux absens, dormez tranquillement en dépit des hasards que nous affrontons: aimez-moi toujours et soyez sûr de l'amitié que j'ai pour vous.

A Sclowitz, ce 23 de Mars 1742.

De votre fauteuil velouté
Que votre muse érige en Pinde,
D'où vous jugez en liberté
Du Mansanarès jusqu'à l'Inde
Sur l'humaine fragilité,
Vos vers et votre aimable prose,
Cher Jordan, me sont parvenus;
Ce sont ici mes revenus,
Et mes galions du Potose.
Quand le postillon trop tardif
N'apporte point de vos nouvelles,
Je voudrois du temps fugitif
Que vous pussiez avoir les ailes;
Du moins que votre esprit actif
Me détachât de ses parcelles,
Afin de rapetasser celles
De mon esprit lourd et chétif.
Plongé dans la mélancolie,
Je forme de lugubres sons,
Et je détourne les fredons
De l'assoupissante élégie;
Je fréquente les lieux cachés,
Les sombres forêts, les rochers:

Soyez touchés de ma souffrance,
Echo, répète mes accens,
Jordan, c'est ta cruelle absence
Qui cause ici tous mes tourmens,
Dis-je; et les échos tristement
Répondent à ma doléance.
Une comète s'est fait voir,
Me dit-on, et quelque astrologue
Assure que c'est le prologue
Du jour où selon mon espoir
De ce Jordan si fort en vogue
Chez laïque et chez pédagogue
Je jouirai de l'aube au soir.
Quel sabbat, quelle synagogue,
Lorsque nous pourrons nous revoir!
Tu te couronnes de roses,
Dans les jardins d'Anacréon
Toutes nouvellement écloses;
Tu nous diras de belles choses,
Comme nous auroit dit Maron,
Quand le vin lui portoit au crâne,
Que son Apollon furieux
Lui faisoit chanter la tocane
A la table des demi-dieux.

En attendant ce jour-là, quelques seaux d'eau s'écouleront encore par la Morave ; cependant il n'en sera ni moins désiré ni plus vivement senti lorsqu'il arrivera.

Nous sommes à la veille de fort grands événemens ; il est impossible de les pronostiquer ; mais il est sûr que nous apprendrons dans peu de ces grandes nouvelles qui changent ou fixent la face politique de l'Europe. Pense un peu au pauvre Ixion, qui travaille comme un forçat à cette grande roue, et sois persuadé que jamais fortune ni malheur, santé ni maladie, principauté ni royaume ne me feront rien changer à l'amitié que j'ai pour toi. Adieu.

A Sclowitz, ce 2 d'Avril 1742.

---

POUR aujourd'hui je n'ai pas à me plaindre de votre bavardage, mais bien de ce que vous parlez beaucoup de l'univers et très-peu de Berlin. Je voudrois que vous me dissiez des nouvelles de ce qui se passe chez vous, parce qu'elles intéressent beaucoup ma curiosité.

Les nouvelles d'ici sont que les Autrichiens font les incendiaires dans leur propre pays; il ne se passe pas de jour qu'ils ne brûlent deux ou trois villages.

La foiblesse et l'envie,
La haine et la fureur
Arma leur main impie
Du flambeau destructeur;
Ainsi la triste Moravie,
De Troie essuyant le destin,
Périt victime de Vulcain.

Vous badinez spirituellement sur la gloire et fort à votre aise, travaillant cependant avec beaucoup de soin pour votre réputation, et vous voulez que d'autres restent les bras croisés sans rien faire.

C'est, Jordan, votre bon exemple
Qui m'anime à remplir la carrière d'honneur;
Les lauriers d'Apollon vous ceignent dans ce temple,
Les chênes verts de Mars seroient un salaire ample
Pour votre petit serviteur.

Laissez-moi les chênes et jouissez des lauriers, et permettez que mon ambition fasse son chemin comme la vôtre dans des carrières très-différentes. Vous vous servez de l'appât du plaisir, pour me conduire de cette aimable voie vers la paix, plus aimable encore.

Qui me fait des plaisirs ces peintures naïves ?
Quel est cet épicurien
Qui fait voir le souverain bien
Avecque des couleurs si vives ?
C'est Jordan le stoïcien.

La contradiction est peut-être aussi manifeste sur ce fait que celle que vous me reprochez touchant la liberté, que j'aime et dont je me prive.

Oui, le monde est la petite maison
Où cinq mille ans la folle espèce habite,
Qui sans bon sens dirige sa conduite,
Et qui toujours parle de sa raison.

Je vous envoie une peinture, parce que je suppose que vous en ornerez votre bibliothèque, et je suppose en même temps que vous regretterez le port de lettre. Tout est contra-

diction, hors l'amitié avec laquelle je suis votre sincère ami. Adieu.

Dites à Knobelsdorf que pour me divertir il m'écrive sur mes bâtimens, mes meubles, mes jardins, et la maison d'opéra.

A Sclowitz, ce 3 d'Avril 1742.

---

PEUT-ÊTRE mes observations sur votre état sont-elles aussi peu certaines que celles de ces astronomes qui se disputent entre eux sur l'existence, la forme, le temps et la figure de cette comète qui a fait tant de bruit à Vienne, et qui a tant fait prophétiser de fous. Ayant appris de vous le grand art de douter, vous ne devez pas trouver mauvais que j'en étende les branches jusqu'à votre maladie, d'autant plus que votre santé m'est chère et mérite bien mes attentions.

Au dieu réservé du mystère
Je recommande votre affaire;
Non pas à ce dieu charlatan,
Cet empirique d'Epidaure

Qui par son baume et son onguent
Augmente, embellit et décore,
Des gens que son poison dévore,
La cour de messire Satan.

Je vous recommanderois bien encore au dieu de l'amour et des plaisirs, si je ne craignois pour vous les flèches empoisonnées dont ce petit traître ailé se sert quelquefois.

Si l'on vous voit estropié,
Ce ne fut point à cette guerre
Que l'orgueil et l'inimitié
Se font en embrasant la terre;
Mais sur l'amour voyez vos droits,
Vous le servîtes sans subsides,
Il vous doit donc pour vos exploits
Placer parmi ses invalides.

Je compte bien de vous y voir un jour, en vous félicitant sur la bonté de votre établissement et sur l'agrément du voisinage, car je crois que Césarion vous y tiendra bonne compagnie, et que ce qu'on appelle gens aimables dans le monde ne tarderont pas à vous suivre.

Je suis à présent a Wichau, d'où je marche en Bohème, par des raisons qui m'ennuie-

roient à vous déduire. Je compte d'être le 20 de ce mois au plus tard avec toute l'armée à quelques milles de Prague. Vous comprenez bien que c'est pour défendre cette capitale de la Bohème contre les Autrichiens, et pour soutenir la foiblesse des François, qui ne sauroient la défendre.

Voilà un raisonnement militaire qui vous vaut une prise de quinquina, ou dont vous vous embarrassez très-peu. Adieu, cher Jordan. Ecrivez-moi souvent, beaucoup de détails, et de tous les riens que vous pouvez apprendre, barbouillez vos cahiers.

Je suis votre fidelle ami et admirateur.

A Wichau, ce 5 d'Avril 1742.

---

Je ne puis te faire des vers aujourd'hui, car nous marchons sur ces chemins montagneux où l'on voit

Des poteaux avec leurs merlettes
Qui disent aux passans, en Bohème vous êtes,
Où les saints partout ennichés
Sur ponts et rochers sont perchés;

Où les gueux en grosse cohorte,
Le chapelet en main et bien fort nasillant,
Pensent par leurs chansons émouvoir le passant,
Où si vous marchez sans escorte,
Les pandours de mauvaise humeur
Vous deshabillent Monseigneur.

C'est par ces routes que la plus grande partie de notre armée marche pour se joindre au prince d'Anhalt et au prince Léopold auprès de Pardubitz et

Non loin de ces lieux qu'habita
Wallenstein et le grand Ziska,
Près de ce camp si fort célèbre
Où le héros bohémien
Démit en un jour la vertèbre
A ces troupes, le fier soutien
De ceux qui lui faisant la guerre,
Comme lui ravageoient la terre.

Voici des vers qui sont venus au bout de ma plume je ne sais comment, et que vous trouverez, je crois, très-mauvais.

Ce sont les bons qui me sont difficiles,
Pour les mauvais ils ne me coûtent rien.

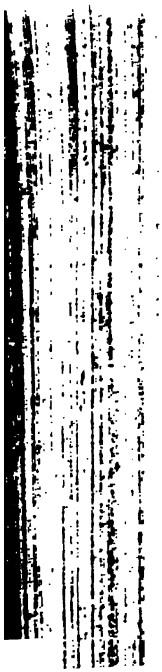
Tous les auteurs ne sont pas si habiles
Que l'est Jordan Tindalien.
Les Muses sont quinteuses, indociles,
Lorsque la cour on ne leur fait pas bien;
Et moi qui cours par les champs, par les villes
Comme un bandit, comme un maître vaurien,
J'y perds mon temps, et tous mes soins futiles.

Ainsi n'est pas favori du dieu qui veut; il faut être son courtisan assidu, et avoir par dessus tout une physionomie semillante, et un certain je ne sais quoi du goût d'Apollon. Adieu, mon cher. Je n'ai pas le temps de vous dire d'autres pauvretés.

A Prostnitz, ce 8 d'Avril 1742.

---

Ton Pégase fécond en rimes redoublées
Laisse arrière de toi mes Muses essoufflées;
En vain d'un feu divin me croirai-je animé,
Que tes vers me font voir que j'ai trop présumé!



*Tindaliorum* a si
rituelles lettres,
autant d'esprit q
un mois dans r
avez le diable au
en ferez si bien,

On dit qu'à
Voyant ce t
Sut étaler so
Où l'art surt
Surpris, frap
Dès ce mome
A l'admirer l

Je vous laisse
vers, dont la con
vos vers et le cas

Voulez-vous

Tantôt rôti, tantôt glacé,
Tantôt haut, tantôt bas percé,
Souvent nageant dans l'abondance,
Et souvent usant d'abstinence,
Par les fatigues harassé,
Jamais rebuté ni lassé.
Quelque sort que le ciel m'envoie,
Méprisant les vaines erreurs,
Et toujours simple dans mes moeurs,
Je suis plus enclin à la joie
Qu'aux mélancoliques vapeurs,
Dont la cruelle frénésie
Empoisonne de ses noirceurs
Les plus beaux jours de notre vie.

Si vous voyiez couleur de chair, vous seriez le plus aimable et le plus heureux mortel que Dieu eût créé; mais comme il n'y a rien de parfait dans ce monde, vous ne serez qu'aimable. Je vous prie, mettez-vous l'esprit en repos sur l'Europe. Si l'on vouloit prendre à coeur toutes les infortunes des particuliers, la vie humaine entière ne seroit qu'un tissu d'afflictions. Laissez à chacun le soin de démêler sa fusée comme il pourra, et bornez-vous à

partager le sort de vos amis, c'est-à-dire d'un petit nombre de personnes. C'est en honneur tout ce que la nature a droit de demander d'un bon citoyen ; sans quoi notre cerveau ne fourniroit point assez d'humidités pour les larmes que nous aurions à répandre.

L'Europe qu'un lutin lutine,
A, dit-on, perdu la raison ;
Il est vrai qu'elle en a la mine,
Et mérite bien ce soupçon.

L'Abbé de Saint-Pierre se fait fort d'ajuster l'intérêt des princes de l'Europe aussi facilement que vous composez vos vers. Ce grand ouvrage ne s'accroche à rien qu'au consentement des parties intéressées. Vous connoissez ces visions d'arbitrage, et ces folies synonymes.

Je n'ai rien à vous dire d'un endroit où il ne se passe rien, sinon que nos soldats sont autant de Césars, et que je vous aime toujours, malade, mélancolique, ou gai et sain, également. Adieu.

Leitomischel, ce 15 d'Avril 1742.

*Dive Jordane*, à présent les vers coulent chez vous comme un torrent. Je crois que vous avez Apollon à gage, et les neuf Soeurs pour servantes; il n'est pas possible autrement de travailler comme vous faites. Il faut de plus que vous ayez trouvé une mine de jolies choses dans le Pinde, et quelque nouvelle veine de belles pensées.

Pas même la moindre saillie,
Ni vaudeville, ni bon mot,
Ne me vient à ma fantaisie;
Vous gardez pour vous seul l'esprit et le génie,
Les agrémens sont votre lot,
Hélas! le mien est d'être un sot.

Voilà ce qu'on gagne à faire la vie de chien que nous menons ici pour l'amour de la gloire, comme disoit notre ami Chaulieu.

De cet aimable trépassé
Célébrons encor la mémoire;
Pour vous, qui l'avez surpassé,
Méritez encor plus de gloire.

Il n'en est point qui ne doive ceindre votre front. Cette prudence inséparable de votre courage n'est pas une des moindres qualités qu'il faut admirer en vous.

La prudence du vrai courage
Est la source et le sûr appui;
Le reste est une aveugle rage
Que d'un instinct brutal séduits
Admirent tant de faux esprits.

Vous savez trop bien que l'on ne peut jamais être plus brave que lorsque la circonspection ne nous expose aux dangers que par nécessité ou par raison, et comme vous êtes extrêmement prévoyant, vous ne vous y exposez jamais; d'où je dois conclure que peu de héros vous égalent en valeur. Votre bravoure conserve encore son pucelage, et comme toutes les nouvelles choses sont meilleures que les vieilles, il s'ensuit que votre courage doit être quelque chose de tout-à-fait admirable. C'est une fleur qui est prés d'éclore, qui n'a encore souffert ni des ardeurs du soleil ni des vents du nord, enfin c'est un être si digne d'estime, qu'il est digne de la métaphy-

sique et des dissertations de la Marquise sur la nature du feu.

Il ne vous manque qu'un plumet blanc pour ombrager les bords de vos audaces, une longue rapière, de grands éperons, une voix un peu moins grêle, et voilà mon héros tout trouvé. Je vous en fais mon compliment, divin et héroïque Jordan, et je vous prie de jeter du haut de votre gloire quelque regard débonnaire sur vos amis, qui rampent ici dans les fanges de la Bohème avec le reste du troupeau des humains.

Je crois que d'Argens est fou; ne lui en dis rien cependant, et garde-toi bien d'aigrir la bîle de notre philosophe, qui me paroît avoir plus de cette marchandise que de bon sens. Adieu. Tu connois tous les sentimens que j'ai pour toi.

A Chrudim, ce 21 d'Avril 1742.

---

*Doctissime Jordane Tindaliensis,*

Phébus qui dans tous vos écrits
Sait répandre son abondance,
Économe dans sa dépense

Après cela je
m'écriviez tant d
Vous êtes plus ir
Soeurs, protectri
que par ce mons
oreilles de lévrier,

Amant favo
Elles vous l
Vous estime
Que ce moi
Aux halles
Répand ave
Ce qu'il sai

Tout cela fait
velles de Berlin et
vers; un peu de l'
feroit un grand pl

et périodiquement. Vous ne m'apprenez rien de vos correspondances de savans, de mes édifices, de mes jardins, de mes amis, en un mot de toutes les choses qui m'intéressent.

Tous les divers événemens
Du grand théâtre politique
Ressemblent à ces changemens
Que fait la lanterne magique;
Marquez-en donc vos sentimens.
Du moins d'une sempiternelle
Contez-moi les égaremens,
L'histoire de la bagatelle
Par vous reçoit des agrémens;
Car tout ce qu'on nomme nouvelle
De la demeure paternelle,
A du charme pour les absens.

Vous me croyez peut-être trop occupé pour penser à mes amis; mais vous devez sentir qu'ils vont de pair avec les plus grandes affaires.

Ce sont les intérêts du coeur
Que l'on préfère à la durée,
A l'ambition égarée,
Et même au plaisir suborneur

J'en viens à pré
suis avec la grande
ce d'Anhalt va cor
le prince Didier a q
trouver de quoi sul
paremment dans
que le vert vienne,
à deux mois. Voilà
dire, en vous assu
pour vous. Adieu.

A

---

ENFIN la d
Aux astronom
Qu'une troup

De tout le monde séparée,
Fréquentant au lieu des humains
Les chats-huans de la contrée,
Ou quelque ombre triste, égarée,
Qui plaignoit encor ses destins,
Environnée de Prussiens,
De tout secours désespérée,
Ses tours, ses forts, ses ravelins
Sont tombés ce jour dans nos mains.

C'est-à-dire que Glatz s'est rendu le 28 de ce mois par capitulation, de sorte que je suis à présent maître sans réserve de toute la Silésie.

Monsieur ***, mauvaise copie de quelque chétif original anglois, vient de prendre le parti décisif de nous quitter. Vous pouvez vous imaginer jusqu'à quel point je regrette sa perte.

Cet imitateur sans génie
De l'extérieur des Anglois,
En a copié la folie,
Mais il manqua leurs meilleurs traits.
Sans le vrai, tout est ridicule;
Mars n'a jamais l'air d'Alcidon,
Sans la force on n'est point Hercule,
Ni sans la sagesse un Caton.

Pardonnez à ce trait qui m'est échappé contre un homme que vous honorez de votre estime; mais je crois que cette estime est du nombre de celles

Que tous les jours de nouvel an
L'on se débite en compliment,
Qu'on se jure et qu'on se proteste,
Quand sous la barbe doucement
L'on voudroit plus sérieusement
Que l'autre crevât de la peste.

Vous ne me dites rien des nouvelles berlinoises, du Tourbillon, de Césarion, ni de l'histoire de la galanterie.

Ni de notre aimable goutteux
Qui devient si fort amoureux,
Que cette violente flamme
Aux incurables met son ame,
Ni de son vigoureux tendron,
Qui lorsqu'on joue au corbillon
Répond de sa bouche de rose,
Avec connoissance de cause,
Quand on demande, *qu'y met-on ?*

Tenez, voilà assez de sottises pour une fois; contentez-vous-en, cher Jordan, jusqu'au

premier ordinaire, où j'espère de ne point demeurer en reste. Adieu.

A Chrudim, ce 29 d'Avril 1742. Jour satirique, d'un soleil clair, et le premier du bourgeonnement de quelques arbustes.

---

*Doctissime doctor Jordane*, je vous demande des nouvelles de Berlin à cor et à cri, et vous avez la dureté de me les refuser. Je ne reçois de vous que des gazettes du Pinde et les oracles d'Apollon. Vos vers sont charmans; mais je veux des nouvelles. Mandez-moi donc quel temps il fait à Berlin, ce qu'on y fait, ce qu'on y dit; et si toutes les sources sont taries, parlez-moi au moins du cheval de bronze,

Et de cet équestre héros
Que l'on a décoré d'esclaves,
Pour avoir mis dans ses entraves
Les Suédois, les Visigoths.

Entretenez-moi de toutes les bagatelles qu'il vous plaira, pourvu que ce que vous me direz, soit relatif à ma patrie, et daignez entrer un peu plus dans les détails.

Vous qui si poliment habillez la satire,
Tenez pour un temps son journal;
Permettez aux absens de badiner et rire
Sur quelque sot original,
Que très-abondamment Berlin peut vous produire;
Marquez-en le trait principal,
Et sachez, lorsqu'on veut plaire en se faisant lire,
Qu'au lieu d'un style doctoral,
Élégant, simple, ou trop égal,
Il faut que la malice en écrivant inspire.

Peut-être avez-vous trouvé de cette malice en trop copieuse portion dans la dernière lettre que je vous ai écrite; je vous en fais bien des excuses en ce cas, quoique vous sachiez bien qu'il ne dépend pas de nous d'être tristes ou gais, et que c'est un effet du tempérament, comme tant d'autres opérations machinales de notre corps. Peut-être croyez-vous qu'il en est autrement de la satire, et que cette drogue se trouve toujours en même abondance chez les personnes qui y inclinent.

Jamais je ne fus entiché
De cette bavarde folie;

Pour l'avoir il faut du génie,
Je n'en ai point, j'en suis fâché.

Il ne me reste qu'à ramper géométriquement sur les pas de l'usage, et à suivre en gros l'exemple de notre bon et ridicule genre humain,

Qui sans afficher son dessein,
Soit ennui, soit par complaisance,
Déchire entre soi le prochain,
Et dans les bras de l'indolence
Distile ce mortel venin
Dont il nourrit sa médisance,
Ce qui vraiment n'est pas chrétien.

Mais nous ne nous piquons pas trop de l'être, nous autres, et l'on pense assez communément qu'il vaut mieux être père d'un bon mot que frère en Jésus-Christ. On oublie un peu ce qu'est cette tendresse fraternelle, quand on a fait la guerre.

Tous ces talpatschs et ces pandours
Qui nous entourent tous les jours,
Sur mon Dieu ne sont pas mes frères,
De Satan je les crois vicaires,
Et bâtards de singes et ours.

Comment voulez-vous qu'on respecte l'humanité dans des gens qui n'en ont tout au plus que de légers vestiges. Je crois qu'une ressemblance de moeurs fait plus de liaison parmi les hommes qu'une structure de corps égale ; je dispute l'un et l'autre à nos ennemis. Le moyen après cela de les aimer !

Nous nous préparons à l'ouverture de la campagne, qui n'aura pas encore lieu sitôt, et il se pourroit fort bien que nous passassions encore le 20 de ce mois sous les toîts. Nous sommes assez tranquilles à présent. Le vieux prince d'Anhalt couvre la haute Silésie, et votre serviteur rassemble ici ses principales forces, pour tomber avec une grande supériorité sur l'ennemi; ce qui ne peut se faire qu'à l'arrivée du fourrage.

Tenez, voici une petite leçon militaire pour vous arranger les idées de ce que vous devez penser sur nos opérations, et pour que si l'on en parle devant vous, vous sachiez que dire.

La Moravie, qui est un très-mauvais pays, ne pouvoit être soutenue faute de vivres, et la ville de Brunn ne pouvoit être prise, à

cause que les Saxons n'avoient pas de canons, et que lorsqu'on veut entrer dans une ville, il faut faire un trou pour y passer. D'ailleurs ce pays est mis en tel état, que l'ennemi ne sauroit y subsister, et que dans peu vous l'en verrez ressortir.

Adieu, *doctissime Jordane.* Travaillez bien à l'honneur de la science, et comptez-moi au premier rang de vos admirateurs et de vos amis. *Vale.*

A Chrudim, ce 5 de Mai 1742.

---

*Federicus Jordano*, salut. J'ai reçu une lettre de Knobelsdorf dont je suis assez content; mais tout en est trop sec, il n'y a pas de détails; je voudrois que la description de chaque astragale de Charlottenbourg contînt quatre pages in-quarto, ce qui m'amuseroit fort.

Vous voilà donc enfin devenu politique, et plus Mazarin que Mazarin même.

Le roman de la conjecture
Et la fureur des intérêts

Font la monstrueuse figure
D'un politique à grands projets;
Sur tout il combine, il augure,
Et ses soupçons, rêves inquiets,
Qui fouillent tout en vrais furets,
Même en la plus simple aventure
Pensent découvrir des secrets.
Toujours sous l'emprunt d'autres traits
Au public, sot de sa nature,
Il donne de la tablature.
Sous les voiles les plus épais
Il cache sa noirceur impure
Et ses dangereux trébuchets.

C'est cette politique sur laquelle vous raisonnez selon la façon des hommes, qui imputent toujours à leur prochain tout le mal qu'ils feroient, s'ils étoient en leur place; mais enfin il est permis à Jordan de faire ma satire, le temps me justifiera devant le public.

Jordan, votre esprit de poëte
Débite poétiquement
Que de fait politiquement
Je fais un peu la girouette.
Ah! si c'étoit assurément,

La Renommée eût hautement
Sonné le cas sur sa trompette.

Vous voyez par tout ceci que votre esprit court un peu trop en avant dans la campagne des événemens.

Nos destins sont cachés aux cieux,
Et toute la science humaine
Pour les approfondir est vaine;
Nul tube jusque dans ces lieux
Ne rend les objets à nos yeux,
Et la politique incertaine
Suspend ses désirs curieux.
Les gazettiers nécessiteux
De la fable que l'on promène
Font des événemens pour eux;
Les sots que leur suffrage entraîne,
Ajoutent foi, ne sachant mieux;
Mais vous que les eaux d'Hippocrène
Ont soûlé de leurs flots vineux,
Mais vous dont la raison est saine,
Croirez-vous encor de Lorraine
Tous les contes fastidieux?

Tenez, voilà toute la politique en vers; il ne nous manque plus pour nous achever de

peindre, qu'un traité de paix avec ses préliminaires en poëme dramatique.

Je vous ai fait dans ma lettre d'avant-hier votre catéchisme sur nos opérations, et je vous ai détaillé au long et au large ce qui se passoit ici; j'ajoute aujourd'hui que mon pronostic s'est accompli, puisque les Autrichiens ont quitté la Moravie, faute de subsistance. Vous verrez bientôt les suites qu'auront toutes ces grandes affaires, et ce que tant de mouvemens compliqués des deux armées causeront d'effets. Adieu, *dive Jordane Tindaliensis.*

A Chrudim, ce 8 de Mai 1742.

---

J'ÉTOIS né pour les arts, nourrisson des neuf Soeurs;
Tous y convioit ma jeunesse.
Un coeur compatissant, avec de simples mœurs,
M'inspiroient peu de goût pour l'orgueil des grandeurs;
Je n'estimois point la prouesse
D'un héros tyrannique entouré de flatteurs.
Les grâces, la délicatesse,

Les

Les folâtres erreurs d'un coeur plein de tendresse,
Le Dieu des doux plaisirs, les charmes séducteurs,
La volupté de toute espèce
Dans l'île de Cypris me parèrent de fleurs.
De cet état heureux j'ai goûté les douceurs.
Bientôt un coup du sort sur un plus grand théâtre,
Sujet à des revers fameux,
M'a fait monter malgré mes voeux;
Là d'un air triomphant, altier, opiniâtre,
D'un lustre éblouissant, bouillant et valeureux,
La Gloire, ce fantôme, apparut à mes yeux;
J'encensai ses autels, et ce culte idolâtre,
Brillant dans ses erreurs non moins que dangereux,
Rendit mes pas audacieux.
Mais la Gloire bientôt, me traitant en marâtre,
Me rappelant à moi, dans ses plaisirs affreux,
Me fit voir les malheurs des humains furieux,
Et ce hideux monstre qui nage
Dans des torrens de sang répandus par sa rage,

Immole les humains pour illustrer son nom,
Pour humer de l'encens, ou pour ceindre son front.
Que périsse plutôt à jamais ma mémoire !
Non; je n'ai point l'esprit farouche de Néron;
Le sang de mes amis versé pour ma victoire
Me pénètre le coeur du plus affreux poison.
Serai-je plus heureux en vivant dans l'histoire?
Un seul siècle écoulé, que dis-je ? — une saison
Replonge dans l'oubli le plus fameux renom.
Dans ce monde étonnant que contient l'Elysée,
De tous ceux dont la mort trancha la destinée,
Pensez-vous que les morts nouveaux
Auront le pas sur ces héros ?
Vous mourrez; votre nom que déchire l'envie,
Même après le trépas ne peut trouver de port
Contre la noire calomnie.
Heureux est le mortel de qui le bon génie
Sait vivre dans l'oubli, satisfait de son sort !
On m'ignoroit avant ma vie,
Que l'on m'ignore après ma mort.

Voilà de la morale cadencée et toisée; j'espère que vous en serez content. Je me flatte

quelquefois de pouvoir encore passer un bout d'automne à Charlottenbourg, et raisonner avec vous sur le vide et la nullité de toutes les choses de cette vie. J'ai conclu le marché pour le fameux cabinet du cardinal de Polignac ; je l'aurai en entier, on l'enverra par Rohan à Hambourg. Ce sera pour Charlottenbourg un ornement de plus, et qui vous amusera autant que votre bibliothèque.

Encouragez Francheville jusqu'à mon retour.

GAZETTE.

Charles de Lorraine et Lobkowitz se sont joints; ils ont passé la Moldau, et chassent devant eux un troupeau de François dont Broglio est le berger. Les Prussiens vont marcher à Prague, pour remettre les François dans le bon chemin, ou pour faire la paix.

Adieu, cher Jordan. Je ne vous dis rien de l'estime, de l'amitié et de tous les sentimens de votre serviteur.

Au camp de Kuttenberg, ce 10 de Juin 1742.

Les palmes de la paix font cesser les alarmes;
Au tranquille olivier nous suspendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le sanguinaire son
Du tambour redoutable et du tonnant clairon;
Et ces champs que la Gloire en exerçant sa rage
Souilloit de sang humain, de morts et de carnage,
Cultivés avec soin fourniront en trois mois
L'heureuse et l'abondante image
D'un pays régi sous des lois.
Ces vaillans guerriers que l'intérêt des maîtres,
Ou rendoit ennemis, ou tels faisoit paroître,
De la douce amitié resserrant les liens,
Se prêtent des secours et partagent leurs biens.
La mort l'apprend, frémit, et ce monstre barbare,
De la discorde en vain secouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.
O paix! heureuse paix! répare sur la terre
Tous les maux que lui fit la destructive guerre,

Et que ton front paré de renaissantes fleurs
Jusqu'à jamais serein prodigue tes faveurs !
Mais quelque soit l'espoir sur lequel tu te fonde,
Je le dis sans détour, et tu n'auras rien fait
Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde,
L'Ambition et l'Intérêt.

Ma muse, qui s'emporte quelquefois, vient de produire ces stances; l'imagination se réchauffe encore de temps en temps chez moi, lorsque les affaires dont je suis souvent surchargé le permettent. Ce sera à Charlottenbourg que je compte retrouver mon Apollon, quoique les soins et l'âge en doivent diminuer le feu. Si je vois qu'il me refuse totalement, je me jetterai dans l'éloquence et la morale. Nous passerons des jours heureux, du moins raisonnables, car nous raisonnerons beaucoup.

Là, sous le studieux ombrage
De ces tilleuls verts et fleuris
Nous rirons du frivole ouvrage
Des mortels par des riens épris,

Et des Catins et des Fleurys,
Et des fous qui se jugent sages,
Et font de pompeux étalages
De leurs puériles écrits.
Que nous rirons de ces maris
De qui le bruyant cocuage
Fait la fable du voisinage
Et n'est ignoré que par eux !
Et des autres qui plus heureux
Se sont fait ce maquerellage !
Nous passerons devant nos yeux
La bigarrure de ce monde,
Les projets sur quoi l'on se fonde,
Et les vains objets de nos voeux;
Enfin cette erreur si commune
Aux souverains, aux conquérans,
La gloire, objet de leur encens,
De leurs malheurs, de leur fortune.
Hélas ! de cette illusion
Mon coeur a trop senti les charmes.
J'ai fait renaître d'Ilion
L'illustre conspiration
De tant de rois ligués pour former les alarmes.
Hélas ! qu'il m'en coûta de larmes !

Mais à présent que la raison
De mes mains fait tomber les armes,
Ainsi qu'un frénétique à peine revenu
D'un long et véhément délire,
De mes revers tout confondu,
Et retournant à la vertu,
Je me repose, et je respire,

Adieu, cher Jordan, je suis de tous vos admirateurs, le moins flatteur, et de tous vos amis le plus sincère.

Au camp de Kuttenberg, ce 18 de Juin 1742.

---

SOPHISTE de vos passions,
Apprenez une fois, Jordan, à vous connoître,
Et renoncez à ces raisons
Que vous nous alléguez, peut-être
Pensant que nous ne connoissons
Ce mal si déguisé qui ne veut point paroître.
Jordan, tous vos soins sont en vain;
En vain vous parlez d'étisie,
De diarrhée, hydropisie,
Car déjà notre camp est plein

Que de fait votre mal n'est que poltronnerie ;
Allez donc, je vous congédie.

---

TIREZ-VOUS des barbares mains
De vos mal-adroits médecins,
Et laissez au vulgaire ignare
Boire le poison que prépare
La faculté des assassins.
Auriez-vous foi à des pilules,
Vous que parmi les incrédules
Nous comptons pour un des plus fins?
Telle est la raison des humains,
Incertaine et contradictoire,
Par des effets fort clandestins
Vous plaçant dans un consistoire
En rang d'oignon parmi les saints,
Et le soir dans un réfectoire
Chez des diables et des lutins.
Ainsi raisonnent les robins:
Cette erreur paroît bonne à croire;
Mais celle-ci, c'est autre histoire,
J'en ris avec les libertins.

J'espère qu'avec toute votre sagesse vous reviendrez une bonne fois de l'erreur des médecins. Croyez-moi, ils n'entendent rien ou presque rien au métier qu'ils font de nous guérir ; j'aimerois autant entretenir un joueur de gobelets pour m'enseigner la philosophie, qu'un médecin pour me rendre la santé. Je suis bien aise que celle de Césarion se remette. Je me flatte de vous revoir bientôt tous ensemble. Tout part d'ici journellement pour retourner chez soi. Adieu, cher Jordan, n'oubliez pas vos amis et aimez-moi toujours.

Au camp de Kuttenberg, ce 20 de Juin 1742.

---

Je croyois Jordan, qu'en prophète
Vous m'annonceriez la comète
Homicide de l'univers,
Cette sanguinaire planète
Qui nous enverroit aux enfers ;
Mais au lieu de telles nouvelles,
Vous faites des contes divers,
Que le papillon sur ses ailes
Vous a rassemblés dans les airs.

Tout cela n'a rien qui nous presse.
Hélas ! qu'est-ce qui m'intéresse
Au prix de ces plus grands objets,
Si cette comète traîtresse
Abyme nos plus beaux projets ?

Tachez de dissuader Pesne de son émigration. C'est un fou qui va être payé, et qui après avoir habité trente années à Berlin n'a pu encore se corriger de l'inconstance et de la légèreté de sa nation.

J'ai pris aujourd'hui de la rhubarbe, dont j'avois grand besoin. Si la comète vous en laisse le temps, prenez-en aussi. Je ne vous dirai point de venir ici, car je serois au désespoir que vous y fussiez à contre-coeur. *Adieu.*

Potsdam ce 5 Mai 1743.

---

## JORDANOMANIE.

JORDAN, perfide ami, dont l'humeur se rebéque,
Lorsqu'une fois tu sors de ta bibliothéque,
Toujours enseveli dessous un tas poudreux
De livres ignorés par nous, par nos neveux,

Hypocondre par goût, amoureux par semestre,
Chez qui tantôt prévaut le ciel ou le terrestre,
Veuille ce ciel, par ses bienfaits fameux,
En te rendant plus gai, te priver de tes yeux!
Alors enfin, alors flattant mon espérance,
Ce Potsdam négligé verroit ton excellence;
On iroit te hucher sur notre sacré mont,
Et tu serois le seul bel-esprit du canton.

S'entend, tu aurois le privilége de l'être; mais c'est peine perdue: tant que ta bibliothèque subsistera, il n'y aura pas moyen de te tirer de Berlin, et comme j'ai vu que cela te feroit de la peine, j'ai renoncé à l'envie que j'avois de te voir. Adieu.

Potsdam, ce 12 de Mai 1743.

---

Je vois que vous tremblez encor,
Vous craignez pour vous, pour le monde,
Que le grand phénomène Hector,
(Que le ciel à jamais confonde)
Vienne terminer notre sort.
Pour vous, ce seroit grand dommage:
Dans la fleur encor de votre âge,

Vous avez fait au genre humain
Au moins mille fois plus de bien
Que ce prélat qu'en beau langage
La Neuville a rendu divin.
Partout votre bon coeur opère,
Par vos soins l'école s'éclaire,
Le pauvre par vous est nourri,
Les fous vous appellent leur père,
Les Magdelaines leur mari.

Voilà pourquoi il est bon que cette vilaine comète se passe encore pour quelque temps de l'appétit de vous rôtir. Pour moi, il n'y auroit pas tant de perdu pour le monde.

Car vous savez que jeune fou
J'ai renversé ces vieux systèmes
Que les marins, peuple jaloux,
Avoient élevés pour eux-mêmes,
Que nos aïeux Topinambous,
Qui les vénéroient à genoux,
Auroient cru que c'étoit blasphème
De penser a les voir dissous.
Ainsi quand sur moi misérable
Cette affreuse comète Hector

Lanceroit son feu redoutable
Elle n'auroit, ma foi, pas tort.

Du moins tu vois que je sais me rendre justice, et que si je connois ton mérite, j'ai encore la vertu de t'estimer et de t'aimer sans jalousie. Voltaire, je crois, va quitter la France tout de bon. Adieu.

Potsdam, ce 27 de Juin 1743.

---

PARIS et la belle Émilie
A la fin ont pourtant eu tort :
Boyer avec l'Académie
Ont malgré sa palinodie
De Voltaire fixé le sort.
Berlin, quoi qu'il puisse nous dire,
A bien prendre est son pis aller.
Mais qu'importe ? Il nous fera rire
Lorsque nous l'entendrons parler
De Maupertuis et de Boyer,
Plein du venin de la satire.

Il arrivera bientôt, car je lui ai envoyé un passe-port pour des chevaux. J'ai tracassé

comme un vrai lutin depuis que je ne t'ai vu. Je ne saurois te dire des nouvelles de la république des lettres, sinon que Mauclerc n'est plus à Stettin, que les Poméraniens sont peu lettrés, que les Rheinsbergeois le sont moins depuis qu'Étienne Jordan n'y est plus; mais qu'en revanche on y mange de meilleures cerises qu'autrefois, et cela par la raison que l'air devenoit tout soporifique des exhalaisons grecques et latines qui sortoient d'une certaine chambre où un certain savant étudioit beaucoup. Adieu.

A Potsdam, ce 12 de Juillet 1742.

---

Que fait notre infirme Satyre,
Ce bon et fiévreux chambellan,
Qui sait si plaisamment médire
De tout homme qu'il entreprend?
Depuis qu'il n'est plus courtisan
Qu'il est auteur, qu'il doit écrire,
Qu'il est enrôlé par d'Argens,
Et même à titre de génie,
Devant son savoir prudemment

Mon ignorance s'humilie.
Car vous savez assurément
A quel point l'on est ignorant
Quand on n'est pas reçu dans votre académie.
Mais pourquoi cette compagnie
N'a-t-elle pas très-sagement
A quelque médecin savant
Ordonné que la maladie
Évacuât le corps souffrant?
Sur le *status morbi* on feroit deux volumes.
Dieu ! l'on verroit briller quelque savante plume.
Tandis que l'on raisonnera,
Que le pouls on lui tâtera,
Que sur sa pédantesque enclume
Des remèdes on forgera,
Tout doucement dans l'autre monde,
Faisant révérence profonde,
Le vieux Satyre s'en ira.

Gare que je ne prophétise, car je crains pour le cacochyme Poellnitz. Ce seroit dommage pour nous, et ce seroit une banqueroute pour

les anges ; car selon les saints son ame sera dévolue aux griffes de Messire Satanas.

Je serai mercredi à Berlin ; prépare-moi une plaisante comédie, et fais la chose galamment.

Voltaire viendra ici dans huit jours. Je te prie, fais mettre l'article de Potier dans la gazette de Paris et de Londres. Adieu, Messire Jacques Etienne. Je suis ton grand et petit serviteur.

A Potsdam, ce 24 Août 1743.

---

QUAND d'Argens contrefait l'habitant d'Idumée
Il me tromperoit tout de bon,
Et son habileté me semble consommée ;
Mais quand il veut parler la langue d'Apollon,
On ne comprend point son jargon,
Et pour l'académie et pour sa renommée
Qu'il renonce au sacré vallon.

Es-tu encore d'une humeur de chien ? Es-tu triste, sombre, rêveur, plus fou de ta bibliothèque

thèque qu'il ne te convient de l'être? Si attaché à ton Boëtiger, Achard, aux beaux esprits de la Ville-neuve, et aux marmousets des Deschamps, que l'on ne puisse te parler sans te voir vaincu par l'impatience de les rejoindre? Si tout cela subsiste encore, je ne veux point te voir; mais si tu es sage, viens chez moi mardi après dîner recueillir mes éloges et mes caresses. *Vale.*

A Potsdam, ce 17 de Novembre 1743.

---

AVARE de ses jours, Harpagon des instans,
De lui je n'ai point de nouvelle;
A sa bibliothèque uniquement fidelle,
Il est mort pour tous les vivans,
Sans m'écrire une bagatelle,
Ou quelques mots en prose ou en vers élégans.
Au siège d'Apollon je te cite en justice,
Si tu ne te veux point résoudre au sacrifice
De quelques-uns de tes momens.
Lime, travaille, écris, et que tous tes ouvrages

Echappent, mis au jour, aux dangereux naufrages
Que prépare à jamais et l'oubli et le temps,
Et que de ton esprit la brillante étincelle
Rende ta science immortelle,
Ainsi que le sont tes talens.

Si tu ne m'écris point et que tu te contentes de deux mots de lettre, je ferai une satire contre ton silence, pire que les Philippiques et les Catilinaires. *Vale*

A Potsdam, ce 22 de Novembre 1743.

---

UNE tempête
Dedans ta tête
De guet-apens
D'un coup te prend,
Pauvre Jordan;
Adieu ma fête,
Et mon bon temps;
Car sans toi, mon enfant,
Je ne suis qu'une bête,
Cela s'entend.

Mais ta cervelle,
Pourquoi croit-elle
Que d'un abcès
La loi cruelle
Tranche à jamais
Tous les attraits
D'une tête si belle,
Et faite à si grands frais?
Parque infidelle!
Si tu le fais,
Je ne t'appelle
Jamais pucelle,
Mais en mutin
Devant le Tin
Je te querelle,
Et rime en tin.

Ma muse se prosternant à tes pieds, t'adresse ces légèretés; incapable de prétendre aux honneurs des grands ouvrages, elle se borne aux petits, satisfaite que le nom de Jordan illustre ses écrits, et qu'il les protège.

A l'abri d'un nom si fameux
Courez, mes vers, à nos neveux;

Méprisez la vaine critique,
Que d'auteurs l'envieuse clique
Répand sur les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Dites à la future race
Que Jordan préside au Parnasse,
Et qu'il met le comble à nos voeux;
Et soutenez avec audace
Que les auteurs sont bienheureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jamais des vers pour les Saumaise,
Ces auteurs de docte fadaise,
Ni pour tant d'autres savans gueux,
Mais les muses se pâment d'aise
En voyant les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jordan, l'Apollon que j'invoque,
Jordan, l'ami que je provoque
A venir dans ces charmans lieux,
Toi qui rends ma lyre moins rauque,
Ainsi mes vers ne sont heureux
Qu'en célébrant des noms fameux.

Achète-moi les collections de cartes dont je puis avoir besoin, et fais-moi relier cela par provinces; mais point d'Afrique, d'Asie, ni d'Amérique, ni d'Espagne, ni de Portugal. Adieu.

Ce 6 Mai 1744.

---

D'UN ton mélancolique et tant soit peu pleureur,
Grondant et de mauvaise humeur,
Vous m'apprenez donc la nouvelle
Que Maupertuis l'aplatisseur
S'en vient en Saxe à tire d'aile,
Tout pâle et transi de frayeur.
A peine réchappé de la griffe ennemie,
Du sabre meurtrier des barbares housards,
Il abjure à jamais la vie
Qu'il vient de mener par folie
Avec les fiers enfans de Mars.
Quel est, se disoient-ils, quel peut être cet homme?
Un soldat dit, c'est un sorcier,

L'autre, il faudra donc l'écorcher,
Un autre plus rusé le croit prêtre de Rome.
Pardi, ne soyez pas surpris,
Messieurs, je vous apprendrai pis
Il est géomètre, astronome.
A Vienne où tout esprit bouché
En lits de drap d'or est couché,
Où la folle magnificence
De pompons coiffe l'ignorance,
Jugez s'il étoit bien venu.
Allez, monsieur de la science,
(Lui disoit avec suffisance
Un fat affectant l'ingénu,)
En pays de nous inconnu.
Tout après avec bienséance
Il lui donna du pied au cu.

Voilà l'histoire telle que vous deviez me la rapporter et telle qu'un homme très-désoeuvré auroit dû l'habiller. Je ne sais ce que vous avez; mais vos lettres deviennent plus tristes et plus noires de jour en jour. Je crois que si vous le pouviez, vous voudriez communiquer à tout l'univers la tristesse et le chagrin inutile qui vous dévore. Croyez-moi, devenez

raisonnable ; grisez-vous, faites la débauche et soyez joyeux. Le comble de la folie dans le monde c'est la tristesse ; soyez donc sage, aimez-moi un peu, et ne doutez point que je ne sois toujours votre très-joyeux serviteur.

---

La fièvre et moi nous voyageons ensemble,
Nous avons fait grande amitié, dit-on ;
De son côté, je le crois ce me semble,
Mais quant au mien, je vous jure que non.
Si c'est payer de trop d'indifférence
L'excès fâcheux de sa fidélité,
Je fais aveu qu'avec peu de bonté
J'ai soutenu sa barbare souffrance.
Telle en hymen l'assommante constance
N'est dans le fond qu'une importunité,
Quand par malheur l'une ou l'autre partie
Contre son goût se voit mal assortie,
Et que l'Amour, distrait de son côté,
N'a pas ces noeuds lui-même cimenté
Par des désirs d'égale pétulance.
Ecoute, ami, voici la différence

De ces tableaux si conformes de traits :
D'avec la fièvre un docteur nous sépare,
Mais de l'hymen une loi plus barbare
Veut que ce soit en révérend congrès
Qu'on examine une si triste histoire,
Ou si l'on veut même en plein consistoire
Qu'on fasse aveu de ses honteux secrets.
Et pourquoi donc ton style lamentable ?
Ne me plains point, mon cas est supportable,
Mon tribunal n'est qu'à la faculté ;
A son arrêt je reprends ma santé,
Et dans l'instant tout mon mal est au diable.

Malheur aux maris qui ont de mauvaises femmes, ou aux femmes qui ont de mauvais maris. Pour moi, je n'ai que la fièvre ; des pilules, des poudres, des gouttes, des clystères plaideront si bien pour moi, que vous n'aurez plus besoin de lamentations. Adieu, Jordan. Je crois que je serai lundi à Charlottenbourg.

SEIGNEUR Jordan, on vous invite
A venir chez nous au plus vîte
Accompagné des agrémens
Que vous mêlez si joliment
Dans vos discours pleins de sagesse,
Et qui plaisent également
Aux barbons et à la jeunesse.
Notre petit prêtre à rabat
Vous marque son impatience;
Il veut, dit-il, votre présence,
Pour célébrer un sien sabbat
Avec grande magnificence.
Son marguillier, ce petit fat,
Prétend en fredons marotiques
Psalmodier de longs cantiques,
Pour amuser les auditeurs;
Ils feront bâiller les apôtres,
Qui je crois du goût de nous autres,
Connoissent des plaisirs meilleurs.
Il est des raisons plus de mille
Pour vous faire quitter la ville.
Une grosse et jeune catin,
D'accès et d'abord très-facile,

La pauvre fil
De dépit et d
Se poignarde
Pour Chazot,
En damné tra
Qui fait enra
Tous ses vois
D'un instrum
Il tire des son
Willich en a
Et ses voisins
Le fameux ch
L'auroit puni
Vous lui direz
D'un ton doux
De l'histoire d
Chazot, ne vo

Nos plaisirs, Jordan, vous séduisent,
Pour le coup mes raisons suffisent,
Vous allez redoubler vos pas.
Ah! je vous vois chercher vos bottes,
Et vous couvrir de ce manteau
Qui dix ans passé fut nouveau,
Equipage d'ames dévotes.
Volez sur l'aile de l'amour;
Catin Vénus vous y convie,
Elle qui veut faire à son tour
Tout le bonheur de votre vie.

Cela signifie qu'on ne sauroit se passer de vous à Rheinsberg; nous en avons fait l'épreuve pendant trois jours qui nous ont paru des années d'amans. Vous qui avez passé par-là, vous devez savoir que ces années sont du triple plus longues que les années ordinaires; ainsi tenez-nous compte de notre impatience. La table a besoin de votre secours, la philosophie encore plus.

Nous vous attendons tous lundi au soir à Rheinsberg. Faites provision d'un *fatras* de bonne humeur: apportez-nous toute l'érudition de votre bibliothèque, sans en apporter la

poussière, et comptez d'être reçu comme un homme qui nous est nécessaire.

---

Au fier Jordan qui se rebèque
Quand il doit quitter pour un temps
L'appas de sa bibliothèque
Pour d'autres plaisirs moins piquans;
On diroit qu'il part pour la Mecque
Quand de ses savans erremens
Il s'éloigne de quelques milles;
Car hors Berlin point d'agrémens,
Et dans ces petits nids de villes
Il ne vit que des imbécilles,
Comme moi, votre serviteur,
Et bien d'autres de ma valeur;
Cet appât ne peut faire mordre
La crême, la perle, la fleur
Des savantas du premier ordre,
Pour nous honorer de l'honneur
De sa présence tant aimable.
S'il le fait, c'est à contrecoeur,
Et se vouant cent fois au diable.

Envoie-moi, s'il te plaît, Mahomet, que je n'ai vu, ni ouï. Tu as raison de croire que

je travaille beaucoup; je le fais pour vivre, car rien ne ressemble tant à la mort que l'oisiveté. Je suis le très-humble serviteur des *** des Césars, du chevalier Bernin, de Mr des Éguilles et du propriétaire de ces pièces; ainsi que l'on ne compte pas sur moi pour les vendre. Fais mes plaisanteries au Satyre boiteux, mes regrets à Brand, mes complimens à madame de Catsch et mes amours à Finette: au moins, fripon, ne fais pas trop bien le dernier article, car tu sais qu'en cela peu de gens te ressemblent. Adieu.

---

JORDAN, mon critique et copiste,
Vous qui poursuivez à la piste
Mes fautes en digne limier;
De grâce, daignez corriger
Raturer, effacer, transcrire
Ces vers que sous un olivier
Quelque muse m'a fait écrire,
Ces vers que vous voudrez produire
Au bruxellois double doupeau,
Où Voltaire notre héros

Régit les muses, et préside
Au bureau d'esprit, et décide
De l'esprit, du goût et des mots.
Adieu. Crainte de vous déplaire
Je renonce à mes chalumeaux,
Et dans votre antre solitaire
Mes vers vous vaudront des pavots.

---

Je crois te voir, mon bon Jordan,
Te trémoussant d'inquiétude,
Quitter brusquement ton étude,
Chercher Chazot, ce fin normand.

Ce Chazot qui sert par semestre
Ou Diane, ou tantôt Vénus,
Et que retiennent en séquestre,
De leurs remèdes tout perclus,
Les disciples de saint Comus.

Je vous vois partir tous les deux
Du paradis des bienheureux
Pour arriver au purgatoire.
Hélas! si je suivois mes voeux,
J'irois peupler ces mêmes lieux
Dont vous quittez le territoire,

Trop sage et trop voluptueux
Pour rechercher la vaine gloire
De vivre en cent ans dans l'histoire
Sur les débris de mes aïeux.
Je crains ces honneurs ennuyeux,
L'étiquette, et tout accessoire
D'un rang brillant et fastueux;
Je fuis ces chemins dangereux
Où nous entraîne la victoire,
Et ces précipices scabreux
Où les mortels ambitieux
Viennent au temple de mémoire
Eriger en présomptueux
Quelque trophée audacieux.
Une ame vraiment amoureuse
Du doux, de l'aimable repos,
Dans un rang médiocre heureuse,
N'ira point en impétueuse
Affronter la mer et ses flots,
Dans la tempête périlleuse
Gagner le titre de héros.
Qu'importe que le monde encense
Un nom gagné par cent travaux?
L'univers est plein d'inconstance;
L'on veut des fruits toujours nouveaux,

De l'esprit et de la vaillance,
Et des lauriers toujours plus beaux.
Laissons aux dieux leur avantage,
L'encens, le culte et la grandeur ;
C'est un bien pesant esclavage
Que ce rang si supérieur :
L'amitié vaut mieux que l'hommage,
Le plaisir plus que la hauteur ;
Et le mortel joyeux, volage,
Gai, vif, brillant, de belle humeur,
Mérite seul le nom de sage,
Lorsqu'il reconnoît son bonheur.
Le bruit, les soins et le tumulte
Ne valent pas la liberté;
Et tout l'embarras qui résulte
De l'ambitieuse vanité,
Ne vaut pas le paisible culte
Qu'en une heureuse obscurité
L'esprit rend à la volupté.
Heureux qui dans l'indépendance
Vit content et vit ignoré,
Qui sagement a préféré
A la somptueuse opulence
L'état frugal et modéré
Qui sait mépriser la richesse,

Et qui par goût et par sagesse
A fidèlement adoré
Le Dieu de la délicatesse,
Des sentimens, de la noblesse,
Seul Dieu d'un esprit éclairé!
Hélas! d'une main importune
Déjà je me sens entraîner,
Et sur le char de la fortune
Mon sort me force de monter.
Adieu, tranquillité charmante,
Adieu, plaisirs jadis si doux;
Adieu, solitude savante,
Désormais je vivrai sans vous.
Mais non, que peut sur un coeur ferme
L'aveugle pouvoir du destin,
Le bien ou le mal que renferme
Un sort frivole et clandestin?
Ni la fureur de Tisiphone,
Ni l'éclat imposant du trône
Sur moi n'opéreront rien.
Pour la grandeur qui m'environne
Mon coeur n'est que stoïcien;
Mais plus tendre que Philomèle,
A mes amis toujours fidèle,
Et moins leur roi, leur souverain,

Que frère, ami, vrai citoyen,
Du sein de la philosophie
Et des voluptés de la vie
Tu me verras, toujours humain;
D'une allure simple et unie
Pacifier le genre humain.

---

RÊVEUR, grognard, sombre Jordan,
De qui la tristesse profonde
Se consume le long de l'an
Sur le mal qui se fait au monde,
Enfin, dites-moi jusqu'à quand,
Triste imitateur d'Héraclite,
Dans votre niche hétéroclite
Morfondrez-vous tous vos talens?
Esprit né pour les changemens,
Suivez du joyeux Démocrite
L'exemple et les amusemens.
J'admire fort votre sagesse,
Mais qu'à Salente l'on me fesse,
Si je n'y préfère le sel
D'un mot plein de délicatesse,
Joyeux, piquant et naturel.

Voilà tout ce que vous aurez de moi pour le coup.

QUE te dirai-je, sinon que tu fais des vers comme Tibulle, et que tu penses comme Scarron.

Et sur votre lyre savante
J'entends encor la voix qui chante
De l'immortel Anacréon;
Mais cette volupté qu'il vante,
Étoit beaucoup moins indolente
Que celle de votre Apollon.
Pourquoi, malgré votre foiblesse,
Afficher la froide sagesse
D'un austère fils de Platon?

Personne ne vous en sait gré. Vous martyrisez votre chair dans ce monde, sans obtenir la couronne du martyre dans l'autre. Quelle triste occupation! Pour moi, qui vis selon les lois d'Épicure, et qui ne me refuse point au plaisir, je ne tire point vanité d'une sagesse que je ne possède pas, ni ne me vante des sottises que je fais.

Adieu. Je vais écrire au roi de France, composer un solo, faire des vers à Voltaire,

changer les règlemens de l'armée, et faire encore cent autres choses de cette espèce.

---

CROIS-TU, Jordan, mon cher enfant,
Qu'à ce maudit frère d'Argens
Je rumine à chaque moment?
Chez moi sont d'éternels tourmens:
L'un me dit un mot un instant,
Un autre me présente un plan;
Là le procès d'un paysan,
Ici dégoûts d'un courtisan;
Et moi que ce bruit insolent,
Ce vrai tapage de Satan
Étourdit tout le long de l'an,
Malgré ce fracas que j'entends,
Puis-je encor penser à d'Argens?

Fais donc venir de d'Argens ce que tu jugeras à propos, sans me donner la question pour une douzaine de bouteilles de vin de plus ou de moins, et sans me fatiguer des vétilles de la Provence. Voici d'autres vers en réponse à Voltaire.

Je ne fais cas que de la vérité;
Mon coeur n'est pas flatté d'un séduisant
mensonge.
Je ne regrette point, dans l'erreur de ce songe,
La perte du haut rang où vous étiez monté;
Mais ce qui vous en reste, et que vous n'osez
dire,
S'il est vrai que jamais il ne vous soit ôté,
Vaut à mes yeux le plus puissant empire.

Nos deux faquins de cabrioleurs ont été rattrapés, et leur procès sera instruit dans les formes. Ces coquins ont voulu espadonner; il faut une punition pour mettre des bornes à leur impertinence. Adieu. Je t'admire et me tais.

---

Tu m'as nommé dans ta lettre un mot barbare d'un livre dont Voltaire s'est servi; dis-moi ce qu'il signifie, car je n'y comprends rien. Ce que je puis t'assurer, c'est que Voltaire a fait une subtile collection de tous les ridicules de Berlin, pour la produire en temps et lieu, et que le secrétaire des impromptu

y trouvera sa place comme moi la mienne: j'ai perdu ces vers qu'il a écrits dans des tablettes, renvoie-les-moi.

Ah! ne croyez jamais sincères
Les beaux propos des beaux esprits;
Ils sont charmans dans les écrits;
Mais quand ces Sirènes légères
Par leurs chants extraordinaires
Espèrent vous avoir surpris,
A ces ravissantes chimères
On entend succéder des cris;
Ils prennent tout-à-coup des langues de vipères,
Et leurs louanges mercenaires
Deviennent d'accablans mépris.

C'est une petite leçon de ton très-humble serviteur, dont tu peux profiter; et comme je sais que pour tout au monde il ne faut point parler prose dans ta maison, je te l'habille en rimes, où à la faveur des jeux et des ris elle pourra se présenter devant ton tribunal.

PERMETS, sage Jordan, que plein de bile noire
Des maux de mes égaux je te fasse l'histoire,
Et qu'en examinant l'humaine infirmité,
Elle nous apprivoise à sa nécessité.
L'homme, dès le moment que sa foible paupière
S'ouvre, et qu'il voit du jour l'éclatante lumière,
Nous semble par ses cris et par son air chagrin
Pressentir quel sera son malheureux destin.
En effet la douleur d'abord lui fait la guerre:
De ce monstre odieux tel est le caractère,
Sous des noms différens il cache son venin;
Il est cruel, barbare, et toujours inhumain.
D'abord d'un os aigu révêtant la figure,
Il perce la gencive à l'abri de l'enflure.
Tantôt en nous couvrant de ses bourgeons hideux,
Il laisse de ses maux des souvenirs affreux.
C'est sa rage qui souffle aux feux ardens des fièvres:
Voyez ce malheureux; son ame est sur ses lèvres,

Qui vainqueur d

Et toi, goutte chro
Et toi, le mal de r
Vous qui le disput
Inflexibles tyrans,
Hélas! que le plais
Que les jours pass
D'ennemis conjur
Sentent de noirs c

De notre foible co
Nous obligeant enf
Alors de tous ces

C'est le médecin m
C'est lui qui sait en

Si chez quelque malade on croit à son savoir,
On l'appelle, et sa vue écarte tout espoir.
Que le malade crêve, ainsi le veut la mode:
De Galien, dit-il, j'ai suivi la méthode.
Reconnois à ces traits ramassés au hasard,
Peints par ma main novice, et sans secours de l'art,
Les dangers menaçans dont la triste cohorte,
Soit chez nous, soit ailleurs, sans cesse nous escorte.
Ni le sombre réduit où se tapit le gueux,
Ni l'éclatant dehors d'un palais somptueux,
Aux dures lois du sort ne peuvent nous soustraire:
De la mort chaque humain est né le tributaire;
Mais pour que son aspect nous semble moins hideux,
Ayons le coeur, Jordan, d'en occuper nos yeux.
Quiconque sans effroi pense à se voir détruire,
Atteint le plus haut point où la raison aspire.
Le sage est au-dessus des troubles de la peur,
Et c'est lui seul qui sait mépriser la douleur.

Jordan, tout bon poëte et tout peintre fameux
Doit exceller surtout par le rapport heureux
Des traits hardis, frappans, dont brille son ouvrage,
Avec l'original dont il offre l'image.
Le peintre scrupuleux doit dans tous ses portraits
Imiter le maintien, le coloris, les traits,
Et les effets divers que produit la nature.
Le poëte évitant des mots la veine enflure,
De justes attributs habile à se saisir,
Doit posséder surtout l'art de bien définir.
Le jugement de l'un est le coup-d'oeil de l'autre.
On ne peint point Caton avec un pater-nôtre,
Ni St Pierre en pourpoint, ni la Vierge en pompons.
Les modes ont leurs temps, ainsi que les saisons;
Chaque âge différent porte son caractère:
L'un est vif et brillant, l'autre est triste et sévère;

Et comme chacun d'eux a d'autres passions,
Il faut pour chacun d'eux d'autres expressions
Que fuyant l'ignorance et fuyant la paresse,
Un rimeur n'aille point, plein d'une folle ivresse,
Dépeindre la Fortune ou stable ou sans bandeau,
Ou dérober au Temps ses ailes et sa faux,
Ou donner à la Mort le teint frais d'un chanoine,
Confondre le nectar avec de l'antimoine.
Car pour apprécier un ornement séant,
Un nain ne doit jamais lui paroître un géant,
Un Zoïle ignoré, fameux comme Voltaire,
Broglio pris sans vert, un Condé qu'on révère.
Tout poëte et tout peintre exact, également,
Doit fuir surtout du faux le triste aveuglement.
Rigide observateur de toute bienséance,
Qu'il place les objets selon leur convenance,
Et qu'un roi sur le trône ait le sceptre à la main,
Que César soit vêtu comme un héros romain;

Que choisissant le vrai dans l'air, dans l'attitude,
Un Érasme, un Jordan soit dépeint en étude,
S'appuyant sur un bras, l'oeil vif, spirituel,
Et l'esprit au-dessus du monde sensuel,
Méditant gravement quelque phrase oratoire,
Empoignant le papier, la plume et l'écritoire.
Muse, tout doucement! Sage, discret Jordan,
Plus aimable qu'Érasme, autant ou plus savant,
Mais plus gueux de beaucoup, grâce au destin peu sage,
Qui réunit sur toi ton bien, ton équipage,
Qui de livres rongés t'a rendu l'héritier,
Sans feu, sans lieu d'ailleurs, même sans encrier;
Ma Muse ne pouvant chanter ton écritoire,
Sans faire à nos neveux une imposture noire,
Mais n'en rendant pas moins hommage à tes vertus,
Elle te servira de ce que sert Plutus.
Reçois donc par mes mains l'instrument de ta gloire;
Aux enfans d'Apollon il sert de réfectoire,

De tout auteur savant fidèle compagnon,
Organe de qui veut faire afficher son nom,
Dans le greffe, au barreau, le commis, le notaire,
Et Bernard, *) et Fleury, Réaumur et Voltaire,
En font à leur honneur sortir l'encre à grands flots,
Et Rollin des anciens en tire les travaux.
Du fond de ton esprit je vois déja d'avance
Découler des torrens de sublime science;
Je vois déjà rangés sur mes rayons nouveaux
De tes heureux écrits les gros in-folio;
Croître et multiplier, ainsi qu'une famille,
Les livres projetés dont ton esprit fourmille;
Je te vois éclipsé sous leurs nombreux monceaux,
Oublier d'Hans Carvel le merveilleux anneau.
O! Jordan, souviens-toi que toute étude est vaine,
Qu'on y perd et son temps, sa vigueur et sa peine,
Enfin qu'on n'a rien fait en ces terrestres lieux,
Si l'on n'a point appris le secret d'être heureux.

*) Le banquier.

vous envoie. Il am
turel de l'accompa
mots de prose; tou
usé ainsi. C'est à l
reprocher cette sot
j'ai faite dans ma v
connoissance que ce

---

A la fin j'a
Dont vous a
A qui nous fa
Et dont Vénus
Ce peuple fo
Superbe en sa fortun

Ce chansonne
D'un bavarda

A cette idole il est fidèle,
Mais d'ailleurs toujours inconstant.
Non, de ce peuple, ami, vous n'êtes plus du nombre;
De cette fange impure on vous vit percer l'ombre,
Et le ciel des enfers ne peut être plus loin:
Vous pensez, ils ne pensent point.